N° 998 51e Année T. CCXCVII 1er Juin 1940

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er de chaque mois
FONDATEUR ALFRED VALLETTE



Robert Launay....... *La Caricature dans l'Art d'Alphonse Daudet*.......... 513
Paul Léautaud....... *Journal littéraire (suite)*.......... 527
Guy-Charles Cros.... *Poèmes*.......... 543
Suzanne Labin........ *La Peine de Mort en Russie soviétique et les Lois excessives*.......... 546
Auriant.............. *Émile Zola et les deux Houssaye*.... 555
André Himonet....... *Des Musiques insonores possibles*.... 570
Marcel Coulon....... *Racine et la Mort de la Du Parc*..... 582
Louis Mandin........ *Racine et la Nouvelle Offensive des Poisons*.......... 593
Joseph Bourgeaux.... *Seul le Silence...*, poème.......... 604
Charles Oulmont..... *De Copenhague à Oslo*.......... 608

REVUE DU MOIS. — Émile Magne : Littérature, 616 | André Fontainas : Les Poèmes, 628 | John Charpentier : Les Romans, 633 | Intérim : Théâtre, 639 | Le Petit : Cirques, Cabarets, Concerts, 645 | Paul Masson-Oursel : Philosophie, 650 | Marcel Boll : Le Mouvement scientifique, 653 | Henri Mazel : Science sociale, 656 | A. van Gennep : Préhistoire, 661 | Jean Norel : Questions militaires et maritimes, 666 | Charles Oulmont : La Femme... et Nous, 671 | Henri Bachelin : Les Revues, 674 | Sylvain Forestier : Les Hebdomadaires, 681 | Gaston Picard : Les Journaux, 683 | John Charpentier : Commentaires sur l'Actualité, 690 | René Dumesnil : Musique, 696 | Yves Florenne : La Musique des Disques, 699 | Bernard Champigneulle : Art, 704 | Jean Alazard : Histoire de l'Art, 707 | Henri Bachelin : Régionalisme, 712 | A. Maitrot de la Motte-Capron : Notes et Documents d'Histoire, 719 | Jules Voncken : Notes et Documents politiques, 724 | Adolphe de Falgairolle : Lettres espagnoles, 728 | Divers : Bibliographie politique, 731 | Auriant : Petite Histoire littéraire et Anecdotes, 737 | Mercvre : Publications récentes, 748 ; Échos, 751 ; Table des Sommaires du Tome CCXCVII, 767.

Reproduction et traduction interdites

PRIX DU NUMÉRO

France, 10 fr. — *Étranger :* 1/2 tarif postal, *11 fr.* ; plein tarif, *12 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

DERNIÈRES PUBLICATIONS

GEORGES DUHAMEL

Le Combat contre les Ombres. . **17 f**

Mémorial de la Guerre blanche. **17 f**

Positions françaises. . . . . **17 f**

ÉMILE VERHAEREN

Belle Chair **16 5**

LÉON DEUBEL

Poèmes (1898-1912) *Edition définitive.* **16 5**

ANTONIO ANIANTE

Confession d'un Petit Sicilien. . **16 5**

RENÉ BÉHAINE

Le Jour de Gloire. **16 5**

EDMOND PILON

Dansons la Carmagnole **16 5**

Dr RENÉ MARTIAL

Vie et Constance des Races. . **36**

HOANG-XUAN-NHI

Les Cahiers intimes de Heou-Tâm. **16**

Vient de paraître

ÉDITIONS « JE SERS » PARIS
107, Boulevard Raspail (VIe)

Le nouveau livre de

MADELEINE CHASLES

LA GUERRE LA BIBLE

Des chars de bataille aux « tanks »;
Des tours de sièges aux « lignes »;
De la guerre antique à la guerre de 1940 et jusques « aux temps où l'on n'apprendra plus la guerre ».

Une œuvre d'une saisissante actualité

Un volume, 320 pages, couverture illustrée **21 frs**

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

OUVRAGES DE CULTURE LITTÉRAIRE

CHOIX DES “ PLUS BELLES PAGES ” DES ÉCRIVAINS SUIVANTS :

L'Arétin. — Chamfort. — Cyrano d Bergerac. — Diderot. — Gustave Flaubert — Frédéric II — Henri Heine. — Helve tius. — Prince de Ligne. — Alfred d Musset. — Napoléon. — Gérard d Nerval. — Rétif de La Bretonne. — Cardinal de Retz. — Rivarol. — Saint Evremond. — Saint-Simon. — Stendhal — Tallemant des Réaux. — Alfred d Vigny. Format in-16 double-couronne.

Chaque volume. 16 5

Maurice de Guérin. — Saint-Amant — Théophile. — Tristan L'Hermite
Format petit in-18 carré.

Chaque volume . . . . 12 fr

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ROBERT D'HUMIÈRES

L'Ile et l'Empire de Grande Bretagne

ANGLETERRE - ÉGYPTE - INDE

Un volume in-18. Prix. . . . . 16 fr. 50

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

Mercvre de France

26, rue de Condé, PARIS-VIe

—

REVUE MENSUELLE

LA MOINS CHÈRE ET LA PLUS CONSIDÉRABLE
DES GRANDES REVUES FRANÇAISES

(256 pages in-8o carré)

Paraît le 1er de chaque mois

Outre sa première partie, consacrée à des articles semblables à ceux des autres périodiques, le MERCVRE DE FRANCE se distingue de ses confrères par la « Revue du Mois » qui comprend soixante-dix-huit rubriques donnant des vues précises sur le mouvement littéraire, artistique, scientifique, philosophique et social dans le monde entier. Cette seconde partie expose, renseigne et rend compte, attentive à tout ce qui se passe de notable en France aussi bien qu'à l'étranger. Elle suit toujours la ligne voulue par son fondateur qui disait d'elle : c'est du « journalisme criblé ».

La *Revue du Mois* se compose des 78 rubriques suivantes :

LITTÉRATURE : Gabriel Brunet
— Emile Magne
L'HUMANISME AU MOYEN AGE : Maurice Rat.
LES POÈMES : André Fontainas
LES ROMANS : John Charpentier
THÉATRE : Francis Ambrière
ART ET TECHNIQUE DRAMATIQUES : André Villiers
CIRQUES, CABARETS, CONCERTS : Le Petit
MUSIQUE : René Dumesnil
MUSIQUE DES DISQUES : Y. Florenne
HISTOIRE : Divers
LES ÉNIGMES DE L'HISTOIRE : Louis Mandin
PHILOSOPHIE : P. Masson-Oursel
PSYCHOLOGIE : W. Drabovitch
LE MOUVEMENT DES IDÉES : R. Christoflou[r]
LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE: Georges Bohn Marcel Boll
SCIENCES MÉDICALES : Dr Paul Voivenel
SCIENCE SOCIALE : Henri Mazel
SCIENCE FINANCIÈRE : Louis Cario
QUESTIONS JURIDIQUES : M. Coulon
PÉDAGOGIE : Z. Tourneur
GÉOGRAPHIE : Camille Vallaux
ETHNOGRAPHIE : A. van Gennep
VOYAGES : A. Mabille de Poncheville
CHRONIQUE DE LA FAMILLE FRANÇAISE : A. Mabille de Poncheville
QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES : Jea[n] Norel
QUESTIONS RELIGIEUSES : Henriette Charasson

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

IOGRAPHIE ET MYSTIQUE : Pierre de Pressac
TÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES : Maurice Magre
RONIQUE DES MŒURS : Saint-Alban
REVUES : Ch rles-Henry Hirsch
JOURNAUX : Gaston Picard
HEBDOMADAIRES : S, Forestier
ET CONSTANCE DES TEXTES : J.-G. Tricot
RONIQUE DE LA NATURE : Y. Florenne
FEMME... ET NOUS : Charles Ou mont
LIOGRAPHIE POLITIQUE : Divers
RONIQUE DE L'ÉCRAN : Antoine
: Bernard Champigneulle
LICATIONS D'ART : Jean Alazard
TOIRE DE L'ART : Jean Alazard
SÉES ET COLLECTIONS : Auguste Marguillier
HÉOLOGIE : G. Contenau, A. Mabille de Poncheville
TRES ANTIQUES : Mario Meunier
GUISTIQUE : Gaston Esnault
PTOGRAPHIE : Général Cartier
ÉTIQUE : Robert de Souza
LIOTHÈQUES : Henri Lemaître
TES DE BIBLIOPHILIE : Y. Florenne
RONIQUE DE BELGIQUE : Georges Marlow
RONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE : René de Weck
TTRES ROMANES : Fr.-P. Raynal
TTRES ANGLAISES : H.-D. Davray
TTRES ALLEMANDES : Jean-Édouard Spenlé
LETTRES ITALIENNES : Paul Guiton
LETTRES ESPAGNOLES : Ad de Falgairolle
CHRONIQUE MÉDITERRANÉENNE : Jean Desthieux
LETTRES CATALANES : J.-S. Pons
LETTRES HONGROISES : Fr. Gachot
LETTRES PORTUGAISES : Philéas Lebesgue
CHRONIQUE DE ROUMANIE : Pompiliu Paltanéa
LETTRES NÉERLANDAISES : J. Baudoux
LETTRES DANO-NORVÉGIENNES : Jean Lescoffier
LETTRES SUÉDOISES : A. Jolivet
LETTRES RUSSES : N. Brian-Chaninov
LETTRES POLONAISES : Z.-L. Zaleski
LETTRES YOUGOSLAVES : Lioubo-Sokolovitch
LETTRES NÉO-GRECQUES : Démétrius Astériotis
LETTRES ORIENTALES : Skender abd el Malek
LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES : Jean Catel
LETTRES CANADIENNES : Pierre Dupuy
LETTRES BRÉSILIENNES : M. Gahisto
LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES : Enrique Mendez-Calzada
LETTRES HINDOUES : Raja Rao
LETTRES CHINOISES : G. Soulié de Morant
LETTRES JAPONAISES : Albert Maybon
LA SITUATION DES JEUNES, LEURS IDÉES, PAR EUX-MÊMES : R. de Berval
OUVRAGES SUR LA GUERRE : Divers
PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES : Auriant

FRANCE		ÉTRANGER — *Pays accordant le tarif postal réduit*		ÉTRANGER — *Tous autres pays*	
n numéro	10 »	Un numéro	11 »	Un numéro	12,50
n an	100 »	Un an	120 »	Un an	140 »
x mois	55 »	Six mois	66 »	Six mois	75 »
rois mois	30 »	Trois mois	33 »	Trois mois	37,50

(se renseigner à la poste pour les abonnements-poste)

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ. PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ABONNEMENTS

Découper les bons et nous les adresser

Veuillez m'abonner pour (..................) (1) à partir du nº de..................
M..................
Adresse..................

Veuillez inscrire les personnes suivantes :
1º M..................
Adresse ....
pour un abonnement de .... (
2º M..................
Adresse ....
pour un abonnement de .... (

Veuillez m'abonner pour.................. (1) à partir du nº de..................
M..................
Adresse..................

Veuillez inscrire les personnes suivantes :
1º M..................
Adresse..................
pour un abonnement de.................. (
2º M..................
Adresse..................
pour un abonnement de.................. (

TARIF

Compte Chèque Postal Paris 259.31.

FRANCE		ÉTRANGER — *Pays accordant le tarif postal réduit*		ÉTRANGER — *Tous autres pays*	
Un numéro	10 »	Un numéro	11 »	Un numéro	1[illegible]
Un an	100 »	Un an	120 »	Un an	1[illegible]
Six mois	55 »	Six mois	66 »	Six mois	[illegible]
Trois mois	30 »	Trois mois	33 »	Trois mois	[illegible]

(se renseigner à la poste pour les abonnements-poste)

(1) Trois mois. — Six mois. — Un an.

LIBRAIRIE POLITZER

90, rue de Rennes, PARIS (6e)

— ENVOI RAPIDE —

DE TOUS LES LIVRES

RECHERCHES DES LIVRES ÉPUISÉS

RECHERCHES BIBLIOGRAPHIQUES

ATELIER DE RELIURE

R. C. : Seine 44-128 Téléphone : Littré 09-29

Chèques Postaux Paris 496-83

ASSOCIATION CATHOLIQUE

les ŒUVRES de PROTECTION de la JEUNE FILLE

70, Rue Denfert-Rochereau, PARIS - XIVe

LISTE DES MAISONS DE VACANCES, Été 1940. Plus de 200 adresses à la mer, à la montagne, à la campagne (sports d'hiver). L'unité, **3** francs, franco : **4** fr. **30.**

Demander en même temps :

LISTE DES PENSIONS DE JEUNES FILLES A PARIS, environ 80 adresses avec toutes indications utiles pour Étudiantes, Employées, Infirmières, Ouvrières, Passantes, Étrangères. L'unité, franco : **2** fr. **50.**

LISTE DES PREVENTORIA-SANATORIA. Environ 110 adresses de maisons de cure et d'altitude en France et en Suisse. L'unité, franco : **2** fr. **50.**

Toutes ces listes sont en vente : *Secrétariat de l'A. C. des Œuvres de Protection de la Jeune Fille,* 70, rue Denfert-Rochereau, Paris, 14e.

COMITÉ DE L'ENCYCLOPÉDIE FRANÇAISE

Reconnu d'utilité publique

Président-Fondateur : A. DE MONZIE

Directeur Général : LUCIEN FEBVRE, Professeur au Collège de France

DANS

L'ENCYCLOPÉDIE FRANÇAISE

UNE ENCYCLOPÉDIE DU LIVRE

VIENT DE PARAITRE

LA CIVILISATION ÉCRITE

Publié sous la direction de Julien CAIN, Administrateur général de la Bibliothèque Nationale avec le concours des écrivains et techniciens les plus compétents.

MÉTIERS ET ARTS GRAPHIQUES

LE LIVRE

LA REVUE ET LE JOURNAL

LES BIBLIOTHÈQUES

A tourner les pages de cet excellent volume, il m'est, une fois de plus, apparu que la France est irremplaçable dans le concert des nations.

G. DUHAMEL.

(Paris-Soir, 17-12-39)

Onze volumes parus : PENSÉE, LANGAGE, MATHÉMATIQUE. — LA VIE. — PLANTES ET ANIMAUX. — SANTÉ ET MALADIE. — PEUPLES ET RACES. — LA VIE MENTALE. — L'ÉTAT MODERNE. — ÉDUCATION ET INSTRUCTION. — ARTS ET LITTÉRATURES (2 vol.) LA CIVILISATION ÉCRITE.

Chaque volume grand in-4°. — Nombreuses illustrations en héliogravure.

BON pour une documentation complète gratuite à découper et à adresser à l'Encyclopédie Française, 13, rue du Four, Paris.

Nom .... Profession ....

Adresse ....

LA CARICATURE
DANS L'ART D'ALPHONSE DAUDET

—

La critique a surabondamment exploité l'œuvre d'Alphonse Daudet. Considérant tour à tour le romancier, le peintre, le poète, elle a loué l'acuité de sa psychologie, la fidélité de ses évocations et cette délicatesse dont se tempère chez lui le scrupule de l'exactitude. Peut-être n'a-t-elle pas assez vanté par contre sa virtuosité de caricaturiste.

Pour lui, le souci de ne représenter que la vie réelle prête aux moindres faits une valeur particulière. Ce qu'il prise surtout pour cette raison, ce sont les détails pittoresques. Il les butine comme des documents qu'il trouvera quelque jour l'occasion de placer.

L'impressionnabilité qu'il tient d'un organisme débile le prédispose à percevoir dans l'existence journalière telle drôlerie, tel réflexe pathétique, telle cruauté, dont beaucoup ne s'aviseraient pas ou que, s'ils les voyaient, ils n'auraient pas l'idée de consigner. Conteur né, toujours prompt à recueillir la matière de ses récits, il ne néglige pas cette chose navrante, cette bouffonnerie qu'on lui rapporte ou dont il vient d'être témoin : il l'inscrit sur ses fameux calepins et en enrichit sa réserve d'éléments pour les esquisses futures.

Ainsi que nombre d'émotifs, parce que leurs réactions sont plus vives à tout ce qui blesse et choque la nature, il possède, autant que le don des larmes, celui de saisir

et de rendre le ridicule. Ses romans, pour finir souvent en mélodrames, n'en offrent pas moins à profusion les descriptions et les portraits cocasses. C'est une des plus copieuses galeries de caricatures.

Cette forme de satire fut de tout temps pratiquée chez nous par les écrivains comme par les artistes. Les sculpteurs du moyen âge ont peuplé de moines bizarres les ogives de nos cathédrales et les fabliaux sont tout farcis de morceaux burlesques. En aucune littérature plus que dans la nôtre ne s'est manifesté le goût de l'imitation railleuse. C'est qu'il faut, pour y exceller, outre la justesse de l'œil et de l'analyse, certaine malice d'esprit très fréquente chez les Français. Rabelais fut le maître du genre; de Scarron à Voltaire, des journalistes contre-révolutionnaires à Jules Renard, l'on énumérerait une quantité d'auteurs comiques, de moralistes, de romanciers et de pamphlétaires, qui plus ou moins exercèrent leur plume aux ébauches caricaturales.

La carrière des Lettres s'ouvrit pour Alphonse Daudet vers le milieu du Second Empire, quand triomphaient Gavarni, Cham, Henri Monnier, Daumier, Grévin. Leurs pochades, amères ou désopilantes, se multipliaient aux devantures de magasins et dans les publications. Etudiants et grisettes, prêteurs et rapins, bourgeois petits et grands, aristocrates et menu peuple, travailleurs et fêtards, toute la société paradait ou grimaçait sur ces vignettes. C'est à les regarder que le jeune provincial accrut d'abord la connaissance de Paris qu'il avait commencé d'acquérir au Quartier Latin. Ce persiflage, cette ironie, s'exprimant dans une image que souligne une légende concise, n'étaient pas sans attraits pour sa nature primesautière. Il est manifeste qu'il s'inspira beaucoup de ces modèles.

Les *Lorettes vieillies* par exemple, nous les retrouvons dans la Rosario Sanchez de *Sapho* et ses familières, « trois élégantes, trois antiques roulures : Sombreuse, les yeux morts, la lèvre détendue, tâtonnant autour de son assiette, de son verre; la Desfous, énorme, couperosée, une boule d'eau chaude aux pieds, étalant sur la nappe ses pauvres

doigts goutteux et tordus, aux bagues étincelantes; et Cob toute mince, avec une taille jeunette, que faisait plus hideuse sa tête décharnée de clown malade ».

M. Chèbe ne vous semble-t-il pas une réapparition de Joseph Prudhomme, « petit homme au grand front, bosselé et vide comme une boule de jardin » ?

Et la dame Bachellery ne personnifie-t-elle pas la mère d'actrice, telle que Daumier et les autres la conçurent, « le petit nez de sa fille noyé dans une large face d'écaillère, une de ces mamans terribles qui se montrent à côté de leurs demoiselles, comme l'avenir désastreux de leur beauté » ?

La caricature (l'étymologie l'indique : *caricare*, charger) consiste à reproduire, en les exagérant, les défauts et les vices. Elle accusera le strabisme d'Emile Ollivier, la minceur de Sarah Bernhardt, la raideur de Carnot, la dégaine de Pelletan, la bosse de Naquet, aussi bien que la rapacité de Rachel, les pantalonnades de Thiers, les trafics du gendre Wilson. Nul ne s'entend comme Alphonse Daudet à dessiner les imperfections. C'est la laideur du professeur Béchut, « tout en nez, un gros nez de savant, allongé sur les livres..., groin de tapir » ; l'air d'échassier du prince d'Athis, « long, mince, chauve, cassé en deux, une barbe noire jusqu'au milieu de la poitrine, comme si tous les cheveux qui lui manquaient étaient tombés dans cette barbe » ; la mollesse adipeuse de Mme Jansoulet, une Orientale, « avec ses énormes épaules, son dos aussi rond que sa poitrine... Quand elle marchait, péniblement appuyée aux meubles, toute sa chair tremblait, ses ornements faisaient un bruit de ferraille ». C'est aussi bien la timidité du conseiller aulique Boskovich, « petit homme sans âge, peureux et doux, avec des yeux de lapin, qui regardaient toujours de côté » ; ou la niaiserie de M. de Boë, conseiller référendaire à la Cour des Comptes, « regard ingénu, petit crâne rond et ras, où la pensée faisait un bruit de graine sèche dans une courge vide » ; ou encore la tartuferie du député Le Merquier, président honoraire de cercle catholique, avocat des Congrégations, mais aussi des grandes maisons israélites,

dissimulant sous le masque de l'intégrité religieuse une canaillerie toute balzacienne. Dans son antichambre, au-dessus de la porte, une copie du *Christ mort* du Tintoret; sur la table, des bulletins de la Bonne Presse. Le personnage, serré dans une sorte de lévite noire, « avait dans son teint blafard une certaine vie d'expression, qu'il devait à son regard double, tantôt étincelant, mais impénétrable derrière le verre de ses lunettes, le plus souvent vif, méfiant et noir par-dessus ces mêmes lunettes et cerné de l'ombre rentrante que donne à l'arcade sourcilière l'œil levé, la tête basse ».

Il y a des manies caractéristiques. Labassindre a son ut de poitrine et le Docteur Hirsch sa théorie sur le traitement par les parfums. Jacques Eyssette trempe tout à la colle, tandis que l'oncle Baptiste s'occupe à colorier les journaux et les livres illustrés, voire les lettres elles-mêmes, passant les substantifs au carmin, les adjectifs à l'outremer. M. Joyeuse, en cheminant vers son bureau, fait des rêves. Ses appointements ont été triplés, quintuplés; il court en informer ses filles. Ou bien il s'est pris de querelle avec un malotru imaginaire; la discussion s'envenime, finit par un meurtre, et le bon distrait crie en pleine rue : « Monsieur le Commissaire, je viens de tuer un homme dans un omnibus. »

Le maintien, la physionomie, un tic, une marotte peuvent déceler le naturel. Mais ces mots, dont on dit qu'ils partent du cœur, ont parfois une signification psychologique plus substantielle encore. Alphonse Daudet, s'il ne l'invente, retrouve avec une opportunité parfaite, avec un instinct d'adaptation presque unique, la réflexion, l'aveu spontané, la sottise, où se fait voir dans toute sa vérité l'individu. Et ce propos, adroitement amené, porte en soi une force de comique irrésistible.

Sidonie Chèbe, toute coquetterie et futilité, sort du théâtre; son galant est encore très ému.

« Comme ils ont bien joué leur scène d'amour!

— Oh oui! approuve-t-elle, l'actrice avait de bien jolis diamants! »

Un vaniteux cabot est à l'enterrement de sa fille. Même

dans son deuil perce son contentement de faire figure.

« As-tu vu? demande-t-il au camarade qui l'assiste.

— Quoi donc? »

Et, se tamponnant les yeux :

« Il y a deux voitures de maître. »

Rappelez-vous enfin ce bout de dialogue des *Rois en exil*. Le pauvre Christian, qu'excèdent ses obligations de prétendant, s'amuse à des frivolités. Cela ne va pas en Illyrie; mais il s'en moque bien! Son sceptre pour l'instant, c'est la queue de billard. Elysée Méraut essaye de l'éclairer, lui parle de la situation compromise par les derniers échecs et, après quelque hésitation :

« Sire, il faut abdiquer...

— Dix-huit à douze! » fait le prince, tout à son carambolage.

Définir ainsi les gens à l'aide de citations adéquates est un moyen habituel à Daudet. Il en est un autre qu'il utilise quelquefois, l'analogie. On peint très bien d'un seul coup les personnages, en nommant le type humain ou l'animal, avec lequel les apparentent leur visage, leurs tendances ou leurs façons. C'est le procédé de La Fontaine, c'est celui de Maurice Barrès, travestissant l'harmonieux et léger Ribot en agile pianiste ou comparant la tête à favoris et l'empressement obséquieux de Me Demange à ceux d'un maître d'hôtel. Alphonse Daudet veut mettre en relief l'infatuation d'un polichinelle perpétuellement attentif à plastronner : il le baptise Monpavon, ce qui nous est un avertissement préalable; puis il précise et d'un trait humoristique fait à son bonhomme la panse bombée « d'un dindon qui se gonfle, d'un paon qui fait la roue ». Le prince Herbert de Rosen est un honnête soldat, de carrure solide, mais de faible jugeote : son beau tempérament et sa lourdeur d'intellect sont assez annoncés par « ses mâchoires chevalines ». Et ceci complète cela : « Il hennissait d'orgueil. »

Molière, dont les plus fameuses comédies ne sont après tout que de puissantes caricatures, suscite le rire en usant des oppositions. Il fait d'un être insociable l'amoureux d'une coquette, d'un usurier le rongeur de son propre

bien. Ce sont des contrastes aussi que fait valoir la verve d'Alphonse Daudet. Toute son œuvre en est remplie. Comment faire une sélection parmi des perles d'une telle qualité? L'artiste mêle avec tant d'esprit le grave et le badin, l'auguste et le familier, l'étalage de vertu et les frasques libidineuses. Choisissons au hasard quelques-unes de ces savoureuses antithèses.

Elysée Méraut, le théoricien monarchiste, lors de son arrivée à Paris, est descendu par hasard dans un hôtel meublé de la rue Monsieur-le-Prince, et pendant des années il continue de demeurer là, trop absorbé par ses spéculations pour que le gênent les bruits du voisinage. C'est dans cette maison borgne qu'ont dû venir le chercher les deux franciscains qui lui veulent confier l'éducation de l'enfant royal. Les moines l'invitent à leur donner le régal de son dernier article. Tandis qu'il le leur lit, « s'animant, s'émouvant jusqu'aux larmes, le réveil de l'hôtel garni met, tout autour, des rires de jeunesse, des gaietés de parties fines, mêlées au choc des assiettes et des verres, aux notes cassées, sonnant le bois, d'un vieux piano, jouant un air de bastringue ».

Dans un dîner de gala dont les convives sont la fleur de la diplomatie et des sciences morales, on semble écouter avec intérêt la causerie d'un éminent archéologue. Mais *in petto* chacun pense à tout autre chose : Mgr le nonce à ses incommodités gastriques, à ce plat délicieux de midi, qui lui reste sur l'estomac; le Grand-Duc Léopold au tutu de son petit rat; le garde-noble, neveu du nonce et délégué extraordinaire de Sa Sainteté, à la grue chez laquelle il a ce matin oublié la barrette et la calotte du cardinal nouvellement promu.

Dans leurs retraites sacrées, défendues au commun, les hauts dignitaires de l'Etat ont des occupations folichonnes. Le duc de Mora, président du Conseil, le plus reluisant serviteur de l'Empire, règle la confection d'un costume de Pierrette; Roumestan, ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, chante le duo de *Mireille* avec une débutante des Bouffes. C'est dans une excursion au Château-Bayard, en compagnie de ce diablotin, que

Son Excellence trouve les idées de son discours sur le Devoir.

Il y a des accommodements entre les convictions et la nécessité. Jansoulet, pour sa candidature législative en Corse, traite avec le bandit Piedigriggio; ce coquin disposant de deux cantons entiers, il faut bien passer avec lui un forfait. Le décorateur Magnabos, qui fait, lui, profession d'athéisme et se spécialise dans l'oraison funèbre maçonnique, est fournisseur des magasins de piété de la rue Bonaparte : il nie l'existence de Dieu, tout en badigeonnant les barbes de saint Joseph.

Le grotesque parfois confine à l'indécence : la mère Bachellery, dans la chapelle même du Chevalier sans Peur entonne sa chanson canaille *J'tiens ça d'papa, j'tiens ça d'maman.* Le célèbre compositeur Potter laisse son fils gravement malade pour aller porter chez un empailleur le caméléon crevé de son ignoble maîtresse.

En considérant bien les choses, on s'aperçoit que cette sorte de déformation n'est pas seulement chez Alphonse Daudet une manière occasionnelle, mais le mode à peu près constant de sa peinture. Sans parler de *Tartarin,* qui est la charge par excellence, qu'est-ce que la plupart de ses grands romans, *Numa Roumestan, le Nabab, Jack, Sapho, l'Immortel, les Rois en exil, Fromont jeune et Risler aîné, l'Evangéliste,* qu'est-ce en définitive sinon des caricatures continues? Numa, Jansoulet, Amaury d'Argenton, Fanny Legrand, Astier-Réhu, Christian II, Sidonie, Mme Autheman sont des créatures risibles ou monstrueuses : caricatures amusantes et caricatures cruelles.

L'ironie du romancier est tout amicale aux naïfs, aux bêtas, aux pusillanimes, que vexe ou dépouille la perfidie. Elle raille, mais avec sympathie, le gros Risler, brave Alsacien travailleur et probe, dont la crédulité ne peut qu'encourager la rouerie de sa femme. Même Ida de Barancy, malgré ses trahisons lamentables envers son petit Jack, même cette triste mère est ménagée par sa satire : elle est si follement éprise de son grand poète, il y a tant de sincérité dans sa stupide passion!

Ce que Daudet vise le plus volontiers, c'est le puffisme et la suffisance, les pantins usés aux prétentions tenaces, les ratés malveillants, les bonzes imbéciles, les mimes aux gestes arrangés. Il les campe un à un ou les groupe en des scènes d'ensemble, dont plusieurs sont des tableaux dignes de Goya. Telles les obsèques de Désirée Delobelle, avec leur affluence de comédiens.

Les grands premiers rôles, l'air fatal, le sourcil froncé, commençaient, tout en arrivant, par écraser du bout de leur gant une larme du coin de l'œil, puis soupiraient, regardaient le ciel et restaient debout au milieu du théâtre, c'est-à-dire de la cour, le chapeau sur la cuisse, avec un petit piaffement du pied gauche, qui les aidait à contenir leur douleur : — Tais-toi, mon cœur, tais-toi.

Delobelle lui-même, le père, malgré son affliction, n'avait pas omis de se faire friser et coiffer « en demi-capoul ».

Telles encore les funérailles de l'académicien Loisillon :

Derrière le corbillard, des membres du bureau, qu'une féroce gageure semblait avoir choisis parmi les plus ridicules vieillards de l'Institut... Gazan venait le premier, le chapeau de travers sur les inégalités du crâne, le vert végétal de l'habit accentuant encore la graisse séreuse, squameuse de son masque proboscidien. Près de lui le sinistre Laniboire, ses marbrures violettes, sa bouche tordue de guignol hémiplégique... Vrai, c'était à leur jeter une poignée de noisettes pour les voir courir à quatre pattes.

Méchancetés anodines du reste et sans aigreur, des gamineries, si l'on peut dire, plutôt que des méchancetés. Le pédantisme, la pose, le faux mérite, s'ils agacent les gens de sens et de goût, ne nuisent à personne; il n'en va pas de même de la fourberie et de la scélératesse. Alphonse Daudet expose une fameuse collection de gredins, dont il décrit d'une plume acerbe le jeu criminel et les manigances. D'abord les rapaces, Tom Levis, le couple Hemerlingue, la fanatique Jeanne Autheman; puis les maîtres chanteurs, Audibert, le journaliste Moëssard, le

député Le Merquier; enfin les exploiteurs de l'enfance, le directeur de la pouponnière Bethléem et le maître de pension Moronval; bien d'autres.

Nous définissons assez sommairement le domaine de son observation. Il faut faire une place à part à ses peintures du Midi. Il est naturel que ce Nîmois, avec son besoin de « faire vrai », se soit complu à travailler sur ce qui lui était le mieux connu, les gens et les mœurs de son pays natal. Nul peuple d'ailleurs dont soient plus aisément discernables la vie intime, les mouvements d'humeur et les réflexes. Au foyer familial, au collège, dans les pérégrinations de sa jeunesse à travers la région, plus loin, dans les villes des bords du Rhône, plus loin encore, dans l'aristocratique cité d'Aix, Alphonse Daudet avait vu toutes les variétés de ses compatriotes, tantôt dans les relations privées, tantôt dans le grouillement tumultueux des agglomérations, solennités officielles, réjouissances campagnardes, représentations en plein air, courses provençales. Il en avait rencontré beaucoup à Paris dans les tavernes du Quartier Latin, dans les bureaux de son ministère et les rédactions. Puis, retournant là-bas, après de longs mois d'éloignement, avec la détermination d'écrire, il les regarda mieux encore, désireux d'évoquer dans ses livres leurs mines et leurs caractères.

Un Parisien certainement n'eût pu se permettre dans la dérision autant de liberté que l'auteur de la trilogie tarasconnaise : on eût rejeté sa fable comme une outrance, qu'on eût peut-être attribuée au parti pris, aux préjugés hostiles. Aussi bien un Français du Nord n'eût-il sans doute pas été capable de réaliser Tartarin, ni de lui prêter cet entrain de vie et de langue, cette bonhomie et cette sincérité dans l'imposture, par lesquels il conquit la popularité. Ses résolutions épiques, ses préparatifs pour des aventures qu'il veut croire périlleuses, l'énormité de ses méprises, ses rebondissements après le heurt des déconvenues, tout cela fait penser aux équipées de Don Quichotte. Mais le compère, avec sa bedaine et sa jovialité, diffère beaucoup du Chevalier de Triste Figure. La dignité n'est pas son propre. Débraillé dans sa conversation, van-

tard, touche-à-tout, il ne connaît pas de pire supplice que l'obligation du silence et de la tranquillité. « Bavard ! » lui lance pour adieu la petite Russe Sonia, qui, rassurée par sa bêtise, s'était faite d'abord pour lui presque aimable, mais que lasse à la fin, comme il lasse Riz et Pruneaux, son optimisme avantageux.

C'est un Tartarin presque assagi que le nabab Jansoulet. Et Numa Roumestan en est un autre, celui-ci plus malfaisant que l'ancien. Avant de le contempler dans son épanouissement, nous assistons à son éclosion. Numa, jeune homme, pare les brasseries du Boul' Mich, « bon garçon réjoui, bruyant, tout le sang à la peau, avec des yeux de batracien, dorés, à fleur de tête, et une crinière noire toute frisée... Pas l'ombre d'une idée sous cette fourrure envahissante... Très fort au billard et au misti, mais ne s'intéressant à rien, n'ouvrant jamais un journal ou un livre... ». Il n'est pas exact qu'il n'ait de goût pour rien : il aime la musique, du moins le chant. Il va volontiers au théâtre et y acquiert « le genre acteur, une certaine façon de se poser de trois quarts pour parler à la dame du comptoir ». Facile aux liaisons, serrant toutes les mains, tutoyant le copain du jour et jusqu'aux serveurs de cafés, il a, avec sa faconde, tout ce qu'il faut pour obtenir le suffrage de ses concitoyens. A la Chambre, il se pousse, et c'est aussitôt le plus impétueux des députés. Il clame à la tribune, dans les commissions, dans les couloirs, à la buvette, fait trembler la toiture des sâlons de photographie, où se réunissent toutes les droites. On ne voit que sa silhouette remuante et lourde, sa grosse tête toujours en rumeur, la houle de ses larges épaules. Il a trois cents intimes, dont il dit qu'ils se feraient tuer pour lui. Naturellement il devient ministre.

Alphonse Daudet n'a pas composé sans une certaine aigreur ce personnage et, quoi qu'on puisse dire, il fait dans son roman un procès assez dur au Midi. L'intempérance verbale de Tartarin était innocente; ses amplifications dépassaient la mesure, mais n'égaraient personne. Numa, lui, est un menteur nuisible, menteur à sa femme, menteur à ses nouveaux amis, qu'il leurre de ses pro-

messes; et ses tromperies multiplient autour de lui les catastrophes. Professant avec feu les hautes doctrines et s'affichant le défenseur de la foi, de la famille, il ne cesse de se parjurer. Jusqu'au bout il étale son impudeur : au baptême de son fils, après tant de palinodies et d'offenses à l'honnêteté vulgaire, il y va d'un discours de grand style, « discours dont on n'entendait que les départs accentués à la méridionale : Mon âme... mon sang... morale... religion... patrie... ».

A côté de Numa, son satellite Bompard, un autre de là-bas, un autre fieffé hâbleur. Numa lui-même reconnaît que Bompard exagère, mais il l'excuse :

« C'est un homme d'imagination, un dormeur éveillé, qui parle ses rêves. Mon pays est plein de ces gens-là. Entre méridionaux la parole n'est jamais qu'un relatif, c'est une affaire de mise au point. »

Et Daudet explique en pince-sans-rire :

Chez cette race exubérante l'effet n'est jamais en rapport avec la cause, grossie par des visions, des perceptions disproportionnées.

Cette exubérance, le voyageur s'en amuse dès son arrivée dans la Drôme, sur le seuil.

Les garçons de buffet, les marchands de journaux, les gardes-barrières se précipitaient les yeux hors de la tête. C'était bien un autre peuple que trois lieues plus haut.

Qu'est-ce plus bas encore? Groupez Tartarin et sa tribu tarasconnaise, les Bézuquet, les Bravida, les Costecalde; ajoutez-y Numa et son Bompard, avec Cardailhac et Magnabos. Puis multipliez cela par mille et supposez cette foule sous l'ardeur resplendissante d'un été de Provence, dans le plein d'une inauguration ou d'une cérémonie locale, vous avez la fête des Arènes d'Aps ou la réception du bey à Saint-Romans.

Sans compter que ces gaillards ont avec eux leurs mères, leurs sœurs, leurs épouses et leurs filles. Quelle volubilité! Quel tapage! Beaucoup d'entre les jeunes sont, comme Audiberte Valmajour, excitées, volcaniques, criar-

des; beaucoup de matrones vibrent ainsi que la tante Portal, et c'est la véhémence au superlatif. La *povre* tante Portal! Corpulente dans son corsage agrafé de travers, elle exprime sa joie et son irritation par un vrai débordement de sa nature tempétueuse, ses colères principalement, « toutes mêlées d'insultes, de menaces et de malédictions. Alors, s'étranglant avec ce qui lui reste à dire, elle relève sa jupe de soie sur sa tête, s'y cache, y étouffe ses grognements et ses grimaces de fureur, sans souci de montrer aux invités ses dessous empesés et blancs de grosse dame ».

Dans le cadre régional, le tintamarre des tambourinades, des braillements et des stridences n'est qu'un murmure d'allégresse. Mais sous le ciel plus frais et plus pâle de Paris trop de fougue détonne. Le café Malmus est le rendez-vous de tout le Midi,

dans ses nuances diverses. Midi gascon, Midi provençal, de Bordeaux, de Toulouse, de Marseille, Midi périgourdin, auvergnat, ariégeois, ardéchois, pyrénéen, des noms en *as*, en *us*, en *ac*, éclatants, ronflants et barbares, Etcheverry, Terminarias, Bentaboulech, Laboulbène, des noms qui semblaient jaillir de la gueule d'une escopette ou partaient comme un coup de mine, dans une accentuation féroce. Et quels éclats de voix, rien que pour demander une demi-tasse, quel fracas de gros rires pareils à l'écroulement d'un tombereau de pierres!

Au reste dans ces moqueries rien qui rappelle, ne fût-ce que de loin, la causticité virulente de Henri Heine à l'égard de ses Allemands, à peine une verve amusée, qui égratigne un peu, mais n'écorche jamais.

Même il en est plus d'un, parmi ces enfants du Soleil, que Daudet auréole de raison et de sagesse. Par exemple le Gascon Elysée Méraut, le généreux partisan, le politique lumineux du royalisme. S'il n'a pu se dispenser de lui attribuer, avec un physique tout de laideur, des transports et des élans de « forcené », du moins le dote-t-il d'une remarquable clairvoyance, de « cette lucidité que garde le Midi au fond de ses emportements »,

Dans ces notes sur Alphonse Daudet, notre dessein n'était que de mettre en évidence une face de son talent, sa tendance à dégager les petitesses et les drôleries, sa malice à les souligner. Nous ne voudrions pas sembler méconnaître sa compréhension de la vraie noblesse et sa finesse de touche, quand il s'agit de la peindre. La comédie humaine qu'il nous offre en spectacle ne manque certes pas de types admirables ou simplement très dignes, que sa plume narquoise s'abstient de traiter avec irrévérence. La reine Frédérique et Rosalie Roumestan, l'abbé Germandre, le pasteur Aussandon et le docteur Rivals, Mme Ebsen, Mme Weber et la maman Jansoulet sont, à des degrés divers, en des classes sociales différentes, de vénérables figures. Ce qui néanmoins l'emporte chez ce réaliste, c'est la promptitude à démêler le factice et l'artificiel. Sceptique? Non pas; seulement il sait à quoi s'en tenir sur les hypocrisies conventionnelles et sur les autres.

La Bachellery est bien gentille avec sa pétulance enfantine, son minois chiffonné, ses sauts de cabri; mais cette fausse gamine a dix ans de plus qu'elle n'en paraît et chaque matin se colle aux paupières une garniture de cils postiches. — Le marquis de Monpavon a superbe allure dans un salon, malgré les désordres d'une existence déjà longue; il faudrait voir cette carcasse à sa toilette du lever, son grand nez tout luisant de cold-cream, son visage flasque, ses cheveux et ses favoris multicolores; il use de teintures, de fards et des pilules régénératrices du docteur Jenkins. — C'est une fondation philanthropique intéressante que la pouponnière de Bethléem, avec sa villa Louis XIII, ses pelouses et ses chèvres-nourrices; oui, bien intéressante! elle envoie beaucoup d'anges au ciel. Quand une inspection est prévue, le directeur organise une mise en scène, n'exhibe que les rares gloutons d'entre ses bébés, se gardant bien d'introduire les visiteurs à l'infirmerie. — Point d'invention de la charité plus bienfaisante que l'Œuvre de Saint-Vincent de Paul : les maisons d'éducation y font adhérer leurs élèves, pour éveiller ou stimuler en eux le zèle des largesses chrétiennes et de l'apostolat. Mais au cours de leurs tournées

les bons jeunes gens ne s'aventurent guère dans les taudis empestés par les émanations de la purulence et par l'abjection morale. Leurs indigents ont une certaine politesse et des infirmités décentes. On épiait la venue de ces messieurs : tout est bien nettoyé, les crucifix bien en vue, les « mômeries geignardes » bien apprises. Après leur départ, « quelle explosion de rires et de cris dans la mansarde, quelle danse en rond autour de l'offrande apportée, quel bouleversement du fauteuil, où l'on avait joué au malade! ... »

Et il en est ainsi de tant de choses, de tant de belles choses, même de l'amour! Voyez l'astucieuse Séphora, voyez l'enjôleuse Bachellery et Sidonie et l'Arlésienne, ces gourgandines : dissimulations, travestissements, coups montés. Tenez, il n'est pas jusqu'au pittoresque du tourisme qui ne soit gâté par le truquage, la Suisse avec ses chamois apprivoisés, l'Algérie avec ses Fathmas, voilées pour la frime.

On a fait reproche à Daudet de faire évoluer presque tous ses romans vers une mort, d'insérer même parmi ses récits des tableaux d'enterrements, d'abuser enfin, comme Dickens, des scènes apitoyantes. Peut-être, dans sa pensée, la caricature devait-elle atténuer cette tristesse. Souvent elle l'aggrave, parce qu'elle est trop vraie et trop profonde ou parce que le sarcasme fréquent, si peu âpre qu'il puisse être, met finalement en défiance (1) et habitue à douter.

ROBERT LAUNAY.

(1) Cette facilité de la griffe étonne et gêne des natures dénuées d'enjouement. Pierre Loti, si habile à peindre les âmes simples, si mal doué par contre pour la fantaisie, se trouvait déconcerté par l'humour d'Alphonse Daudet. Celui-ci lui fit des avances, auxquelles il répondit avec politesse. Mais il était trop peu rassuré pour se livrer. « Je veux, lui écrivait-il, vous dire une impression qui me poursuit : je redoute pour moi-même cette pénétration, à laquelle je comprends que rien ne peut échapper; j'ai peur de cette ironie suprême, avec laquelle vous cinglez les gens en plein visage; je suis intimidé devant vous, même en écrivant. » (Lettre datée d'avril 1880 et publiée par l'*Illustration* du 27 décembre 1924).

JOURNAL LITTÉRAIRE

(*Suite* [1])

—

1903

—

19 août. — Je suis tout occupé, depuis huit jours, de la recherche d'un logement, et tout au plaisir d'une bergère et d'une bibliothèque que je veux me faire faire (2). J'ai acheté aujourd'hui les *Lettres Intimes* et le *Journal* de St. que je n'avais pas eu le temps d'acheter jusqu'ici. Je me retiens pour ne pas garder ces lectures pour ma nouvelle installation.

22 août. — Sur le tramway Madeleine-Courbevoie, en revenant de Courbevoie. C'est un métier que de faire un livre, a dit La Bruyère. Je ne suis pas de cet avis. Ou si c'est vraiment un métier, quand on l'a appris, ce qui est nécessaire, il faut aussi de toute nécessité l'oublier.

Quand je songe à mon père mort, c'est toujours à l'état dans lequel il doit se trouver que je songe. Je ne sais même quelle curiosité me ferait désirer le voir tel qu'il est, si c'était possible. Maurice aussi, chaque fois que nous sommes allés au cimetière, a eu cette pensée de l'état de la décomposition. Preuve certainement de non-religion.

(1) Voir *Mercure de France*, nos 993-997.

(2) Je ne trouvai pas ce que je voulais, c'était cher, mon indécision naturelle aidant, mon désir s'usa et je ne fis pas ces folies. J'ai appris progressivement à me passer ainsi de bien des choses que je désirais, en laissant s'user mon envie, enchanté, après, de ma victoire.

23 août. — Je suis en train de lire, depuis trois jours. le *Journal* de St. Quelle capacité d'analyse, si jeune pourtant. Que n'en étais-je capable au même âge et même aujourd'hui.

Je manque toujours de patience pour creuser, j'ai toujours aussi trop peu de temps quand j'écris.

Depuis deux mois j'apprends l'anglais. Je le dois un peu à Blanche, qui s'était mise à l'apprendre en cachette. Pendant quelques jours, nous avons travaillé ensemble, mais maintenant je ne puis que travailler seul. Je le dois aussi un peu à l'ennui que j'ai éprouvé chez Schwob de ne savoir parler anglais avec la société. Mais d'ici que je puisse parler !

Je n'oserais pas encore écrire une étude sur St., malgré tout le désir que j'en ai et le plaisir que j'en aurais.

J'ai eu trois ou quatre fois des mouvements d'ambition. Le premier, en allant de chez Mounet à *la République française* voir Pitou (3) (mon mouvement eut lieu rue des Capucines). Le deuxième, à la réception de mon deuxième *Essai*, et le troisième à la réception du *P. A.* Mais cinq minutes chaque fois, et après, plus rien.

Mon intelligence ne me rend pas toujours autant que je voudrais. Mais le certain, je l'ai pu vérifier mille fois, c'est que j'ai une sensibilité remarquablement vive, clairvoyante et particulière.

24 août. — A m'examiner et à me souvenir, je crois bien que je n'ai de sentiments que par l'imagination.

(3) Eugène Pitou, le secrétaire de la rédaction. Je le connaissais déjà par mon passage comme employé au journal (1889). Je commençais à penser à écrire, portant toujours avec moi une petite serviette avec du papier blanc sur lequel je n'écrivais jamais rien. J'avais quitté le journal pour me présenter au Gouvernement. J'étais allé un matin chez les Mounet pour leur réciter je ne sais plus trop quoi. Une tirade, de *Ruy Blas*, je crois bien. Ce dut être affreux. Ils me conseillèrent d'aller voir Pitou, pour un secrétariat d'homme de lettres. Je crois bien que je ne m'en présentai pas moins au Conservatoire. Je n'en suis pas très sûr. Si oui, ce dut être encore plus affreux. Je ne savais que réciter. Je vois de quel côté, au fond, je penchais, par mon « mouvement d'ambition », à l'idée de devenir secrétaire d'un homme de lettres, ce que j'eus la chance de ne pas devenir.

25 août. — Quand je disais que j'étais peut-être né pour les affaires. M. Lemarquis m'avait déjà fait des compliments avant son départ en vacances et j'ai appris ce matin par M. Mahaud, mon principal, que la première chose que M. Lemarquis lui a dite à son retour de vacances, à lui Mahaud, a été pour lui dire sa satisfaction de moi.

24 août. — J'expliquais hier à l'étude la nécessité de n'avoir point pour magistrats des hommes honnêtes. N'ayant aucune capacité criminelle, comment ceux-ci pourraient-ils juger des crimes? On ne juge que de ce qu'on connaît bien.

Utilité de parler sans retenue quand je suis avec des inférieurs. Dans le flot des mots, je trouve souvent des choses très bien, que je peux ensuite noter.

Je vais écrire la notice Régnier. Voici le questionnaire que je lui adresse.

25 août. — Départ Blanche. Elle va décidément vivre chez elle. J'ai été cette après-midi voir son appartement. C'est très bien. Seul de nouveau comme autrefois, avec ceci en plus, que je suis malade. A quoi bon cinq ans et demi de liaison, dont trois et demi de ménage. Enfin, depuis plus d'un mois qu'elle était à Vincennes, j'ai pu m'habituer un peu. Les soirées vagabondes, les dimanches pesants, toute l'affreuse vie que me créent mes incessants accès de fatigue, de goût à rien, de doute, vont recommencer. A quoi est-ce que je tiens, bien au fond, et quoi ou qui tient à moi? N'y pas songer. La réponse serait peut-être : rien, et personne. Tâcher de vivre. J'ai trente et un ans passés. Quarante et un viendra bientôt, puis cinquante et un, puis peut-être soixante et un, puis il faudra s'en aller, quitter tout, tout, et pour quel toujours. Et il en sera de même pour elle, et deux êtres qui auront vécu si près, vieilliront séparés. Tout à l'heure, elle pleurait en embrassant Boule sur le lit. Pauvre femme, elle est aussi sensible que moi, aussi attachée,

aussi tendre en cachette. Qu'elle est jolie quand elle est heureuse (4) ! Je l'ai bien fait pleurer, et elle m'a aussi souvent fait de la peine. Allons, une croix sur tout cela. Tout à l'heure, rue Gay-Lussac, je la reconduisais, elle m'a fait la quitter comme si elle avait quelqu'un à voir.

21 août. — Il y a une époque où certaines de mes idées me surprenaient moi-même, et où je n'osais les dire, m'efforçant presque d'en changer. Il n'y a pas longtemps que j'ai atteint *ma liberté.*

Je ne dois pas avoir le don de l'amitié, puisque je dis du mal même de mon meilleur ami. Il est vrai que ce mal est si justifié !

28 août. — Si en effet j'ai eu du bonheur à *sentir,* c'est presque uniquement les fois que j'ai senti avec ma sensibilité propre, sur des sujets personnels, pour ainsi dire, en dehors de tout passé, de toute imitation ou réminiscence.

« Il y a, dit-il (Nietzsche), un degré d'insomnie, de rumination, de sens historique, qui vient à l'être vivant et finit par l'anéantir, qu'il s'agisse d'un homme, d'un peuple ou d'une civilisation. Pour le plus petit comme pour le plus grand bonheur, il y a toujours une chose qui le crée : le pouvoir d'oublier, ou la faculté de sentir, pendant que dure le bonheur, d'une façon non historique. »

7 septembre. — Je suis en train d'écrire la notice Régnier, — pas drôle, sans fantaisie. Je me repose de temps en temps dans les *Mémoires de Grammont.* J'aurais été amusé de la signer : M. Dupont Alexandre.

Août. — Quand j'aurai un moment, refaire dans le *P. A.* le chapitre de la correspondance avec ma mère,

(4) Non, non, elle n'était pas jolie. Toujours la même histoire : l'effet de l'illusion amoureuse. On n'est pas jolie quand on est aussi sotte. La beauté sans esprit n'est pas la beauté. Mieux vaut une laide avec de l'esprit. Même dans certaine occcupation, l'esprit a son intérêt. L'amour dans la bêtise est un piètre amour.

la seconde moitié, et plus près encore de la vérité. Parler de ses enfants : « Cela me fera des relations pour plus tard. » Des livres envoyés pour eux : les Livres de la Jungle par Kipling. Faire à la fin un examen de ma conduite, plus serré et plus sérieux, serrer toute la fin, et enlever ce côté littérature en diable.

Remplacement Valéry auprès de M. Lebey du 24 septembre compris au 11 octobre compris.

Déménagement de la rue de Condé pour la rue de l'Odéon le 6 octobre. Horreur de tout ce quartier latin. Quand pourrais-je habiter ailleurs?

20 octobre. — Comme il y a longtemps que je n'ai suivi ce *Journal*. Préoccupations de toutes sortes, déménagement, etc..., remplacement Valéry. Pas le temps ni le goût de me regarder. Si, pourtant, pendant mon remplacement de Valéry, re-senti en moi mon désir, mon goût pour le luxe, mon horreur de la pauvreté. Comme nos idées changent, ou plutôt se modifient, se déforment et se reforment, d'année en année. Tout au fond, l'essentiel du caractère reste le même, oui, mais les trous se bouchent, les bosses s'aplanissent, on est plus savant, plus adroit, moins sincère et moins spontané. Grand progrès, qu'il faut plaindre d'ignorer ceux qui ne s'améliorent jamais.

Ce soir, Blanche, après de grands soins et de grandes fatigues, pendant plus de huit jours, pour m'installer dans mon nouveau logement, est partie habiter pour de bon dans son appartement de la rue Gay-Lussac. Mes idées, mes sentiments sur cette sorte de séparation, je ne sais trop si je les sais moi-même. C'est bien, et c'est aussi infiniment triste. Avoir vécu ensemble près de quatre ans, se connaître depuis dix ans, et n'en être plus que là. Et dire que si cette séparation est sérieuse, et reste une chose accomplie, nous ne penserons plus l'un à l'autre, dans trois ou quatre ans, qu'en souriant doucement, tout comme déjà elle pense à son ancien ami Albert, et moi à telle ou telle autre... Je n'ai pas voulu lui laisser emporter notre cher Boule, qui l'adore et qui

a pour elle mille et mille gracieusetés. Je me donne un peu tort. Ce chat l'aime sans doute plus qu'il ne m'aime, malgré toutes ses gentillesses pour moi. Mais je l'aime aussi tant, moi. J'aurais été si navré de ne plus l'avoir. J'ai besoin par moments de caresser, d'aimer, de chérir, de m'apitoyer sur une tendresse.

Pauvre Blanche! Quelles sont ses pensées. Le soir de son départ, j'ai encore eu un mouvement un peu brusque, à propos de je ne sais quoi. Elle était justement pleine de la mélancolie du départ. Je le vis aussitôt sur son visage. Elle se fâcha un peu, et me dit ces mots : « Après tout, tu as raison, va. Cela m'empêchera d'avoir des remords.» Le matin, ou dans la journée, je ne sais plus, son porte-monnaie traînant, j'avais vu dedans de l'argent dont elle ne m'avait rien dit. Qui sait, qui sait? Et si oui, tant mieux, peut-être, de toutes les façons, pour le moral et pour son existence.

22 octobre. — Une bonne journée : touché 175 francs dans mes affaires d'étude (quand je disais que j'étais peut-être né pour les affaires!) et revu Georgette.

Ah! Georgette! Vendredi dernier, 16, ma nouvelle concierge me remet une lettre, renvoyée du 29 rue de Condé. Je ne reconnaissais pas l'écriture. Je l'ouvre et la lis en montant l'escalier. C'était de Georgette. Elle se trouvait à Paris, avait des ennuis, voulait me demander conseil. Bref me demandait à venir me voir, et aussi si j'étais oui ou non marié. A dire vrai, j'en avais plutôt de l'ennui. Je craignais encore des histoires avec Blanche. Le soir, profitant d'une course à faire, je saute jusque chez Georgette. Pas là. Sa concierge m'indique une maison voisine où elle se trouve chez des amis. J'y vais, la fais demander, et en cinq minutes nous causons. Histoire de meubles, de loyer, pas d'intérêt, pas un mot à retenir. Je la quitte, sans aucune entente de nous revoir.

Le 20 octobre au soir, après le départ de Blanche, j'écris à Georgette que, ayant pu si mal causer ensemble, je suis à sa disposition pour un rendez-vous, soit où elle

voudra, soit chez moi. Ce matin, je reçois d'elle une lettre m'annonçant sa visite pour l'après-midi.

J'écris ces lignes au sortir de mon dîner, l'ayant mise en fiacre boulevard Saint-Germain pour qu'elle aille vite dîner chez sa couturière, à Montmartre, chez qui elle était attendue. Georgette est arrivée cette après-midi à trois heures. Nous avons d'abord bavardé. Elle m'a raconté que son jeune homme, dont elle était folle, non seulement l'a trompée moralement, mais encore a abusé de sa confiance matérielle. Elle l'avait chargé, en partant en Angleterre, de payer ses termes, d'encaisser les loyers de sa sous-locataire, etc... Il n'a pas payé les termes, a gardé les loyers, et de plus a pris dans les affaires de Georgette tout ce qui lui plaisait, et enfin s'est marié avec une autre femme (5). Si bien que Georgette est dans un pétrin. . . . .
. . . .

Bavardages encore, Georgette disant qu'on ne la lui refera plus, qu'elle est renseignée, etc., etc... jusqu'à dire que maintenant elle ne marchera plus que pour de l'argent. Pour moi, je ne savais dans quel sens aller, parler. Je flottais entre la crainte de paraître indélicat si je proposais certaine chose ou niais si je ne la proposais point. Je l'embrassai un peu, elle riant, disant que cela n'avait aucune importance, qu'elle est de bois, etc... Nous prîmes du thé. Puis, à un moment, elle me fit remarquer combien elle avait engraissé. Je lui dis oui, mais que j'en pouvais juger mal, ne voyant que son visage. Je la pris par la taille, puis par les bras, et lui dis qu'en effet elle avait acquis d'excellents bras. Je tâtai sa poitrine, lui demandai à voir ses seins, une seule minute. Je parlai pendant près d'une demi-heure, elle disant non, que ce serait ridicule, se défendant, en gestes, en regards et en paroles. Ah! fausse pudeur, feinte des femmes, paroles qui disent non, gestes aussi, mais pensée, sous le front, qui dit : Vas-y donc, et qui suit vos mouvements, la marche active ou reculante de votre action. Si ridicule que j'étais, à l'en croire, qu'eût-ce été si je n'avais pas

(5) L'amour a de ces surprises.

poursuivi? Je lui enlevai son manteau, je dégrafai son corsage, j'embrassai ses seins, sa gorge, et sa bouche que maintenant elle abandonnait, je l'entraînai vers le lit, malgré sa molle résistance, je l'embrassai encore, puis je la fis s'étendre pour de bon, l'embrassai encore, puis, sa tête dans mon bras gauche, de la main droite, je relevai sa jupe. Là, il fallut cinq bonnes minutes pour la faire céder. Elle s'animait, me serrait un peu. Je la caressai d'un doigt, avec un vrai résultat, et après je lui demandai (depuis une heure, je la tutoyais comme autrefois) : « Veux-tu? » Naturellement, pas de réponse, et je répondis moi-même : Oui, et ce fut oui. Elle est une femme maintenant, pleine de sensibilité dans les choses de l'amour, oui, vraiment, et elle est aussi devenue une jolie fille.

Le lever a été bête comme tous ces levers. Son visage ne laissait rien voir de clair, contentement ou fâcherie. Je l'ai câlinée encore un peu, elle me regardait... Qu'y avait-il dans ces yeux? Je ne suis pas encore assez fort pour le démêler avec certitude. Qui sait si elle n'a pas pensé à l'autre, pendant que je l'aimais. J'étais bien près, moi, à chaque minute, de l'appeler : Blanchon! Enfin, nous sommes descendus, je l'ai mise en voiture, étant entendu que nous nous retrouverions ce soir à dix heures et demie, au coin du pont de la rue Caulaincourt. J'étais gêné de la quitter si vite après... Cela avait l'air d'une rencontre de fille. Je lui ai dit de réfléchir, pour que nous sachions quelles vont être maintenant nos relations. Elle repart en Angleterre dans une semaine. Que sera-t-il de tout cela?...

En tout cas, pour aujourd'hui, et jusqu'à ce moment, ce n'est pas moi qui pose. Chacun son tour, ma chère Georgette? Seulement, j'ai un peu envie de me coucher, tant il me faut peu pour me mettre par terre.

Et cela se résume ainsi : Nous nous sommes revus, nous avons fait l'amour, sans y attacher l'un ni l'autre aucune importance. Une fois de plus!... Georgette le disait elle-même : cela ne signifie rien.

Une heure du matin. Rien de saillant. J'ai reconduit Georgette à sa porte, après avoir été ensemble un moment dans un café face la gare du Nord (le même qu'avec Fanny, quelquefois). Nous avons causé, toujours avec le même ton de blague. A un moment, elle parla de sa vieillesse, ou quelque chose comme cela. Je lui rappelai sur ce sujet l'admirable sonnet de Ronsard : « Quand vous serez bien vieille... » et sur sa demande, je le lui écrivis au crayon sur un petit bout de papier tiré de ma poche. Ce n'est qu'après que je songeai que j'avais peut-être eu l'air de vouloir faire parler le sonnet sur mon compte, alors, que, vraiment, il n'y a pas pour deux sous de sentimentalité en moi vis-à-vis de Georgette.

Il est à peu près entendu qu'avant son départ (le 2 novembre), nous déjeunerons une fois ensemble et irons à Carnavalet, qu'elle ne connaît pas, et une autre fois irons quelque part ailleurs, dînerons ensemble, et passerons la soirée chez moi. Je le lui ai dit : je n'ai pas pu me rendre compte entièrement de son amélioration physique, et je tiens à m'en rendre compte par détails et en totalité.

Samedi 24 octobre. — Il faut que je prenne encore quelques notes sur ce recommencement avec Georgette. Je peux m'en servir un jour. Autant vaut que ce soit complet. Quel changement dans Georgette! Il y en avait déjà un peu quand nous nous revîmes chez elle, rue Saint-Honoré, et qu'un soir elle se jeta à mon cou, en me demandant de passer la nuit avec elle. Elle ne parlait déjà plus mariage alors, et même de la trouver si libre, cela m'interloqua un peu. Il y avait déjà un peu loin de la toute jeune fille qu'elle était rue de Savoie, et avant, à Courbevoie. Et pourtant pas si loin, car enfin, dès Courbevoie elle a été ma maîtresse, me laissant très bien venir la retrouver dans son lit, et rue de Savoie, et rue Saint-Honoré, comme ici avant-hier, je l'ai toujours eue facilement. Je commence à savoir ce que valent ses protestations, ses refus, etc... Au fond, chaque fois qu'elle m'a écrit, sous un prétexte ou sous un autre,

elle savait très bien où nous en arriverions. Aujourd'hui, cependant, elle a vraiment changé, moralement. Dire qu'elle est arrivée à envisager de vivre de son corps, pour ainsi dire, elle qui autrefois se scandalisait de mes propos sur la meilleure carrière pour une femme. Elle m'a rejoint, il n'y a pas à dire, et qui sait? c'est peut-être mon élève, au fond.

Ce qui me plaît surtout en elle aujourd'hui, c'est le ton de raillerie avec lequel elle parle de tout, oui, de tout. Ainsi, avant-hier, quand je la caressais, pour commencer, et qu'elle avait l'air de dire : Bah! après tout, qu'est-ce que cela fait!

Ce n'est qu'un peu après qu'elle s'est animée vraiment. Jeunesse de corps, pas fatigué encore, il y avait quelque temps que je n'en avais senti l'agréable. Je me suis rappelé hier et aujourd'hui l'idée que j'ai déjà eue à propos de Georgette qu'elle avait vraiment beaucoup de ce qu'il faut pour faire une cocotte d'un certain étage. Cette fois-ci, elle n'a pas eu de paroles tendres. Cela viendra peut-être la prochaine fois, et pour moi, je n'ai guère fait que l'embrasser. Les mots : *je t'aime,* n'ont été prononcés ni par elle ni par moi. Qu'importe! Avant-hier soir, au café, quand je lui ai dit tout bas que je n'ai pas assez vu combien son corps a changé et que je veux absolument le voir, elle a souri tout simplement avec un petit air heureux. Il doit n'y avoir chez elle qu'une affaire de sens, puis quelques souvenirs autour, puis deux ou trois airs très faibles de sentiment. Nous faisons les tendres en riant, et l'amour en plaisantant.

Mardi 27 octobre. — Georgette aura beaucoup contribué à former et à modifier mes idées sur les femmes, encore qu'il soit bien faux de juger de toutes par une. Il serait plus exact de dire : à me faire penser sur les femmes de la façon dont il faut penser pour n'en plus tirer que des plaisirs, et plus aucuns chagrins, ou du moins le moins possible. J'aurai vu avec elle : 1° la petite pensionnaire timide et romanesque, amoureuse du premier jeune homme qu'elle voit (il est vrai qu'alors

j'avais moi-même l'air bien romanesque), qui parle de n'épouser que lui au monde, et qui se laisse prendre par lui à la première occasion (ses vacances à la maison, à Courbevoie, elle couchant dans ma chambre et moi dans la salle à manger, et moi allant la retrouver quand Louise était endormie), — 2° la toute jeune fille qui continue presque malgré elle dans la voie où elle a commencé, avec des remords inutiles, de grandes pudeurs, un sentiment excessif de ce qu'elle croit être malhonnête — et qui de plus est fort séduite et impressionnée par le côté vie spéciale de son amoureux (rue de Savoie, les dimanches, quand elle arrivait le matin et se recouchait aussitôt avec moi, obéissante et à la fois joyeuse et triste, elle aurait désiré me voir travailler, comme elle disait, et, elle me le disait encore jeudi dernier, je l'intimidais alors beaucoup), — 3° la jeune fille, à qui sa jeune folie reprend, après des années de séparation, malgré le triste souvenir de choses qui au fond ne sont guère jolies. Elle a un peu vécu, s'ennuie, ne veut pas s'avouer ce qu'elle désire. Au premier prétexte possible, elle m'écrit, sachant bien que je lui répondrai et ce qui en résultera (fin 1901, quand elle m'écrivit à l'étude Barberon, que nous nous vîmes plusieurs fois chez elle, et que le premier ou second soir elle me sauta au cou en me demandant de rester, — fin 1902, quand elle m'écrivit de nouveau. Cette fois-là, il n'y eut rien, parce qu'elle était déménagée et ne voulait même pas me dire son adresse. C'est alors qu'elle vint plusieurs fois en cachette pour me voir chez moi le soir, demandant à la concierge si j'étais seul, recevant la réponse que non, et s'en retournant, — puis en janvier 1903, quand elle m'annonça son départ in England, et, le jour de nos adieux, me demandant à venir chez moi. Il n'y avait pas moyen, naturellement. J'avais déjà dû lui faire croire que je travaillais le soir à l'étude pour qu'elle ne tombe pas chez moi. Mais si elle était venue chez moi, ou si j'avais fortement insisté, sûrement je l'aurais encore eue), — 4° la jeune femme (elle a ou va avoir vingt-sept ans), bien changée de la jeune fille, plus sceptique, plus railleuse, avec des sentiments

moins forts, et qui commence à distinguer, à choisir dans la vie, à ne plus chercher, autant que possible, que son plaisir, la Georgette de jeudi dernier, qui me semble être aussi devenue plus sensuelle. Qui sait, du train dont nous allons, je pourrai peut-être ajouter au fur et à mesure un 5°, un 6°, etc..., pour la femme de trente ans, pour la femme mûre, pour la femme sur le retour d'âge, et pour la vieille amie!

Mercredi 28 octobre. — Je crois que je me suis un peu vanté, ou que j'ai écrit trop tôt. Ce n'est plus moi qui tiens le bon bout. Georgette n'a répondu à aucune de mes lettres (23 et 27 octobre) ni n'est venue. Tout de même, une telle conduite est exagérée. Aussi suis-je d'un agacé!! C'est bien la peine que les femmes nous donnent tant de mal pour les avoir, pour nous être ensuite si vite assommantes. Pour Georgette, je n'y vois plus clair. C'est elle qui est revenue, me demandant à venir chez moi. Sitôt mon rendez-vous indiqué, elle est venue. Sans me vanter, elle paraissait plutôt heureuse du dénouement. Elle avait dit oui à notre projet des déjeuners, des promenades et des soirées chez moi ensemble. Et puis, soudain, plus rien! J'ai bien envie d'envoyer tout cela au diable. Je néglige mes affaires, je n'ai pas encore fixé de rendez-vous à mon peintre ni à ce Chinois, ni repris ma notice Régnier, c'est ridicule. En attendant, j'ai fait ce soir une troisième lettre à Georgette, que je lui ai portée chez elle, où elle n'était pas. Je voulais l'attendre à sa sortie de chez ses amis, rue des . . . . . . Renseignement pris chez cette autre concierge, M. .... était à l'Opéra-Comique avec sa fille. Sans doute Georgette avec eux. J'ai pris le tram et suis rentré. Nous verrons demain si Georgette viendra, ou si elle écrira. Elle est si capable de repartir in England sans rien dire. Il n'y a pas à dire : j'aurais eu un grand plaisir à la ravoir encore une ou deux fois, et je rage un peu. C'était peut-être là son but. Mais si elle revient, elle aura affaire à moi.

Jeudi 29 octobre. — *Finis amor,* probablement, ou du moins jusqu'au prochain recommencement. Il y en a bien eu déjà trois ou quatre. Il peut bien y en avoir un autre. J'avais envoyé ce matin à Georgette un petit bleu pour lui donner rendez-vous chez moi aujourd'hui, soit à deux heures soit à six heures. A deux heures, personne. Je suis parti chez Kelley. Je suis rentré à six heures un quart. J'avais dit à ma concierge, si on venait, que je rentrerais à six heures. Georgette est venue en mon absence. Ma concierge m'en informe et me dit qu'elle lui a dit qu'elle ne pourrait pas revenir du tout, et me remet une carte-lettre que Georgette a dû m'écrire dans un bureau de poste en s'en allant. Je ne tiens décidément plus le bon bout et je n'y vois toujours pas très clair. J'ai répondu tout de suite à Georgette. J'avais d'abord fait une lettre sentimentale, un peu, du moins. Puis, en dînant, j'ai changé d'idée, et je lui ai fait une autre lettre, assez bien, si je ne me trompe. Elle n'a aucune chance de tout raccommoder, mais au moins elle ne me donne pas un air bête. Il est dix heures. Je viens de descendre la mettre à la poste. Georgette l'aura demain matin. Qui sait, à cause de l'avant-dernière phrase: Je vous conseille... elle va peut-être me la renvoyer? Qui sait aussi si cela ne va pas la faire venir? C'est vrai pourtant, que j'aurais eu un grand plaisir qu'elle revînt, à la ravoir comme l'autre jour, mais avec plus de temps, et mieux. Jeudi, cela a duré à peine, nous n'étions pas couchés et nous étions restés pour ainsi dire habillés. J'aurais voulu coucher une fois vraiment avec elle. Un corps de femme pas fatigué, presque le corps d'une vierge, avec les formes d'une femme de vingt-sept ans. C'est plutôt rare, et je le retrouverais ailleurs, que cela n'aurait plus le même agrément qu'avec Georgette. Il y manquerait nos souvenirs.

Le triste, l'irréparable dans tout cela, c'est la dizaine d'années écoulées, et la sensation de vieillir. Je vais avoir trente-deux ans au mois de janvier, elle va avoir vingt-sept ans le mois prochain. Comment, quand, nous retrouverons-nous?

26 octobre. — J'ai bien examiné M... et son caractère m'a paru très piquant; très aimable et nulle envie de plaire, si ce n'est à ses amis ou à ceux qu'il estime; en récompense, une grande crainte de déplaire. Ce sentiment est juste et accorde ce qu'on doit à l'amitié et ce qu'on doit à la société. On peut faire plus de bien que lui, nul ne fera moins de mal. On sera plus empressé, jamais moins importun. On caressera davantage, on ne choquera jamais moins.

Je relisais Chamfort ce soir, au lit. Ce portrait ci-dessus, par lui, c'est beaucoup moi.

J'aurai aimé l'ironie par-dessus tout, je crois, et même trop.

Je me sens de plus en plus malade. Depuis deux ans et demi, mes douleurs de reins vont en s'augmentant. Cela agit sur mon moral. Le goût de tout diminue, je ne vis plus que par éclaircies. Moi qui avais déjà si peu de ressort. Jolie vie, si cela continue.

27 octobre. — On a chaque année, chaque mois, chaque jour, quelque chose de nouveau à apprendre.

30 octobre. — Il faut attendre si longtemps pour être publié, même au *Mercure,* où je suis pourtant depuis huit ans, que c'est à ne plus écrire. Il y a pourtant des gens à qui cela fait envie, et je le disais ce soir à Morisse, en allant au vernissage du Salon d'Automne. L'autre jour, je rencontre Régismanset. Il me raconte qu'on lui a refusé un roman au Mercure, sans même le lire, pour encombrement de manuscrits : « Vous, au moins, vous avez un pied dans la maison! — Ah! oui, parlons-en, lui répondis-je. Un pied... de grue, alors! »

3 novembre. — Une heure du matin. Dîné ce soir et passé la soirée avec Fernand Caussy, à la suite de bavardages sur Stendhal. Restaurant italien, Passage des Panoramas, boulevards, Weber. Individu assez agréable.

Pas d'esprit, mais trois ou quatre idées intéressantes, à lui, et justes.

6 novembre. — J'ai encore fait des folies aujourd'hui. J'ai encore dépensé une quarantaine de francs à acheter du Stendhal, et j'aurais dépensé beaucoup plus, si je m'étais écouté tout à fait. Mais je dirai comme lui, à propos de Balzac : « Que j'aime cet auteur. » Je n'aime même plus que lui, en littérature, et puis Baudelaire, pour les vers. Pourquoi n'écrivez-vous pas quelque chose sur Stendhal? me disait quelqu'un l'autre jour. — J'aime trop, répondis-je. Je raterais.

Comme les plaisirs diminuent, à mesure qu'on vit, j'entends leur nombre. Il est vrai que ceux qui restent en sont plus vifs, et qu'on les sent aussi mieux, et qu'on y est plus sensible. Il doit se mêler à cela une idée inconsciente de périssement.

8 novembre. — Il n'y a pas que le pédantisme des savants. Il y a aussi celui des ignorants, chez les gens sans instruction, qui n'ont lu que deux ou trois livres d'école communale, et qui ne ratent pas une occasion de s'en souvenir, au sujet de n'importe quoi.

10 novembre. — Je relisais ce soir *Le Livre de Monelle,* de Schwob. On ne doit pas se sentir vivre à écrire de telles choses, ni sentir son époque. C'est de la littérature de tour d'ivoire. Il faut plus de simplicité, de naturel, de vérité, pour avoir la sensation de la vie en écrivant et d'être l'homme qu'on est.

11 novembre. — J'ai classé il y a quelques jours la correspondance entre ma mère et moi, pour être tout prêt le moment venu de la publier. Il n'y a plus qu'à écrire la préface, pour qu'on comprenne, et pour expliquer les petits faits. Cela m'a reporté à ce mois d'octobre 1901, à Calais... J'y pense souvent, du reste, presque chaque matin. Un certain brouillard sur la Seine, quand je passe sur les quais, suffit à me transporter à ces jours

à la fois tristes et heureux, et à me redonner la même émotion qu'alors.

12 novembre. — Aujourd'hui, chez Kelley, première esquisse de mon portrait (6).

20 novembre. — On reparle de Cecil Rhodes dans les journaux, à propos du procès et de l'histoire de la Princesse Radziwill. Quel homme! Cela ne m'arrivera pas. Mais entre être un Cecil Rhodes et un Victor Hugo, je n'hésiterais pas : le premier. Quelle sensation de l'action et de la puissance il a dû avoir!

PAUL LÉAUTAUD.

(*A suivre.*)

(6) Jeune peintre anglais, dont j'avais fait la connaissance chez Marcel Schwob.

Des lecteurs m'ont écrit pour me demander quels sont les vers de Rossetti auxquels j'ai fait allusion dans le *Mercure*, 1er avril, page 20. Les voici traduits :

Regarde-moi, je suis ce qui aurait pu être,
On m'appelle aussi jamais plus, trop tard, adieu!

Dans mon dernier fragment, j'ai parlé de l'Hôtel Louvois, place Louvois, « si joli d'aspect ». On l'a bien enlaidi depuis cette note, exhaussé de plusieurs étages, élargi je crois bien des deux côtés, doté d'un toit affreux. Un peu auparavant, avait disparu la charmante maison Restauration à trois étages, qui faisait l'angle de la rue Rameau et de la rue de Richelieu, avec son pittoresque magasin de livres et de gravures anciens. On vient de mettre bas la maison du même genre qui lui faisait pendant à l'autre angle de la place. Nous verrons bientôt là un de ces immeubles à la mode américaine qui remplissent de plus en plus Paris. Beaucoup de ce quartier si particulier s'en va. La rue des Petits-Champs élargie, la Banque de France agrandie d'une construction qui a tout l'aspect d'une prison. La Place des Victoires aura certainement son tour un jour. Où qu'on passe, la laideur, l'utilitarisme gagnent. Le Pont des Saints-Pères, élargi, est hideux, comme tout ce qui est monumental. Je passais aujourd'hui (8 mai), sur les boulevards, à la fourche du boulevard des Italiens et du boulevard Haussmann prolongé. C'est laid comme le boulevard Voltaire, et plein maintenant des commerces les plus vulgaires. Une affreuse bâtisse a remplacé, à l'angle de la Chaussée d'Antin et du boulevard, la maison où habita Rossini. Quand des sociétés littéraires, historiques, savantes, n'ont pas pu sauver, à Clermont-Ferrand, la maison de Pascal, il n'y a plus à s'étonner de rien dans ce domaine. Cette partie des boulevards, de la Madeleine à la rue Drouot, qui était autrefois, il y a seulement cinquante ans! presque une promenade réservée! Aujourd'hui, sur dix passants, huit étrangers, et de quels genres! Une société qui se mélange à ce point de pareils éléments perd forcément son goût propre. Là aussi, c'est la dégringolade démocratique, — comme en littérature.

POÈMES

—

JOURNEE DE JUILLET

Sous la pluie d'été chaude et drue
le long toit d'ardoise miroite.
Le ruisseau inonde la vue;
torpeur... silence... vapeurs moites.

Où cette pluie? Où ce village?
Mon Dieu, c'est quelque part en France
où les maisons qui n'ont pas d'âge
sont plus vieilles qu'on ne le pense.

Le dimanche matin, les cloches
jasent d'une voix animée,
et leur babil semble si proche
qu'on les croit dans la cheminée.

La journée, où rien ne se passe,
coule comme une eau lente et verte,
Mais les champs d'azur de l'espace
entrent à fenêtres ouvertes.

La nuit tombe ; un, deux chiens aboient
quelque part, dans ce soir de France;
puis tout se tait. Le ciel de soie
de son dais couvre le silence.

Dis-moi, que te faut-il encore?
Dans cette paix où tu t'écoutes
rêver en attendant l'aurore,
du col de l'éternelle amphore,
le vin de Dieu choit goutte à goutte.

Juillet 1939.

STROPHE

Le soir tombe sur ma peine
comme un chaud manteau de laine
sur une pauvresse nue...
Maintenant, la nuit venue
me prend sur son cœur immense,
me berce dans son silence
où tout sanglot s'atténue,
où l'errante et la lointaine
plainte assoupie de ma peine
confie au vent, à la nue
— si bas qu'on ne l'entend plus —
sa tristesse de fontaine
dans un bois désert perdue.

—

AUTRE STROPHE

J'entends sonner une cloche, ô nostalgie!
Déjà les battements du puissant cœur de bronze
s'éteignent absorbés par l'espace
comme la goutte de pluie par la mer,
comme nos pauvres vies dérisoires
par l'énorme éternité...
j'entends sonner une cloche, ô poésie!
Et, déjà, je ne l'entends plus.

—

DESTIN DE L'HOMME

Du plus loin du passé, levez-vous, souvenirs...
S'emparer seul du monde, errer, courir, bondir!
Adorables matins, légers comme une danse,
satin blanc des bouleaux qu'on voudrait embrasser
— A travers tant de nuits et de soirs entassés
j'entends vos pas encor, matins de mon enfance!

La vie est devant nous, comme un jardin d'été,
ouvertes toutes fleurs, tous bourgeons éclatés;
la pelouse des jours à l'infini s'allonge.
Choisir? Non. Tout saisir de nos avides mains.
Aujourd'hui nous enchante et, plus encor, demain,
et les mois et les ans s'écoulent comme un songe.

L'automne insidieux s'annonce au ciel changeant.
Déjà sur notre lèvre un papillon d'argent?
Faudrait-il désormais songer à la retraite?
On voudrait bien laisser quelque chose après soi,
rendre au centuple aux dieux le feu que l'on reçoit...
Quel ange nous dira si notre tâche est faite?

Mais, le temps consumé en des travaux ardus,
alors qu'on espérait toucher le compte dû,
soudain la mort est là, souffle la lampe sainte;
le savoir amassé retourne à son terreau,
ce qui montait retombe, éteint comme un jet d'eau.
Il faut savoir mourir ainsi, seul et sans plainte.

Aucun de nous n'est fait pour son propre bonheur...
Dans l'immense tableau, des taches de couleur
semblent, comme au hasard, par le peintre assemblées;
Chacune n'est en soi qu'un passage, un départ,
mais de la somme, enfin, de leurs bouquets épars
jaillit au jour la vie ardente et désolée.

GUY-CHARLES CROS.

LA PEINE DE MORT
EN RUSSIE SOVIÉTIQUE
ET LES LOIS EXCESSIVES

—

On aime à reprocher à ceux qui traitent de la Russie actuelle leur esprit partisan : apologistes exclusifs, dénigreurs systématiques, ainsi sont-ils classés par des juges « objectifs ». Sur ce, ces derniers prennent la plume et, au nom de l'objectivité, dosent agréablement le pour et le contre, entrelaçant la planification idéale aux nouvelles victimes de la répression, la pouponnière enchanteresse à la misère indéniable, la jeunesse heureuse et fière aux quelques millions d'innocents peuplant les camps de travaux forcés.

Les « dénigreurs systématiques » — dont nous sommes — prétendent que la « planification idéale » cache un chaos, que la « pouponnière enchanteresse » est une pouponnière à la Potiemkine, que la « jeunesse heureuse » est abrutie par le sur-travail et la propagande.

Et le lecteur neutre demeure perplexe.

Cependant, de tous temps, les historiens ont eu recours, dans la recherche de la vérité, aux textes législatifs. Il est étonnant qu'on ait fait si peu usage, pour l'étude de la Russie soviétique, de documents aussi précieux. La constitution politique peut ne pas correspondre à l'état réel du pays, surtout en régime de dictature; les textes juridiques, au contraire, dictés par les nécessités sociales plus que par les besoins de la démagogie, reflètent mieux la vie d'une société.

★

Sur les ving-sept paragraphes d'un règlement concer-

nant « les crimes d'Etat contre-révolutionnaires et les crimes contre l'ordre établi » (règlement adopté par les Soviets le 25-1-1927), dix-neuf prévoient l'application de la peine de mort.

Ceci en temps de paix, dix ans après la révolution.

En vertu de certains articles assez vagues de cette loi et en l'absence de tout *habeas corpus*, de toute garantie juridico-légale, n'importe qui, en U. R. S. S., peut subir la peine de mort, pour n'importe quoi, sans aucune possibilité de se défendre, de citer des témoins, de faire appel à un avocat, à des juges ou à l'opinion.

Mais l'U. R. S. S. ne s'est pas contentée de ce « règlement ». Elle l'a perfectionné, comme on va le voir.

PEINE DE MORT POUR DÉLIT DE VOL ET LARCINS

Nous citons quelques extraits du décret du 7 août 1932, publié in extenso dans les *Izvestia* du 8 août 1932, n° 218.

Le Comité Exécutif Central et le Conseil des Commissaires du peuple estiment que la propriété publique (d'Etat, de kolkhozes, de coopératives) [...] est *sacrée* et intangible; les personnes qui attentent à la propriété publique doivent être considérées comme ennemies du peuple; c'est pourquoi une lutte décisive contre les voleurs de l'Etat est le premier devoir du pouvoir soviétique.

Aux termes de ce décret, les autorités décident de considérer comme « propriété d'Etat » : 1° toute marchandise transportée par la voie de fer ou d'eau; 2° les biens des kolkhozes et des coopératives (récoltes sur pied, bétail, dépôts, etc.)

Le vol d'une quelconque de ces « propriétés d'Etat » est passible de la « peine suprême de défense sociale » : mort avec confiscation de tous les biens. En cas de circonstances atténuantes, détention d'au moins dix ans avec confiscation de tous les biens. Aucune amnistie ne peut être accordée.

En vertu de cette décision, tout larcin peut entraîner *la peine de mort*. L'appréciation des circonstances atténuantes est laissée à l'arbitraire des juges et des policiers.

Ce décret visait particulièrement les paysans affamés qui se livraient à la maraude et les cheminots et marins sous-alimentés qui dérobaient de plus en plus des denrées alimentaires dans les transports.

D'après quelques allusions faites par le procureur général Vychinski, on peut assurer que des dizaines de milliers d'indigents furent ainsi exécutés. Les champs furent mis en état de siège, survolés par des avions de surveillance, parcourus par des gardes à cheval, sillonnés par des enfants. Ceux-ci recevaient des récompenses pour chaque « voleur du bien socialiste » qu'ils dénonçaient aux autorités, tout comme les petits Français en reçoivent pour chaque vipère tuée.

La *Pravda*, du 28 avril 1934 rapporte quelques cas de condamnations :

Paraskéva Elek, 28 ans, mère de trois jeunes enfants, kolkhozienne, et Pachtenko Anna, 40 ans, kolkhozienne pauvre, illettrée, furent condamnées à 10 ans de prison pour avoir volé 4 kg de grains. Sur protestation du procureur, la Cour Suprême cassa le jugement et, appliquant une autre loi, réduisit la peine à une année de travaux forcés...

Les exemples qui suivent, — tirés du « Précis de la Justice en U. R. S. S. » (Vichinsky, 1934; p. 30), — montrent avec quel arbitraire le décret est appliqué :

Pour s'être servi sans permission de choses appartenant au kolkhose (avoir utilisé un cheval, une barque pour pêcher), le Tribunal applique le décret du 7 août 1932 et condamne même à mort. Pour avoir jeté une pierre à un goret, ce que l'acte d'accusation dénomme : « avoir porté préjudice à l'inventaire vivant du kolkhoze », le Tribunal applique le décret du 7 août...

La peine capitale, la propagande, la « réprobation socialiste », ne pouvaient évidemment pas empêcher les paysans — condamnés à une mort certaine par inanition (1) de dérober quelque nourriture. « La criminalité

(1) La collectivisation forcée engendra, en 1932-1933, une famine qui causa plusieurs millions de victimes.

est le fruit d'une société encore barbare », prétend non sans raison la doctrine socialiste; mais, dans les écoles soviétiques, on se garde bien de propager cette pensée. A des parents qui, timidement, avaient protesté contre l'emploi de mots grossiers dans la littérature enfantine, la *Komsomolskaia Pravda* (27-1-1936) répondit :

...Brigands, monstres, chiens bâtards... Comment peut-on exiger qu'on écarte ces termes des livres? Nous en avons besoin. Comment parlerions-nous autrement à un petit kolkhozien des gens qui détournent le produit de la récolte?

On peut, par ce qui suit, juger de la moralité qu'engendre, chez les enfants, cette éducation sauvage.

Le petit Pronia Kobiline, donné en exemple par la *Pravda* du 20 mai 1934, écrit ce « pamphlet lyrique » contre sa mère, qu'il a livrée à la section politique comme « voleuse du bien socialiste » :

Tu es une saboteuse cruelle du kolkhoze,
Mère, tu en es une ennemie acharnée.
Mais, puisque tu n'aimes pas le kolkhoze,
Je ne puis plus vivre avec toi.

Par une nuit d'hiver sombre et froide,
Alors que tu étais chargée de la garde du blé kolkhozien,
Tu t'es rendue toi-même dans le grenier
Pour voler le blé kolkhozien.

Tu as mené une vie oisive durant la moitié de l'été,
Et en hiver, à la tombée de la nuit,
Tu échangeais le blé volé contre du fourrage,
Sabotant ainsi le plan des semailles...

Le jeune Pronia fut pourvu d'une bourse d'Etat.

Les *Izvestia* du 28 mars 1935 exposent longuement le cas d'une petite fille, Olga Babikina, qui livra au G. P. U. son père, en l'accusant de « vol du bien socialiste ». Tous les enfants de l'U. R. S. S. furent informés des récompenses dont bénéficia la jeune délatrice : place dans une école de choix, cent roubles de pension mensuelle, trousseau, etc...

★

Je conquiers des liards
Tu voles des provinces...

dit le gueux de Victor Hugo au prince. Le misérable kolkhozien n'est-il point en droit de lancer cette apostrophe à Staline?

★

PEINE DE MORT POUR ASSURER LA DISCIPLINE
DANS LES TRANSPORTS

Aux termes du décret du 23 janvier 1931 (*Izvestia* du 25 janvier 1931), « toute infraction à la discipline du travail dans les transports », c'est-à-dire la moindre erreur professionnelle, — même la simple suspicion, peut entraîner la peine de mort. Là encore, l'inculpé n'a aucune garantie de justice.

C'est ainsi qu'un mécanicien, dénommé Kondrachev, fut condamné à mort par pure et simple application du décret, à la suite du déraillement de son train. (*Humanité* du 7 mars 1933). Le mécanicien Nozdrine, rendu responsable du tamponnement survenu à son train de marchandises (pour avoir brûlé les signaux), fut exécuté (*Izvestia*, 10 novembre 1935, n° 261). Le journal annonça tout à la fois l'accident, la condamnation et *l'exécution;* il n'y avait eu ni morts ni blessés, mais des wagons endommagés.

Le 8 octobre 1935, fut fusillé l'aviateur Aresiev, pour avoir eu trois accidents ayant endommagé le matériel...

De telles mesures n'ont jamais pu pallier les vices profonds de l'organisation économique. L'état du réseau russe n'a fait qu'empirer depuis la promulgation du décret. Ainsi, M. Kaganovitch annonçait, pour la seule année 1934, 62.000 accidents et déraillements de chemin de fer.

PEINE DE MORT ET OTAGES
POUR RÉPRIMER LES « TRAHISONS CONTRE LA PATRIE »

Le Comité Exécutif Central décrète, le 8 juin 1934

(*Izvestia* du 9 juin) que le Règlement du 25 janvier 1927, relatif aux crimes d'Etat, sera complété comme suit :

Art. 1. — La trahison envers la patrie est punie de la peine capitale avec confiscation de tous les biens (10 ans de prison minimum en cas de circonstances atténuantes). Sont considérés comme trahison envers la patrie : l'espionnage, le passage à l'ennemi et la *fuite à l'étranger des citoyens de l'U. R. S. S.*

Art. 2. — Ces crimes, accomplis par des militaires, sont *punis de la peine de mort dans tous les cas.*

Art. 3. — En cas de fuite à l'étranger d'un militaire, les membres adultes de sa famille, s'ils ont en quoi que ce soit favorisé cette fuite, *ou même s'ils l'ont simplement sue, mais ne l'ont pas dénoncée aux autorités,* sont punis de 5 à 10 ans de prison avec confiscation de tous leurs biens. Les autres membres adultes de la famille du traître, vivant avec lui ou à sa charge (lors de la trahison) sont privés des droits électoraux et déportés pour cinq ans dans les régions lointaines de la Sibérie.

Aux termes de ce décret scélérat, le simple fait, pour un civil, de quitter l'U. R. S. S. sans autorisation, et ce en temps de paix, est considéré comme une trahison envers la patrie et puni de mort.

La pratique abominable des otages, dont la G. P. U. se servait depuis longtemps, est maintenant *codifiée.* La femme, les vieux parents, les petits enfants (qui s'en chargerait?) du citoyen soviétique parti à l'étranger, sont automatiquement déportés dans la zone polaire de la Sibérie et voués ainsi à la mort par le froid et la faim.

M. Krylenko, dans un rapport publié par les *Izvestia* (N° 37, du 12 février 1936) déclare : « Cette loi fut adoptée sur l'initiative directe du plus grand chef des travailleurs, le camarade Staline. »

Ainsi, c'est grâce au « meilleur des meilleurs pères des peuples » que le matelot Voronkov, du « Marat », fut condamné à mort et que ses parents furent expédiés en Sibérie « *pour complicité inconsciente* » ! (*Temps* du 7 novembre 1934).

C'est par la « bonté ineffable du chef génial » que le matelot Kovalenkov fut fusillé pour avoir tenté, *sans succès*, de quitter son bord et que deux de ses camarades subissent 10 ans de prison pour « ne pas l'avoir dénoncé » (*Izvestia* du 23 novembre 1934). Nous connaissons une Française, naturalisée russe, qui, étant demeurée en France au delà de la durée de son passeport, apprenait que sa fille, âgée de quinze ans, était condamnée aux travaux de construction du métro de Moscou.

Comment ne pas être épouvanté en songeant qu'une loi aussi barbare — disparue même du droit chinois — a reparu en Europe au XXe siècle!

Malgré cette menace de mort suspendue sur leur tête, très nombreux sont les citoyens qui cherchent à fuir le paradis soviétique. Pour lutter contre ce « fléau », le gouvernement a organisé une « chasse à l'homme » sur les milliers de kilomètres de sa frontière : gardes armés, patrouilles, chiens policiers sont lancés aux trousses « des infracteurs à la frontière ». Les enfants des paysans sont aussi utilisés à cette besogne. On rémunère leurs « prises » par des jouets, diplômes d'honneur, sommes d'argent (*Pravda*, n° 205, 1937.) Le journal *Tikhookeamsky Komsomoletz* publie souvent le portrait de ces « héros » en culottes courtes et des « héroïnes » aux belles nattes, en mentionnant les primes qu'ils ont reçues par tête de fuyard dénoncé.

La Russie tout entière est un immense camp de concentration. Sa population a retrouvé le régime de séquestration que lui avaient imposé les Tsars du XVIIe siècle. Rivée à la glèbe et à l'usine, à peine nourrie, accueillie sur ses frontières à coups de fusil, elle se compose de cent soixante millions de bagnards et de dix millions de gardes-chiourme.

PEINE DE MORT
POUR RÉPRIMER LA CRIMINALITÉ PARMI LES ENFANTS

Un décret du 7 avril 1935 (*Izvestia* du 8-4-35) décide que les mineurs, *à partir de l'âge de douze ans*, coupables de vols, violences, meurtres, seront traduits devant les

tribunaux criminels et passibles de toutes les peines que le code pénal prévoit pour les adultes. Aux termes de ce décret, sans précédent dans aucune législation d'aucun pays, les enfants, à partir de l'âge de douze ans, tombent sous le coup des décrets punissant de mort les moindres larcins, l'indiscipline dans le travail, la fuite à l'étranger.

Un jeune voyou, Leppe, qui, dans un train, avait frappé un voyageur pour lui voler son portefeuille, est condamné à mort. A noter que son forfait était antérieur de six mois à la promulgation du décret.

La *Révolution Prolétarienne* du 25-11-37 apprend qu'on a fusillé, en deux fois, 35 « voyous », à Irkoutsk...

On savait le pouvoir soviétique aux prises avec le grave problème des « enfants abandonnés ». Mais ne nous avait-il pas affirmé qu'il le résoudrait par le moyen socialiste de la rééducation... et que, d'ailleurs, ce problème était liquidé depuis des années?

★

Et la liste des lois scélérates s'allonge :

Peine de mort pour thésaurisation de la monnaie d'or et d'argent (1930).

Peine de 25 années de travaux forcés et peine de mort pour faits de sabotage. On sait que toute faute professionnelle peut être dénommée sabotage en U. R. S. S. Dès que le G. P. U. veut perdre un innocent, il l'implique dans une histoire montée de sabotage.

Peine de mort pour la mauvaise exécution des travaux agricoles, l'abattage illicite du bétail, la négligence dans les labours et les semailles. (Extension en 1933 du décret du 7 août 1932.)

Décret du 27-12-32 rétablissant les *passeports intérieurs,* contre lesquels tous les révolutionnaires d'Europe avaient mené d'ardentes campagnes.

Institution des *livrets de travail* qui enchaînent les ouvriers à leur usine (arrêté du 12-2-31 et décision du Conseil des Commissaires du Peuple du 20-12-39). Sur ce livret sont annotées, outre les caractéristiques générales

du travailleur, toutes les récompenses ou punitions qui lui sont octroyées à l'atelier, ainsi que le *motif de renvoi*, s'il y a lieu.

Le simple énoncé de ces décrets n'est-il pas suffisant pour faire condamner en bloc tout le régime? Et n'est-il pas probant d'une affreuse misère, d'une oppressante terreur, d'un esclavage sans espoir?

Si, pour lutter contre le fléau des enfants voleurs et criminels, l'U. R. S. S. est obligée de les assassiner, c'est qu'elle ne mérite pas, comme sa propagande le répète sur tous les tons, le titre « d'éducatrice ».

Si l'Etat doit enchaîner par des passeports intérieurs, des livrets de travail, des menaces de mort, les ouvriers à leur usine, les cheminots à leur rail, les paysans à leur terre, c'est qu'il usurpe le grand nom de « Patrie des Travailleurs ».

Si le pouvoir soviétique en est encore à punir le fils pour le crime du père, la femme pour le crime de l'époux, et l'enfant pour le crime du vieillard, c'est que toute notion humaine est irrémédiablement morte en lui.

SUZANNE LABIN.

ÉMILE ZOLA ET LES DEUX HOUSSAYE

DOCUMENTS INÉDITS

—

Dans son curieux essai sur les *Origines de Thérèse Raquin* (1), M. Louis Mandin écrit :

Le 12 février 1867... Zola écrivait à Arsène Houssaye, alors directeur de *l'Artiste,* « revue du XIXe siècle ». C'est un encouragement que Zola demande : Houssaye serait-il disposé à publier un roman tiré de la nouvelle, — et qui n'est pas encore écrit? La réponse est favorable, et Zola ne tarde pas à présenter le roman, qui paraît en trois morceau dans *l'Artiste* d'août, septembre et octobre 1867. Le titre n'est presque pas changé : c'est *Le Mariage d'Amour.*

Les rapports d'Emile Zola avec Arsène Houssaye datent de 1865. En cette année, l'auteur des *Contes à Ninon* fit hommage de son premier roman à l'auteur du *41e fauteuil,* qui lui envoya ce billet :

Monsieur,

Vous m'avez envoyé la *Confession de Claude* et je vous remercie des heures de vraie littérature que vous m'avez données. On ne conduit pas plus loin vers la vérité et partant vers la poésie. Je vous félicite surtout du style de votre pinceau et du ton d'or et de pourpre de votre palette. Vous prouvez une fois de plus que penser c'est peindre.

Je vous serre cordialement la main,

ARSÈNE HOUSSAYE.

(1) Voyez le *Mercure de France,* du 1er mai 1940.

Romantiquement exprimé, le compliment n'était pas vain. Au début de l'année suivante, Arsène Houssaye ayant assumé la direction de la *Revue du XIXe siècle* (2), fondée par Emile de Girardin en société avec Mme de Tourbey, il en adressa, à peine paru, le premier numéro à Emile Zola, à qui, peu après, il écrivait :

Cher Monsieur,

Avez-vous reçu la *Revue du XIXe siècle*?

Elle ne sera la vraie Revue du siècle que si vous y écrivez.

J'attends de vous un petit roman.

Cordialement,

ARSÈNE HOUSSAYE.

Zola lui offrit tout de suite, et sans préciser, un portrait à la plume. Ne se doutant pas de qui il se proposait de parler, Houssaye répondit que, déjà surchargé de portraits et d'études littéraires, ayant, d'autre part, créé la revue nouvelle « pour l'imagination », ce qu'il lui fallait et ce qu'il demandait à Zola, c'était un conte, une nouvelle, une pochade. Zola promit de lui complaire. En attendant, il insistait pour le portrait, qui était fin prêt et lui tenait à cœur, étant celui du peintre d'*Olympia*. Ne voulant pas le désobliger, Houssaye accepta — il aimait beaucoup Manet, disait-il — le priant d'être éloquent et concis. Eloquent, Zola le fut, pour concis, c'était une autre affaire. Composé en caractères bien plus petits que la copie des autres collaborateurs, son article devait comporter vingt-trois pages d'un texte aussi serré que compact. Mais la nouveauté de l'essai était si évidente, et tel son intérêt, que bien qu'il s'attendît à des réactions chez l'abonné, Houssaye n'hésita pas à l'insérer sous ce titre général : *Une nouvelle manière en peinture,* et pour parer aux éventuelles protestations, y mit cette note au bas de la première page :

La *Revue du XIXe siècle* a ses doctrines, mais elle a aussi sa Tribune libre, où elle convie toutes les opinions sur l'art à s'exprimer. Voilà pourquoi elle imprime cette étude hardie.

La revue parue, il s'en excusa auprès de Zola, en ces termes :

(2) Qu'il ne faut pas confondre avec l'*Artiste*, « revue du XIXe siècle ».

Cher Monsieur,

Votre belle étude sur Manet a soulevé ici des tempêtes. Voilà pourquoi j'ai été forcé de dégager la responsabilité de la revue. La note eut cela de bon qu'elle accusait plus vivement la personnalité de l'auteur.

Je sais bien que vous n'aviez pas besoin de cela... et tous mes compliments pour ce chef-d'œuvre en 3 pages : *le Mariage d'Amour.*

Cordialement,

ARSÈNE HOUSSAYE.

Un Mariage d'amour n'était pas une pochade, un conte ou une nouvelle, c'était un petit roman, mais bien autrement original que le précédent roman de Zola, qu'Henry Houssaye sous le pseudonyme de Georges Werner, à la rubrique « histoire littéraire » de cette même *Revue du XIX*e *siècle,* avait jugé en ces termes :

L'année dernière, M. Emile Zola nous donnait la *Confession de Claude;* cette année, il nous donne le *Vœu d'une morte.* S'est-il élevé, est-il tombé? Nous ne voulons le dire. Qu'on en juge : le héros de la *Confession* était peint avec le réalisme le plus sombre; celui du *Vœu d'une morte* est idéalisé presque jusqu'à l'abstraction. Aller de Courbet à l'Ange de Fiesole!...

M. Emile Zola possède à un si haut degré la flamme vitale, c'est-à-dire la puissance de donner la vie à son héros, que la *Confession de Claude* semble une page d'autobiographie à ceux qui veulent toujours trouver l'histoire dans la fiction... Le développement démesuré des qualités analytiques qui sont à M. Zola entraîne la perte de deux autres qualités indispensables au romancier : la conception et la composition. Ses livres sont des études et non des romans. Il sacrifie toutes les autres figures à la figure principale; il ne cherche pas une action à raconter; il cherche un caractère, une nature à étudier et à peindre. Il résulte de cela un manque d'intérêt dans le sujet et un manque d'harmonie dans la composition. Le jour où M. Emile Zola s'ingéniera à trouver un vrai sujet, où il s'astreindra à le composer, ce jour-là il écrira un beau roman, car il joindra à la psychologie stendhalienne la méthode et l'intérêt balzaciens.

Avec *Un Mariage d'amour,* Zola s'était relevé, du point de vue de l'art, dans l'estime d'Henry Houssaye, qui recommanda chaleureusement ce roman à son père. C'était une aubaine que cette œuvre qui, forme et fond, était bien du XIXe siècle,

et de nature à justifier quelque peu le titre par trop ambitieux de la revue. Paul Lacroix, malheureusement, encombrait celle-ci avec sa *Danseuse d'opéra,* une histoire prolixement contée dont MM. Houssaye, père et fils, ne prévoyaient pas la fin avant juin ou juillet. Si l'auteur d'un *Mariage d'amour,* ne pouvant patienter jusque-là, voulait porter ailleurs son roman ou le publier immédiatement en librairie, tout désolés qu'ils en fussent, ils ne se reconnaissaient pas le droit de le garder malgré son désir. Zola ne semblait nullement pressé de le voir paraître. Il eût même trouvé son compte si la revue le publiait en six fois : on garderait la composition pour tirer le volume comme cela avait été fait pour son étude sur Manet. Ces messieurs Houssaye n'eussent pas mieux demandé que de lui être agréables, mais de nombreux lecteurs s'étaient plaints que le roman du Comte d'O***, en cours de publication, n'en finissait pas; aussi préféraient-ils que le *Mariage d'amour* fût consommé dans l'espace d'un trimestre : en deux feuillets par livraison, cela ferait un in-8° très imposant. Henry Houssaye, et son père Arsène avec lui, espérait que le jeune romancier voudrait réserver à leur revue « cette bonne fortune : un roman d'Emile Zola ».

L'article sur le *Vœu d'une morte* qui a semblé ne pas vous déplaire est de moi, ajoutait-il. Georges Werner est mon pseudonyme, ne voulant signer que des articles sur l'antiquité.

Zola accepta les conditions proposées. Son roman devait paraître en juillet, et sans doute en tête du numéro, quand, dans l'intervalle, M. de Rouville, qui servait, pour les beaux yeux de l'ex-maîtresse de Marc Fournier, de bailleur de fonds à la *Revue du XIX*e *siècle,* ayant quitté celle-ci, Arsène Houssaye arrêta les frais, n'ayant plus, emporté qu'il était « dans tous les tourbillons », le temps d'écrire pour lui-même. Il en informa Zola, l'assurant que son seul regret était de n'y avoir point publié *Un Mariage d'amour.* Mais, lui disait-il :

L'essentiel est qu'il soit fait. Il sera célèbre. Il est bien entendu que *l'Artiste* est à vous et aux vôtres. Et c'est *l'Artiste* qui frappe à votre porte, mais pour des articles d'art comme votre étude sur Manet.

Zola paraissant tenir à ce qu'*Un Mariage d'amour* eût les lecteurs d'Arsène Houssaye pour témoins, satisfaction lui fut donnée et l'*Artiste* publia son roman. Il était maintenant un des auteurs de la maison. Arsène Houssaye l'invita à ses fameux mardis, avenue de Friedland, où disait Banville, il avait su

réaliser des féeries dans son hôtel de la Renaissance et dans son palais mauresque. Venise en son beau temps n'a rien imaginé de plus chatoyant, de plus imprévu, de plus capricieux dans le luxe et dans la richesse que ces mardis d'Arsène Houssaye, où l'on entend chanter Marie Sass, et où des ministres, des ambassadeurs, des artistes causent de la pluie et du beau temps avec des dominos de dentelles aux cheveux couleur de rosée! On dit que nous vivons dans un temps prosaïque, et toutefois nous savons encore, lorsqu'il nous plaît, ajouter des chapitres aux Mille et une Nuits, et nous avons aussi des chanteurs et des poëtes, et des sourires de fées et des magiciens qui sèment l'or pour faire surgir des palais magiques dont l'éclat fait pâlir celui des étoiles!

Zola y retourna avec Manet et Roux pour qui il avait demandé cette faveur. Il adressa peu après, au directeur de l'*Artiste* un jeune poète (3), de ses bons amis, qui désirait entrer dans le cénacle que le bel Arsène avait réuni autour de lui :

En ce temps de prose brutale, vous vous êtes installé sur l'Olympe désert, lui écrivait-il, et, des hauteurs, vous tendez charitablement la main à tous les cœurs de vingt ans. Vous êtes à la fois Apollon et Mécène, vous avez chanté vos chansons et vous aidez les nouveaux venus à chanter les leurs. La poésie va naturellement vers vous. Veuillez accueillir le poète et les vers que je vous envoie, comme vous savez accueillir tout ce qui est jeune, comme vous m'avez accueilli moi-même, malgré mes allures un peu brusques.

Tout reconnaissant.

ÉMILE ZOLA.

Qu'il n'était pas un ingrat, Zola le prouvait en faisant des romans de Houssaye un tel éloge que celui-ci, plus flatté encore qu'honoré, lui écrivait :

(3) Sans doute Paul Alexis.

Cher Monsieur,

Vous avez l'an passé publié dans l'*Evénement* un article sur moi, qui était un chef-d'œuvre par le ton, l'esprit, la pénétration et la sympathie. Selon Théophile Gautier, tout est inédit; il a peut-être raison. Aussi je crois que vous feriez plaisir à votre public du *Gaulois* — et surtout à moi-même — si, à propos des *Parisiennes*, mes ambassadrices auprès de vous, vous rééditiez le même article.

Bien cordialement à vous,

ARSÈNE HOUSSAYE.

Zola eût volontiers fait ce plaisir au directeur de l'*Artiste*, mais sans doute Henry de Pène, le directeur du *Gaulois*, tout en pensant, comme Gautier, que tout ce qui est imprimé est inédit, préféra-t-il une copie qui n'eût pas servi ailleurs.

Déjà intraitable sur la question de principe, le collaborateur d'Arsène Houssaye n'hésitait pas à l'entreprendre, tout en le couvrant des fleurs qu'il préférait, — les roses — dans l'*Evénement* :

Je viens de lire, dans le dernier numéro de l'*Artiste*, ces quelques mots de M. Arsène Houssaye : « Manet serait un artiste hors ligne s'il avait de la main... Ce n'est point assez d'avoir un front qui pense, un œil qui voit : il faut encore avoir une main qui parle. »

. . . .

M. Arsène Houssaye, le galant épicurien du XVIII[e] siècle, égaré dans nos temps de prose et d'analyse, voudrait mettre quelques mouches et un soupçon de poudre de riz au talent grave et exact du peintre.

Je répondrai au poète : « Ne désirez pas trop que le maître original et personnel dont vous parlez ait une main qui parle plus qu'elle ne le fait, plus qu'elle ne le doit. Voyez au Salon ces tableaux de curiosités, ces robes en trompe-l'œil. Nos artistes ont les doigts trop habiles, ils font joujou avec des difficultés puériles. Si j'étais grand justicier, je leur couperais le poignet, je leur ouvrirais l'intelligence et les yeux avec des tenailles. [...] Vous vous plaignez qu'Edouard Manet manque d'habileté. En effet, ses confrères sont misérablement adroits auprès de lui. Je viens de voir quelques douzaines de portraits grattés et regrattés, qui pourraient servir avec avantage d'étiquettes à des boîtes de gants. Les jolies femmes trouvent cela charmant. Mais moi, qui ne suis pas une jolie femme, je pense que ces travaux d'adresse méritent au plus la curiosité qu'offre une tapisserie faite à petits points. Les toiles

d'Edouard Manet, qui sont peintes du coup comme celles des maîtres, seront éternelles d'intérêt. Vous l'avez dit, il a l'intelligence, il a la vision exacte des choses : en un mot, il est né peintre. Je crois qu'il se contentera de ce grand éloge qu'il est le seul, avec deux ou trois autres artistes, à mériter aujourd'hui.

Le directeur de l'*Artiste*, qui se piquait d'être grand connaisseur en art, dut faire la grimace devant ces lignes où son collaborateur lui donnait une leçon d'esthétique. Deux ans plus tard, Zola pansait la plaie faite à son amour-propre, en lui consacrant, dans la *Cloche* le 16 juin 1870, lors de la publication de ses *Courtisanes du monde*, un grand article intitulé : *Un historien du Second Empire.*

Ce qui est prodigieux, écrivait-il, c'est que M. Arsène Houssaye ait fouetté l'Empire d'une main vengeresse avec plus d'âpreté qu'aucun de nous. Non pas qu'il ait pris une trique et bâtonné des gens. Chacun a les violences de son tempérament. Mais, de sa plume élégante et précieuse, il a raconté les hontes de notre époque, en les attifant de beaucoup de dentelles, ce qui n'a fait que rendre les plaies plus hideuses. Eh oui! aux heures de pourriture, des souffles d'indignation passent sur toutes les têtes. Ceux qui disent les vérités crues ne sont pas les plus dangereux. Les autres, ceux qui obéissent à leur insu aux voix d'en haut, deviennent d'autant plus terribles qu'ils parlent dans la naïveté de leur cœur, et que leurs œuvres font dire un jour à la postérité : « Quel âge infâme! les amis du prince eux-mêmes n'y ont vu que boue et sang... Ce long roman, coupé en nombreux épisodes est une peinture du monde parisien. Je crois devoir me fier d'autant plus à cette peinture que l'auteur coudoie ses personnages, vit dans les salons, est lui-même au beau milieu de ce tourbillon dont il nous raconte les emportements et les fanges profondes. Toutes ces hontes sont donc réelles. Elles ne sont pas étalées par un pamphlétaire, par un homme d'opposition, qui a intérêt à noircir ses tableaux. Non, elles ont été vues par un pur artiste, par un mondain, par un esprit voluptueux que la question de la femme a toujours préoccupé, aussi bien sous Périclès que sous Napoléon III... L'auteur, qui a reçu les confidences des belles pécheresses, est bavard à son tour. Il ne peut garder pour lui ces petits et ces gros péchés. Il raconte tout sans songer à mal. Il prend cette débauche effrénée du Second Empire comme une fleur malsaine, et l'effeuille en artiste curieux. Plaisir de marquis, plaisir de poète, simplement. L'œuvre n'est ni d'un moraliste, ni d'un satirique. Mais, vraiment, et sans forcer les tex-

tes, que doit-on penser d'une époque, d'un régime sous lequel la haute société est à ce point corrompue, folle et bête? Il faut lire Arsène Houssaye pour s'imaginer dans quel égout et dans quelle sottise a roulé ce monde d'en haut... Jamais réaliste n'a fait un tableau plus effroyable... Arsène Houssaye, qui est un poète, a blanchi des cadavres, il a vainement couronné de ses roses les plus parfumées des têtes fleuries par le vice et prêté son esprit le plus étincelant à des crétins, dont le crâne est aplati comme une outre vide. Quels gens, bon Dieu! quels pantins! Il n'y en a pas un qui ait un véritable amour au cœur; et l'on sent que ce sont là des portraits, que les originaux vivent quelque part. Je ne fais pas à l'auteur la critique d'avoir créé des marionnettes aussi ridiculement nulles. Il a copié ses modèles, il a peint la bêtise dorée, l'ordure insolente de ces hommes et de ces femmes qui ont besoin de la dictature de César pour bercer leurs nuits d'amour dans le grand silence de la France bâillonnée... Ah! les dames sont joyeuses, sous le Second Empire! Je ne dis pas qu'elles étaient des rosières autrefois; mais les besoins du luxe, la vie à outrance, l'emportement de tous les appétits, ont aujourd'hui fait tomber les plus fières... Ah! les hommes irrésistibles! quels polichinelles de bonne compagnie! Don Juan est une fille. Lord Sommerson tient, comme son patron, du coiffeur et du demi-dieu. Il n'a ni cœur, ni sens, ni intelligence. C'est un grand crevé. Et surtout étudiez les femmes qui lui donnent la réplique. Des bêtes mauvaises. Elles ont des rires vides qui agacent. Elles sont sottes à manger du foin et il leur faut des truffes. On dirait des poules qui gloussent, qui portent haut la tête et qui se laissent prendre par le premier coq venu, battent des ailes et passent leur chemin. Monde de clinquant, faux et plat, vaniteux et lâche, qui marivaude dans l'adultère et déguise d'une pointe de bleu ses appétits de laquais. Il est surtout un chapitre dans lequel Arsène Houssaye, tenant à deux mains son thyrse enrubanné, s'en est servi comme du grand fouet de Juvénal. Ces dames détestent les hommes, c'est tout naturel, elles en ont tant vus! Et alors, elles ont loué un pavillon discret où elles se rencontrent dans la solitude la plus absolue. Portes et fenêtres sont fermées; pas un cri, pas un soupir ne sort du petit temple où les Parisiennes du XIXe siècle sacrifient aux dieux monstrueux de la Rome impériale. Le pavillon s'appelle: *L'Hôtel du Plaisir-Mesdames.* Jadis, les femmes de Lesbos allaient sur la plage et jetaient leurs impuretés aux grands flots limpides. Mais aujourd'hui la salubrité est mieux comprise, les égouts sont canalisés, les dames blasées se cachent. Eh bien, ce sera là, désormais, une page de l'histoire du Second Empire. Les romans d'Arsène Houssaye seront comme de

précieux renseignements sur la moralité de l'époque. Ce n'est pas chez nous, dans nos cœurs démocratiques, qu'on ira chercher la condamnation de cet âge, ce sera dans les livres d'un poète, d'un gentilhomme de lettres, d'un Horace qui vit heureusement sous Auguste.

J'aimais le talent précieux d'Arsène Houssaye. Aujourd'hui, je lui tends la main, je lui crie : « Courage, vous êtes avec nous, racontez tout au long Morny, Saint-Arnaud et les autres!

Arsène Houssaye dut se sentir, à la lecture de cette fougueuse diatribe, tout à la fois confus, effaré et quelque peu gêné par les compliments que lui faisait Zola et qu'il ne méritait point, certes. N'ayant eu souci que de conter, il avait été à mille lieues de soupçonner les intentions profondes d'historien moraliste, que lui découvrait son jeune ami. Cet éloge assez inattendu sous sa plume, qui donnait à ses libertinages un air de satire politique qui les assimilait aux scuriles pamphlets imprimés à Bruxelles, était plutôt compromettant, faisant de lui, malgré lui, un ennemi de l'Empire, dont il n'avait pas à se plaindre et qu'il se gardait de juger, sinon favorablement, étant de ces privilégiés que vitupérait Zola, auxquels il ressemblait par maints traits de son caractère et de sa vie. Tant de candeur et de naïveté ne laissaient pas que d'étonner chez l'auteur d'*Un mariage d'amour* qui trahissait, en parlant comme il l'avait fait, d'après ses livres, du monde en marge duquel il vivait, une singulière méconnaissance des hommes en général et de ses contemporains en particulier. Un journal protesta contre ce jugement, la *Vie Parisienne,* cette gazette galante de Marcelin, à qui Nadar devait un jour, après l'Empire, adresser le compliment même que Zola avait fait à Houssaye.

...Après avoir accablé M. Arsène Houssaye de tous ces témoignages d'enthousiasme et d'admiration, M. Emile Zola se livre à une analyse détaillée du 1er volume des *Courtisanes du Monde,* écrivait un de ses collaborateurs qui signait XX. C'est par là seulement que je connais l'ouvrage. M. Zola, avec une joie toute républicaine, raconte l'histoire du marquis de Sommerive... Là, je m'arrête et je proteste. Je mets au défi de posséder une femme dans un confessionnal, MÊME SOUS LE SECOND EMPIRE..... Il n'est pas une femme du monde officiel qui n'ait au moins une douzaine d'amants. Soit, j'y

consens; je veux faire à M. Zola toutes les concessions imaginables, je suis prêt à reconnaître que la société française n'est plus qu'un ignoble ramassis de *pantins* et de *crétins*, à reconnaître que le génie, la grâce, l'esprit et l'éloquence de notre nation auraient disparu de la terre s'ils n'avaient trouvé leur dernier refuge dans les réunions publiques et dans les cabarets de Belleville... Soit, cela est entendu; mais je ne puis accorder que les églises soient devenues des lieux d'opprobre, de scandale et d'abomination...

M. Houssaye a traité la société moderne comme Alexandre Dumas traitait l'histoire. Je n'y vois aucun inconvénient et je n'ai nulle envie de m'en scandaliser; mais, de grâce, qu'on ne cherche pas dans les œuvres de ce genre une image fidèle des mœurs d'aujourd'hui... Oh! oh! cela ne serait pas aussi facile que M. Zola se l'imagine. M. Arsène Houssaye, il est vrai, dans les *Courtisanes du monde*, « prête son esprit le plus étincelant à des crétins dont le crâne est aplati comme une outre vide », mais cette fois, M. Arsène Houssaye serait en présence de personnages tout autres et plus délicats à manier. Que M. Emile Zola prenne la peine de relire l'admirable *Correspondance* du Maréchal de Saint-Arnaud, que M. Emile Zola regarde un peu ensuite, dans le *Moniteur*, de quelle façon M. de Morny présidait le Corps Législatif. Ce n'étaient pas des nigauds que ces gens-là, et un Balzac ne serait pas de trop pour les peindre.

Balzac, dans le secret de son orgueil, Zola briguait justement sa succession. Aussitôt après la guerre, il se mit à peindre, de chic, quelques-uns des personnages de l'Empire, dont son article de la *Cloche* avait sonné le glas, mais avec moins de bonheur, n'ayant pas son génie, que le démiurge de la *Comédie humaine* ceux de la Révolution, de l'Empire, de la Restauration, de Charles X et de Louis-Philippe. Soit que sa célébrité bruyante lui eût porté ombrage, ou pour toute autre raison, plus mesquine encore, qu'on ne parvient pas à démêler, Arsène Houssaye en vint à détester son ancien collaborateur, qui, à l'en croire, lui devait sa prodigieuse fortune littéraire, car, sans lui, disait-il et écrivait-il, qui l'avait découvert et lancé en publiant son premier livre et son premier essai, il fût resté en panne. Avec les années, bien loin de s'apaiser, le dépit d'Arsène enfla, en proportion du succès des *Rougon-Macquart*, qui emplissait son cœur de rage et faisait déborder sa bile.

J'ai toujours eu une sympathie dorée pour les nouveaux venus, pour les aurores, bien plus curieux de ceux qui viennent que de ceux qui s'en vont, écrivait-il en tête de la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg* qu'il venait de fonder en 1887... C'est ainsi qu'en gouvernant *l'Artiste*, j'ai eu la main assez heureuse pour y faire débuter Mürger, Champfleury, Monselet, Baudelaire, Barbara, Coppée, Claretie, Coligny, des Essarts, Catulle [Mendès], Sylvestre, Huysmans, pressentant que c'était là des lendemains radieux. J'allais oublier Zola qui y publia son premier roman : *Thérèse Raquin*, et son premier portrait d'artiste : *Manet*.

Cela ne l'empêchait pas de déblatérer, à tout propos dans sa nouvelle revue, comme dans l'*Artiste*, sur le « vindicatif parvenu de Médan », ce « fermier d'Augias », etc., et de se réjouir tout autant qu'Alphonse Daudet, qui l'avait suscitée, de la trahison des *Cinq* petits « strugglifeurs » littéraires, lui reprochant, à mots couverts, en de perfides échos, de l'avoir trahi lui-même :

On cherchait à se rendre compte, entre gens de lettres, par quelle dépravation d'optique un esprit de la valeur de celui du père des *Rougon-Macquart* avait le triste don de ne voir que les exceptions monstrueuses dans son étude sur la société française. — Tout s'explique par l'atavisme, dit le meilleur de mes amis. M. Zola est un écrivain français de souche italienne; le sang paternel se révolte en lui contre l'humiliante célébrité que lui ont faite les vainqueurs de Mentana. — Mais comment expliquer ce nom du Christ, dont il affuble le plus repoussant personnage de son dernier roman? — Encore l'atavisme. Cela répond à tout. Demandez à Zola. L'auteur a peut-être en lui du sang d'Iscariote. Vous savez que Catulle Mendès s'est souvent demandé si le disciple de Jésus n'avait pas à se plaindre de son maître. Et Jules Jony, le chansonnier populaire, interrompant, de son ton le plus *Chat Noir* : — Alors, comme Bazaine avait à se plaindre de la France?

Zola dédaigna de relever l'insulte. Ce fut Arsène Houssaye qui se lassa d'une guérilla si mesquine. La paix qu'il demanda, Zola la lui accorda. L'auteur des *Grandes dames* et celui de *Nana* redevinrent amis, — comme on l'est chez les gens de lettres.

Ces trois billets témoignent qu'Arsène Houssaye était revenu à de meilleurs sentiments à son égard :

Château de Parisis, Laon.

Cher Ami,

Je suis tout attristé de ne point aller à votre fête du Bois de Boulogne. On sera très heureux et très gai ce jour-là, autour de vous! Je pourrais dire avec la chanson que mon cœur sera là devant toutes les évocations de votre belle vie littéraire. Je n'ai jamais oublié que j'ai publié votre premier roman dans la *Revue du* XIXe *siècle*, au temps même où je publiais votre belle étude de Manet qui révélait déjà tout un monde nouveau sur l'art. Donc, le 21 juin, de près comme de loin, je serai des vôtres.

Cordiales poignées de main,

ARSÈNE HOUSSAYE.

Cher Ami,

On n'étudie pas mieux et on ne peint pas mieux. C'est vivant sous la lumière. Vous êtes de ceux qui ont une palette sous votre plume. Voici pourquoi vos portraits crient la vérité. Vous m'avez empêché d'écrire aujourd'hui. C'est toujours cela. Je me trompe — je voudrais dire que je n'ai pas perdu ma journée.

Cœur et plume,

ARSÈNE HOUSSAYE.

Cher Ami,

J'ai voyagé. J'arrive et je vous dis merci d'avoir parlé si haut.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Quand Zola se présenta à l'Académie, il trouva sur les rangs, en face de lui, le ci-devant Georges Werner, qui lui écrivit :

Monsieur,

J'espère, en effet, qu'il n'y aura pas de bataille entre nous à l'Académie, car c'est autour du fauteuil de M. de Mazade que vos amis, qui presque tous sont aussi les miens, combattront pour vous avec de grandes chances de succès. J'ajoute qu'il n'y aura pas de ma part bataille contre vous sur aucun autre terrain. Du jour où nous nous sommes trouvés concurrents à l'Académie, il y a quatre ans passés, j'ai déposé ma plume de critique. Je ne la reprendrai plus.

C'est cela que le petit clairon de Detaille était chargé de vous dire. Votre lettre si aimable me prouve que vous l'avez compris. Je suis infiniment heureux et vous en remercie.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, mes sentiments de très vive confraternité.

HENRY HOUSSAYE.

9 février 1894.

L'Académie ayant préféré l'auteur de *1815* à celui de la *Débâcle*, Henry Houssaye, malgré le serment qu'il en avait fait à son concurrent malheureux, reprit sa plume de critique pour porter un dernier coup de griffe à l'esthétique de Médan. Faisant l'éloge de Leconte de Lisle, au fauteuil de qui il succédait :

Ce contemporain des brames et des aèdes se trouvait être très moderne, dit-il. Il inaugurait la réaction contre le romantisme. Il formulait, le premier, les idées latentes de sa génération où se développait le double besoin d'une information précise et critique et de l'inspiration directe de la nature. Il concourait au grand mouvement scientifique qui, de Taine à Flaubert et de l'auteur du *Demi-Monde* et de *Visite de Noces* au poète des *Trophées*, a entraîné presque tous les écrivains...

...Il conservait son amertume, son indignation, ses révoltes. Les moindres choses l'exaspéraient, par exemple le débordement du bas naturalisme et les fantaisies passagères des décadents. « Sous ma sérénité apparente, écrivait-il à un ami, je suis plein de mépris et de colère, de sorte que mon impuissance à réfréner et à châtier ces inepties me rend absolument malheureux. » Il ne pouvait comprendre que l'on se plût entre le ruisseau et la sentine, lui qui avait aimé le parfum des fleurs tropicales, les embruns salubres de l'Océan, l'air pur des plus hauts sommets...

Trois jours après, l'immortel nouveau s'excusait auprès de Zola d'avoir été contraint de manquer à la parole qu'il lui avait donnée :

15 décembre 1895.

Cher Monsieur,

Sans doute, vous n'avez pas pris la peine de lire mon discours. A tout hasard je veux m'expliquer avec vous. Si j'y ai donné un *dernier* coup de griffe au naturalisme, j'ai cru devoir le faire pour ne point paraître répudier le passé du critique des *Débats* et plus encore en souvenir des principes d'art de Leconte de Lisle, mais je n'en reconnais pas moins votre puissance et la grande place que vous occupez dans la littérature contemporaine. Je suis à même de

vous prouver d'ici quelques mois la sincérité de ces sentiments. Vos amis Coppée et Halévy pourront vous répéter ce que je leur ai dit à cet égard.

Croyez donc, Cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

HENRY HOUSSAYE.

Deux mois et demi plus tard, l'auteur du *41e fauteuil* décédait, après avoir eu la consolation de voir son nom, à défaut de son œuvre, entrer avec son fils dans l'immortalité académique.

Le lendemain de la mort d'Arsène Houssaye, Zola recevait ce télégramme :

Cher Monsieur,

Vous me ferez grand honneur en adressant un dernier adieu à mon père comme président de la Société des Gens de Lettres. Ses obsèques auront lieu samedi.

Je vous serre tristement la main,

HENRY HOUSSAYE.

Ayant oublié les torts du défunt à son égard, mais non qu'il avait été bien accueilli par lui au temps de sa jeunesse, Zola suivit ses obsèques à Saint-Philippe-du-Roule. Il tint les cordons du poële avec Henry Roujon, Claretie, L. Halévy, A. Silvestre et André Leroux, sénateur de l'Aisne. Au cimetière, après Roujon et Claretie qui prirent la parole au nom des Beaux-Arts et de la Comédie-Française, il prononça lui-même au nom de la Société des Gens de Lettres l'éloge d'Arsène Houssaye :

...La seule pensée de juger ici une existence remplie d'un si prodigieux travail, un nombre si considérable d'œuvres infiniment variées, me donnerait la crainte de n'être ni assez juste ni assez complet. Tout cela se classera, se jugera, lorsque l'heure sera venue. Mais, si l'on écarte les détails, quelle admirable vie d'homme de lettres, quel éternel succès dans la grâce et dans le charme! Chez nous, ceux qui vivent longtemps sont aimés des dieux. Il aura été l'un des derniers grands chênes de la forêt romantique, mais un chêne où les vignes folles avaient grimpé, où les roses d'une jeunesse sans fin montaient en guirlandes. Au milieu des plus hauts, il était resté debout, bien à part dans son originalité séductrice, tenant la place qu'il avait voulue; et si deux ou trois générations

avaient passé, si tout s'était transformé autour de lui, il n'en demeurait pas moins une des expressions du génie français, la plus vive et la plus aimable sûrement, la joie de l'esprit et l'amour de la femme...

. . . .

...Il peut dormir en paix, certain de vivre dans la mémoire des hommes, car si tant de titres ne suffisaient pas, il est un de ses livres, éternel comme l'ambition humaine, son *Histoire du quarante et unième fauteuil,* qui durera autant que nos vanités d'écrivains et que nos luttes pour l'immortalité...

. . . .

Me permettra-t-on, en finissant, d'exprimer ma gratitude personnelle? J'étais un bien petit débutant, lorsqu'il régnait depuis longtemps déjà. Il y a de cela près de trente ans. Et je me souviens avec quelle vaillance charmante il vint alors, comme directeur de *l'Artiste,* me visiter dans ma petite chambre, pour me demander une étude sur Edouard Manet (3), le peintre qui triompha plus tard, mais qu'on traitait alors en réprouvé, indigne d'une attention sérieuse. Je lui ai toujours gardé un souvenir affectueux, une sorte de tendresse filiale, que je suis heureux de témoigner à cette heure auguste, car rien n'est plus beau pour moi que la bravoure de l'esprit, quand elle se donne le rôle de faciliter la lutte aux combattants de l'art et des lettres. Et c'est pourquoi, devant la tombe de cet écrivain si joliment français, si aisé, si tendre et si vaillant à la fois, je suis très honoré et très touché, dans l'émotion de mon cœur, d'avoir été chargé de dire l'adieu de nous tous ses cadets, qui l'avons aimé pour sa parfaite bonté, pour ses longues années de joyeux et de glorieux travail.

Ce sont là des paroles qui honorent celui qui les a prononcées.

AURIANT.

(3) Trente ans plus tard, Zola, sans s'en douter, romançait ce souvenir de jeunesse.

DES MUSIQUES INSONORES POSSIBLES

—

Un pareil titre paraît impliquer une contradiction dans les termes, et il faut d'abord que je m'en explique.

La musique n'est-elle pas, si l'on en croit les dictionnaires, l'art de combiner les sons d'une manière agréable à l'oreille, définition qui n'est peut-être pas plus mauvaise que d'autres, mais qui a le tort d'être incomplète? Elle laisse, en effet, dans l'ombre un facteur essentiel, qui est la durée. On dira que cela va de soi, mais il n'est sans doute pas inutile de réfléchir un instant sur cette condition *sine qua non* de toute musique.

Il me paraît en tout cas préférable de définir cet art comme une *architecture sonore qui se modifie dans le temps*, l'agrément auriculaire du résultat obtenu étant une considération secondaire, d'ailleurs sujette aux variations du goût suivant les époques et les individus.

On le savait, et je ne me targue ici d'aucune découverte. Il y a bel âge que les analogies de la musique et de l'architecture ont été mises en évidence; mais le facteur temps introduit entre ces deux arts des dissemblances également profondes.

Donc, point de musique sans durée. Et point non plus de musique qui soit insonore?

A la rigueur, c'est exact. Mais, de ces deux éléments primordiaux, le son et la durée, est-on sûr que le premier doive être tenu pour plus essentiel que l'autre? Pour dire toute ma pensée, j'opinerais plutôt pour le contraire. Un accord unique, si somptueux soit-il, n'est

pas de la musique; il ne saurait y avoir de musique dans l'instant. Tandis qu'on peut très bien imaginer un art de la durée, construit sur le modèle de la musique, et dont la matière serait autre que le son.

En d'autres termes, et en forçant un peu le sens des mots, n'est-on pas fondé à prétendre qu'une musique non sonore est plus facile à concevoir qu'une musique dégagée de la durée?

Alors, dira-t-on, il faudrait admettre que le cinéma — succession d'images visuelles —, que la chorégraphie — organisation de figures et d'attitudes corporelles dans la durée —, c'est de la musique?

Ce serait sans doute aller trop loin, ces deux arts étant à cheval sur le temps et sur l'espace, au lieu que la musique se meut dans la durée pure.

Qu'on n'objecte pas que la musique est, elle aussi, soumise à l'espace, du fait que le son se propage dans l'air. C'est vrai objectivement. Mais cet attribut spatial de l'onde sonore échappe à notre conscience dans le temps que se déroule la musique. Tout se passe pour nous comme si l'architecture mouvante que nous appelons musique était totalement dégagée de l'espace pour se construire, se défaire et se refaire dans le flux de la durée.

Parallèlement, notre vie intérieure s'écoule, se penche sur ce fleuve sonore, s'y frotte à des images, à des reflets, à des miroitements, qui viennent parfois éclairer d'une étrange lumière des profondeurs insoupçonnées de nous-mêmes. Singulier pouvoir qu'a la musique d'éveiller en nous des images épurées de notre être, au gré d'une fluidité toute pareille, semble-t-il, à la fluidité mentale, et comme elle soustraite à l'emprise de l'espace...

§

Un art de la durée pure, voilà la musique.

Si l'on accepte cette définition restrictive, il sera permis de parler de musiques insonores, de musiques accessibles non plus à l'ouïe, mais à d'autres sens. Théoriquement, du moins. Nous verrons, chemin faisant, à

quelles difficultés pratiques peut se heurter la réalisation de telle ou telle.

Du moelleux au dur, du lisse au rude, le toucher peut connaître des sensations agréablement différenciées, mais dont la gamme est malgré tout fort restreinte, et qui ne dépassent pas le niveau d'une volupté assez grossière.

Au degré immédiatement supérieur, apparaît l'ordre des saveurs.

On se rappelle le fameux « orgue à bouche » inventé par le des Esseintes de Huysmans pour se jouer de délectables symphonies avec des liqueurs judicieusement alternées ou mêlées. Encore qu'on puisse faire preuve de beaucoup d'ingéniosité dans la façon de composer des cocktails et d'en régler la succession, ces harmonies gustatives ne sauraient être considérées que comme une amusante fantaisie d'esthète.

Non pas que le palais ne puisse connaître des joies puissantes et délicates, mais elles se heurtent vite à un terrible obstacle, qui est la satiété. Impossible de les renouveler ou de les prolonger longtemps sans qu'un cuisant dommage s'ensuive. Et sans vouloir rabaisser outre mesure les « plaisirs de gueule », il faut bien constater qu'ils se jouent dans les limites d'un sensualisme très étroit.

Le pouvoir de suggestion des saveurs, cependant, n'est pas niable, et c'est ici le lieu de rappeler l'épisode célèbre de la madeleine trempée dans du thé, dans *Du côté de chez Swann,* où l'on voit tout un monde aboli renaître dans l'âme du gustateur, délicieusement envahie par la marée montante des souvenirs et des associations d'idées qu'une bouchée de madeleine à goût d'autrefois a soudainement éveillés en lui.

A coup sûr, il y a là quelque chose d'analogue à la stimulation psychique provoquée par l'audition musicale. Mais, dans l'ordinaire, la sensation du goût trouve sa fin en elle-même; elle est agréable ou désagréable,

intense ou faible, mais dépourvue de prolongements dans le champ de la conscience.

Les seules raisons physiologiques suffiraient, d'ailleurs, à rejeter l'idée d'un art des saveurs tant soit peu voisin de la musique.

Avec les odeurs, nous pénétrons dans un domaine plus éthéré, et proche, en bien des points, du monde sonore.

Ces émanations, ces ondes peut-être, s'adressent à un organe qui n'a, avec le monde extérieur, que des relations distantes, sans influence notable sur notre comportement. Notre odorat, au rebours de celui de beaucoup d'animaux, est un sens de luxe, apte à nous procurer des jouissances ou des souffrances gratuites, susceptibles par conséquent d'éveiller naturellement notre activité esthétique.

Il semble donc que les parfums pourraient fournir la substance d'un art de la durée entièrement soustrait à l'espace, disons : d'une musique, et d'autant mieux qu'ils traînent dans leur sillage des émois, des désirs, des regrets, qu'ils sont liés pour nous à des états d'âme assez vagues à la fois et précis pour trouver dans notre cerveau cette diffusion sournoise et pénétrante par où se propage l'émotion proprement musicale.

On imagine aisément des mélodies odorantes, dont les notes se suivraient selon un rythme calqué sur celui de la musique. L'harmonisation d'un pareil art — pour poursuivre le parallèle — est, en revanche, plus difficile à concevoir, du fait que les composantes d'un accord, au lieu de garder chacune son individualité comme dans l'agrégation sonore, viendraient ici se fondre inéluctablement dans un mélange qui n'en représenterait qu'une moyenne, et nous rentrerions dans la mélodie.

Encore cette mélodie s'accommoderait-elle fort mal d'un rythme nettement défini, attendu que, d'une part, la continuité en serait à chaque instant rompue par le rythme respiratoire qui règle forcément, et malgré que nous en ayons, le mode d'inhalation des odeurs et que, d'autre part, celles-ci, n'étant pas, comme les sons, immé-

diatement solubles dans l'air, traîneraient en molles écharpes pour former avec les « notes » suivantes des « retards » inopinés avant de s'évanouir.

Double raison pourquoi une musique odorante demeurerait confinée au stade de la mélodie vague, amorphe, bien que non dépourvue de charme, et qui pourrait même être singulièrement troublante. Musique rudimentaire tout de même, très inférieure quant à la forme, si riche qu'en puisse être une matière... immatérielle à souhait, à tout le moins impondérable, douée d'une puissance suggestive considérable, et propre à introduire l'esprit dans les royaumes du rêve.

Au contraire de l'odorat, la vue est, pour l'homme, le sens utilitaire par excellence. Par elle, nous percevons la plupart des rapports qui constituent pour nous le monde extérieur. Mais son activité, si précieuse dans le courant des jours, peut s'exercer de façon désintéressée dans une contemplation esthétique qui nous relie, par delà les apparences, à l'essence des choses.

Du moins le croyons-nous.

Quoi qu'il en soit, tous les arts, en tant qu'ils participent de l'espace, tombent sous les prises de la vue. Tous, hormis la musique, hormis aussi cette musique des parfums dont nous venons d'esquisser les possibilités, et qui ne possède jusqu'à présent qu'une existence virtuelle.

Mauvaises conditions, semble-t-il, pour la constitution d'une musique qui passerait par l'œil. Mais ici une question se pose : le fait d'être tributaire de l'espace est-il, pour un art qui souhaiterait d'accéder au rang de la musique, une manière de vice rédhibitoire? On ne voit pas pourquoi dès l'abord, du moment qu'il se déroule dans le temps.

Cependant, notons ceci : si la musique est pure de toute représentation spatiale, à la différence des arts plastiques, qui s'expriment par le moyen d'une imitation plus ou moins stylisée; si elle est incapable, à proprement parler, de décrire, de peindre, elle peut pour-

tant contenir en puissance toute sorte d'images (visuelles, entre autres), mais qui n'écloront qu'au contact d'un cerveau musicien.

C'est là le sortilège même de la musique, et son hermétisme singulier. Pour un non-musicien, la perception d'une combinaison sonore est une fin. Pour le musicien, elle est un moyen de suggestion, la clé d'un paradis.

Il s'agira donc, pour une musique optique, de se dégager d'une imitation plus ou moins exacte de la nature qui l'apparenterait trop directement au cinéma, et d'*user de la forme et de la couleur à des fins purement suggestives.*

Forme et couleur sont les éléments auxquels se réduit, en fin de compte, le monde visuel. D'où possibilité de deux variétés de musique optique, suivant qu'on donne le pas à l'un ou à l'autre.

J'ai récusé la qualité musicale de l'art cinématographique pour cette raison qu'il est en prise directe sur la nature, et qu'il fait à l'anecdote une part excessive.

Un art kaléidoscopique, n'utilisant que des formes pures, dont il s'attacherait à accuser et à varier le rythme, se rapprocherait déjà davantage de la musique.

Quant à l'art des couleurs en mouvement, plus il s'éloignera du cinéma en couleur, plus il aura de chances de se rapprocher de la musique, lui aussi.

Sans doute, il ne saurait être question de le soustraire aux lois de l'espace, mais on pourra, par la subtilité de la matière employée, par la continuité du mouvement, créer en quelque manière, sur le plan spatial, l'illusion de la durée. Ce résultat est à peu près obtenu avec des lumières colorées et changeantes projetées sur un écran. Fontaines lumineuses, théâtres d'eau, — du type de ceux qui fonctionnèrent aux dernières Expositions — fournissent l'exemple, bien imparfait encore, de ce que pourrait être une musique des couleurs.

Cette musique, la nature nous en offre chaque jour une image grandiose aux heures mitoyennes de l'aurore et du crépuscule.

« Rien n'est plus musical qu'un coucher de soleil », a écrit Debussy. Petite phrase qui va loin, et qui donne à penser que l'auteur de *Pelléas* avait fort bien senti que *ce qui caractérise la musique c'est moins la qualité sonore que le changement dans la durée.*

Ces chaudes couleurs répandues dans la transparence de l'air, et qui se fondent insensiblement dans un dégradé de nuances du plus harmonieux effet, pour s'éteindre par degrés dans la cendre du soir, n'est-ce point en vérité une musique, et d'une magnificence non pareille?

Sur un rythme plus lent, quoi de plus musical que l'automne, que cette ultime et longue flambée des sèves avant l'engourdissement de l'hiver?

Et n'est-on pas justifié à prétendre que, si la nature est étonnamment pauvre en musique brute, en bruits ou en sons (l'inventaire n'en serait pas très long à dresser), elle recèle, en revanche, une musique nombreuse et d'un charme infini aux plis de son vivant manteau, mais une musique pour l'œil et non pour l'oreille.

Cette musique, éparse et mouvante, le peintre la cristallise comme il peut en des accords figés; et le musicien, contraint de recourir à un système d'équivalences, à une transposition constante qui en modifie l'aspect, en retient vaille que vaille l'essence fuyante, qu'il essaie de fixer sur la trame continue de la durée.

Entre les deux, la musique optique s'offre d'elle-même à l'esprit.

La peinture cubiste, la peinture futuriste apparaissent comme des ponts lancés vers la musique. Des ponts fragiles et mal assurés : le peintre, ne disposant que de deux dimensions, peut bien donner l'illusion de la troisième, mais la quatrième — je veux dire le temps — lui demeure interdite. Le devenir lui échappe. Il peut pourtant, dans la figuration du mouvement, rendre sensible l'action du temps, dans la mesure où le mouvement participe de l'état précédent et de l'état suivant. C'est par le mouvement, ainsi compris comme la synthèse de deux

états successifs (1), que le peintre (et tout autant le sculpteur) peut entr'ouvrir une porte sur la durée.

La peinture n'en reste pas moins un art statique, qui ne peut traduire le successif qu'en le ramassant dans le simultané. Ce n'est jamais une musique que par métaphore.

Jusqu'à un certain point, par contre, l'art du vitrail ressortit à la musique. En vain objectera-t-on que les verres colorés qui composent la diaphane mosaïque sont fixés une fois pour toutes dans leurs cernes de plomb, et que si l'on veut user d'une référence à la musique, on ne peut ici parler que d'une haute harmonie, d'un clair accord, suave, hardi, tant qu'on voudra, mais immuablement plaqué sur le clavier du ciel. Que non pas! Cet accord, sous l'archet frémissant de la lumière, vibre, module, vit enfin, d'une vie chaude et diffuse, où la diversité des aspects successifs s'inscrit dans la rigueur d'une permanente identité, à l'image de notre vie profonde, où se retrouve un moi identique à lui-même sous les travestissements fugaces où l'entraînent mille contingences.

De là que les beaux vitraux nous peuvent émouvoir à la façon d'une symphonie. De là aussi que le « sujet » d'un vitrail entre pour peu dans l'émotion qu'il nous procure, et qu'on pourrait, en bien des cas, s'en passer sans réel inconvénient, pour n'admettre qu'un jeu gratuit de surfaces colorées et translucides.

C'est dire que le cubisme, trop abstrait pour constituer un langage pictural valable, conviendrait fort bien ici, et — mieux encore — comme fondement d'une musique optique, que nous pourrions définir ainsi : *une géométrie colorée qui se modifie dans le temps.*

Il y a longtemps que les analogies de la couleur et du son ont été mises en évidence. Elles sont tellement frappantes que le vocabulaire les pousse parfois jusqu'à l'identité : harmonie, tonalité, chromatisme sont des termes qui conviennent indifféremment à la musique et

(1) Rodin, dans ses Propos sur *l'Art* (recueillis par Paul Gsell) a dit là-dessus des choses définitives.

à la peinture; on parle communément du dessin d'une mélodie, de la couleur d'une orchestration, etc...

Mais il faut se garder des fausses analogies, et éviter de pousser trop loin certains rapprochements. Les sept notes de la gamme et les sept couleurs du prisme, par exemple. Toutefois, il n'est guère de notions qui ne puissent passer du plan visuel au plan auditif, ou inversement, à condition d'en bien préciser le sens : dissonance et consonance, timbre, etc...

Il faut, en tout cas, perdre l'espoir de fonder une musique des couleurs sur les lois simples qui sont à la base de la musique des sons. Ce serait pourtant bien tentant, sons et couleurs étant pareillement le résultat de vibrations commensurables. Mais on n'aperçoit aucune raison pour qu'une gamme colorée puisse être établie suivant les mêmes rapports numériques que la gamme sonore, les fameux « rapports simples » qui interviennent dans la constitution des échelles musicales ne donnant rien d'acceptable si on les applique aux vibrations lumineuses. Octave, quinte, tierce, etc... apparaissent comme des notions spécifiques qui, transportées mathématiquement de l'acoustique à l'optique, fourniraient des résultats décevants.

L'harmonie des couleurs n'est cependant pas un vain mot, mais toutes les tentatives qu'on a pu faire pour l'expliquer par le rythme des ondes lumineuses ont échoué. Force est donc de s'en tenir aux méthodes empiriques, essentiellement subjectives, qui ont de tout temps guidé les peintres dans leurs recherches; empirisme qui ne connaît d'autre règle que le goût de chacun.

M. Souriau, dans son intéressant ouvrage sur l'*Esthétique de la lumière,* note l'agrément des combinaisons binaires fondées sur les complémentaires, agrément qui se retrouve dans les « harmonies croisées » ayant pour composantes deux couples de complémentaires, alors que les combinaisons ternaires sont beaucoup moins favorables. Rien de pareil, on le voit, à la formation des accords sonores, il faut en prendre son parti.

Autre différence : toute gamme sonore est une échelle

qui comporte un nombre déterminé de degrés. La gamme des couleurs admet, au contraire, l'infinité des nuances intermédiaires.

Toujours est-il qu'une musique visuelle n'offre, physiquement, rien d'irréalisable. Mais, pour accéder à la dignité musicale, un tel art doit pouvoir toucher en nous ces fibres profondes toujours prêtes à vibrer sympathiquement au souffle d'un chant fraternel. C'est dire qu'il doit être susceptible de nous émouvoir par des voies irrationnelles, comme fait la musique.

Or, les couleurs possèdent une vertu évocatrice certaine; elles peuvent prendre une expression morale qui nous affecte par l'espèce d'harmonie qui s'établit en nous entre elles et l'émotion mystérieuse qui nous pénètre à leur approche, harmonie qui peut avoir un effet apaisant, ou excitant, voire déchirant, de même que l'harmonie musicale oscille entre la consonance et la dissonance. Il y a les couleurs chaudes et les couleurs froides, celles qui exaltent et celles qui dépriment, des rouges orgueilleux, des bleus naïfs, des verts perfides..., et l'on pourrait associer chaque nuance à un sentiment déterminé, encore qu'une précision rigoureuse ne soit pas de mise en une matière où les réactions individuelles demeurent aussi variables que déconcertantes.

Mais qu'il y ait un *ethos des couleurs*, c'est une évidence à laquelle il est difficile de se refuser.

Ainsi, par son côté physique, et par sa signification dirai-je métaphysique, cet art, que nous avons défini comme une géométrie lumineuse et colorée qui se meut dans la durée, est bien une musique. Il n'existe pas encore, et il n'entre pas dans mon dessein de rechercher les conditions techniques de sa réalisation; ce n'en est pas moins une musique possible.

Les théâtres d'eau auxquels je faisais allusion tout à l'heure n'ont abordé le problème que de biais et d'une façon tout empirique. Ces panaches mousseux, ces aigrettes liquides nous charment par la fraîcheur de leurs coloris, la douceur fondante de leurs harmonies, mais

l'absence de rythme, de dessin aussi, empêche cet art de viser au-dessus de l'agréable.

Au surplus, les tentatives de coordination musicale du son et de la couleur qui firent les beaux soirs de l'Exposition de 1937, sous le nom de fêtes de la lumière, furent de pitoyables échecs.

L'idée était certes séduisante de développer sur le plan visuel la traduction, en termes de lumière colorée, d'une partition musicale. Mais, dans la réalité qui nous fut offerte, le parallélisme entre l'audition et la vision se révéla fâcheusement boiteux, aléatoire; en sorte que l'auditeur-spectateur voyait son attention tiraillée sur deux plans affreusement décalés, ne goûtant bien, en fin de compte, ni la musique ni l'hydrotechnie versicolore qui était censée en donner une réplique plausible.

On comprend qu'à la période en quelque sorte prénatale où elle est encore, la musique optique recherche le soutien de sa sœur aînée la Musique tout court; mais des essais comme ceux-là ne font guère avancer la naissance de ce nouvel art.

Le jour où l'on voudra y travailler sérieusement, il faudra commencer par le commencement, par l'élaboration d'un langage cohérent, fondé sur un vocabulaire et une syntaxe dont les formes et les couleurs fourniront les éléments.

§

En résumé, chacun de nos sens est une fenêtre ouverte sur une musique possible.

Si le tact et le goût s'avèrent inaptes à fournir le prétexte d'un art de la durée assez pur et assez désintéressé pour mériter le nom de musique, il y a place, à côté de la musique des sons, pour une musique des couleurs — qui pourrait être très raffinée et très subtile — et pour une musique des odeurs, non moins subtile mais plus simple, et dont on imagine facilement le rôle dans l'orbe des deux autres.

Il n'est pas interdit, en effet, de concevoir sa participation à quelque fête future, sous forme de nappes par-

fumées constituant des sortes de « pédales », en harmonie synesthésique avec la partition sonore qui se jouerait dans son ambiance, tandis qu'une autre musique, qui en proposerait comme la « correspondance » au sens baudelairien du mot, serait projetée *sous les yeux* des assistants (2).

Au lieu de ce système d'équivalence auditif-visuel, d'ailleurs impossible à réaliser dans l'état actuel des choses, au lieu d'une traduction plus ou moins gauche et approximative, on peut imaginer le son et la couleur en mouvement formant entre eux des combinaisons du type « contrepoint d'accords », pour engendrer un art complexe, une musique double, voire triple (si l'on admet les pétales d'odeurs), et qui trouverait son unité, et la riche plénitude de toutes ses résonances, dans l'âme émue du spectateur.

Nous n'en sommes pas encore là.

Mais le paradoxe d'aujourd'hui peut devenir la vérité banale de demain... ou d'après-demain.

ANDRÉ HIMONET.

(2) Un essai de ce genre fut tenté jadis au Théâtre d'Art de Paul Fort pour la présentation du *Cantique des Cantiques* de P.-N. Roinard. Je renvoie le lecteur au curieux et attachant article publié ici même par M. Georges Maurevert sous le titre *Des sons, des goûts et des couleurs* (n° du 15 juin 1939), et où cette séance mémorable se trouve relatée. Le verbe y était soutenu par une « orchestration » de musique, de couleur et d'odeur mêlées. Bien que la réalisation fût loin, paraît-il, d'être satisfaisante, cette tentative de P. N. Roinard n'en est pas moins à retenir.

RACINE
ET LA MORT DE LA DU PARC

—

En rappelant la mort de la Du Parc, mon dessein n'est pas de réapprendre que Racine n'a pas empoisonné sa maîtresse. Louis Mandin vient d'expliquer de façon suffisante la gratuité d'une accusation dont tous les historiens ou analystes du poète avaient jusqu'ici repoussé le soupçon même. Car il a fallu que les mânes de Racine attendissent son tricentenaire pour voir demander si, dans le cas où il n'aurait pas « été doué de la faculté de sublimation poétique, qui sait s'il n'eût pas été un des plus grands assassins de son siècle? » Mais l'idée que la Du Parc mourut d'un avortement auquel Racine fut mêlé, peu ou prou, se couche aisément sur le papier. Un Jules Lemaître pense que, si l'actrice eut recours à des manœuvres abortives, « Racine ne les connut que plus tard (1) », et voilà prendre position à l'extrémité du peu. A l'extrémité du prou, M. Léon Daudet se campe : « J'estime pour ma part que Racine avait essayé de faire avorter la Du Parc ou de l'aider à se faire avorter (2). Louis Mandin ne croit pas l'hypothèse d'un avortement invraisemblable. Et moi je ne dis point qu'elle le soit; mais est-elle plus fondée que l'invraisemblable hypothèse dont il a montré l'inanité? Examinons-le.

Pour qu'il y ait un avortement, il faut qu'il y ait une grossesse. Qu'est-ce qui autoriserait à croire qu'en décembre 1668 la Du Parc, déjà mère cinq fois ou six (3),

(1) *Jean Racine*, p. 276.
(2) *Action Française*, du 31 mars.
(3) V. Léopold Lacour : *Les maîtresses de Molière* (Malfère, 1932), page 210.

se trouvait en état de le devenir une fois encore? Une déclaration de Boileau que la Du Parc *mourut en couches*. Rien en dehors de cela; sous la réserve d'un point dont je ne négligerai pas l'examen. Cependant cette déclaration nous arrive de troisième bouche : entendue en 1703 par Mathieu Marais, répétée par lui à Brossette, et fixée par celui-ci dans une note restée longtemps manuscrite.

Mme Saint-René Taillandier, auteur d'un récent et d'un excellent *Racine* (Grasset, éd.) s'étonne du crédit que rencontre ce propos. Elle est surprise non sans motif que Boileau, « l'incomparable ami », ait pu le tenir.

> Il savait tout de la vie de Racine, et dans quel abîme de silence Racine plus tard ensevelit son passé... Nous croyons bien que Racine a été l'amant de la Du Parc, mais nous croyons mal que Boileau ait, après la mort de Racine, trahi ses secrets.

L'auteur cependant traite, un peu vite, Brossette de « conteur de mille anecdotes ». Ce familier et éditeur de Boileau n'a rien de suspect a priori; son ami Mathieu Marais, éditeur de La Fontaine, pas davantage. Dans sa parfaite édition de Racine le docte et scrupuleux Ménard leur fait confiance; son certificat mérite considération.

Le sûr, en tout cas, c'est qu'aucun des contemporains de Racine n'a jamais rien dit ni écrit qui corroborre le propos, et ce n'est pas que de 1667 à 1677 Racine n'ait servi de plastron à la curiosité et au potin! L'enterrement de la belle actrice fut un événement de grand bruit, et l'ample gazette-rimée que Robinet lui consacre ne laisse rien entendre sur les circonstances de la mort, ni aucune goutte de la *pluie d'élégies* (4) qui s'abattit sur sa tombe.



Mais, me dira-t-on, n'est-il pas question, dans les déclarations de la Voisin, d'une *Manon sa femme de chambre qui est sage-femme*, et à qui Du Parc fit *écrire pour venir*

(4) Léopold Lacour *op. cit.* (p. 230).

à Paris la voir, aussi bien qu'elle Voisin (visites auxquelles Racine s'opposa)? Ne faut-il pas en conclure que, si l'actrice voulait voir Manon qui *est sage-femme,* c'est parce qu'elle était grosse?

C'est justement là le point que j'avais pris soin de réserver et qui nous conduit de l'hypothèse-couches à l'hypothèse-avortement.

Rien dans les déclarations de la Voisin n'appuie cette seconde hypothèse; tout lui apporte un démenti indirect, mais net. Si elle eût pu penser avoir la moindre chance de faire croire à un avortement, la Voisin n'aurait-elle pas tenté cette chance? Racine avait procuré l'avortement à sa maîtresse, et voilà pourquoi il s'est refusé à ce qu'elle vît Manon, qui est sage-femme; et elle Voisin qui sait, n'est-ce pas? ce que c'est qu'un crime d'avortement. Or, non seulement la sorcière ne parle pas d'avortement, mais l'idée d'un avortement est étrangère à sa pensée. C'est d'empoisonnement qu'elle parle : « De Gorle lui a dit que Racine ayant épousé secrètement Du Parc était jaloux... qu'il s'en était défait par poison et à cause de son extrême jalousie... » Et quand elle prononce par deux fois le mot de la « *maladie* dont la Du Parc *est décédée* », la Voisin ne dit rien qui puisse permettre de rapporter cette maladie à une grossesse.

L'avortement n'a jamais été, non plus, dans la pensée du magistrat instructeur. Voyez les questions posées par lui à cette mégère, poursuivie et pour une masse d'empoisonnements et pour une masse d'infanticides.

Mais alors, comment l'idée d'un avortement a-t-elle pu naître? Je puis vous le dire. La responsabilité en revient à un certain docteur Gabriel Legué, publicateur, en 1896, d'un *Médecins et Empoisonneurs au XVII*e *siècle*. Funck-Brentano, chez qui chacun va se renseigner sur *Le Drame des Poisons,* signale, sans plus, que ce docteur « exprime l'opinion que la Du Parc serait morte de manœuvres abortives ». Sans plus, car lui Funck- Brentano repousse la thèse de l'avortement. Il renvoie, en note, à la page 176 du dit *Médecins et Empoisonneurs*. Et l'on épouse cette opinion — pensez donc, en pareille matière, l'opi-

nion d'un médecin! — sans prendre la peine d'aller regarder l'ouvrage.

J'y suis allé : il marie à une compilation de médiocre qualité une imaginative que rien n'embarrasse. Il nous apprend qu' « au plus fort de la liaison de Racine et de Du Parc, celle-ci devint enceinte »; qu'ils « en ressentirent tous deux un vif déplaisir, soit à cause de l'opinion, soit plutôt par d'autres motifs qu'il vaut mieux taire ». Il les tait, et il poursuit :

Mlle du Parc avait à son service, comme femme de chambre, une ancienne sage-femme du nom de Manon que la Voisin lui avait procurée (5). Or, chez la devineresse, elle avait rencontré toute une bande de matrones vouées aux ténébreux travaux de Lucine... Ce furent celles-là qui, précisément apportèrent leur concours à la comédienne en cette circonstance. Il s'ensuivit une catastrophe; et l'élève favorite de Molière, cette Marquise célébrée par le grand Corneille, mourut peu de temps après, en proie à des douleurs épouvantable (6) qui firent naître plus tard l'idée d'un empoisonnement.

Cette fin tragique est corroborée par le témoignage de Boileau, très lié avec la Du Parc [et qui] affirme qu'elle mourut des suites d'un accouchement (*Mémoires inédits de Brossette,* p. 326). Cet accouchement prématuré provoqué par des manœuvres abortives détermina une péritonite aiguë qui en quelques jours emporta la comédienne.



Voilà ce qu'un homme-de-l'art sait tirer du : *elle mourut-en-couches* boileausien et du *Manon-qui-est-sage-*

(5) Mais non le « *sa* femme de chambre qui est sage-femme », ne s'applique pas à la Du Parc; il s'applique à la Voisin. Si Manon avait été la femme de chambre de la Du Parc, celle-ci n'aurait pas eu à lui faire écrire *pour venir à Paris la voir, aussi bien quelle Voisin* ». Je vois dans le *Drame des Poisons* (p. 117), que l'antre de la sorcière, au temps de son grand achalandage était à la Villeneuve-sur-Gravois « entre les remparts et le quartier Saint-Denis ». C'est là qu'habitait aussi sa femme de chambre Manon. Le : *que la Voisin lui avait procurée,* appartient en toute propriété à Legué. Noter aussi le : une *ancienne* sage-femme.

(6) Ces « douleurs épouvantables » sont, elles aussi, la propriété de Legué, ainsi que le « très lié avec la Du Parc », qui se rapporte à Boileau, et le « *toute une bande de matrones* » qui, *précisément,* « apportèrent leur concours » à l'avortante.

femme, additionnés. Puis, ayant inexactement affirmé que « ce soupçon du poison versé par Racine à sa maîtresse provient d'un aveu arraché à la Voisin »; et plus inexactement encore, que les contemporains de Racine le supposèrent coupable (7) : « Mlle du Parc, il faut le dire très haut, mourut positivement de manœuvres criminelles pratiquées sur elle par des sages-femmes. Elle ne fut pas empoisonnée, » conclut-il.

Si la thèse de l'empoisonnement n'est fondée sur rien, la thèse de l'avortement est fondée sur moins que rien. Nous la trouvons ici à sa source; inventée de toutes pièces dans le dessein aussi honorable que peu nécessaire de laver Racine de l'accusation d'empoisonnement. Et la base psychologique ne lui fait pas moins défaut qu'une base matérielle. Pourquoi la Du Parc se serait-elle fait avorter cette fois-ci, elle qui fut mère tant de fois?

Afin qu'elle pût continuer à jouer? Mais ses précédentes maternités ont-elles gêné l'exercice de sa profession? A vouloir entrer dans le domaine de l'hypothèse, on devrait penser plutôt que l'actrice avait grand intérêt à son âge — au bas mot trente-cinq ans (8), — à retenir par les liens de la paternité un jeune amant aussi brillant, aussi précieux à tous égards que Racine. Elle est veuve; il est libre : pourquoi ne nourrirait-elle pas l'ambition qu'à ce père s'ajoute un époux? Quant à l'opinion, celle du XVIIe siècle, si foisonnant de batards considérés, pouvait-elle s'offusquer de voir une comédienne cinq ou six fois mère l'être une nouvelle fois de plus, fût-ce illégitimement?

Et c'est par crainte de l'opinion, demanderai-je, qu'un homme d'une qualité morale aussi élevée, aussi puissante que Racine, serait allé commettre un crime puni de la peine capitale! Mais cette question, je ne la pose pas à Legué qui, s'il est responsable de la thèse de l'avorte-

(7) « Quant à nous, bien que ses contemporains aient pu le supposer capable d'une telle infamie, nous n'hésitons pas à croire qu'il n'en a jamais rien été. »

(8) Son acte d'inhumation la dit « âgée d'environ trente-cinq ans »; et, ayant environ vingt ans (Léop. Lacour, p. 201), elle avait épousé René Berthelot dit Du Parc, en 1653. Son premier enfant, un garçon, naquit le 8 mars 1854.

ment, n'est nullement responsable de la thèse d'un avortement commis par Racine; qui, s'il a des comptes à rendre à Jules Lemaître, n'a pas de comptes à rendre à M. Daudet. Une autre remarque : aux obsèques de la belle comédienne. Racine, *le plus intéressé* des *poètes de théâtre* qui suivaient, fort attristés, le convoi, *était,* dit Robinet en sa gazette, *à demi trépassé.* Et voilà que cette désolation fournit argument à maints partisans de l'avortement criminel! N'est-il pas cent fois plus raisonnable d'admettre si la Du Parc est morte en couches (ce qui est, ma foi, bien possible), d'admettre que ce futur modèle des pères de famille pleurait, en même temps que sa maîtresse, l'enfant qu'elle portait dans son sein?



La position d'une autre victime du docteur Legué, Léopold Lacour, dans *Les maîtresses de Molière,* ouvrage qui consacre à la Du Parc les pages (201 à 231) les mieux documentées, les plus utiles que nous ayons, est amusante.

Il commence par combattre la version proposée par Jules Lemaître. Pour Lemaître, Racine n'a dû ni conseiller, ni seulement tolérer les manœuvres abortives (le cas échéant). Sans quoi il n'aurait pas écarté les avorteuses du lit de la malade: « ce qui eût été singulièrement imprudent s'il eût été leur complice ». Pour Lemaître, Racine n'aura donc connu l'existence (le cas échéant) de manœuvres abortives qu'une fois les manœuvres opérées, à son insu. Cela ne l'a pas empêché de se sentir coupable de la mort de la malheureuse; car si lui, Racine, « avait vécu selon la morale chrétienne », s'il « n'avait pas été l'amant de la Du Parc, cette malheureuse n'aurait pas été obligée de recourir à la Voisin. Quel remords et quelle nausée! » Lemaître veut qu'on les compte, cette nausée, ce remords, au nombre des faits qui déterminèrent le Poète à renoncer au théâtre. Il les lui faut; et je trouve ici l'occasion de dire que, sans cette renonciation — naturelle cependant quand on considère, et l'échec de *Phèdre* et la mentalité chrétienne, janséniste, de Racine

— personne n'aurait eu l'idée de voir en lui le procurateur ou le conseilleur, ou (c'est là en somme, l'hypothèse de Lemaître), le constateur involontaire et discret d'un crime d'avortement.

Pour Léopold Lacour, « soupçonner Racine d'avoir voulu aider l'actrice, veuve, et mère de filles déjà grandelettes, à se débarrasser du frère ou de la sœur illégitime qu'elle ne voulait pas donner à ses filles, n'est que trop sensé (9). Il faut donc qu'il y ait eu : ou des manœuvres abortives « tentées par l'amant d'accord avec la maîtresse », ou des drogues abortives prises par la maîtresse « avec l'approbation, sur le conseil du poète ». Nous nous expliquons alors « l'effrayante douleur dont Racine ne put le surlendemain [du décès] dérober le spectacle au Paris des Lettres, du théâtre et des arts ». Lacour, non moins que Lemaître, tient au remords, au « fer aigu, inarrachable de cette pensée : En somme, c'est moi qui l'ai tuée ».

Ce n'est pas le seul avantage de son hypothèse. Avec elle, juge-t-il, « on comprendrait mieux, aussi, que Racine n'eût pas laissé pénétrer auprès de la Du Parc deux sages-femmes dont il ne savait peut-être pas qu'elles étaient des avorteuses, et dont il pouvait craindre la clairvoyance professionnelle, en craignant de plus que la malade, dans son angoisse, ne leur confessât tout ».

Là-dessus ce clair démonstrateur se gratte la tête :

Mais alors, dira-t-on, Racine eût chargé sa conscience d'une seconde faute pire que la première? Assurément. Et je dois avoir tort. L'hypothèse de Lemaître serait la meilleure (10).

(9) *Sic.*

(10) La publication du livre de Lacour me donna l'occasion d'écrire dans *L'Esprit médical*, n° 37, d'octobre 1932, un ample article où je démontrais l'absurdité de la thèse-empoisonnement, et la gratuité de la thèse-avortement, article intitulé comme la présente étude. Parlant de l'ouvrage de Legué : « C'est un ouvrage (disais-je) que l'on invoque fréquemment, mais, je pense, sans l'avoir toujours regardé, et il me paraît difficile de croire que M. Lacour, qui l'invoque, l'ait ouvert. » J'envoyai l'article à Lacour. Je le rencontrai quelques jours après. Nous en causâmes. — « Mais (lui dis-je), le livre de Legué, le connaissiez-vous? » — « Ma foi, non, je n'ai jamais pu mettre la main dessus. Je m'en rapportais à ce qu'en dit Brentano ».

★

Funck-Brentano croit à l'innocence de Racine, en tant qu'empoisonneur et en tant qu'avorteur. Mais, sur le second point, il a le tort de considérer comme « n'étant pas sans vraisemblance » ce qu'il appelle *l'opinion* de Legué. Il devait : ou n'en rien dire, ou l'exposer; et alors ni un Lemaître ni un Léopold Lacour ne se fussent laissé influencer par le titre de docteur de cet indocte.

Sur le second point, à quoi tient sa conviction? — A ceci : que la Voisin n'a pas directement accusé Racine. « Si la Voisin avait déclaré devant les juges : J'ai donné à Racine du poison pour empoisonner la Du Parc, — nous n'hésiterions pas à ajouter foi à son témoignage » (p. 292). Il ne s'arrête point là. De ces mots de la Voisin que *le bruit* (que la Du Parc devait avoir été empoisonnée) *en a été assez grand*, il tire de quoi affirmer que « les circonstances qui entourèrent la mort parurent certainement suspectes à la famille de la comédienne (p. 293) ». Puis, lorsque la Voisin déclare que « les filles de la Du Parc, qui sont à l'hôtel de Soissons, lui ont marqué que Racine était la cause de leur malheur », Brentano se gardera soigneusement de dire qu'en 1668 ces deux filles étaient âgées l'une de dix ans, l'autre de neuf!

Enfin, il juge « important de noter — et cette observation (souligne-t-il) n'a encore été faite par aucun historien — que l'opinion d'après laquelle Racine aurait empoisonné la Du Parc *était partagée par plus d'un accusé à la Chambre ardente* ».

La Voisin (va-t-il jusqu'à oser dire!) « ne fût pas seule à la formuler devant les juges, ainsi qu'en témoigne cette question posée à la sorcière par le commissaire instructeur : « Si elle ne sait pas que l'on s'est adressé, pour cela [l'empoisonnement de la Du Parc par Racine] à la Delagrange [sorcière empoisonneuse comme la Voisin (11)]. »

(11) Le renseignement est de Funck-Brentano. Mais sur la liste des sorcières poursuivies en même temps que la Voisin, et qu'il nous donne,

Oui, aucun historien n'a noté *cela.* Mais c'est parce qu'aucun historien n'a eu l'idée de se faire un rétrospectif avocat d'assises de la Voisin, rôle que — plus ou moins consciemment — Brentano assume. Racine l'intéresse peu; c'est en faveur de la sincérité, de l'exactitude des déclarations de la Sorcière qu'il combat. Racine n'a pas empoisonné sa maîtresse; mais, ce qu'a dit la Voisin, elle ne l'a pas inventé; *elle était fondée à le dire de la façon dont elle l'a dit.* Voilà l'idée de derrière la tête — et même devant — de ce tendancieux singulier.

Ceci dit, aucun historien n'a noté, — y compris Funck-Brentano, qui, lui, n'a aucune excuse, — un fait qu'il me paraît important de noter pour répondre à la fausse notation qu'il juge, lui Brentano, si importante. C'est que *la Voisin n'a pas précisément porté d'accusation contre Racine.* A lire ses déclarations, il m'apparaît que ce n'est pas elle à qui Racine doit d'avoir été mêlé à la procédure. C'est au cours d'un interrogatoire (21 novembre 1679) auquel il ne semble pas qu'elle devait s'attendre, que la Sorcière a fait ses déclarations. — « Qui lui a donné connaissance de la Du Parc, comédienne? » demande le magistrat.

Réponse : « Elle l'a connue il y a quatorze ans, étaient très bonnes amies ensemble... Elle avait eu intention de nous déclarer, il y a déjà du temps, que la Du Parc devait avoir été empoisonnée et que l'on a soupçonné Jean Racine... »

Elle avait eu l'intention de nous déclarer... Mais à cette intention, elle n'a pas donné suite, et il est visible qu'elle le regrette. Les questions du magistrat montrent qu'il ne s'agit pas ici d'un interrogatoire que l'on fait subir à quelqu'un qui a déjà dénoncé, mais à quelqu'un dont on pense que les déclarations pourront appuyer une dénonciation très vague, très inconsistante, un soupçon, plutôt qu'un dire. Le magistrat n'a pas en la Voisin une dénonciatrice, mais un possible témoin. Voilà pourquoi

je n'en vois pas figurer une de ce nom. Dans le cas où le renseignement est exact, cette Delagrange constituerait à elle seule l'impardonnable *plus d'un accusé* que Funck-Brentano a su commettre.

il lui demande « si elle ne connaît point un comédien boiteux ». Et quand elle répond : « Oui, et c'est Béjard (12), qu'elle n'a vu que deux fois », voilà pourquoi il lui pose la question : « Si Béjard n'avait pas quelque mauvaise volonté contre la Du Parc? » Le magistrat essaye de lui tirer, comme on dit, les vers du nez. Mais... le nez n'a pas de vers. La plus laide sorcière du monde ne peut donner que ce qu'elle a; et ici la Voisin n'a rien à donner, quelque mal qu'elle se donne. Elle ne sait rien, dit-elle que ce que la de Gorle, femme du père de la Du Parc (vraisemblablement décédée en 1679), lui a dit.

La mise en cause de Racine fut un dernier écho de la furieuse campagne menée contre sa *Phèdre* en 1677, au commandement des nièces de Mazarin, la duchesse de Bouillon et la comtesse de Soissons, toutes deux clientes de la Voisin, compromises dans son procès et dont l'une héberge les filles de la Du Parc : *qui sont à l'hôtel de Soissons,* dit la Voisin. Voilà une démonstration que je ne serais pas en peine de faire, mais il y faudrait toute une étude. Je me borne ici au seul côté *avortement-avec participation-de-Racine* du sot problème que tant de gens, qui ne sont pas tous des sots, sont allés greffer sur les claires relations de Racine et de la Du Parc.

Claires, elles le furent; elles se déroulèrent au grand jour de la curiosité publique, et nous n'avons pas le plus léger indice qu'elles aient jamais été traversées par la jalousie. L'actrice mourut en plein Paris, dans le domicile qu'elle habitait avec sa mère et ses filles et où Racine n'habitait pas. Le tout-Paris du théâtre et des belles-lettres était au courant de sa maladie qui ne parut suspecte à personne. Son *inhumation fut inscrite au registre de sa paroisse :* « Marie-Thérèse Gorle, veuve de défunt Berthelot, sieur Du Parc, âgée d'environ trente-cinq ans... » *Des prêtres reçurent et bénirent son cercueil.* Cette remarque, qui n'a encore été faite (pour parler comme Brentano) par aucun historien, et que je trouve

(12) C'est sans doute du frère de Madeleine Béjart, maîtresse de Molière et l'un des fondateurs avec elle de l'*Illustre Théâtre* (« *Le chien de boiteux* » d'Harpagon. —) qu'il s'agit; on voit la fragilité, la niaiserie du potin.

chez Mme Saint-René Taillandier (p. 155), suffirait à elle seule pour condamner sans circonstances atténuantes le bobard de l'avortement. Ne penserons-nous pas avec Mme Saint-René Taillandier qu'au lieu d'empoisonner la femme qui avait incarné son rêve, Racine... se garant des mégères, était occupé du salut de la mourante et de lui faire accorder, à cette comédienne qui s'était, selon l'expression du temps, *reconnue*, la bénédiction de l'Eglise?

MARCEL COULON.

RACINE ET LA NOUVELLE OFFENSIVE DES POISONS

—

Si je suis quelque peu responsable de l'article qui précède celui-ci, je n'en ai pas de remords puisque j'ai donné ainsi aux lecteurs du *Mercure* l'occasion de retrouver le talent de M. Marcel Coulon.

On se rappelle les faits : un charmant écrivain, s'étant fait l'avocat du diable, c'est-à-dire des snobs freudiens, décadents, amateurs de sadisme, etc., avait ébauché un réquisitoire horrifique contre Racine, qu'il accusait d'avoir été, en intention et sans doute un peu en action, « *le plus grand assassin de son siècle* ».

Personne ne répondait. J'ai répondu. J'ai répondu pour montrer que cette thèse était insensée, que rien dans l'œuvre ni dans la vie du grand poète ne dénonce un sadique, et qu'il est impossible d'admettre qu'il ait, comme un Landru, empoisonné sa maîtresse. Le succès obtenu par ma réfutation m'a paru d'autant plus concluant que je l'ai attribué, comme il convenait, non à mon talent, mais à la force de la Vérité, dont je n'avais été que l'humble serviteur.

Hélas! on n'en a jamais fini avec le malin; et, si celui-ci paraissait battu pour de bon dans notre France, il s'apprêtait à prendre sa revanche à l'étranger. C'est cette nouvelle offensive des poisons qui me fait saisir encore la plume.

Mais, tout d'abord, on me permettra de m'arrêter à

cette mort de la Du Parc que j'avais traitée sommairement dans mon article du 1er avril et qui a inspiré à Marcel Coulon son plaidoyer d'aujourd'hui; car c'est bien un plaidoyer. On sait que Marcel Coulon fut magistrat et qu'il porta en cette qualité la robe de l'accusateur public. L'ayant abandonnée pour cultiver à loisir les lettres pures, il vient d'endosser pour un instant celle de l'avocat défenseur; et, dans celle-ci comme naguère dans l'autre, il a toujours sa belle ardeur et son pouvoir de persuasion.

J'avais cru faire assez pour Racine en le déchargeant de l'odieux assassinat que le diable des messes noires lui avait imputé par l'organe de la Voisin. Mais j'avais admis comme possible que la pauvre Du Parc, et Racine peut-être avec elle, eussent commis une faute qui aurait été la cause indirecte de cette absurde calomnie. Marcel Coulon n'admet pas de faute, et, d'après lui, ceux qui en ont soupçonné une se sont, comme des sots, laissé abuser par un certain docteur Legué.

Je n'ai pas qualité pour disculper, sur ce point, Jules Lemaître, Léopold Lacour et autres, qui sont morts. Mais je donne ici ma parole à notre éminent avocat que ni Legué, ni son livre *Médecins et Empoisonneurs,* paru en 1895, n'ont pesé de la valeur d'un grain de poussière dans mes hypothèses de modeste historien. L'homme qui, dans la circonstance, a pesé et pèse encore, c'est un écrivain plus justement célèbre et mieux renseigné : c'est le grand ami et confident de Racine. C'est Boileau. C'est sa déclaration que la Du Parc est morte « en couches ».

Ce propos, certains s'en sont étonnés, indignés. « Nous croyons mal, écrit Mme Saint-René Taillandier, que Boileau ait, après la mort de Racine, trahi ses secrets. » Et moi, je suis bien certain qu'il n'a pas entendu trahir. Je crois que son intention a été de servir la mémoire de son ami. A qui s'adressait-il? A un jurisconsulte, Mathieu Marais, qui fut avocat au barreau de Paris. En dévoilant à cet homme de loi le mal dont la Du Parc était morte, l'ami de Racine réfutait l'accusation d'assassinat. Brossette, qui a imprimé le propos d'après Marais, fut avocat à Lyon : ces deux hommes, fort lettrés l'un et l'autre,

connaissaient la portée des mots, et leurs études juridiques devaient leur avoir enseigné la gravité des actes. Quant à l'honnêteté, à la sincérité de Boileau, elle ne souffre guère le doute. Il ne faut jurer de rien, mais la vraisemblance est tout entière pour l'exactitude du propos rapporté.

Mais pourquoi parler de trahison et de secret? C'est qu'en effet, si la brillante actrice est morte « en couches » (et « en couches » veut bien dire au terme normal ou tout près), tout semble indiquer que les contemporains n'ont pas même su qu'elle eût été enceinte. Il faudrait donc croire qu'elle avait dissimulé avec bien du soin sa grossesse, cette femme appelée à s'exhiber dans des costumes variés sur le théâtre.

Mais, s'il s'agit de couches normales, il a dû y avoir, fût-il né sans vie, un petit corps, au moins un fœtus. Qu'a-t-on fait de ce témoin?

Ce mystère n'autorise-t-il pas à soupçonner un avortement, soit naturel, soit provoqué? Et la haine, les accusations des filles et de la belle-mère de la Du Parc ne fortifient-elles pas singulièrement ce soupçon? Les filles ont dit que Racine était « cause de leur malheur », c'est-à-dire de la mort de leur mère. Cette phrase équivoque devient claire si la Du Parc, enceinte par lui, a succombé, soit dans un accouchement normal, soit par des manœuvres abortives. Mais les filles, pas plus que la belle-mère (la De Gorle) ne veulent avouer les manœuvres, ni même la grossesse. Et, comme pourtant on brûle de se venger, la belle-mère raconte que Racine a empoisonné sa maîtresse. Pourquoi ce crime? Venimeuse, mais maladroite, elle ne sait pas le dire. C'est, déclare la Voisin d'après la De Gorle, parce qu'il était « jaloux de tout le monde, et particulièrement d'elle, Voisin ». Dois-je répéter qu'on ne va pas assassiner, par la pire des trahisons, une maîtresse séduisante et dévouée, pour la punir de fréquenter une mauvaise commère? J'aurais honte d'insister.

Non, la Du Parc n'a pas été empoisonnée par Racine, au moins volontairement, mais si elle était morte empoisonnée néanmoins? Un des moyens pratiqués pour ob-

tenir l'avortement consiste à faire absorber à la femme certaines drogues qui, précisément, l'intoxiquent plus ou moins et peuvent même la tuer. Qui dit que la Du Parc, « bonne amie » de la Voisin, ne s'est pas fait renseigner sur ces substances par l'avorteuse, même si une répugnance bien compréhensible l'a retenue de révéler à la sorcière l'intention d'y recourir? Mais ces drogues ne provoquent l'avortement que chez les femmes prédisposées, et la Du Parc ne l'était certainement point, étant à la fleur de l'âge et ayant déjà enfanté cinq fois pour le moins, — mère de trois enfants vivants, sinon quatre, et de deux enfants morts en bas âge, dont on a retrouvé les actes de décès. Inexperte, ne réussissant qu'à se rendre malade, elle a peut-être forcé la dose, et puis, se voyant perdue, c'est alors qu'elle aura demandé la Voisin et Manon. Mais Racine empêche ces coquines d'arriver jusqu'à la mourante. A-t-il, à ce moment, par peur d'un scandale, compromis sciemment la vie de sa maîtresse, que sans doute, au surplus, les sorcières n'auraient pu sauver? Ne doit-on pas supposer plutôt qu'il se rendait mal compte de la situation, — que la malheureuse Du Parc avait pris les drogues sans le prévenir, — et qu'il n'a appris ou compris la vérité que trop tard? C'est là ce que pensait Jules Lemaître.

En tout cas, cette action de Racine devait aggraver les griefs que la famille de la morte garda contre lui, et c'était assez pour que la haine imaginative de la belle-mère l'accusât d'avoir été un empoisonneur, et *volontairement*.

Quant aux motifs qui auraient poussé à l'avortement la pauvre femme, ce sont ceux de tous les temps, et même du nôtre qui cependant, tout bien pesé, sera reconnu moins sévère pour les péchés que l'époque de Bourdaloue, de Pascal et des jansénistes.

Elle n'avait qu'à se faire épouser par Racine? En pareil cas, lorsque la femme s'est donnée sans s'être fait épouser *avant*, elle ne doit pas trop compter que l'homme l'épousera *après*. Que Racine ait aimé passionnément la belle Marquise que Corneille et Molière avaient courtisée

en vain, nous le croyons; mais il est fort probable qu'il ne lui avait pas promis le mariage, et qu'il n'était pas déterminé à s'unir indissolublement à cette veuve qui était de six ans son aînée, qui avait à sa charge plusieurs jeunes enfants et quelle belle-mère! — qui, enfin, si séduisante qu'elle fût, approchait du déclin; car, bien plus qu'aujourd'hui, une femme, en ce temps-là, était réputée mûre à trente-cinq ans. Racine, lui, s'étant affranchi des entraves de son enfance janséniste, marchait vers un avenir plein de promesses, dans le bel égoïsme de la jeunesse et le premier éclat, le plus enivrant, de la gloire. C'est l'époque de sa vie où il ne faut pas demander à sa fierté susceptible et agressive trop de sagesse ni même de scrupule. C'est l'époque où, possédé par le feu sacré de l'art, il se montre ingrat envers Molière, où il offense ses maîtres de Port-Royal, où il exerce la tyrannie du génie sur sa maîtresse elle-même, à qui il fait répéter le rôle d'Andromaque « comme à une écolière », dit Boileau.

La mort de sa malheureuse interprète l'accabla de chagrin et il en fut « à moitié trépassé ». Voilà tout ce que nous savons. Mais quand, onze ans plus tard, la triste aventure fut réveillée par la morsure empestée de la Voisin, qui sait si cette évocation ne contribua pas à ramener au Port-Royal des Solitaires et à jeter dans les bras du grand Arnauld l'auteur de *Phèdre,* revenu des étourdissements de la passion et des imprudences de la jeunesse?

C'est assez. Dans l'examen qui précède, j'ai envisagé l'hypothèse *la plus défavorable* à Racine. Il n'en sort pas déshonoré, et l'on ne saurait, sans extravagance, le charger davantage. D'autre part, pour sa maîtresse et pour lui, le doute *favorable* subsiste, car, en dépit des présomptions, il est impossible d'affirmer avec certitude : 1° qu'il y eut avortement, ni même grossesse; 2° que, si l'avortement eut lieu, il fut provoqué et non naturel. En pareil cas, un jury devrait rapporter un verdict d'acquittement. Et ainsi notre ami Marcel Coulon n'a pas à se plaindre puisque, en définitive, il peut dire qu'il a gagné sa cause.

§

Et maintenant, je serre plus fort ma plume, car j'aborde le sujet principal de cet article.

Trois cents ans ont passé sur le berceau de Racine. Les hommages n'ont pas manqué à ce tricentenaire. Parmi les organes de l'intellectualité française, le *Mercure*, un des premiers, a commencé de le célébrer en publiant le projet de film de Mme Faure-Favier. Les écrits sur Racine, nombreux l'année dernière, ont continué de paraître cette année, et, en moins de deux mois, en pleine guerre, voici trois autres nouveaux ouvrages : le *Racine* de Mme Saint-René Taillandier, qui contient des passages remarquables, chez Grasset; le *Racine* de Mary Duclaux, chez Stock; le *Tout Racine ici, à Port-Royal*, intéressant « essai de guide littéraire », par Paul Crouzet, avec 85 illustrations, chez Henri Didier.

Il n'y a pas eu que des panégyriques. Tant mieux! Seuls, les orateurs des cérémonies officielles ont pour devoir l'éloge sans mélange, qui mérite rarement d'être écouté. Certains critiques m'ont paru d'autant plus sévères que, hantés par la perfection de l'œuvre racinienne, ils étaient déçus et surpris de ne pas trouver tout à fait la même perfection chez l'homme. Mais celui qui, par la vertu de l'art et de l'idéal, réussit à s'élever au-dessus des médiocrités du monde, ne peut échapper à tous les liens qui, dans la vie, l'attachent à ces médiocrités. Tous les saints ont péché, tous les grands hommes ont eu des petitesses, et (on l'a déjà constaté) le soleil même a des taches. Les défauts qu'on relève dans le caractère de Racine n'ont rien qui ne soit naturel et sont mêlés à des qualités hautes et magnifiques.

Quant à l'œuvre, dans l'étroitesse du moule où le poète l'a enserrée, il a su en faire un si merveilleux miracle de distinction, d'équilibre et d'harmonie, qu'elle reste comme l'image la plus pure et la réussite la plus achevée du génie français. Moins étonnamment vaste, mais mieux délicatement choisi que Shakespeare, l'auteur de *Phèdre* est la France, comme l'auteur d'*Hamlet* est l'Angleterre.

Il ne semblait pas que son tricentenaire dût faire tomber Racine, comme Verlaine et Rimbaud, sous la griffe des exploi-

teurs de scandales. Malheureusement, nous avons quelques milieux en France où sévisent des modes bizarres et de fâcheuses manies: le dédain du naturel, le goût de l'artificiel, l'amour de l'anormal, du détraqué, des perversités étranges et des monstres choisis. On fait mieux que de réhabiliter le marquis de Sade, on le glorifie; on admire Ducasse, dit Lautréamont, et on frétille d'aise devant les ventouses de son poulpe « au regard de soie ». On donne ces cauchemars raffinés pour de savantes explorations du subconscient et, sous prétexte de psychanalyse, on se plonge dans l'évocation des aberrations sexuelles.

Ce décadentisme, avec tous ses masques variés, ne représente en rien la société française, ni son esprit ni ses mœurs; et, du reste, comme le freudisme, il s'alimente surtout à des sources d'origine étrangère, exploitées chez nous par des étrangers. Mais il peut faire quelque illusion, parce qu'il s'adresse à la curiosité malsaine et s'appuie sur le snobisme, aussi remuant que sot.

Or, nos lecteurs savent comment un sympathique écrivain, qui signe Gilbert Lely, s'est fait récemment l'interprète de ce décadentisme en imaginant que l'œuvre de Racine était pleine de sadisme et que Racine lui-même était un psychopathe, travaillé du besoin de commettre des assassinats pour le plaisir. Et, bien entendu, à l'arrière-plan, on voyait se profiler l'aventure de la Du Parc, que son amant empoisonne pour puiser dans ses souffrances et son agonie des voluptés de choix.

On sait que l'article en question a paru dans le *Mercure* du 1er février. C'est que le *Mercure*, fidèle à sa tradition natale, s'ouvre volontiers aux plus diverses manifestations de la pensée. Mais, peu après avoir pris le poison, il a bien voulu prendre l'antidote, c'est-à-dire mon très modeste article du 1er avril.

Celui-ci m'a valu de précieuses approbations que je n'aurai pas la vanité d'étaler. Mais surtout (seule chose qui importât) j'ai pu constater que personne n'avouait croire que Racine eût été un monstre choisi. Le seul reproche que j'ai reçu (si c'en est un) est dans un petit article, du reste fort aimable pour moi) qui a paru dans l'*Ordre* de Paris et dans

le *Soir* de Bruxelles, et où il est dit : « Le paradoxe [de M. Lely] était amusant. M. Louis Mandin semble l'avoir pris au sérieux. »

Cher *Ordre,* je vous entends; on ne discute point de tels paradoxes, et j'ai été un peu ridicule, n'est-ce pas? Je serais tout disposé à en convenir si, dans ma réfutation je n'avais le premier déclaré que l'article réfuté semblait avoir été fait par fantaisie. Eh bien, il portait cependant quelque chose de sérieux, et vous allez le voir.

Sans doute, chèr *Ordre,* quand paraissait votre petite pointe de raillerie, vous ne saviez pas que deux personnes faisaient à Paris des démarches pour obtenir l'autorisation de publier le paradoxal article de M. Lely dans une revue des Etats-Unis. Ce sont, sans doute, des intellectuels français, malgré les sonorités bien germaniques de leurs noms; et le titre anglais de leur revue évoque aussi la France.

Or, s'ils envoient au Nouveau-Monde l'article paradoxal qu'on ne peut pas prendre au sérieux chez nous, c'est évidemment parce qu'ils comptent qu'on le prendra au sérieux là-bas. Je gage qu'ils se garderont bien d'avertir les lecteurs américains qu'ils leurs servent un « amusant paradoxe », lequel risquerait de ne pas paraître tellement drôle. Non, ils visent à produire un effet plus saisissant, — non à faire rire les bouches, mais à écarquiller les yeux. Ils voient l'oncle Sam s'écriant : « Quoi! Comment! Ce Racine qui personnifie la civilisation française, c'était un aliénié, un ténébreux empoisonneur! Son génie n'était qu'un refoulement, une *sublimation* (comme ils disent, les savants) des plus abominables instincts, et, s'il a créé *Bérénice, Iphigénie, Andromaque,* c'est parce qu'il avait l'âme d'un Peau-Rouge scalpeur?! »

Que les bons puritains de New-York et de Chicago poussent de telles exclamations, et nos exportateurs de poisons se frotteront les mains en se félicitant d'un si beau succès. Mais la propagande allemande, qui ne s'endort jamais nulle part, aura beau jeu, et les compatriotes de Weidman pourront invoquer Racine en exemple pour nous rabaisser, ce qui élèvera d'autant leur race pure et sans tache. « Mais oui, oncle Sam, ce Racine, c'est la France, cette France que nous dénonçons depuis toujours comme le pays de l'immoralité,

de la corruption latine, de tous les vices et de toutes les décadences, avec son Paris, sa Babylone moderne! Vous voyez que même ses grands artistes, autrefois comme aujourd'hui, sont toujours des modèles de perversité. Et l'on ne peut pas en douter, puisque ce sont les Français eux-mêmes qui prennent un plaisir malsain à le faire savoir au monde. »

En effet, l'article empoisonnant Racine aura paru en français, sous un nom français, dans une publication que son titre désigne comme française. C'est avec ces attributs qu'il sera servi d'abord à l'élite américaine; mais les intéressés ont tout lieu d'espérer que de là il sera copieusement commenté et traduit dans la masse, avec l'aide zélée de la propagande ennemie.

A propos de propagande, il me reste à signaler le plus beau : c'est qu'au cours de leurs démarches les deux personnages aux noms tudesques qui préparent cette réclame à Racine se sont présentés *quelque part* en se vantant d'avoir l'appui de la Propagande française. Ils sont censés travailler pour la France. J'espère que les grades de la Légion d'honneur vont pleuvoir sur eux. Mais, puisqu'ils se prévalent à Paris d'une approbation, d'un soutien si hautement officiels, qui les empêchera de s'en prévaloir à Washington? Ainsi, quand un ennemi de la France soutiendra là-bas que Racine était un monstre, il pourra fermer la bouche aux contradicteurs en s'écriant qu'il prononce son jugement avec garantie du gouvernement français.

Il y a trois mois, les principaux artistes de notre Comédie-Française ont été envoyés en tournée dans l'Europe orientale. Le journal l'*Ordre*, auquel il vient d'être fait allusion, a publié là-dessus une série de brillants articles où M. Yonnel racontait comment lui et ses camarades avaient été accueillis, partout avec intérêt, sympathie, souvent avec enthousiasme. La culture française est encore appréciée, et le monde sait que, dans ce siècle menacé d'un infernal retour à la barbarie, elle garde encore les fleurs les plus précieuses de la civilisation. Parmi ces fleurs rares que la Comédie-Française fit applaudir dans les Balkans, il y avait l'*Andromaque* racinienne. Voilà de la bonne propagande. Est-ce pour la parfaire qu'on va exporter en Amérique les poisons de la Voisin?

Chez nous, malgré les snobs, ils sont à peu près inoffensifs. Nous connaissons Racine; il est des nôtres, son œuvre nous est familière. L'air où il vécut a contribué ineffablement à faire l'air où nous vivons. On ne peut guère nous monter le coup sur son compte.

— Mais là-bas!

Là-bas, il est mal connu, même de ceux qui lisent bien le français. C'est qu'il est trop français lui-même. Ce grand pays des Etats-Unis a des qualités admirables; mais, pour bien comprendre la tradition profonde, l'élégance discrète, la passion à la fois ardente et retenue, le goût suprême, toutes ces vertus dont l'accord, parfait toujours, fait de Racine l'artiste inimitable par excellence, — ce Nouveau-Monde est un peu trop jeune, ses fruits sont un peu trop verts, sa civilisation un peu trop composite. Il n'est pas dans le ton. Et puis, entre la mélodie racinienne et le beau rythme de la langue anglaise, il y a une telle différence, une telle dissemblance quant à l'effet, qu'une oreille anglo-saxonne a besoin d'une étude longue et subtile pour sentir l'harmonie des vers fameux :

> Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
> Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!

Très étrangers à Racine, à son art, à son œuvre, les Américains du Nord ont beau connaître sa renommée. Ils sont dans le meilleur état d'esprit pour s'en laisser conter à son égard. Du reste, il n'est pas une terre où la mystification énorme, funambulesque, réussisse mieux qu'aux Etats-Unis. Cela ne diminue en rien les étonnants mérites de ce peuple, mais il prend, c'est indéniable, un singulier plaisir à croire l'incroyable et à faire (peut-être aussi par humour) un sort à l'invraisemblable. Les canards d'Amérique ont passé en proverbe. C'est des Etats-Unis que sont parties les mystifications insensées qui ont fini par dénaturer l'histoire de Shakespeare et par faire du grand poète anglais une sorte de mythe, au sujet duquel, dans les deux mondes, beaucoup de braves gens, même instruits, vous demandent aujourd'hui avec tout leur sérieux : « Est-ce que vous croyez vraiment qu'il a existé? »

— Et, si l'on répond *oui,* ce sont eux qui prennent un petit air ironique.

Et pourtant, Shakespeare est chez lui dans l'Amérique du Nord. On y parle sa langue; on est rempli de son œuvre. Avec Racine, le dégât serait d'autant pire que ce n'est pas seulement l'homme qu'on empoisonne, mais aussi l'œuvre, en affirmant qu'elle est imprégnée d'intentions perverses, de sadisme mal caché, — ce qu'il faut pour faire prendre en horreur par les puritains Racine lui-même et notre culture avec lui.

Dans le tragique où nous vivons, je ne veux pas pousser cette pauvre affaire au tragique. Certes, en d'autres temps, elle ne serait que ridicule, et je suis bien persuadé que ses héros ont agi avec une profonde innocence, qui leur vaudra l'absolution évangélique. Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font. M. Lely a travaillé pour la plus grande gloire de la psychanalyse, de la psychiatrie. Les deux personnages aux noms tudesques n'ont vu dans sa thèse qu'une nourriture pour leur canard; ils se sont avisés qu'un peu de viande empoisonnée donnerait de l'éclat aux plumes de cette bête, et Racine leur a paru un morceau de choix. Peut-être, dans leurs bonnes préoccupations commerciales, n'ont-ils pas pensé que la France était en guerre. Mais pourtant ils ont su penser au service de la Propagande, dont le premier devoir est précisément de savoir que la guerre existe.

Eh bien, pour finir, nous nous permettrons de demander au chef de la Propagande :

Que pense-t-il des profiteurs aux noms germaniques qui exploitent à l'usage des Etats-Unis les poisons de la Voisin?

Sont-ils vraiment autorisés à se recommander du service qu'il dirige?

Trouve-t-il qu'en empoisonnant Racine et son œuvre ils font une bonne besogne, capable de bien servir la France et son renom dans le monde?

LOUIS MANDIN.

SEUL LE SILENCE[1]...

I

Non, laisse, mon enfant, sur l'ivoire ta main
Glisser sans déchaîner la tempête sonore.
Laisse-moi la caresse, après le dur chemin,
Du silence berceur que ma fatigue implore.

Elfe espiègle et cruel, si ton jeune désir
Frôle d'un vol subtil la harpe éolienne,
Songe que son accord me condamne à subir
Des bruits universels l'orgie aérienne.

★

Que suis-je venu faire en ce siècle affolé
Où je ne trouve plus calme ni solitude,
Où je vis pour maudire Ariel envolé,
Caïban au pinacle, Euterpe en servitude?

Ne pourrai-je échapper à l'infernal réseau
D'ondes que leur Progrès tend autour de la terre?
O sylve! a-t-il osé profaner ton mystère
Qu'enchantaient pour moi seul le zéphyr et l'oiseau?

Il était une fois, au pays bleu des fées,
Un jardin défendu... Mais le Prince Charmant,
Jeune présomptueux en quête de trophées,
Cherchait, à son péril, la Belle au bois dormant.

Hélas! il l'éveilla, répétant l'aventure
Du Paradis terrestre ou d'Eros et Psyché.
Il aurait dû savoir que la bonne Nature
Mêle à tous ses trésors le poison du péché.

(1) Vigny : *la Mort du loup* .

II

Mais moi dont la Science effaroucha le Rêve,
Jaloux de le poursuivre au delà du bonheur,
Pour que la paix du ciel plus près de lui m'élève,
Je veux être pieux comme un enfant de chœur.

Beau Rêve! ange gardien de ma candide enfance,
Un rayon semble luire au sentier du retour.
Annonciation de ta sainte présence?
Promesse de pardon si la Foi suit l'amour?

Pour te revoir avec tes ailes de lumière,
Ta robe d'hyacinthe et ton regard si doux!
Tel que l'art t'avait peint sur l'antique verrière
De l'église où jadis je priais à genoux,

Vaincus les deux démons de l'Orgueil et du Doul
Jeté le lourd fardeau de mes désirs charnels,
J'irai, vieux pèlerin, à pieds nus sur la route
Qui mène par l'épreuve aux parvis éternels.

★

Quel philtre d'ascétisme en ma vertu fragile
Insinue une ivresse héroïque? Quel vin
De grâce as-tu versé dans ma coupe d'argile,
Silence, séraphique échanson du divin?

Apparus dans l'extase au delà du sensible,
Des abîmes de gloire aspirent mon essor
Au foyer radieux de la Cause indicible
Où l'âme comprendra la douleur et la mort.

★

Sinistre peut hurler la sirène à l'usine,
L'avion peut vrombir et violer l'azur :
Hors de l'enfer moderne en proie à la machine,
Sur l'aile de la Foi s'évade l'Esprit pur.

III

Hellas, si je m'enfuis vers une autre lumière
Nostalgique infidèle au temple déserté,

Ma mémoire murmure encore la prière
A ta sagesse, à ton sourire, à ta beauté.

Mais les marbres brisés qui jonchent l'Acropole
Sont les témoins muets de cultes abolis.
Le nimbe de regret dont mon cœur t'auréole
Ne ressuscite point tes dieux ensevelis.

★

Soleil, durant le jour souverain magnifique,
Tu soumets notre monde au joug de tes rayons.
Mais, la nuit, tu n'es plus, dans la moisson cosmique,
Qu'un grain brillant jailli des nébuleux sillons.

L'illusion d'azur laisse tomber les voiles
Qui niaient le mystère en bornant l'horizon.
Dans le temps et l'espace, au delà des étoiles
L'inconnu te défie, orgueilleuse Raison!

★

Je ne redirai point, Nature, le blasphème (2)
Que le poète osa proférer contre toi.
Ignorant qui te hait, insensible à qui t'aime,
Subis-tu, sans savoir, l'inexorable loi?

Ton printemps sensuel m'accable de blandices
Si lourdes que mon être est près d'en défaillir.
Tes roses, tes jasmins, tes lys sont les complices
De l'invincible Eros... et je dois te haïr?...

O du paisible soir ineffable harmonie!
Accords muets des champs, des bois, des monts, des cieux!
Le lac, reflet pieux, avec vous communie,
Fidèle à célébrer la cène des adieux.

La gloire du couchant quitte à regret les cimes,
Apothéose d'ors lente à s'évanouir.
Le crépuscule, au nord, sous les sombres abîmes
De la nuit, traîne encor des langueurs de saphir.

IV

Comme il est enlaçant ce lien de caresses
Qui de ses fils soyeux me rattache ici-bas!

(2) Vigny : *La Maison du berger.*

Combien, pour dominer les humaines faiblesses,
L'Esprit doit engager de hasardeux combats!

Silence tutélaire, austère solitude,
Rendez la grâce à ma débile volonté :
Qu'elle tende son aile au vent de certitude
Et monte sans retour vers la divinité.

Arcturus me convie au ballet de lumière
Que dansent les soleils du zénith au nadir.
Tu ne m'éblouis plus, splendeur de la matière :
Loin de tes yeux la Foi, d'un élan, va bondir!...

Ailleurs, hors de l'humain, après l'enfer de Dante,
Quelque part où le temps tombe au vide béant,
Au fond du gouffre noir que hante l'épouvante,
Où l'étendue enfin n'est plus que du néant,

Seul, éperdument seul, enivré de vertige,
Emporté par l'effroi de l'infini glacé,
Dans l'éclair de la mort je vivrai le prodige
D'anéantir en Dieu le Désir exaucé.

★

Désormais Esprit pur, tranquille Intelligence
Qui cingle vers les bords des paradis ouverts,
Au large, sur la houle immense du silence
J'entends la voix de Dieu lancer les univers,

Infinis sans espace, éternels sans durée,
Univers d'univers affranchis du chaos,
Où s'affirme, en créant, la Pensée incréée
Dans la sérénité de l'absolu repos.

V

Je dois mon plus beau rêve à ta longue indulgence,
Enfant qui fus plus près de Dieu par ta bonté
Que moi dans mes assauts à la divinité.
Silence, enfant! prions... adorons en silence.

JOSEPH BOURGEAUX.

DE COPENHAGUE A OSLO

Warnemünde... Vous laissez l'Allemagne derrière vous. Le ferry-boat entraîne le train dans lequel vous êtes monté à Paris et qui vous conduit vers le Danemark. Et soudain le décor change. Comme par miracle.

D'abord le décor matériel : sur les tables de la salle à manger, les « smörrebroede » (vous savez que ce sont les sandwichs les plus variés, à la viande, au poisson, aux œufs, aux légumes; il y en a de cinquante sortes au moins, au Danemark), bouquets, dirait-on, plutôt que des mets, tant les Scandinaves ont l'art de « présenter » leur cuisine. Après la lourde atmosphère germanique, de la gaieté : une gaieté qu'aujourd'hui nous ne pouvons croire morte pour longtemps; que nous attendons de voir renaître; si proche de la nôtre en temps ordinaire...; et qui marque nettement le caractère danois.

Quant au paysage, on le dirait peint avec les couleurs de la porcelaine de Copenhague : du gris, du blanc; et toutes les gammes de blanc et de gris. Whistler ne disait-il pas : « Il faut être coloriste pour savoir admirer cette palette-là, si subtile, et en outre si riche! »

Gjedser. Et puis, au soir, Copenhague.

N'attendez pas de moi une description de cette capitale grouillante de vie, dont le « Streu », rue la plus commerçante, où l'on se presse pendant la nuit autant que pendant le jour (d'où son nom : « streu », pour désigner le mouvement du fer à repasser), et la longue, la sinueuse promenade de Langelinie où vous accueille la petite sirène d'Andersen, semblent les deux pôles, tandis que le quartier de la Bourse, cette autre sirène avec sa che-

velure verdâtre, et le marché aux poissons blotti sous les écailles innombrables, symbolisent le passé de Copenhague. Un passé dont les souvenirs remontent en foule, comme en ce moment m'assaillent mes premières impressions en terre danoise. Je laisse de côté le « Copenhague nocturne », les cabarets, les théâtres... Il me semble, à évoquer le plaisir, que je déchirerais certaines plaies, et que d'abord je me ferais mal à moi-même.

Plutôt, j'entends en moi l'écho des paroles que me disait il y a cinq ans un des députés du parti conservateur, tandis que nous venions de prendre congé du Président du Conseil danois :

— Nous sommes quelques-uns — trop peu! — à nous inquiéter des progrès grandissants du socialisme ici. L'on dirait qu'une propagande néfaste encourage ces progrès, qui doivent servir une cause étrangère (il ne citait aucun pays, mais nous nous comprenions à demi-mot). Sans doute, nous sommes essentiellement démocrates, et je m'en réjouis. Nous approuvons les réformes sociales qui peuvent contribuer au bien-être des ouvriers et des paysans. Je viens de vous parler longuement de nos Coopératives agricoles : on ne saurait trop en développer le rythme, mais ce qui m'occupe, voyez-vous, c'est l'idéologie qui mène, dans la coulisse, à une autre évolution... Méfions-nous toujours de ces théories d'apparence saines... mais si dangereuses. Chez nous, songez donc, tout s'est fait avec calme jusqu'à présent; dans le calme; nous sommes des nordiques, et par conséquent nous aimons l'équilibre : les Révolutions mêmes se sont faites avec calme au Danemark!...

Et à nouveau il m'exprimait son angoisse pour l'avenir. 1935-1940... Les graves événements du mois dernier lui ont donné raison. Terriblement.

Comme, afin de prendre un autre chemin, je lui disais alors ma joie d'entendre ce rire qui fuse de toutes parts là-bas, il répliqua :

— Si nous rions facilement, et de bon cœur, c'est que nous avons la conscience pure.

Et le lendemain, un illustre marin danois (je ne cite

pas son nom : à quoi bon attirer l'attention ennemie sur tel de nos amis particulièrement dévoués à la France!...), m'accompagnant à Elseneur, me montrait avec une émouvante simplicité le cimetière qui domine la mer juste en face de la côte suédoise : dix-sept tombes, dont seize contiennent la dépouille de soldats français morts de la grippe espagnole pendant l'autre guerre; la dix-septième? celle du médecin danois qui, sans les avoir abandonnés un instant, mourut enfin lui-même par contagion, après avoir fermé les yeux au dernier de nos compatriotes...

— Voyez, on les a couchés là, le visage tourné vers la France, me dit-il plus bas. Et il était ému autant que moi-même, en refaisant ce pèlerinage pour la centième fois.

Mais revenons aux confidences de l'homme politique danois :

— On dit : « La Scandinavie », mais il y a autant de différence entre Suède et Norvège qu'entre Norvège et Danemark, ou Danemark et Suède. Nous sommes frères, peut-être, mais on peut ressembler à tel de ses ascendants et non à tel autre. Cela est vrai pour les peuples comme pour les particuliers. Il est une formule que j'aime assez pour typer les Scandinaves, celle qui nous compare à l'arbre national de nos pays. Le Danois, c'est un hêtre, c'est-à-dire un bourgeois; le Suédois aristocrate, un bouleau; et le Norvégien paysan, rude, vaillant, un sapin, poussant à même le roc s'il le faut.

Et je ne puis m'empêcher de citer encore ce mot du député Jutlandais :

— Si la France nous est particulièrement chère, c'est aussi qu'au cours des siècles, nous n'avons jamais été en guerre avec elle...

★

Odense : la patrie d'Andersen. Le « recteur » du lycée me conduit à travers les ruelles de la ville. Maisons basses. Toits solides, semblables, à cause de leurs tuiles vernissées, à ceux de notre sud-ouest.

Nous entrons dans la demeure où vécut le conteur fée-

rique, heureux et malheureux, aimé des humbles, des enfants, des hommes... sinon des femmes. Il était laid, pour ceux qui ne savent pas distinguer la vraie beauté. Incarnation du Danemark, il souriait de toutes choses, même de celles qui auraient fait pleurer d'autres habitants de notre triste planète; il savait voir le bon côté des événements comme des humains. Indulgent, compréhensif, tendre.

Il habitait presque en face d'un des beaux hôtels d'Odense, devenu « Fondation pour dames nobles ». Ah! comme il a dû souvent s'arrêter devant ces murs derrière lesquels il se passa tant de petits drames, tant de tragi-comédies domestiques; et combien de contes Andersen n'a-t-il pas rêvés en imaginant ces drames tragicomiques, mais qu'il n'a pas écrits par simple discrétion!

Un détail frappe dans la chambre du poète : toute cette blancheur, cette candeur... Lit blanc, sièges blancs, rideaux blancs, murs blancs, tout est blanc... Sa mère n'était-elle pas blanchisseuse, et ne tenait-il pas d'elle le goût de cette pureté liliale?

« Qui sait! disait un jour Ibsen, ce blanc peut-être a influencé sur son génie... »



Et puis, après le Seeland et la Fionie, entrons en Jutland : c'est ici surtout que nous verrons les forêts de hêtres, et les paysages amples, musicaux. Villes au nom chantant, Aarhus, Randers, patrie du saumon, Aalborg, Viborg où l'on sacrait les rois dans cette cathédrale de proportions très amples et strictes... Fiords qui ne ressemblent pas à ceux de Norvège; côtes découpées selon des desseins que l'on dirait préétablis, tant « la nature ici sait composer » (je cite encore un beau mot de Whistler à Wilde).

Et il me plaît de terminer par ce détail qui n'en est pas un : à Viborg, avant la séance que je donnais dans la salle des Fêtes, on me conduit à l'hôtel — merveilleusement confortable comme toujours au Danemark —, l'on me prie d'ouvrir la fenêtre et de venir sur le bal-

con. (Il faisait glacial : j'hésitais à le faire, et me demandais la raison de cette offre...) J'obéis. Et aussitôt la musique militaire joue pour moi — c'est-à-dire plutôt pour « celui qui arrivait de France » — la plupart de nos marches dont *Sambre-et-Meuse* est le modèle... Avec quel entrain, quelle ardeur! L'officier supérieur qui était à mes côtés me regardait... Et le peuple massé dans la rue applaudissait avec enthousiasme. Alors je ne regrettai point d'avoir bravé le froid, vous vous en doutez...

Ne quittons pas le Danemark sans évoquer la belle légende que me conta le gardien du château d'Elseneur. L'on dit que dans un souterrain vit le vieux roi, assis sur une table de pierre, et dont la barbe s'est pétrifiée avec la table : le jour où le Danemark sera en grand danger, le roi cassera la table de pierre; et, en redevenant libre, libérera sa patrie...

★

Et nous voici en Norvège. Je ne puis m'empêcher de conter d'abord la jolie histoire franco-norvégienne que voici. C'était en 1906. Le roi Haakon et la reine Maud étaient à Paris, et le président de la République, M. Fallières, voulut faire à ses hôtes illustres les honneurs de Versailles. Calèche à la Daumont. Toute la pompe dont la France républicaine a gardé la tradition plusieurs fois séculaire. L'éminent préfet de Seine-et-Oise, M. Autrand, qui fut ensuite préfet de la Seine, n'avait rien épargné pour que la promenade fût charmante. Mais sur un ponceau qui mène au petit Trianon, l'un des chevaux fait un écart. Le postillon, désarçonné, tombe dans l'eau. Grand émoi.

Le Roi descend de voiture le premier, afin de s'assurer que l'homme n'est pas en danger... On le sent plein d'humanité; ami du peuple. La Reine, anglaise flegmatique, demeure plus calme. Et l'on peut parfaitement noter la différence des deux caractères. Fallières tient, si l'on peut dire, le juste milieu. Et, bonhomme, il répond, quand le roi se désole de voir le postillon ramené à terre, noir de boue :

— « Excusez-le, Sire : on n'a pas changé l'eau depuis Louis XVI... »

Et dans la Daumont qui reprend le chemin de Trianon, c'est déjà la triple Alliance, Angleterre, France, Norvège, qui s'installe...

Pour nos alliés de 1940, le nord de leurs pays est la retraite des lutins, des esprits malins, des sorcières et des enchanteurs. Les « Trolls » ont d'ailleurs leur fiord. Au contraire, le sud, plus souriant, est le domaine des dieux bienfaisants. Ces fiords s'avancent parfois si profondément dans les terres qu'il faut naviguer un ou deux jours pour arriver jusqu'au fond.

Cent soixante mille îles...

Climat : certes, il faut de rudes nerfs pour supporter les caprices du temps. Et si j'aborde ce chapitre, c'est qu'il est essentiel quand l'on veut comprendre et le caractère et l'art de la Norvège. Avez-vous pensé aux répercussions du soleil de minuit sur la mentalité des hommes, par exemple? Après des nuits sans jour, des jours sans nuit! Je me souviens avoir été photographié « en instantané », à une heure et demie du matin, sur l'eau : il faisait aussi clair qu'à midi, et pourtant le soleil n'était pas plus ardent que la lune.

Se coucher pendant les mois d'été? Personne n'y songe là-bas; on aura tout loisir de se reposer durant le long hiver.

On comprend l'héroïsme d'un Nansen ou d'un Amundsen, vainqueurs du pôle, la psychologie d'un Ibsen ou d'un Bjoernson, quand on a vécu quelque temps au pays de Grieg... Et la capacité de résistance physique du peuple; de ce peuple taillé à coups de serpe comme ses montagnes et ses fiords.

A côté de menées socialistes qui ont peut-être entraîné parfois la Norvège — comme aussi le Danemark — plus loin qu'elle ne pensait, d'abord, et dangereusement frôlé l'idéologie communiste, combien de créations généreuses à l'honneur des descendants des guerriers vikings! Tout citoyen qui n'a pas de fortune ou personne pour subvenir à ses besoins n'a-t-il pas droit, à l'âge de 70 ans, à

une pension d'Etat? La femme qui travaille, grâce à l'assurance-maternité, ne peut-elle pas se consacrer à l'éducation de son enfant, et être affranchie des soucis du pain quotidien? La mère d'un bâtard n'est-elle pas obligée de nommer le père, dont le petit peut ensuite porter le nom et de recueillir l'héritage? Quant à l'éducation même des Norvégiens, elle explique leur besoin de liberté, leur horreur de tout ce qui peut ressembler à une dictature ou à une illégalité, même d'apparence légale.

Amour aussi de la liberté d'autrui, ce qui est plus rare, convenez-en... Johan Bojer me citait ce mot charmant du grand Bjoernson, dont la foule attendait un soir l'arrivée à Bergen pour l'accueillir avec enthousiasme. Trois heures de retard, à cause d'une tempête en mer. Et le célèbre dramaturge, confus, s'écrie, tout de suite, en pensant aux travailleurs fatigués d'avoir veillé pour lui :

— « Merci! merci! mais vite allez dormir! »

★

Bergen. Les maisons hanséatiques, et le Quai des Allemands. Les commerçants germains n'avaient pas le droit de se marier là-bas : on redoutait leur union avec des Norvégiennes...

J'ai cité Bojer tout à l'heure (comment ne pas le faire dès qu'on évoque la Norvège, lui qui l'a décrite mieux qu'un autre?) :

— « Notre caractère? me dit-il un jour dans sa villa de Hvalstad, près du fiord d'Oslo : d'abord l'honnêteté; et puis la fidélité; ajoutez-y le courage. Mais cela, c'est si naturel, n'est-ce pas? »

La fidélité, oui : j'ai vu dans la loge de bois où travaille le romancier (et qu'il s'est construite lui-même), seul ornement au mur, la cuillère et la fourchette avec lesquelles ses parents nourriciers — il était orphelin — lui donnaient la becquée.

— « Ils s'étaient tant privés pour moi! En regardant ces modestes instruments, je suis toujours demeuré dans la bonne voie. »

C'est lui qui me disait aussi, à propos de questions politiques :

— « Nous n'avons jamais été plus amis avec les Suédois que depuis notre séparation.

Et soudain, en revoyant par la pensée sa fille et ses amies, allant ce jour-là sans chapeau par les rues de la capitale, je me demande si cette fois la mode parisienne n'est pas venue de nos nouvelles alliées...

★

Passant de la Suède aux barbares qui proposent de la « protéger » aujourd'hui, je me rappelle cette remarque charmante d'un autre maître-écrivain de Norvège, Hamsun :

— « Si l'on a cru Ibsen obscur en Europe, c'est à cause des commentaires allemands dont on l'a étouffé... D'ailleurs il n'est pas spécifiquement norvégien, il est trop « jardin cultivé », tandis que Bjoernson est le Norvégien, abrupt comme notre pays. »

De ce peuple de marins, de pêcheurs, de montagnards, il n'est qu'à regarder l'enfance pour comprendre sa grandeur, et quand à Noël chaque bambin s'en va planter quelques sapins, — « nous appelons cela : *habiller la montagne* », — l'on sent que Norvège et Norvégiens ne font qu'un, cadre et tableau, décor et personnages.

Aussi l'on ne m'en voudra pas de terminer par ce trait : j'étais chez l'ancien chambellan du roi; le noble vieillard me voyait abîmé dans la contemplation de son cabinet de travail, de son salon, de sa salle à manger; partout des photographies de nos chefs militaires, de Joffre à Foch, de Pétain à Galliéni, Mangin, Gouraud :

— « Oui, j'ai besoin d'être entouré de tous ces visages. Et comme je n'ai pas de photographies d'eux, excusez-moi, j'ai découpé dans *L'Illustration* ces images, qui suffisent à me les rappeler... C'est l'essentiel, n'est-ce pas? »

Et souriant, il me tendit les mains.

CHARLES OULMONT.

REVUE DU MOIS

LITTÉRATURE

Adrien Huguet : *Une prétendue victime de Molière. Le marquis de Soyecourt ou le Chasseur des Fâcheux*, Eu, Imprimerie du Messager Eudois. — Colonel Herbillon : *Anne d'Autriche, reine, mère, régente*, Jules Tallandier. — James V. Rice : *Gabriel Naudé*, 1600-1653, Baltimore, The Johns Hop Kins Press; Paris, Les Belles Lettres (ouvrage en anglais). — Jérôme W. Schweitzer : *Georges de Scudéry's Almahide. Authorship, analysis, sources and structure*, Baltimore, The John HopKins Press; Paris, Les Belles Lettres (ouvrage en anglais). — Revues.

Avec beaucoup de regret, nous avons appris la mort d'Adrien Huguet, l'un de nos écrivains de province dont sa province et la France elle-même se pouvaient le plus enorgueillir. Savant consciencieux, actif et zélé, il s'était voué à l'étude de l'histoire et de la littérature picardes et avait enrichi l'une et l'autre de ses nombreuses découvertes dans les archives nationales, départementales, communales aussi bien que dans les minutiers de notaires. Il appartenait à cette école, si clairsemée aujourd'hui, d'érudits passionnés de vérité qui ne ménagent pas leur peine pour débarrasser notre histoire des légendes dont elle reste encombrée. Dans ses livres, il appuyait tous ses dires de références solides, et l'on prenait vite le sentiment, à lire leurs pages vives et colorées, que leur auteur méritait à la fois confiance pour son honnêteté et ses scrupules scientifiques, admiration pour ses dons de styliste et d'artiste.

Fortement attaché à son terroir, Adrien Huguet publiait périodiquement, dans les journaux amiénois et abbevillois, de remarquables articles sur toutes sortes de questions intéressant ce terroir. Il collaborait, d'autre part, à plusieurs de

ces revues savantes (*Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, Bulletin de la Société d'émulation d'Abbeville* en particulier) que les pouvoirs publics, ignorant leur valeur et leur intérêt historiques, laissent injustement, sans les secourir, végéter dans la pauvreté. Il eut aussi l'occasion de donner, au *Mercure de France,* quelques proses où les lettrés purent mesurer la variété de ses connaissances. Il était membre de l'Académie d'Amiens.

Nous avons, dans plusieurs fascicules de la dite revue, commenté, comme il convenait, ses œuvres, au fur et à mesure de leur apparition. Parmi elles, figure un considérable travail, en deux volumes in-8°, consacré à *Saint-Valéry-sur-Somme* (cité natale d'Adrien Huguet) *de la Ligue à la Révolution* (1589-1789), travail d'une grande richesse d'information et que l'on peut comprendre dans la douzaine de monographies de villes qui font honneur à l'histoire locale. On y rencontre aussi une magistrale biographie du *Marquis de Cavoie,* grand maréchal des logis de la maison du roi Louis XIV, qui tint une place éminente dans le cœur de ce monarque, et un gros volume sur *Jean de Poutrincourt, fondateur de Port-Royal en Acadie, vice-roi du Canada (1557-1615),* qui relate, d'après des pièces originales jusqu'alors inconnues, la geste héroïque de ce précurseur de la colonisation française en Amérique. D'autres études d'Adrien Huguet (une soixantaine environ) apportent, en outre, des documents inédits sur les mœurs et coutumes d'autrefois, sur Jeanne d'Arc, Ronsard, Voiture, Suzanne d'Aumale, maréchale de Schomberg, et autres personnages d'origine picarde ou bien se rattachant à la Picardie par quelques incidents de leur carrière.

Adrien Huguet s'intéressait, avec un égal bonheur, aux différentes époques de notre histoire. Il marquait cependant une prédilection au XVIIe siècle. A l'heure de sa mort, il corrigeait les épreuves d'une copieuse brochure : **Le Marquis de Soyecourt ou le Fâcheux de Molière,** brochure qui vient de paraître et qui met en lumière, avec l'aide de nombreuses pièces inédites, la figure pittoresque d'un courtisan choyé de Louis XIV.

Avant la publication de ce travail, on voyait ce marquis

passer, comme une ombre, à travers les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, quelques mémoires et gazettes. On ne savait à peu près rien de lui si ce n'est que, lors des fêtes de Vaux, le roi, après avoir entendu les *Fâcheux*, suggéra à Molière l'idée d'introduire, dans sa farce, en lui désignant Soyecourt, un type particulier de fâcheux, le fâcheux passionné de chasse et en parlant à tout propos. Or, Adrien Huguet nous apprend que le comédien, pour satisfaire Sa Majesté, eut l'audace de demander au marquis les termes de vénerie dont il avait besoin pour le peindre dans l'exercice de son ridicule et qu'il le mit ainsi dans la situation de collaborer à son propre persiflage.

Voilà un détail savoureux, d'autant plus savoureux que Soyecourt ne se reconnut point sous les traits de Dorante le chasseur, que Molière incarna en personne. Dans la suite de sa brochure, Adrien Huguet, dresse de pied en cap son héros, nous retrace sa carrière et ses mœurs. Il montre que Maximilien de Belleforière, marquis de Soyecourt, issu d'une noble et antique lignée d'hommes d'épée et de magistrats picards, riche et fastueux, fut un joyeux drille. Epicurien et sceptique, il fréquenta assidûment, dans sa jeunesse, les cabarets où se réunissaient les esprits forts et les bons biberons. A la cour, il était fort apprécié comme homme de bel air; rarement le roi donnait un ballet sans lui confier quelque rôle difficile de danseur.

Soyecourt aimait la poésie; volontiers il se faisait le mécène des poètes; il protégeait également les comédiens, les comédiens italiens surtout; il fut, dit-on, l'ami de Biancolelli, de sa femme, Ursule Cortezzi, et de leur fille, la célèbre Colombine. Grand trousseur de cottes, le marquis passa longtemps pour l'homme de France le plus vigoureux au déduit, et il fut généreusement chansonné pour ses retentissantes aventures galantes. Friand de la lame, il enfreignit plusieurs fois, à ses risques et périls, les édits contre les duels; mais il se fit pardonner son indiscipline en donnant sans mesure de sa personne sur les champs de bataille. Ses actions d'éclat lui valurent le grade de maréchal des camps et armées du roi et le gouvernement de la citadelle de Rue, alors place forte importante. Dans la suite, il troqua la casaque militaire

contre le justaucorps de courtisan, exerça les fonctions de maître de la garde-robe de Louis XIV qui lui donna, en 1669, la charge, bien due au chasseur des *Fâcheux*, de grand veneur de France.

Ainsi, grâce aux recherches patientes de son biographe, Soyecourt, dont les railleries de Molière et celles du rimeur anonyme de la *Chanson des Feuillantines* avaient entouré la mémoire d'un mauvais renom, nous apparaît, en définitive, comme un personnage digne d'estime, trop prolixe, voilà tout, sur le chapitre de la chasse. En véritable historien, distribuant judicieusement, avec son impartialité coutumière, l'éloge et le blâme à son dernier héros, Adrien Huguet nous permet de reconnaître en celui-ci beaucoup mieux qu'une figure burlesque de théâtre.

Retraçant, dans un gros livre, récemment paru, la vie d'**Anne d'Autriche,** M. le colonel Herbillon réussit-il, de son côté, à garder, au cours de ce travail, la neutralité qui s'impose à l'historien? On n'en est pas tout à fait convaincu après la lecture de ce livre. M. le colonel Herbillon s'est laissé prendre au charme de la charmante Majesté qui lui souriait de l'extra-monde. Emu de pitié pour son destin souvent malheureux, il désapprouve, avec un visible regret et non sans invoquer des circonstances atténuantes, ses actes blâmables et se fait, dans la deuxième partie de son étude, délibérément son apologiste. Pour lui, Anne d'Autriche doit compter au nombre des grandes reines de France. Voire!

La tâche biographique de M. le colonel Herbillon était fort lourde. Il s'est consciencieusement appliqué à la remplir, enregistrant et commentant tous les faits notables d'une carrière fort embrouillée sans chercher cependant à en révéler de nouveaux. De sa documentation on peut dire qu'elle est restée succincte. Il ne semble pas avoir dépouillé, en effet, aux archives du ministère des Affaires étrangères, les dossiers France, Espagne et Pays-Bas qui doivent contenir maints papiers intéressant Anne d'Autriche et son milieu. Il a d'autre part négligé de consulter les écrivains du temps de Louis XIII, poètes et romanciers surtout, qui consacrèrent de nombreuses poésies et proses à cette reine. Parmi les livres qu'il donne comme références, quelques-uns se signa-

lent par leurs idées préconçues plutôt que par leur valeur historique. On ne voit point figurer, au nombre de ces livres, *Le Cœur de la reine* de M. Paul Robiquet, travail dont la sincérité offusqua les esprits timorés lors de son apparition, non plus que maints autres ouvrages dont nous ne pouvons, faute de place, fournir la liste.

Ceci dit, ajoutons que le volume synthétique de M. le colonel Herbillon, bien équilibré dans toutes ses parties, écrit avec aisance dans une langue alerte et plaisante, présentant avec clarté des intrigues souvent très obscures, donnera grand plaisir de lecture aux amateurs d'histoire pathétique qui ne se soucient point de nouveautés et de documents inédits.

Car l'existence d'Anne d'Autriche fut singulièrement parsemée de tristesses et de drames. A peine âgée de quatorze ans, elle vint en France, heureuse d'échapper aux sombres cérémoniaux de la cour d'Espagne qui faisaient des infantes de mélancoliques recluses. Elle espérait trouver, en Louis XIII, un prince galant, empressé à lui plaire, sensible à sa beauté. Elle trouva un jouvenceau courtois, mais renfrogné qui lui fit, pendant plusieurs années, des visites quotidiennes sans jamais manifester le désir de consommer le mariage. Elle le vit, avec déplaisir, vivre presque exclusivement dans l'intimité du duc de Luynes, son favori, témoigner à la femme de celui-ci une attention trop marquée et même s'éprendre, à son nez, de Mlle de Maugiron, l'une de ses filles d'honneur. Offusquée de recevoir si peu de témoignages d'affection, car elle était de nature tendre et disposée à devenir plus amante que reine, elle le fut plus encore quand son singulier époux lui enleva brutalement ses confidentes espagnoles et mit, à la tête de sa maison, la duchesse de Luynes, alors exécrée d'elle.

Elle avait, après trois ans de mariage, à peu près renoncé à tout espoir de devenir femme et de donner un dauphin à la France, lorsque le duc de Luynes, redoutant que Louis XIII ne s'amourachât de quelque intrigante susceptible d'anéantir son crédit, mena, quasi de force, Sa Majesté dans le lit conjugal. Dès lors, Anne d'Autriche connut les seuls moments d'intimité que son triste époux lui devait procurer en ce monde. Ayant pris du goût pour elle, le roi lui prodiguait les gentil-

lesses, l'admettait au Conseil et l'initiait aux affaires d'Etat.

Par malheur, cette douce concorde entre les deux conjoints ne dura guère plus d'un an et demi. En 1620, la reine-mère, Marie de Médicis, réconciliée avec son fils, reparut à la cour, avec la ferme intention de reprendre, sur le faible esprit de celui-ci, une influence prépondérante. Après la mort du duc de Luynes (1621), qui contrariait ses ambitions, elle eut vite fait d'acquérir cet ascendant; elle siégea à son tour au Conseil d'où Anne d'Autriche fut écartée; elle fit, en outre, entrer au ministère son protégé, le cardinal de Richelieu, avec l'aide duquel elle espérait conduire les destinées du royaume.

Il faut bien le dire, Anne d'Autriche offrait déjà ce type parfait de femme passive, d'intelligence médiocre, sans énergie ni volonté réfléchie qu'elle présentera toute sa vie. Incapable de prendre des initiatives, elle subissait aisément des influences. Le roi se refusant à être son guide, elle se lia d'amitié avec la duchesse de Luynes, plus tard duchesse de Chevreuse, la personne la plus capable de la mener à sa perte par le double chemin de la galanterie et des conspirations.

Elle tomba bientôt sous la domination complète de cette séduisante brouillonne qui lui promettait sans doute de chasser, de l'entourage du roi, la reine-mère et le cardinal, et de lui rendre le cœur de ce prince. Perspective attirante! Sous la conduite de sa conseillère, experte en œuvres d'amour, Anne d'Autriche, privée d'amour, commit, par malheur, la faute de s'éprendre du duc de Buckingham et de lui permettre de singulières privautés. La voilà dès lors à jamais chassée du cœur royal qu'elle voulait ressaisir. Belle manœuvre, en vérité. Elle ne tarda pas, toujours conduite par son mentor en jupons, à commettre une plus grave sottise. Elle épousa sa haine contre le cardinal de Richelieu, lequel eût volontiers vécu en bonne intelligence avec elle. Elle participa, de ce moment, à toutes les conjurations contre le ministre. Après la fameuse affaire du Val-de-Grâce, qui révéla sa collusion criminelle avec l'étranger, elle dut subir les pires humiliations pour éviter d'être répudiée.

Voilà de quoi nous donner une belle idée de cette grande

reine. Mais, nous dit M. le colonel Herbillon, Anne d'Autriche répara, dans la deuxième partie de sa vie, ses erreurs de la première. Or, quels actes de gouvernement accomplit-elle, Louis XIII disparu de ce monde? Elle fait annuler par le Parlement le testament politique du défunt, qu'elle avait juré de respecter; elle dilapide l'argent du trésor entre les mains de ses anciens amis les conspirateurs, et il semble que ses gaspillages nécessitèrent, dans la suite, la création de lourds impôts qui, mécontentant le peuple et le Parlement, provoquèrent le soulèvement de la Fronde. Elle se lia enfin, avec Mazarin, d'une liaison équivoque où M. le colonel Herbillon discerne discrètement un peu d'amour.

Toute sa politique personnelle consistera désormais à maintenir au pouvoir l'homme qu'élut son cœur, en des conjonctures obscures, peut-être du vivant de Louis XIII. Voyait-elle en lui un personnage intègre, seul capable de conduire le destin de la France? On a peine à le croire. De la futile intrigante qu'elle était, elle ne pouvait guère s'être transformée en femme de tête et d'affaires. A la vérité, avec le cardinal, Anne d'Autriche reprit ce rôle de femme passive et molle qu'elle avait tenu sous la gouverne de Mme de Chevreuse et qui lui convenait à merveille. Mazarin administrait et, par bonheur pour elle, administrait fort bien. Elle sanctionnait ses actes; il n'apparaît guère qu'elle les inspirât. Elle fermait les yeux sur ses vols : l'amour les lui faisait prendre pour de justes rétributions. Quand, pendant la Fronde, elle intervint, par aventure, de son propre chef, ce fut, presque toujours, pour envenimer les rapports de la cour avec les rebelles. Mazarin, habile diplomate, non Anne d'Autriche, consolida la couronne sur le front de Louis XIV.

Si nous ne considérons pas Anne d'Autriche comme une grande reine, nous découvrons, du moins, en elle, une femme de goût. Elle aimait le faste, les beaux meubles, les beaux tableaux, les objets d'art, et Philippe d'Orléans, son second fils, tiendra d'elle cette hérédité artistique. L'inventaire de ses biens, publié par deux érudits dont le second ignora la trouvaille du premier, est resté inconnu de M. le colonel Herbillon. C'est dommage. Il lui eût appris que son héroïne assagie, éduquée sans doute par Mazarin, grand col-

lectionneur, vivait, entourée de merveilles, dans son appartement particulier.

Avant son accession au ministère, Mazarin, que l'on connaît encore fort peu en dehors de son action politique, assemblait déjà des curiosités et richesses de toutes sortes. En 1640, il acheta l'Hôtel Tubeuf pour y installer à l'aise sa riche bibliothèque. Trois ou quatre ans plus tard, il prenait à son service, en qualité de bibliothécaire, **Gabriel Naudé,** donnant ainsi à ce dernier les moyens de vivre paisiblement et de sortir de l'ombre; mais l'homme, peu intrigant, ne sut point exploiter la protection d'un maître puissant pour atteindre la célébrité.

A cette heure, bien que l'on voie son nom souvent figurer dans les lettres et autres écrits de savants notoires de son temps, Gabriel Naudé n'est guère plus connu que des spécialistes du grand siècle. Il méritait pourtant un meilleur sort posthume, ne fût-ce que pour la diversité de ses connaissances d'humaniste et la hardiesse de ses idées. M. James V. Rice l'a compris qui vient, après une consciencieuse étude de sa vie et de son œuvre, de lui consacrer une substantielle thèse de doctorat, un peu touffue peut-être, mais nourrie d'une abondante documentation et qui servira sa mémoire.

De ce bon travail, il ressort que Naudé, parisien, né le 2 février 1600, fit de solides études au collège d'Harcourt et sortit de ce collège façonné au scepticisme par ses maîtres de philosophie. Libéré de la scolastique, il entra à la Faculté de médecine en compagnie de Guy Patin, son plus ancien ami, et s'intéressa à la politique, de même qu'aux superstitions et aux sciences hermétiques qui florissaient de son temps. Il éprouva de bonne heure la démangeaison d'écrire. Dès 1620, ami de l'ordre à une époque où il ne régnait guère, il lança, en réponse aux pamphlétaires qui attaquaient le duc de Luynes et excitaient les passions populaires, un opuscule intitulé *Marfore ou Discours contre les libelles.* Trois ans plus tard, il se signalait de nouveau à l'attention en combattant, dans une *Instruction à la France sur la vérité de l'Histoire des Frères de la Rose-Croix,* les impostures d'une secte de charlatans qui, nouvellement

parue en France, y faisait grand bruit et gagnait des prosélytes en spéculant sur la crédulité publique.

Entre temps, souffrant sans doute d'impécuniosité, il était entré, à titre de bibliothécaire dans la maison du président de Mesme. Il y séjourna sans doute de façon intermittente, car on le voit, en 1624, en Italie d'où il rapporta et publia, l'année suivante, le plus curieux de ses ouvrages : *Apologie pour tous les grands hommes faussement soupçonnés de magie.* Quittant définitivement, en 1626, le toit du président de Mesme où il avait appris son futur métier de bibliographe, il crut devoir condenser, à l'usage du public, dans un *Avis pour dresser une bibliothèque* (1627) ses connaissances d'une science alors à l'état primitif.

Ses ouvrages n'étaient pas restés inaperçus. Avant la trentaine, il passait pour un lettré de qualité et il entretenait des relations suivies avec les Gassendi, les Peiresc, les Du Puy et autres érudits. Revenu bientôt en Italie, à Padoue d'abord où il reprit ses études de médecine, puis à Rome où il entra au service des cardinaux Bagni et Barberini, il s'y rendit assez célèbre, dans les milieux de doctes, pour être agrégé à trois académies, dont celle, fameuse alors, des Humoristes.

Cependant, toujours s'instruisant, élaborant livre sur livre, il préparait, après un séjour de douze ans au delà des Alpes, son retour à Paris. En mars 1642, au dire de M. Rice, peut-être parce qu'il avait publié des *Considérations politiques sur les coups d'Etat* qui approuvaient la politique du cardinal de Richelieu, celui-ci l'appela auprès de lui et lui confia le soin d'administrer sa bibliothèque. Par malheur, la mort du cardinal l'empêcha de vivre dans l'intimité d'un homme qui traitait généreusement les gens de plume. Cette mort le contraignit, comme nous le disons plus haut, à prendre les fonctions de bibliothécaire de Mazarin.

Il reçut, ce semble, de ce dernier, qui l'obligeait à courir le monde à la recherche de manuscrits et de livres rares, un traitement peu conforme à ses services et à sa valeur. Il ne s'enrichit pas sous ce patron liardeur qui récompensait son travail en lui attribuant les maigres revenus de petits bénéfices ecclésiastiques. Il vivait chichement et

trouvait tout son plaisir à réunir autour de lui, dans sa maison de Gentilly, quelques savants de ses amis. Il demeura fidèle à Mazarin pendant les tristes années de la Fronde. Il s'efforça, par tous les moyens en son pouvoir, d'empêcher la vente de sa bibliothèque dont il avait conservé la garde et il en sauva ce qu'il put en sauver en sacrifiant ses économies. Il combattit de la plume en faveur du cardinal exilé. Dans un énorme volume dialogué, connu sous le nom de *Mascurat* et qui porte le titre de *Jugement de tout ce qui a esté imprimé contre le cardinal Mazarin*, il examina plusieurs centaines de mazarinades parues d'avril 1648 à la fin de 1649, réfutant leurs erreurs, sottises, méchancetés.

Privé de toutes ressources par la dispersion des biens de Mazarin, Naudé, en 1652, accepta de succéder au docte Vosius, comme bibliothécaire de Christine de Suède. Il fit le pénible voyage de Stockholm, mais il ne put trouver la tranquillité dans une cour où les Français subissaient les vexations des nobles suédois jaloux de leur prestige. Dès l'année suivante, il s'embarquait pour la France et mourait, le 29 juillet 1653, avant d'avoir atteint Paris.

A travers la quarantaine d'ouvrages qu'il laissa à sa mort, ouvrages touffus, tantôt écrits en français et hérissés de citations grecques et latines, tantôt écrits en latin d'un style un peu lourd, M. James V. Rice s'est efforcé de démêler sa vraie attitude philosophique. D'après les dires de ce dernier, si, bien avant Descartes, Naudé réclama, dans son *Instruction à la France sur la vérité des Frères de la Rose-Croix*, en matière de philosophie, de science, d'histoire et même (implicitement) de foi, le droit au libre examen et, au surplus, celui de rejeter l'erreur démontrée par la logique et la raison, il n'appartint cependant pas, comme on l'a cru, aux groupes du libertinage, sauf sur ce point de doctrine. Sur tous les autres points, il s'éloignait d'eux; disciple de Montaigne et de Charron, sceptique de tendance, il ne poursuivait point, comme les libertins, le renversement des servitudes sociales. Nous l'avons vu, en effet, soutenir, dans ses *Considérations* précitées ainsi que dans le *Mascurat*, la politique de Richelieu et de Mazarin qui tendaient à fortifier la monarchie dans son absolutisme. Il ne discutait pas le principe monar-

chique, il l'exalta, au contraire, dans son *Addition à l'histoire de Louis XI.* Fut-ce par conviction, parce qu'il était homme d'ordre, ou par intérêt, ou par crainte? On ne le sait. Il exprimait trop souvent sa pensée en formules vagues, d'une interprétation malaisée. On peut, dans tous les cas, l'envisager comme un personnage de tendance libérale, mais prudent, fidèle aux traditions, jugeant les problèmes spirituels et sociaux avec circonspection et mesure, comptant, comme son ami, La Mothe-Le Vayer, au nombre des idéologues qui travaillaient en faveur de la libération des esprits en évitant d'entrer ouvertement en conflit avec l'ordre établi.

Il nous reste peu de place pour signaler, comme elle le mérite, une autre thèse de doctorat, venue également de l'Université de Baltimore, université où l'on s'efforce avec bonheur de faire connaître aux Français, qui la dédaignèrent trop longtemps, l'histoire véridique de leur littérature secondaire du grand siècle. M. Jérôme W. Schweitzer a consacré cette thèse, fondée sur une documentation variée et de bon aloi, à l'**Almahide de Georges de Scudéry.**

Ce roman, aujourd'hui profondément ignoré, lu seulement par de rares curieux disposant de patience et de loisirs, parut, entre les années 1660 et 1663, en huit volumes in-8° et attira si peu l'attention que son auteur, mort en 1667, le laissa inachevé. On a longtemps cru qu'il était dû à la collaboration de Scudéry avec sa sœur Madeleine. M. J. W. Schweitzer établit, à l'aide d'une argumentation qui paraît pleine de logique, que l'écrivain matamore l'élabora, en réalité, avec le concours de son épouse, Marie-Madeleine de Martin-Wast, épistolière à la plume allègre, précieuse chimérique aussi qui, selon Tallemant, « mourait d'envie de travailler à un roman ».

L'ouvrage, visiblement inspiré de l'*Astrée,* mélange de fiction et de réalité, offre Grenade, au temps des guerres entre Maures et Espagnols, pour théâtre imaginaire de son action romanesque, pour théâtre véritable Paris, la cour, la ville, le théâtre, les ruelles, etc... On y rencontre, comme le prouve M. Schweitzer par des rapprochements de textes, toutes sortes de « morceaux » que Scudéry emprunta, sans

se donner la peine de les masquer, à l'*Histoire des Guerres civiles de Grenade* de Perez de Hita, auteur espagnol souvent plagié par Messieurs les « romanistes » du grand siècle, à *l'Art d'Aimer* et aux *Métamorphoses* d'Ovide, au *Nouveau Théâtre du Monde* de Davity, enfin à ses propres œuvres, à ses pièces de théâtre entre autres, *Axiane*, le *Prince déguisé*, dont il se contenta de remettre les vers en prose. On y trouve, de plus, une quantité effrayante de méchantes rimes et quelques « nouvelles » n'ayant qu'un rapport lointain avec le sujet général.

Almahide, malgré ses curieuses évocations des mœurs de différents milieux, ne présenterait qu'un intérêt limité, si Scudéry, qui avait acquis, on ne sait où ni comment, des connaissances artistiques, n'y avait inséré des dissertations concernant la peinture, dissertations qui inclinent M. Schweitzer à le considérer comme un précurseur de Diderot en matière de critique d'art. Cette innovation de notre auteur plut-elle? On ne le voit point. Aucun autre romancier, après lui, ne semble, de son temps, l'avoir imitée. Scudéry était-il amateur d'art? Selon *Le Cabinet de M. de Scudéry*, l'homme aurait possédé de nombreux tableaux de peintres illustres qu'il décrit complaisamment en vers. Rêverie de gueux chimérique. Où donc Scudéry aurait-il pris les 4 ou 5.000 livres qui permettaient d'acquérir une toile de Poussin?

Almahide offre la particularité d'être un roman à clef. Drujon avait, dans son ouvrage *Les Livres à clef*, donné les noms, à peine dissimulés sous des anagrammes, des personnages qui y paraissent; M. Schweitzer complète les renseignements de Drujon. Parmi ces personnages, figure, sous l'appellation transparente de *Jebar*, Madeleine Béjart. Scudéry connut certainement la fameuse actrice de la troupe de Molière, ainsi que beaucoup d'autres de ses héros. Il fournit malheureusement, sur ceux-ci déguisés en maures, ou en espagnols, des détails qu'il serait imprudent d'utiliser à leur biographie.

Revues. — *Revue de Littérature comparée*, janvier-mars 1940. De M. H. Pauly : W. B. Yeats et les symbolistes fran-

çais; de M. E. Lambert : *Maurice Barrès et l'Espagne;* de M. C. E. Engel : *Le colonel Lawrence et la culture française;* de M. J. L. Brown : *Bodin et Ben Jonson;* de M. R. B. Oake : *Did Maupertuis read Hume's Treatise of human nature?*; de M. G. Bonno : *Quelques lettres inédites concernant les relations intellectuelles franco-anglaises au XVIIIe siècle;* de M. G. Bonnefoy : *Une source anglaise du Stello d'Alfred de Vigny.* — *Revue des Cours et Conférences*, 15 février 1940. De M. Jacques Soustelle : *Langages et tribus indigènes au Mexique.* 29 février 1940. De M. Gustave Charlier : *Ronsard au XIXe siècle avant Sainte-Beuve.* 15 mars 1940. De M. Pierre Kohler : *Racine et la tragédie française;* du Dr André Ombredaine; *Le problème de l'Aphasie*, 30 mars 1940. De M. Jacques Chevalier : *La Liberté.* — *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 30 décembre 1939. De M. G. Coolen : *La Marseillaise, son origine;* de M. Marc Ol' : *Généraux républicains évincés;* de M. Pierre Dufay : *Les Bains de la Matte*, 15 janvier 1940. De M. Frédéric Alix : *Noms de lieux indiquant une origine juive;* de M. Pierre Dufay : *Le Chat Noir et les partants pour la gloire, Eugène Lemercier;* de M. Auguste Fontan : *Inventeurs méconnus*, 30 janvier 1940. De M. René Petiet : *Mme de Maintenon à Villette en Saintonge;* de M. Marcel Baudouin : *Ouvrages scientifiques imprimés par Balzac;* de M. Achedebe : *Jérôme, roi de Westphalie, et la comtesse de Lowenstein;* De M. Pierre Dufay : *Baudelaire et Félicien Rops*, 15 février 1940. De M. Grégoire Morgulis : *Les premières interprètes d'Un Caprice* [*de Musset*], 28 février 1940. De M. Pierre Dufay : *Les cacolets;* de M. Fernand Miellot : *Jean Ango et sa descendance.*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Luce Ariel : *Rythmes perdus*, R. Debresse. — Céline Arnauld : *La Nuit pleure tout haut*, « Collection Interventions ». — Jean Massin : *Poèmes de la Compassion de Jésus-Christ*, « aux Editions franciscaines. — Samivel : *Les Malheurs d'Ysengrin*, Delagrave. — Rectification.

Luce Ariel, **Rythmes Perdus**, un début, et, comme il est conforme à la tradition, une confidence, ou plutôt une confession, d'amour. Nous ne savons rien, nous ne saurons, au

cours de cette suite de poèmes en prose, que bien peu de chose touchant le dédicataire auquel rêve la jeune poétesse. C'est, en somme, elle-même qu'elle chante, du moins les douleurs, les regrets de ses sentiments froissés :

Les mots que je ne peux te dire, les mots qu'aucune lettre tendre ne t'apportera en secret, les mots qui me bercent et m'enchantent, quand mon souvenir te recrée, au creux de mes bras repliés, les mots qui ont fardé ma joie,
les mots désenfilés, perlés en larmes tièdes,
les mots inutiles,
mon amour,
les voilà.

Ni calcul, ni jeu, tous ces mots — ni calcul ni jeu : une offrande — gardée de l'espoir exigeant — par mon chagrin — par ton sourire — ton sourire que je n'oublie pas — en te les livrant — tous ces mots...

Souvent, il y a, dans les poèmes où les femmes, et parfois aussi les hommes, revivent leurs amours perdues une sorte d'impudeur à étaler aux yeux du public les blessures ou contraintes de leur sensualité plus ou moins durement refrénée, un abandon de soi, une lâcheté qui cherche, croirait-on, à solliciter une consolation. Ici, rien de pareil. L'âme fière a beau avoir été meurtrie, elle demeure fière et surtout essentiellement discrète. Ses mots conservent une pureté d'accent, dont l'auteur ne se laisse pas enivrer. L'esprit demeure lucide; il a subi une épreuve, traversé une expérience inoubliable; il ne pousse pas de cri, ni ne se frappe à grands coups la poitrine. Non. La vie l'emporte ailleurs, à son gré, elle ne tente pas d'y faire obstacle, mais c'est au plus intime d'elle-même que le regret cruel — cruel? peut-être moins qu'exaltant, fervent et précieux — agit, règne sans cesse, et établit la prédominante discordance de ce que la jeunesse a perdu d'illusions et de ce dont il a fallu se satisfaire à mesure que le temps passe.

Tous les poèmes du recueil ne sont pas d'une valeur égale... Je n'apprécie guère le : « Non, monsieur, je ne suis pas amoureuse de vous! », trop peu discret, mais à la page qui suit, on trouve :

Non, je vous assure, ce n'est pas tellement à cause de cela que je pleure. Oui, il y a cela, mais il y a aussi la pluie, et le silence de la maison, et puis, cette mousseline, aux fenêtres... Quand on joue sa vie, il faut bien s'attendre à la perdre... Mais non, je n'ai pas été surprise. J'ai tellement, tellement senti que c'était fini.. La joie était encore là... Il marchait à côté de moi, comme d'habitude, et, tout à coup, sans savoir pourquoi, j'ai regardé où nous étions, puis, là-bas, au coin de la rue, l'endroit où il me serrerait la main. Et j'ai pensé : Tu n'as plus que ces quelques mètres à le voir.

Oh, c'est bien tout ce qui nous sera livré des secrets de cette liaison : ma joie, continue-t-elle,

Ma joie n'est pas tombée, oh non, tant qu'il est là, la joie demeure. Seulement, je l'ai regardé plus ardemment encore, j'ai essayé, encore une fois, d'enfermer son mirage dans ma mémoire...

...et c'est de ce souvenir puissant que rien ne révèle en surface que son désespoir austère est tissé. Cette si simple vérité est poignante, sans que la femme nous ait fait prendre part à des crises mesquines de délire ou à des clameurs affolées.

Je trouve, en cette suite de poèmes, une participation de la volonté, du choix, du savoir, un art, pour tout dire en un mot, flexible et sûrement rythmé, qui domine le thème, et transforme cet épisode d'une vie sentimentale en une œuvre pure, assez haute pour arrêter l'attention et fixer la sympathie des lecteurs clairvoyants qui décèlent ce que l'intellectuel ajoute, ou du moins épure, à l'élément sensible, prétexte et occasion du « jeu ».

Dans les poèmes, soit en prose, soit en vers, où se livre avec abondance et lucidité la passion de Céline Arnauld, se découvre aisément une part d'hallucination incantatoire qui la rapproche par certains côtés de Rimbaud, par d'autres, moins tenus en main, moins dirigés par la réflexion, de Lautréamont aussi. Elle le sait, et proclame que « la fièvre monte » quand elle se sent « l'indomptable » et que, en elle, comme elle le dit, **la Nuit pleure tout haut.** Mais c'est pour elle le moyen sûr de se dérober au souci de la mort, qui ravage ces auteurs, que d'éclairer d'images parfois violentes, neuves, emportées, la vie qui reste, à ses yeux, le

rêve d'où elle sort éblouie, ou à l'aide d'une chanson où habitent les colombes. Déjà sa barque a porté beaucoup d'oiseaux, mais pas encore une colombe, assure-t-elle. Toujours le songe l'a hantée, elle s'est crue guettée par la folie. Quand elle s'assimile à la colombe, quand elle sent qu'elle est l'amour, « donc le cœur du poème », quand elle sait qu'elle est la douleur, et puisqu'elle est la splendeur, son cœur, son visage, sa voix seront « une ondée de soleil jetée sur le monde ».

Ainsi se donne-t-elle, lumière et joie, tendresse de l'univers et beauté, en dépit de ce qu'elle peut ressentir en secret de douleur profonde et intime. Elle est créée pour cela, agrandir « le ciel d'où tombent des étoiles et toute cette vie bourdonnante d'abeilles ».

Cependant la nuit apaise le monde, le thermomètre descend, la nuit se fait frileuse, serrant dans ses bras toutes les amours perdues. Le poète, dont le cœur déborde d'ivresse, pourra-t-il encore s'enfuir des prisons de la mort, et

> Les épaules penchées comme un saule chanteur
> Partir avec dans l'âme un espoir
> un sanglot?

Céline Arnauld, par ses parrains que j'ai cités plus haut, se rattache, qu'elle en convienne ou le nie, à la lignée des romantiques dont le songe souvent se hausse à une période assez voisine de la frénésie. C'est, du moins, la caractéristique dont se marque au sentiment des critiques superficiels, à cause du souvenir des « bousingots », et des lycanthropes, et de certaines attitudes des premiers romans (*Bug-Jargal*) ou du théâtre, de *Cromwell* aux *Burgraves*, de Victor Hugo, de quelques pièces exaspérées aussi de Gautier dans ses œuvres juvéniles, tandis que, en réalité, c'est la mesure, la conquête pas à pas et souveraine de la sérénité qui marque de dignité l'apport des grands romantiques, que ce soit Alfred de Vigny ou, encore, Gautier ou, suprêmement, comme en toute chose, Victor Hugo. Leurs exceptionnelles ou occasionnelles incartades ont trop occupé l'imagination effarée des masses, — il est temps qu'on range au nombre dés chefs-d'œuvre de

volonté, de mesure et d'équilibre tels des plus beaux poèmes de cette magistrale époque, et, au delà de *la Légende des Siècles*, avec *les Quatre Vents de l'Esprit* ou *la Fin de Satan*, tout l'adorable, féerique et merveilleux trésor des comédies d'Alfred de Musset. L'impitoyable ou le séraphique voyant qu'était selon les exigences de son succès Dante, cet inspirateur des romantiques, n'a dans l'esprit ni dans le cœur plus de frénésie, en vérité, qu'un Homère ou un Virgile; de même Hugo n'est pas plus frénétique qu'un Corneille chez nous, ou, chez les Anglais, qu'un Milton.

Lorsque, je l'avoue, au beau milieu d'un ensemble que l'auteur, dans le cas actuel, Jean Massin, dénomme **Poèmes de la compassion de Jésus-Christ**, je tombe sur un passage tel que celui-ci :

Mon Dieu n'est point ce fantoche omnipotent dont m'ont parlé les spectres qu'on nommait Kant, Voltaire et Nietzsche,

je me méfie; je m'attendais à une exaltation de l'âme par une opération pure et désintéressée de l'esprit, et voilà qu'il m'y faut dépister une volonté à peine cachée et mal contenue de propagande et de polémique. Ce livre a paru aux Editions Franciscaines : est-ce dans les *Fioretti* du bienheureux saint François d'Assise qu'on trouvera, fût-ce à l'adresse de pécheurs impénitents, de telles intentions de haine ou de dédain? Non. Tout y respire, avec la foi sincère, l'amour du prochain, même s'il se trompe, l'humilité profonde, la charité, cette vertu dont les écrivains les plus pieux de notre temps semblent, au premier chef, dépourvus. Au surplus, dans ces poèmes ou litanies à l'imitation des psaumes ou d'autres écrits liturgiques, refondus selon la manière d'un Paul Claudel, et en dépit de la monotonie lassante qui en résulte, bien des poèmes valent par l'ampleur nette des images et l'élan de l'inspiration qui toujours au moment d'atteindre à son plus haut période, s'assourdit comme étouffée, quitte à renaître et mourir de même au verset qui suivra. On peut s'interroger : n'y a-t-il pas là un procédé qui s'acquiert à la longue et amène perpétuellement à des résultats faciles, « trop faciles », dirait M. Teste, car c'est, presque toujours et trop souvent, du déjà vu : il est plus sain de le retrouver dans les textes originaux.

Une fantaisie, du moins, toute personnelle, encore que la teneur du texte fasse allusion sans cesse aux récits familièrement épiques ou malicieux des romans médiévaux, exhausse l'intérêt des illustrations et des récits qui abondent sous la plume et le pinceau de Samivel. Cette fois, ce sont **les Malheurs d'Ysengrin** qui occupent sa verve et alimentent son imagination. L'art du dessinateur a conquis, dès longtemps, son public. Mais il s'accompagne de commentaires qui constituent parfois des poèmes en prose vraiment délicieux :

Or un jour, le Soleil dit, le Soleil dit un beau jour à l'Hiver : « Vieux, ça suffit!... Assez gelé! La froidure est trop dure aux pauvres gens... Fais ton bagage et va-t'en! Maintenant, c'est à mon tour : Un... Deux... Trois... Je resplendis. Bonjour! » Alors la neige fondit. Et les ruisselets chantèrent : « Sire Soleil, grand merci! » La Fauvette fit son nid, et l'on vit hors pointer les primevères...

On retrouve avec joie ce procédé voisin par la verve et par la malice de celui qui, la plupart du temps, convient si bien à notre grand et cher Paul Fort. Ce n'est pas, comme l'on dit, un « à la manière de » Paul Fort, mais une appropriation, une adaptation personnelle à des desseins bien différents : rappel d'harmonie, et non répétition d'effets. C'est fort bien, et des plus amusants, à l'égal des images dessinées et colorées à souhait.

Rectification. — Le poète Paul Éluard déplore que, dans la Chronique des Poèmes (avril 1940) il soit prétendu qu'il ne goûte pas l'art d'Odilon Redon, F. Rops et Henry De Groux. « J'éprouve, m'écrit-il, pour ces trois artistes (mineurs, je le maintiens) une très grande sympathie et même une certaine admiration », mais il pense, c'est son droit et mon sentiment en partie du moins, qu'ils ne furent pas à la hauteur de certains illustrateurs du moyen âge, ou de Dürer, de Blake, de Delacroix, ni de Gustave Doré même. Il est un de ces noms que j'omettrais, un autre que je discuterais, mais qu'importe?

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Charles Plisnier : *Le retour du fils*, Correa. — Jean Martet : *Les passes de Khaïber*, Albin Michel. — Yves Gandon : *Le grand départ*, Albin Michel. — Maxence van der Meersch : *Pêcheurs d'hommes*, Albin Michel. — Henry

Bordeaux : *Crimes involontaires*, Plon. — Audiberti : *Septième*, Gallimard.

Nous retrouvons les personnages du premier volume de *Meurtres* (*Prologue et Mort d'Isabelle*) par M. Charles Plisnier dans la seconde partie de ce roman-fleuve : **Le retour du fils.** L'inconvénient de ces œuvres cycliques (*Meurtres* comprendra cinq tomes), est d'imposer une obligation au lecteur. Elles risquent de le décourager ou de le rebuter. L'auteur de romans en série a besoin d'une clientèle fidèle, en effet, et il ne laisse pas de faire preuve d'une certaine confiance en lui, sinon de quelque suffisance en comptant qu'il sera suivi jusqu'au terme de son entreprise. Pour le critique, c'est sa mémoire qui se trouve soumise à une dure épreuve. Pour peu que cinq ou six écrivains romanesques pratiquent la même méthode, le voilà dans l'embarras de savoir à quel ou quels récits rattacher le volume qu'il est invité à lire. Je l'avoue : pendant les premières pages de *Retour du fils*, j'ai eu quelque peine à me retrouver parmi des gens familiers... C'est la guerre, il est vrai; et j'avais une excuse. Mais il m'a fallu faire un effort pour me rappeler qui étaient ces Annequin dont je lisais « la chronique »... Enfin, j'ai reconnu Hervé, l'avocat; Blaise, le médecin des hôpitaux et leurs épouses Blanche, Lola; leurs enfants; leur frère l'abbé; leur mère, veuve. Noël, le meurtrier de sa femme par pitié, ayant quitté la France, la famille respire, s'épanouit, touche au faîte — triomphe. Blaise aura sa chaire de thérapeutique chirurgicale, Hervé son bâtonnat. Mais le ver est dans le fruit. Bourget nous enseignait dans *l'Etape* que deux générations sont nécessaires aux parvenus pour qu'ils se dégrossissent. M. Plisnier nous assure qu'ils commencent de se pourrir dans leur descendance. Sa famille bourgeoise n'a rien d'exemplaire, il est vrai. Lola, infatuée de sa douteuse noblesse sud-américaine, nous apparaît à moitié toquée, et son fils, Josué, est une petite fripouille. Blanche a un passé, et sa fille, Martine, disgraciée par la nature, fabrique un complexe où la sexualité s'exalte par l'idée du meurtre. Hervé et Blaise sacrifient au démon de la chair. « Toujours, fidèle au b... »? demande en toutes lettres celui-ci à celui-là. Le seul personnage sympathique

c'est Noël que l'on ne fera qu'entrevoir, du reste (ce qui ne répond pas au titre : *Le retour du fils*), au chevet du lit de mort de la mère. A cet agitateur, M. Plisnier réserve toutes ses tendresses — comme juste. Mais ne calomnie-t-il pas toute une classe en nous donnant pour représentative de son esprit, de ses mœurs, une famille de pharisiens? Aussi bien, y a-t-il quelque désinvolture dans la façon, un peu caricaturale, dont il peint celle-ci. J'ai douté, parfois, qu'il prît ses modèles très au sérieux. Ainsi le veut, peut-être, l'esthétique du genre — j'entends de ce réalisme-naturaliste qui accuse le parti-pris de noircir les représentants d'une classe ou d'un idéal condamnés. On néglige de montrer ce qu'ils peuvent avoir individuellement de bon, et l'on souligne, en revanche, les déformations que leur milieu, leurs idées leur ont fait subir... Il arrive à M. Plisnier d'écrire ainsi : « Gaston Gasmain fut nommé professeur au Lycée. Il fit grande impression, car il ne manquait point d'allure. *A quelque chose malheur est bon.* José, lavé par l'exil, reprit sa place. *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* » Ces ironies, un peu usées, font dresser l'oreille. Mais le style de M. Plisnier dont l'effort tend à l'ellipse, trahit dans sa contention une lucidité qu'on louerait si on ne la sentait partiale. Je l'ai mieux aimé, moins tendu, plus sincère dans *Mariages* où il s'abandonnait à son tempérament véritable, cédait à son abondance ou à sa verbosité naturelle. Il se surveille trop, il me semble, dans *Retour du fils,* où sa brièveté a quelque chose de mécanique. Il a tracé, néanmoins, de José, précocement sensuel, menteur et voleur avec sérénité, cynisme candide, non sans une pointe de cruauté sadique, une image complexe qui fait honneur à ses dons de psychologue. Et il a réussi à nous laisser intrigués devant la figure énigmatique de Martine. Que verra-t-on se dégager de sa personnalité trouble : une sainte ou une démone?

Je ne sais rien de Jean Martet, qui vient prématurément de mourir; rien, sinon qu'il fut en relation d'amitié avec Clemenceau — « le Tigre » dont il s'est fait l'historien — et qu'il a écrit une bonne douzaine de romans romanesques ou d'aventures. A-t-il voyagé? Parcouru les pays exotiques qu'il réussissait à évoquer avec éclat? Je l'ignore. Il se peut

que sa connaissance de l'Amérique, du continent africain soit purement livresque... Son dernier récit, **Les passes de Khaïber,** me le donnerait à penser, du moins, qui est un roman aimablement satirique sur le romancier d'aventures. Le fait que ce livre soit posthume lui confère à mes yeux, du moins, valeur de témoignage. Pressé par le temps, secrètement averti, peut-être, qu'il allait quitter ce monde où il a réussi à distraire beaucoup de gens, çà et là, pendant quelques heures (ce qui n'est pas rien) je me figure qu'il a voulu faire un de ces retours ironiques sur soi-même dont sont seuls capables les meilleurs esprits, et qu'il a tenu à nous laisser, avant son départ, un document d'autant plus précieux sur son art qu'il tient un peu de la confidence... Cette histoire d'un homme de condition médiocre, et qui imagine la vie dangereuse qu'il n'a pas vécue, est un peu la sienne, il est vrai, c'est-à-dire celle du conteur, qui après avoir écrit des pages animées, colorées, narré des événements merveilleux ou violents, mène la douillette existence bourgeoise du premier venu. Berthomieu, le héros des *Passes de Khaïber,* ment ou plus exactement fabule en toute ingénuité, chaque fois qu'il trouve un auditeur bénévole. Ayant rencontré en Jacques Perrier, jeune archéologue sans expérience, un sujet idéal, il se pose à ses yeux, avec une manière de génie, pour un aventurier, qui se sent dépaysé au milieu de la civilisation, et qui traîne languissamment parmi les Européens le regret du risque, la plus douloureuse des nostalgies, sans doute. Mais il a une femme qu'il fait passer pour une asiate, et qui s'est vue forcée, pour couvrir ses fables, de s'en faire complice. Elle dupe, à son tour, à contre-cœur, l'archéologue qui s'est épris d'elle, et dont elle ne tarde pas à partager les sentiments. Je laisse au lecteur la surprise de voir comment Jean Martet dénoue l'intrigue qu'il a nouée entre ces personnages sympathiques, avec beaucoup de grâce communicative, de naturel... Je regrette seulement l'importance qu'il lui a donnée, et qui m'a frustré de la piquante satire que j'espérais. Les amours de Jacques et de Mme Berthomieu rejettent au second plan, en effet, le petit employé de bureau — ce rêveur éveillé — dans l'intimité de qui j'eusse été si curieux de pénétrer. Est-il conscient de ses mensonges ou

entre-t-il en transes? Et comment? Il y avait une étude ou une analyse ou plus simplement un portrait d'une singulière originalité à faire; mais Jean Martet ne l'a pas voulu. Il ne nous a donné qu'une esquisse de son personnage. Mais il conte comme toujours avec une aisance, une légèreté qui se donnent l'allure de la nonchalance; une bonne humeur, qui n'est peut-être pas tout à fait de l'humour, mais qui y ressemble à s'y méprendre, et cet art du menu détail qui donne tant de crédibilité au récit.

Il y a quelque chose de fort plaisant dans la bonne humeur de M. Yves Gandon, qui narre avec verve l'histoire d'un garçon optimiste, à qui tout réussit, dans **Le grand départ.** Le gaillard ne s'embarrasse pas de scrupules, en vérité; et c'est le plus cyniquement du monde qu'après avoir fait parmi les femmes presque autant de ravages que l'aventurier Casanova, d'illustre mémoire, il se lance dans les affaires et édifie sa fortune en un tournemain. Maxime Conasquin entend vivre sa vie, dans un espace vital confortable, et il nous le fait bien voir; mais on ne lui tient pas plus rigueur de sa muflerie que de sa malhonnêteté, tant il témoigne de bonne humeur en sa conviction que la meilleure place au soleil lui est due. M. Yves Gandon, qui est très fin critique, a écrit, ici, en y incorporant un pastiche authentique du vieux français, quelque chose comme un nouveau *Candide* sur le mode picaresque, avec une encre couleur du temps. Il connaît l'esprit publicitaire de son époque, et avec de l'observation il a de l'invention, de l'ironie. Il assaisonne, enfin, son amusant récit d'un grain de polissonnerie qui en pimente le goût. La réussite devrait récompenser ce divertissement d'un lettré qui a su se rendre accessible à une vaste audience.

Une « Imitation de Jésus-Christ » populiste, tel est, à peu près, le nouveau roman de M. Maxence van der Meersch, **Pêcheurs d'hommes**, qui se passe à Roubaix, et nous initie aux mœurs des J. O. C. (jeunesse ouvrière catholique). Le héros de ce roman, écrit à la première personne, est un ouvrier sans métier bien déterminé, un certain Pierre Mardyck, qui s'efforce de rendre à ses camarades, dégradés par un travail sans joie, le sens moral et la dignité qu'ils ont per-

dus. Eveiller la conscience des prolétaires, voilà, il est vrai, l'objet des animateurs du mouvement « jociste ». On ne saurait se proposer idéal plus noble. Mais leur propagande ne va pas sans difficulté, ni leur poursuite sans découragement. M. Van der Meersch dont on serait tenté de dire qu'il est un Emile Zola pour patronage, ne laisse rien dans l'ombre du sujet qu'il traite : mœurs des salariés, meetings, vente de journaux dans les rues, grèves avec occupation d'usines, etc. Son louable désir d'impartialité me paraît évident. Il fait la juste part de leurs torts aux employeurs et aux employés, et ce qu'il nous dit de l'égoïsme des uns et des autres (on le soupçonnait si on ne le savait déjà) accuserait chez lui un profond pessimisme, n'était le magnifique espoir qu'il nous propose. Son récit sérieux, probe, un peu trop didactique, à mon gré, est d'un accent volontairement primaire, qui laisse sourdre un ennui contre lequel on a du mal à se défendre.

Trois récits, plutôt que trois nouvelles, sous forme de confessions, composent le nouveau volume de M. Henry Bordeaux : **Crimes involontaires.** Le premier, qui est le plus long (*Maria Ravelle, empoisonneuse*) nous instruit de la triste mésaventure d'une femme, victime de la ruse d'une rivale, et injustement condamnée, encore qu'elle ait péché par intention, sous une influence mauvaise. La seconde (*Le Parricide*) est l'histoire d'un fils qui tue sa mère dans un accès de folie. Mais la plus émouvante, à mon avis, est la dernière, la plus courte (*L'Infanticide*) où l'on voit une malheureuse causer la mort de son enfant faute de pouvoir se résigner, par pitié, à donner l'autorisation de l'opérer : l'enfant deviendrait aveugle... Il y a beaucoup de conviction émue, d'humanité dans ce livre; et l'on admire l'inépuisable invention romanesque d'un auteur qui n'a pas loin de cent volumes à son actif...

Voilà un roman, **Septième,** par M. Audiberti, qui nous rajeunit singulièrement, car il est animé par l'esprit de la dernière des entre-deux guerres. L'esprit, je veux dire le goût ou la mode d'il y a trois lustres. Les personnages qu'on y voit sont des métèques, et l'héroïne une jeune femme en qui frémit l'âme de Pandore. Pittoresque; curiosité. La petite femme, une petite bourgeoise, se laisse séduire, sinon ten-

ter, timide et délurée à la fois, comme elle est, par un luxueux appartement au septième étage de l'immeuble qu'elle habite; et l'étude ou la peinture de son inclination un peu perverse, qui occupe la première partie du roman de M. Audiberti, m'a paru charmante. Ce début a vraiment de l'originalité. On y voit poindre un essai d'adaptation du romanesque à l'esthétique de la maison moderne. Mais cet heureux « filon » est trop tôt abandonné, et le reste me semble se perdre en jolis détails, d'une préciosité un peu désuète. M. Audiberti est spirituel et amusant, s'il ne domine pas son sujet.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Rideau de Paris (Théâtre des Mathurins) : *Tartuffe;* M. Jean Marchat, Mlle Odette Joyeux. — Théâtre George VI : *J'ai dix-sept ans*, de M. Paul Vanderbergh; Mlle Suzanne Fleurant. *Le Barbier de Séville*, par les *Petits chanteurs d'opéra;* Mlle Claudine Barge, M. Maroli. — Bouffes-Parisiens : Mlle Madeleine Robinson dans les *Monstres sacrés; Le bel Indifférent*, monologue de M. Jean Cocteau, récité par Mlle Edith Piaf; M. Meurisse. — Théâtre de l' « Œuvre » : *Pas d'amis, pas d'ennuis;* Mlle Lucienne Bogaert. — Théâtre Antoine : *Le Chemin de ronde*, imbroglio policier en 4 actes de Mme Marguerite Duterme; Mme Géniat. — Théâtre de l'Odéon : *Napoléonette*, pièce historique en 4 actes, tirée du roman de Gyp par MM. André de Lorde et J. Marsèle.

M. Marcel Herrand a donné au *Théâtre des Mathurins* quelques représentations de **Tartuffe,** sans doute pour permettre à ceux des spectateurs qui ont vu l'*Ecole de la Médisance* de juger et comparer les deux tartuffes, celui de Molière et celui de Sheridan, quelques situations, et non les moins essentielles, de la comédie de l'auteur français se retrouvant dans la comédie de l'auteur anglais : Joseph Surface s'ingénie à séduire la jeune lady Teazle, la femme de son oncle, qui veut lui donner sa nièce et pupille en mariage. Tartuffe s'évertue à séduire Mme Orgon, la femme de son bienfaiteur qui tient absolument à avoir ce saint homme pour gendre; l'un et l'autre tartuffe, le français et l'anglais, sont confondus dans une scène, aux détails près, identique. Je suis surpris que Sheridan ait échappé à l'accusation, bien fondée en l'espèce, de plagiat. Il est vrai que Molière n'était pas tout à fait pur à cet égard. Mais passons, bien que la prescription ne joue pas pour cette sorte de délit. *Tartuffe*

est la pièce d'un misanthrope. Dans la vie, au XVIIIe siècle comme aujourd'hui, dans les temps passés comme dans ceux qui viendront, les coquins triomphent impunément. Molière le savait, et c'est sans conviction, d'une façon assez inattendue, qu'à la dernière minute il fait intervenir Louis XIV, instrument de la Providence, pour châtier le vice et sauvegarder la vertu. Sans cette concession à la morale, qui n'est qu'un vain mot, *Tartuffe* n'eût pas été possible sur la scène. Je ne connais que Becque qui ait eu l'audace de se refuser, dans *les Corbeaux*, à cet accommodement : non seulement Tessier n'est pas puni, mais il est encore récompensé d'avoir réduit à la ruine et au désespoir une honnête famille bourgeoise, en épousant celle de ses victimes qu'il dégoûte le plus et qu'il trouve le plus à son goût. La salle des Mathurins était archi-comble. Une bonne partie du public n'avait jamais vu jouer ou lu *Tartuffe*, et marquait par des *ah!* et des *oh!* son amusement ou son indignation, comme s'il se fût agi d'une pièce nouvelle. L'autre moitié écoutait en silence et comparait le Tartuffe interprété par M. Marchat avec d'autres Tartuffes créées par des comédiens notoires. Je pensais, pour ma part, à Lucien Guitry, qui s'était donné l'accent auvergnat, et qui avait si grande allure, jouant la candeur et la résignation avec un naturel parfait et une inégalable maîtrise. M. Marchat poussant son jeu trop à la farce, faussait en le rapetissant un personnage dont il n'a su attraper ni le physique ni le caractère. Mlle Yolande Laffon, inexpressive comme toujours, était au dessous de son rôle, et Mlle **Odette Joyeux** tout à fait déplacée dans le sien avec des petites mines, des petits gestes comme on en voit faire aux vedettes débutantes sur l'écran. Ceux des acteurs qui ne s'éloignaient pas trop de la tradition étaient excellents, et Mlle Claire Gérard parfaite en Dorine.

Je l'ai vue, cette merveille dont tout le monde parle depuis près de deux ans, cette pièce qui atteindra bientôt sa 600e : **J'ai dix-sept ans**, je l'ai vue, sans l'auteur, M. Paul Vanderbergh, qui avait juste cet âge encore ingrat lorsqu'il écrivit ces 4 actes et qu'il y tint ce rôle de Bob, qui est son double, et n'en ai point été émerveillé. Que nous voilà loin du petit Bob de Gyp! Le Bob de M. Vanderberghe,

avant même que d'avoir passé son baccalauréat, a lu Freud, écrit des vers (surréalistes) et une pièce qu'il a créée lui-même. Aurélien Scholl, qui était d'âge à être son père ou son grand-père, a écrit une petite pièce : l'*Amant de sa femme*. M. Vanderberghe eût pu intituler la sienne, qui a 4 actes, l'*Amant de sa mère*. L'intrigue en est complexe (d'un complexe pour ainsi dire freudien) et traitée avec assez d'adresse par un gosse qui parle avec un étonnant aplomb de ce qu'il ne peut connaître encore : la vie, et résout les plus délicats problèmes du cœur et des sens comme s'il eût quarante ou cinquante ans et non dix-sept. Cela, qui est une singerie, sonne d'autant plus faux que c'est, sans en avoir l'air, littéraire en diable. J'ai éprouvé une certaine gêne à voir profaner par M. Bob Vanderberghe des choses qui sont sacrées, même pour les plus libertins d'entre nous. Il est certains sentiments avec lesquels il ne faut pas jouer, surtout en public. Les fausses et choquantes situations dans lesquelles se trouvent les principaux personnages, la mère, son fils, et son amant, rendent presque impossible de jouer cette pièce humainement. M. André Roanne, comme la plupart des acteurs qui viennent du cinéma au théâtre, est détestable. Par contre, Mlle **Suzanne Fleurant** est très attrayante, soit qu'elle se montre en pyjama de plage, en robe d'intérieur, en toilette d'adultère, ou en déshabillé bleu ciel qui lui va, comme à toutes les brunes, à ravir. Mlle Fleurant est très naturelle, et sa façon de jouer, comme toute sa jolie personne, a je ne sais quoi d'ardent, de sensuel, de passionné. Dans un rôle moins choquant, moins artificiel que celui-là, Mlle Fleurant, qu'il ne me souvient pas d'avoir déjà vue ailleurs, donnerait davantage la mesure de son talent.

Je ne suis pas de ceux qui s'extasient sur les jeunes prodiges. J'ai vu récemment, au *Cirque Médrano*, une fillette de six ans exécuter sur un piano à queue du Mozart et du Schubert. Je n'en étais pas du tout ému parce que cette mioche, qu'on eût mieux fait de laisser jouer à la poupée, bien qu'elle ne fît pas de fausses notes, était incapable de traduire des émotions qu'elle n'avait pas éprouvées. J'avais quelque prévention contre les **Petits chanteurs d'opéra** qui se font entendre, rue Louis-le-Grand, le samedi et le dimanche en matinée, sous la direction de Mme Liña de Surmont. Mais

on ne nous les donne pas pour des enfants prodiges. Ce sont des enfants bien doués pour le chant et la comédie, qui ne persévéreront pas tous, ni toutes, dans la carrière théâtrale, je l'espère du moins pour eux, et le leur souhaite. A leur âge, on n'a pas du talent, on n'a que des dispositions. Ces petits amateurs prennent plaisir à jouer la comédie, comme il était d'usage, naguère, chez les « gosses de riches », dans des matinées enfantines. Ils y mettent une charmante bonne volonté, un plaisant entrain, et une aimable naïveté. Je doute que pour la plupart ils comprennent le sens de ce qu'ils déclament, récitent ou chantent. Sûrement la toute petite personne qui chantait et mimait la scène de *Manon* (*Je suis encor tout étourdie*) ignore l'identité de l'héroïne dont elle est la minuscule incarnation. Je veux croire, en effet, que Mme de Surmont a pris bien garde de satisfaire la naturelle curiosité qu'elle a dû manifester là-dessus, et qu'elle a agi de même avec l'autre petite personne qui chantait, donnant la réplique à un Don José liliputien, la scène finale de *Carmen*, la dite Carmen ayant, sous sa mantille, un air si ingénu, agitant si fébrilement son éventail et tapant du pied avec une telle rage, que c'en faisait une bien amusante parodie. Ce qui m'a ravi, et m'eût inquiété, si les femmes même quand elles n'ont pas l'âge de raison, n'avaient l'instinct de certaines choses par quoi les hommes sont plus qu'elles férus, c'était de voir Mlle **Claudine Barge,** qui a 13 ans, une voix gentille et de gentils dons de comédienne, jouer la Rosine du *Barbier de Séville* à rendre jalouse l'une quelconque des coryphées du *Théâtre de l'Opéra-Comique*. Tout l'opéra de Rossini était, au reste, joué et chanté à la perfection par M. Maroli (13 ans), qui, en Figaro, avait l'air de sortir de la vignette que Marcelin dessina pour servir d'en-tête au journal de M. de Villemessant, par Bartholo, qui a la voix et surtout la mine de Mlle Marguerite Pierry, à croire qu'il est son fils, et par tous leurs petits camarades.

Pour voir le **Bel indifférent,** de M. Cocteau, il m'a fallu avaler une seconde fois ses *Monstres sacrés*. Afin de tuer le temps, entre deux bâillements discrètement étouffés, je jetai un regard sur Mlle **Madeleine Robinson,** qui doublait Mlle Jany Holt, et comparai ces deux comédiennes. L'avan-

tage est resté à Mlle Holt qui était violente et nerveuse naturellement. Quelque effort qu'elle fasse, et il est visible qu'elle en fait de grands, Mlle Robinson ne parvient pas à se passionner suffisamment. Comme taille elle est plus grande que Mlle Holt; pour le talent, c'est différent : il est au-dessous de la moyenne. Enfin, sur le coup de 10 heures et demie, M. **Meurisse,** le *Bel indifférent,* parut dans la chambre d'hôtel où Mlle **Edith Piaf** se mangeait les sangs à l'attendre, se débarrassa, sans dire un mot, de son chapeau, de son pardessus, de son veston, et, avec ce qui lui restait d'habits, se jeta sur le lit, où, derrière son journal déplié, il subit, sans broncher avec la même résignation que les spectateurs, les plaintes, jérémiades, menaces et supplications avec quoi, dans un langage châtié et presque académique, dont elle n'a sûrement pas l'habitude et qui l'étonne elle-même, Mlle Piaf l'assommait, et nous-mêmes du même coup, qui n'étions pour rien dans leur querelle. Mlle Piaf, ex-môme Moineau, la bien nommée, ayant tout du *piaf,* avec son air souffreteux, son regard apeuré, sa mise effacée, semble la réincarnation de la « goualleuse » des *Mystères de Paris.* Seulement Mlle Piaf ne chante pas, comme l'héroïne d'Eugène Sue, dans les tapis francs, lesquels d'ailleurs depuis belle lurette n'existent plus, mais sur la scène des music-halls les plus réputés et dans les « cabarets » les plus « select » où les Rodolphe de 1940, à l'heure où tout le monde, sauf les « poules », dort, vont l'applaudir. Son « légionnaire » (en civil) la laissant causer toute seule, jeta, au bout d'une demi-heure, son journal, se jeta au bas du lit, reprit son veston, son pardessus et son chapeau, ouvrit la porte, et s'en alla, comme il était venu, sans prononcer une parole. M. Meurisse, qui est un chansonnier très original, a tenu ce rôle muet, qui est bien ce qu'il y a de meilleur dans cet interminable monologue littéraire, de façon à prouver aux directeurs des Bouffes-Parisiens qu'il est aussi un acteur très personnel.

Pas d'amis, pas d'ennemis, c'est un peu, à de certaines scènes, l'histoire conjuguée de M. Vernet et de l'inconnue que M. de Tilly prit un soir pour une fille et qui, au déduit, se trouva ne l'être pas. Mais l'écornifleur de M. Terrac et sa messaline bourgeoise ne parviennent pas à se mettre d'ac-

cord, bien qu'ils soient faits pour s'entendre. On est dérouté. Si ces personnages invertébrés reflètent les idées, les sentiments et les passions de la jeune génération, vrai, elle ne vaut pas cher, la pauvre. Le trio porté à la scène par M. Terrac ne sait ce qu'il veut, ni ce qu'il fait, ni où il va. M. Terrac est lui-même dans le même cas. Il a le sens du dialogue et celui de certaines choses modernes, qu'il complique trop. Ce qui lui manque, comme à la plupart des apprentis dramaturges d'aujourd'hui, qui ne s'en doutent pas, c'est de connaître son métier. Il pourrait l'apprendre, au Théâtre-Français, les soirs qu'on y joue Molière, Beaumarchais, Marivaux, Musset, Becque, Jules Renard et Mirbeau. Si sa pièce tient un ou deux mois l'affiche, c'est à Mlle **Lucienne Bogaert** qu'il le devra. Voilà la deuxième fois que je lui vois, au *Théâtre de l'Œuvre,* jouer la difficulté et en triompher : toute autre qu'elle y eût échoué. Elle a un attrait indéfinissable, mais certain et troublant. Elle donne un visage et une âme à d'équivoques et exsangues héroïnes. De ces misérables créatures éphémères, elle réussit à faire d'inoubliables créations. Plus d'un auteur, qui eut la chance de l'avoir pour interprète, a dû s'imaginer, le fat, qu'il avait du talent. Mlle Bogaert en a eu pour eux deux.

Mme **Marcelle Géniat** tient, dans le **Chemin de ronde,** de Mme Marguerite Duterme le rôle de la demoiselle de compagnie qu'elle a naguère tenu avec un art si discret et si émouvant dans une pièce du *Théâtre Saint-Georges.* Au *Théâtre Antoine, Mademoiselle* se révèle l'émule de feu Sherlock Holmes démasquant la femme qui, une nuit, du haut de ce chemin de ronde démantelé, précipita dans le vide et la mort la femme de M. Delaruelle. La fille de la défunte, qui aime le fils de la meurtrière, sauvera cette criminelle par un subtil et sacrilège mensonge. Mme Duterme, qui me paraît avoir dévoré une quantité prodigieuse de romans policiers, n'a jamais lu, je gage, *Thérèse Raquin,* dont M. Louis Mandin, qui a des vues si originales sur une foule de sujets, nous a conté dans le dernier *Mercure* les origines. Sa pièce ne fait que commencer où elle la termine : sur le double mariage de la femme qui assassina avec le mari de celle qu'elle assassina, et de la fille de celui-ci avec le fils de celle-là. Ces

sortes de « mariages d'amour » finissent généralement, dans la vie comme dans le beau roman d'Emile Zola, très mal.

Napoléonette, c'est la dernière incarnation, posthume, du fameux petit Bob de Gyp, travesti en Mme Sans-Gêne. Cela fait une vie romancée de plus, qui ne manque pas d'agrément.

INTÉRIM.

CIRQUES, CABARETS, CONCERTS

Tréteau du Coup de Patte : M. Martini, Mlle Yolanda; *Blague-out!* revue en 1 acte de M. Jean Deyrmon; Mlle Suzanne Marc-Hély. — Théâtre des Optimistes : spectacle de music-hall; *A la Soupente,* saynète de M. Max Dearly, jouée par l'auteur, Mlle Monique Rolland; *Chantons toujours!,* revue de M. Jean Boyer. — Guignol des Buttes-Chaumont : *Caporal contre caporal,* pièce de M. Gaston Cony, compte-rendu de Mlle Marie Bernard.

Parmi les chansonniers qui se succèdent sur le **Tréteau du Coup de Patte,** il en est un tout jeune, M. P.-J. Vaillard, qui promet beaucoup. M. Vaillard, qui a un talent original, a la chance de débuter à l'ombre de M. **Augustin Martini,** qui ne prend pas ombrage du succès de ses camarades. On ne saurait rêver meilleure école que la sienne pour un satiriste, qui essaie ses griffes. M. Martini me fait, de plus en plus, penser au fameux Martainville, du *Drapeau blanc,* cher à M. de Balzac, aussi à Forain, le moraliste politique de *Doux pays.* Il a de celui-ci le trait dépouillé et acéré. M. Martini passe pour un partisan, il ne l'est que de la France, où il ne devrait y avoir, en temps de paix comme en temps de guerre, d'autre parti que celui de la patrie. M. Martini veut que la France soit telle que M. Maurras, et que tout honnête homme devrait avec ce grand homme, qui est un grand écrivain, la vouloir; il la veut forte, propre, respectée, car c'est ainsi, et non autrement, qu'elle est belle, vraiment belle. On dit M. Martini méchant, il ne l'est que pour l'amour de son pays; c'est pourquoi il nargue en la défiant, à ses risques et périls, la vénérable Anastasie, « cette vieille dame, dit-il, qu'on sort de sa naphtaline chaque fois qu'on veut prouver au peuple français qu'il est libre, spirituel », que son sort est digne d'envie, etc. M. Martini joue avec elle un peu comme le chat avec la souris, de qui la « Madone du Continental » a le penchant à grignoter le papier imprimé, voire

manuscrit; elle a, en outre, le bras long, et il faut bien du courage pour la taquiner. Très simple, très naturel, net et carré avec son veston noir, sa cravate papillon à pois, son pantalon quadrillé, ses lunettes d'écaille derrière lesquelles ses yeux vifs pétillent de malice, M. Martini ne se fâche jamais, s'emporte rarement, sourit toujours, et énonce le plus gentiment du monde, mais très crânement, en ce huitième mois de guerre, de dures vérités qui sont toujours bonnes à dire. Solidement planté au milieu du décor, il masque le bout de prairie, parsemé de coquelicots, encadré d'un rideau rouge frangé d'or, où se dresse, symbolique, un gibet autour duquel grimpent en s'enroulant des liserons : sur le nœud coulant un petit oiseau se balance, jetant ses trilles vers le ciel bleu ensoleillé, tout égayé de petits nuages blancs. M. Martini pousse comme lui, innocemment, ses chansons, en attendant l'heure vengeresse où il pendra haut et court, en effigie, maint larron de la foire d'empoigne sur lequel sa verve caustique s'acharne impitoyablement. M. Martini apparaît à son tour, sans se presser, pour la plus grande joie de l'auditoire, aussitôt après Mlle **Yolanda** qui, dit-il, est si jolie que, quand on la croise dans la rue, on est tenté de lui dire merci. On le lui dit aussi, quand elle chante, en l'applaudissant, tant sa voix jolie fait plaisir à entendre. Elle chante comme en sourdine, mais avec une telle douceur, tant de netteté et d'émotion, que c'en est un charme. Il ne faut pas confondre Mlle Yolanda avec une homonyme qui s'est exhibée le mois dernier sur la scène des *Optimistes*, où dans ses tours de passe-passe elle montrait moins d'adresse et de malice que son congénère sidi Effi, gros et gras sous sa gandoura, bouffe et bouffi sous son fez. Cette Yolanda-là, qui, de son vrai nom, je présume, s'appelle Rachel, Sarah ou Rébecca, ressemble, même habillée avec des confections « Uni-prix », à une mouquère, alors que la trouvère de *Tréteau du coup de patte* est bien de France par son air charmant et ses plaisantes chansons. **Blague-out!** revue de M. **Jean Deyrmon,** qui a bien de l'esprit et du plus fin, est jouée avec entrain et malice par Mlle Oléo, MM. Victor Vallier, Paul Grail, Claude Bonheur, P.-J. Vaillard déjà nommé, aussi bon comédien que bon chansonnier, et surtout par Mlle **Su-**

zanne Marc-Hély, qui a un bien joli visage, une bien jolie silhouette, de bien jolis yeux, et si malicieux! une bien jolie voix et un bien joli talent. Ce qui la rend encore plus charmante, c'est qu'elle n'a pas l'air de se douter qu'elle est pétrie de tant de qualités : la plus belle parure d'une femme, c'est, décidément, la modestie. Je sais que cela s'imite à merveille : ce n'est pas le cas pour Mlle Marc-Hély qui, jeune et fraîche, est tout naturellement modeste.

En changeant de programme, le **Théâtres des Optimistes** est revenu au music-hall. On y a revu MM. Jack Wilson, Gabriello et Billy Bourbon qui feraient bien de changer un peu de « disque » et varier leur répertoire de petites chansons, de petites histoires, de petites culbutes. Mlle Germaine Montero y parut d'autant mieux à son avantage, quand elle chanta en espagnol, qu'on ne comprenait pas ce qu'elle disait; mais sitôt qu'elle chanta *Madame Coco,* on se rendit compte que M. Francis Carco n'est guère ce pour quoi, avec la complaisance de la publicité, il cherche à se faire prendre : le Villon du XXe siècle. Si l'auteur de *Jésus-la-Caille,* chantre bourgeois et académique (Richepin avait une autre allure, et un tout autre accent) des mauvais garçons, n'est pas un coquillard, il est sans conteste un méchant petit poète; pour ce qui est du romancier, M. Louis Thomas a montré naguère que la « crédibilité » de ses histoires est bien sujette à caution, et que la postérité fera autant de cas de ses études du « milieu » qu'elle en a fait des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue. Ce qu'il y avait de meilleur dans ce spectacle des *Optimistes*, c'était une saynète, longuette, de M. Max Dearly, écrite par lui-même pour lui-même, pantalonnade sans prétention, à la bonne franquette, aussi désuète qu'un vaudeville de 1900. Mlle **Barbara Shaw** a quitté, avec ses camarades de *Quelque part à Paris,* qui ne lui arrivaient pas, même les vedettes, à la cheville, ce théâtre souterrain et enfumé pour respirer l'air de Paris, si délicieux au printemps, après une saison dans cet enfer de la rue de Gramont, qui n'a pas la poésie de celle de Rimbaud, où, jouant deux fois par jour, les artistes semblaient condamnés à des travaux forcés comiques, mais pour moi, et pour bien d'autres, qui ne l'ont pas oubliée, son souvenir était toujours là et animait la scène.

Mlle **Monique Rolland** fut impuissante à rivaliser avec ce souvenir charmant. Il m'a semblé que Mlle Shaw animait même et ornait de sa présence réelle la petite salle de la rue de Gramont, le mercredi, deuxième du mois de mai que j'y suis allé entendre **Chantons toujours!** J'ai cru, du moins, la reconnaître, en une jeune femme qui lui ressemblait étrangement, coiffée d'un mignon chapeau noir, un peu à la mode des contemporaines de Barras, vêtue d'une robe noire, le décolleté transparaissant au travers d'un léger tulle noir, par-dessus laquelle elle avait passé une veste marron doré ou cuivre. A la vision de Bilitts, de la Sablaise, de la commère de *Quelque part à Paris* s'ajoutait ainsi celle, imprévue et non moins jolie, d'une élégante Parisienne qui riait gentiment aux sornettes rimées de M. Jean Boyer et applaudissait au succès de Mlles Marie Bizet, Denise Gaudart, Jacotte Gay, Sabine-Andrée, Lerina et de MM. Urban, Boucot, Marcel Lamy et Louisard qui les chantaient drôlement, avec un talent digne d'un meilleur emploi. Mlle Sabine-Andrée dansa avec entrain une bamboula nouvelle importée des *States*, où elle fait fureur, la *hot-gavotte*. On s'est trop pressé à son propos d'écrire qu'une nouvelle étoile venait, selon l'antique cliché, de se lever « au firmament du music-hall ». C'est, en tout cas, une toute petite étoile, qui n'éclipsera pas Mlle Monette Dinay, qui danse avec plus d'entrain encore que Mlle Sabine-Andrée, et plus de succès, une danse américaine non moins chaude et échevelée, dans *Mes Amours*, au théâtre Marigny. Dans la saynète de M. Dearly, Rolland jouait le rôle d'une femme de chambre, si naturellement qu'on eût juré qu'elle l'a réellement tenu, quand elle ne rêvait encore que de Billancourt et d'Hollywood, et ne l'eût pas oublié. En robe bleue, d'un bleu aussi céleste que celui de ses yeux, collerette blanche, manchettes blanches, petit tablier blanc, un coquin de nœud blanc dans ses cheveux blonds dont la racine foncée témoigne que c'est par l'artifice du coiffeur et non par l'effet de la nature, qu'ils sont si clairs, Mlle Rolland semblait plus que jamais une petit Hérouard, comme M. Max Dearly avec son binocle qui lui pinçait le bout du nez, sa jaquette grise, son gilet beige, son pantalon quadrillé évoquait le « vieux marcheur »

qu'il fut sur la scène, tel que Sem l'a croqué. On se fût cru reporté avant le déluge, celui de 1914-1918, dont Maurice Talmeyr reste le meilleur chroniqueur. Ce « vieux marcheur », espèce antédiluvienne, qui s'appelle Rodolphe, Mlle Adèle Dutrou, *alias* Mlle Rolland, le séduit rien qu'en enlevant sa robe et en apparaissant vêtue de sa chemise blanche et de son tablier blanc, et en chantant :

Avec mon dada
On monte à dada
. . . .
Je suis la paillasse
La paillasse à soldats.

Il suffit d'un rien à une femme de Paris pour se parer. M. Dearly passe sur les épaules de celle-ci un rideau cramoisi — qui n'a rien de diabolique comme chez M. d'Aurevilly — il lui met dans la main, en guise du sceptre, une longue tête de loup, et voici Mlle Monique Rolland métamorphosée en théâtreuse, elle a la majesté que les revuistes prêtent à Mlle Cécile Sorel, au temps qu'elle descendait les escaliers du *Casino de Paris*. M. Paul Derval, qui se trouvait ce soir-là dans la salle, a dû trouver que Mlle Rolland ferait une excellente commère-vedette pour la prochaine revue des *Folies-Bergère*. S'il l'engage, il exaucera ses vœux, et ceux de Rodolphe qui, lui voulant du bien, veux la lancer au music-hall, où Mlle Rolland se taillera un succès en rapport avec sa taille, qui est menue, et son talent, qui l'est un tout petit peu moins, surtout quand il s'agit de se travestir.

Je me suis volontiers rendu à l'invitation de M. Gaston Cony avec Mlle **Marie Bernard,** qui m'a paru prendre grand plaisir à sa piécette. Comme elle est plus qualifiée que moi pour en parler, je l'ai priée de donner par écrit ses impressions. Je transcris son petite compte rendu :

C'était aux Buttes-Chaumont, on a vu la pièce *Caporal contre caporal.* Hitler était très méchant contre le soldat français — il avait une arme empoisonnée pour tuer le soldat, seulement Nicolas, le fils du soldat, était si malin qu'il avait changé les armes, et Hitler a été tué. On a vu le docteur Gœbbels et le gros Gœring. La pièce était drôle, et nous nous sommes amusés beaucoup.

Il me reste à ajouter que les petits camarades de Mlle Marie Bernard étaient de son avis.

LE PETIT.

PHILOSOPHIE

Lucien Lévy-Bruhl : *L'expérience mystique et les symboles chez les primitifs.* Alcan, 1938.

Depuis le 12 mars 1939, l'analyste sagace de la pensée primitive a cessé de penser; son regard à la fois si doux et tellement aigu a cessé de pénétrer par analyse les mœurs, les opinions, les événements. Nous situerons tout à l'heure, dans le temps récent ou actuel, l'influence de l'homme et de son œuvre. Mais il nous faut d'abord tenir la promesse que nous lui avions faite, de signaler aux lecteurs du *Mercure* le contenu de l'ouvrage qui devait être le dernier **(L'Expérience mystique et les Symboles chez les primitifs).**

Le livre complète, on le sait, plusieurs autres, consacrés au même sujet, sous des aspects différents. L'expérience mystique est une expérience dans laquelle aux données positives se mêlent des données surnaturelles. Celles-ci provoquent chez le « sauvage » des réactions principalement *affectives.* L'auteur les a étudiées à propos du fortuit, de l'insolite, du rêve et de la communauté de vie avec les morts. Il a ensuite examiné le facteur *représentatif* inclus dans cette expérience, et reconnu sa nature symbolique. Mais dans ces deux parties, surtout dans la seconde, nous trouvons implicite une justification de la *technique* en laquelle le primitif à la fois utilise et corrobore son expérience « mystique ».

Une exhaustive lucidité fait la puissance et aussi le charme de tout ce qu'a rédigé Lévy-Bruhl. Puisse-t-elle nous guider pour que nous montrions, sans trahison, le point de vue propre d'un ouvrage, qui cependant ne manifeste son entière portée que rapproché des livres précédents consacrés à la mentalité primitive. Remarquons qu'il ne fait qu'une allusion discrète au «prélogisme», terme et notion auxquels était réservée une ample destinée (1). La loi de « participation », qui suscita tant de commentaires, apparaît partout parce qu'elle caractérise

(1) P. 101 et 248, à propos de l'indifférence à la contradiction; p. 244 et 270 à propos de l'indifférence à la causalité.

la pensée des primitifs; mais l'auteur souligne qu'elle est non pas tant conçue qu'éprouvée, vécue, agie. L'homme natif n'est qu'à demi conscient de ce qu'il pense, mais il veut avec ferveur et opère en croyant.

L'efficacité des vœux forme l'un des thèmes les plus traités. En des expressions qui n'engagent que notre responsabilité nous hasarderons qu'il y a pour le primitif identité du subjectif, le souhait, et de l'objectif, l'événement souhaité; identité aussi du futur, l'obtention de la chose désirée, et du présent, sa réalisation immédiate; si linguistiquement le mode optatif est un temps présent, c'est parce que l'*agir* consiste en *être*. Voilà pourquoi le demi-civilisé montre si peu de souci pour les causes et les effets : la capacité, la force masque et surclasse le moyen; elle « force » ou contraint, imposant le résultat. En d'autres termes l'agent a de l'efficience selon ce qu'il est.

Montrer l'intérêt de ce livre pour la psychologie d'une part, pour le folklore de l'autre, a incombé ou incombe à d'autres collaborateurs. Notre dessein à nous est de préciser qu'ici l'auteur voulut mettre en évidence le fait foncier qui distingue l'homme de l'animal et sert de base aux religions d'abord, aux philosophies ensuite : l'expérience mystique originelle (p. 97). Foncière certes, cette donnée première ne fonde pas moins les morales traditionnelles et l'activité artistique; toute prétention ou tendance à la spiritualité suppose quelque croyance en des valeurs qui excèdent l'expérience positive. Comte et Durkheim ont sans doute intégré le spirituel au positif — ne fût-ce qu'en le définissant par le social; mais ils ont admis sa spécificité en proclamant tout à fait nécessaires, pour l'homme collectif, ses satisfactions affectives. Ceci nous entraînerait sur une voie critique : la positivité ne comporterait-elle donc qu'une signification intellectuelle? La surnature se réduit-elle à une exigence de la sensibilité?

Comme toujours à travers sa carrière, Lévy-Bruhl écrit pour faire penser, non pour proposer une explication systématique. Il était, comme il nous a permis de le lui dire un jour oralement, « un homme du XVIIIe siècle », un *critique* à la façon de Hume. Aussi, lui qui a tant fait pour renouveler ou

féconder les études philosophiques, a-t-il sans cesse protesté quand certains — tel Chestov — prétendaient qu'il possédait une philosophie. Ce qui l'intéressait, c'étaient les modes d'explication, non ces dogmes que les métaphysiciens égalent à un réel absolu.

La « loi des trois états », selon Comte, pourrait bien avoir été, à cet égard, le point de départ de son investigation. De fait, l'ouvrage sur le fondateur du positivisme est le modèle le plus achevé que nous puissions citer, de lucidité par l'analyse. Quand le maître en histoire de la philosophie s'est mué en critique de la morale traditionnelle, spécimen des « techniques normatives », il a voulu derechef, comme Hume, dénoncer les *a priori* et chercher dans des faits le donné moral ou les « mœurs », un objet parmi lequel l'intelligence discriminative peut introduire de la clarté. Enfin la recherche vouée à l'humanité primitive est, d'outre en outre, épistémologie, selon l'idéal des Encyclopédistes qu'enchantait l'humaine relativité. L'affection qui unissait Lévy-Bruhl à Emile Meyerson et d'autre part à Einstein apparaît sous ce biais révélatrice, ou, comme il aurait dit, « symptomatique ».

L'influence exercée en fournit la contre-épreuve. Elle revêt un caractère très net : en aucun domaine on ne sait rien avant d'avoir exploré les faits. Science objective et démocratie s'accordent pour nier qu'il puisse y avoir des gens qui, selon l'expression de Molière visant les personnes de qualité, savent sans avoir appris. Encore le XVIIIe siècle, encore Hume! L'œuvre de Piaget : avoir, en pensant au maître que nous étudions, compris que l'enfance ne sera connue que si on l'examine sans aucun « préjugé », à la seule lumière des enquêtes. L'œuvre de Charles Blondel, qui lui aussi, hélas, nous a quittés : ne pas présupposer que la « conscience morbide » doive se comprendre d'après la conscience normale, mais chercher ses conditions propres, où l'individuel prédomine de façon calamiteuse sur la norme que donnerait une meilleure socialité. Maintes autres carrières pourraient être citées, qui furent rénovatrices dans la mesure où le principe même s'apparentait à l'attitude la plus intime de ce génie de la lucidité. Mais le contentement le plus serein devait échoir à Lévy-Bruhl quand il fut bien certain que ses ouvrages sur la mentalité

primitive, en permettant plus d'objectivité dans la connaissance de cet être si multiple, l'homme, permettaient déjà, pour commencer, dans la tâche coloniale, plus de discernement et plus de justice (2).

PAUL MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Hélène Konczewzka : *L'unité de la matière et le problème des transmutations,* Alcan.

La Bibliothèque de philosophie contemporaine a publié, il y a quelques mois, un ouvrage synthétique, d'intérêt général : c'est l'œuvre d'une Polonaise qui fit, à Paris, ses études de philosophie scientifique, jusqu'au doctorat inclusivement. On ne peut que la féliciter de la sûreté, presque infaillible, de sa documentation; en montrant le parallélisme entre les deux parties de son titre, **L'unité de la matière et le problème des transmutations,** elle guide le lecteur — même profane — dans une longue promenade, qui commence en Grèce huit siècles avant notre ère, s'étend sur le moyen âge et la chimie classique du XIXe siècle, pour aboutir à la chimie nucléaire, fondée par notre génération.

De très bonne heure, l'esprit humain s'est trouvé aux prises avec deux aspects complémentaires, apparemment contradictoires, des phénomènes du monde matériel : étudier la réalité dans la diversité et dans la variabilité de ses détails, chercher néanmoins l'identité sous-jacente pour établir l'unité et la cohérence de l'ensemble (p. 22); « L'unité et la diversité, le changement et la permanence s'entrelacent si étroitement dans l'Univers et dans la conception que la pensée s'en fait, qu'il est impossible de les séparer sans anéantir du même coup un aspect essentiel des choses » (p. 295). Ce qui frappa sûrement les premiers philosophes ioniens, ce fut la possibilité « que présente la matière de passer successivement par des états physiques (solide, liquide, vapeur) et de changer entièrement d'aspect, sans néanmoins être détruite » (p. 11). Certes, les Grecs ne parlent pas encore de « transmutation » au sens alchimique du mot, mais ils

(2) La *Revue Philosophique* de mai 1939 renferme plusieurs études succinctes sur L. Lévy-Bruhl et l'action qu'il a exercée.

mettent l'accent sur l'incessante transformation des choses : c'est en ce sens que les physiciens d'Ionie ont été « les précurseurs de l'alchimie et même des conceptions modernes de la matière » (p. 15) :

Les alchimistes ont reçu l'éducation de la philosophie grecque : leur esprit est nourri d'idées abstraites, empruntées à cette philosophie. D'un autre côté, cependant, ils subissent l'influence constante de l'expérience chimique concrète, qui est pour eux une terre nouvelle, la terre promise de la science (p. 80). Leurs doctrines constituent le terrain sur lequel une expérience chimique naissante lutte avec une philosophie [arbitraire] de la nature (p. 83). Bref, l'alchimie était située aux confins des doctrines occultes et des sciences exactes (p. 37).

A deux reprises (pp. 45 et 51), l'auteur fait état des conceptions de Synésius, alchimiste néoplatonicien du ve siècle de notre ère. Cette partie de l'ouvrage contient des aperçus ingénieux sur le côté magique du « Grand Œuvre », sur les diverses significations attribuées au mot *mercure*, sur l'opposition entre les principes et les métaux, opposition que l'on comparait à celle que les théologiens avaient inventée entre l'âme et le corps.

Pour réaliser une transmutation, les alchimistes s'efforçaient de dépouiller la matière de ses qualités vulgaires, grossières, de même que de ses particularités individuelles; la puissance active ou « l'âme de la matière » ainsi déclenchée avait la faculté d' « attirer » les qualités individuelles; en la traitant donc par des principes qualitatifs, convenablement choisis — ou plutôt par des substances qui en contenaient la proportion la plus considérable — on espérait obtenir les corps à propriétés voulues (p. 90). Le procédé théorique de transmutation consistait, non à concevoir la décomposition des substances en éléments de plus en plus simples, mais à les dépouiller progressivement de leurs diverses qualités (p. 199). Au point de vue de la science moderne, les prétendues transmutations alchimiques sont des faits absolument inexacts : les alchimistes ne disposaient pas des critères déterminés qui leur auraient permis de définir avec quelque précision ce qu'est une transmutation et de vérifier expérimentalement si elle avait eu lieu (p. 195).

Hélène Konczewska ne manque pas de noter les rapprochements, gratuitement imaginés, entre les métaux et les pla-

nètes (1). C'est sans doute, selon Marcelin Berthelot, l'éclat des astres et une similitude de couleurs, qui ont suggéré aux alchimistes l'idée d'une parenté, d'une correspondance stricte, de telle sorte que rien ne se passerait dans le monde planétaire qui n'ait sa répercussion immédiate sur le microcosme alchimique : « on aurait tort de considérer ces analogies comme l'expression de croyances occultes; c'est bien plutôt un effort pour concevoir un déterminisme universel, comprenant dans un même système les phénomènes chimiques et les phénomènes planétaires, ou, en d'autres termes, une tentative pour prouver l'unité de la matière » (p. 101).

Nous assistons ensuite à la révolution de Lavoisier, qui consista « dans un changement total de l'attitude du savant vis-à-vis de la réalité » (p. 131), puis aux avatars des notions fondamentales qui nous occupent au cours du XIX[e] siècle. Les noms qui émergent de cette période transitoire sont tout d'abord ceux du médecin anglais William Prout (1786-1850) et du chimiste français Jean-Baptiste Dumas (1800-1884). L'examen des masses atomiques des éléments, puis la construction de la table périodique de Mendéleïeff préparèrent les esprits aux nouveaux phénomènes (radioactivité spontanée, radioactivité artificielle, matérialisations et dématérialisations) que le dernier demi-siècle devait découvrir : « le progrès vers l'unité est venu d'un approfondissement de l'expérience » (p. 293) :

Considérée à différentes époques, l'idée de l'unité de la matière comprend des contenus très différents : y a-t-il grand chose de commun entre la matière des physiciens grecs, entre celle des alchimistes et entre la théorie électronique, où l'on se fonde, en définitive, sur la constance et l'identité de certaines grandeurs physiques? Et cependant, ici et là, la recherche de la pensée tend vers l'affirmation d'un même principe, un et permanent, commun aux phénomènes les plus divers (p. 292). L'évolution de la science nous révèle les différentes formes de cet effort : d'abord l'anticipation hardie de l'expérience, l'élan d'une pensée qui n'hésite pas à suivre jusqu'au bout le jet de son inspiration; ensuite l'enregistrement patient des faits et l'organisation d'une théorie destinée à constituer un système aussi clair et cohérent que possible; enfin

(1) Or = Soleil. Argent = Lune. Mercure = Mercure. Cuivre = Vénus. Fer = Mars. Etain = Jupiter. Plomb = Saturne.

l'adaptation constante de l'intelligence humaine à tout ce que les découvertes expérimentales apportent incessamment de nouveau et d'imprévu (p. 294). Dans la période scientifique, les faits, les preuves tangibles affluent de toutes parts : ce n'est plus seulement une tendance de la pensée à imposer au réel la forme de son propre rêve; ce n'est plus une divination heureuse; c'est un accord, sur certains points du moins, de ce rêve avec la réalité. Et cet accord reste un des faits les plus surprenants dans l'histoire de la pensée (p. 237).

Tels sont les caractères principaux de cet ouvrage remarquable, dont la lecture s'impose à tout lecteur curieux d'histoire et de science générale. Ouvrage assez bien écrit (quoique l'auteur soit une étrangère), assez bien composé (en dépit de quelques redites), mais surtout parfaitement renseigné sur l'histoire des sciences et donnant un tableau suffisamment fidèle de la microphysique contemporaine (2).

A l'heure où l'on pressent que les transmutations et les dématérialisations vont bouleverser l'évolution humaine, on ne saurait trop conseiller la méditation de ce panorama, qui s'étend sur près de trois millénaires, depuis les philosophes ioniens jusqu'en l'an 1934, date de la première réalisation d'une radioactivité artificielle.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Walter Darré : *La Race, nouvelle noblesse du sang et du sol* traduit de l'allemand, par P. Melon, Fernand Sorlot. — Michel Huber : *Etat de la population d'après les derniers recensements*, Hermann.

Voici un livre, **La Race, nouvelle noblesse du sang et du sol** qu'il faut avoir lu, comme *Mein Kampf*, si l'on veut connaître l'Allemagne hitlérienne. L'auteur, Walter Darré, ministre de l'agriculture et du ravitaillement, et qui s'intitule führer des paysans, semble être, avec Gœring et Gœbbels, mais bien que moins en lumière qu'eux, un des principaux collaborateurs d'Hitler, et peut-être son inspirateur pour la

(2) A peine doit-on signaler quelques incertitudes de vocabulaire, comme « espèce chimique » pris dans le sens d'*élément*, alors que cette expression est consacrée pour désigner un *corps pur* (simple ou composé). Il est regrettable, d'autre part, que l'auteur ait omis (p. 284) l'importante question du neutron.

question du sang et du sol qu'il traite en ce volume. C'est d'ailleurs un Allemand de l'extérieur, étant né et ayant grandi en République Argentine, mais aucun autochtone n'a plus l'orgueil de sa race que ce périèque.

Walter Darré voudrait créer une nouvelle noblesse germanique qui serait une aristocratie strictement paysanne. Le nouveau noble, *bauer,* serait un cultivateur travaillant de ses mains son *hegelof,* domaine de dimensions variables suivant la qualité du terrain mais ne dépassant pas 125 hectares. Ces *hegelof* seraient, si j'ai bien compris, constitués par le Reich, et attribués à des Allemands, de race germanique ou assimilée (seuls nettement exclus les gens de couleur et les juifs) et ayant la mentalité germanique; leur possession serait héréditaire et passerait en principe au fils aîné, les cadets trouvant leur place dans les administrations de l'Etat, notamment la diplomatie, et ainsi se formerait une noblesse nouvelle qui pourrait être définie (je reproduis son texte) : une sélection de dirigeants sainement éduqués sur la base de noyaux héréditaires sélectionnés. Cette noblesse serait organisée en conseils de nobles fédérés entre eux, et c'est de son sein que serait tirée la Chambre haute du nouveau Reich, la Chambre basse, composée de représentants des professions, devant n'avoir qu'un caractère économique sans action sur la direction politique de l'empire allemand. Et le livre insiste sur le caractère original de cette conception doublement opposée au sot libéralisme de l'Europe occidentale et au vil communisme de l'Europe orientale (peut-être l'auteur serait-il aujourd'hui moins méprisant pour celui-ci devenu l'allié et le complice du führer).

Ce régime du hegelof, institué par une loi du 29 septembre 1933, fonctionne donc depuis sept ans, et il serait intéressant de savoir ce qu'il a donné, en supposant que les grands desseins militaires d'Hitler ne l'aient pas paralysé. Mais même fonctionnant à plein rendement, suffirait-il à créer une Allemagne nouvelle et se suffisant à elle-même? Les peuples uniquement agricoles sont condamnés à une vie bien modeste et bien terre à terre, comme celle, longtemps, de la Chine, et l'Allemagne ne s'en contenterait pas, d'autant qu'elle vit de son sous-sol très riche plus encore que de son sol assez pau-

vre, et il serait bien difficile de réserver tout le pouvoir aux cultivateurs, même de 125 hectares, en leur subordonnant les grands usiniers, métallurges, armateurs, etc., qui depuis deux ou trois générations ont poussé l'Allemagne au premier rang des puissances mondiales. Pour réaliser complètement l'idéal nazi, il faudrait donc enserrer l'industrie et le commerce allemands dans une armature analogue à celle de l'agriculture, et du coup l'Allemagne se rapprocherait étrangement de la Russie soviétique dont elle n'était pas d'ailleurs très éloignée, même à l'époque où elle la couvrait d'injures et de crachats. Au fond il se pourrait que cette grande machine sociale de Walter Darré fût de nature simplement politicienne et eût pour objet de réserver la terre et le pouvoir aux seuls nazis puisque les nouveaux landlords seraient choisis parmi les Allemands dévoués au régime, et il suffirait d'imaginer un régime analogue pour le commerce et l'industrie pour faire de l'Allemagne un pays exactement semblable à la soviétie où deux ou trois millions, tout au plus, de communistes vérifiés et surveillés dominent et exploitent cent ou cent cinquante millions de gens sans-parti.

Aurions-nous, nous autres Français, quelque chose à prendre dans les conceptions de ce Walter Darré? Il ne semble pas. Notre pays, aussi, est industriel et commercial autant qu'agricole, et si la proportion respective de ses éléments va en se modifiant, c'est au désavantage des cultivateurs. Par suite il serait illogique de ne tenir compte que de ceux-ci dans une estimation d'ensemble de la valeur nationale. Il ne semble même pas qu'il y aurait un intérêt quelconque, si l'on voulait convoquer, comme on y a pensé, des Etats généraux économiques, à les composer de trois ordres : agriculteurs, industriels et commerçants : ce serait le meilleur moyen de les dresser les uns contre les autres, comme la noblesse, le clergé et le tiers-état s'affrontaient âprement dans les Etats généraux de l'ancienne France; et à ce propos on ne comprend vraiment pas pourquoi, au temps de Louis XVI, on a rafistolé cette vieille machine poussive et grinçante des Etats généraux que nos rois avaient bien eu raison de laisser tomber en désuétude depuis 175 ans ; les vrais hommes d'Etat d'alors comme Turgot et Calonne n'y

pensèrent pas, tandis que s'en éprirent les médiocres comme Brienne et Lamoignon, probablement pour faire le jeu des privilégiés qui, à deux ordres contre un, espéraient s'en tirer les braies nettes, alors que les non privilégiés, de par leur supériorité numérique dans le pays, et même dans les Etats, une fois que Necker eut fait adopter le doublement des députés du tiers, étaient sûrs d'écraser leurs adversaires; mieux aurait valu avoir, comme le voulait Turgot, des assemblées sans distinctions d'ordres, et c'est ainsi que Calonne avait conçu ses Notables sans peut-être se rendre compte, tant il était étourdi, que tous (exactement 140 sur 144) étaient des privilégiés, et qu'on ne pouvait pas compter sur eux pour une vraie réforme du pays.

Revenons à la conception de Walter Darré. A défaut de la création d'une noblesse du sang et du sol qu'il demande, nous pourrions toujours apporter à notre régime foncier, surtout au point de vue fiscal, quelques améliorations précieuses. Par exemple, comme il serait très souhaitable que la propriété du sol appartînt aux citoyens de la vieille et féconde souche, il pourrait être établi par décret-loi qu'il n'y aurait pas de droit de mutation pour les pères de famille nombreuse acquéreurs de propriétés immobilières, qu'il n'y aurait pas d'impôt foncier pour les châteaux d'entretien onéreux appartenant à la même famille depuis plusieurs générations, et par contre que les droits de mutation et les taxes foncières seraient doublés pour les acquéreurs de grands domaines ou de châteaux ne jouissant pas de la nationalité française depuis trois générations; ainsi serait-il remédié au spectacle vraiment fâcheux que présente la possession du vieux sol français par des étrangers ou par des naturalisés de fraîche date. Quant à transformer cette catégorie de possesseurs du sol en une classe privilégiée et dominante politiquement ou socialement parlant comme notre noblesse d'autrefois, on n'en voit pas la nécessité. Treitschke lui-même a dit : « La noblesse prussienne n'a amené que des malheurs depuis trois siècles; tout ce qu'il y a de germanique dans notre peuple a été emprisonné dans une sorte de camisole de force au cours des dix siècles de ce qu'on nomme le saint empire romain germanique. » Sans insister

sur l'inexactitude de cette dernière appellation, bien regrettable sous la plume d'un prétendu grand historien (il y a eu, d'une part, un saint empire romain, et d'autre part un empereur de nation germanique mais qui aurait pu être d'autre nation) on peut dire que l'ancienne grande et noble Allemagne, celle du temps de la Chrétienté médiévale, se serait mieux trouvée de n'avoir pas eu de noblesse héraldique, et que la nouvelle, qui n'est ni noble ni grande moralement parlant, ferait mieux de se défier de la noblesse paysanne qu'on lui propose et qui tisserait vite pour le reste de sa population, comme l'ancienne, une autre camisole de force, déplorable pour tout le monde, car elle ne mettrait pas les voisins à l'abri de ses folies frénétiques.

Mémento. — Michel Huber : *Etat de la population d'après les recensements.* Hermann. Ce livre très remarquable du directeur honoraire de la Statistique générale de la France et qui forme le tome III (il y en aura six en tout) de son grand *Cours de démographie et de statistique sanitaire,* étudie successivement la répartition géographique des populations, leurs principaux caractères et leurs migrations. — La population du globe est évaluée à un peu plus de 2 milliards d'individus. Les puissances mondiales de plus de 100 millions de sujets sont au nombre de six en 1936 : Empire britannique 519, Chine 416, Russie 166, Etats-Unis 144, France 111, Japon 100; ensuite viennent les Pays-Bas 73, l'Allemagne 67, l'Italie 51. — Les pays d'Europe présentant la plus grande densité de population sont la Belgique 266 habitants au kilomètre carré et les Pays-Bas 232; la Grande-Bretagne, l'Allemagne et l'Italie ont de 133 à 156; la France ne vient qu'au 12e rang avec 76 habitants entre le Danemark et le Portugal, le dernier rang étant tenu par la Norvège avec 9. — L'accroissement de la population terrestre a passé de 660 millions au milieu du XVIIIe siècle (chiffre approximatif) à plus de 1800 en 1929 : la France qui avait 19 % de la population européenne en ce XVIIIe siècle n'en compte qu'un peu plus de 8 %. — La plus grande ville du monde est New-York qui a plus de 7 millions d'habitants; Londres et Berlin dépassent 4, Chicago et Shanghaï 3, Paris, Moscou, Osaka, Leningrad, Buenos-Ayres et Tokio 2; ces calculs, d'ailleurs, varient suivant les limites qu'on assigne à ces agglomérations; le *greater London* a plus de 8 millions d'âmes. — Pour les langues, le premier rang est tenu par le chinois 400, le second par l'anglais 170, le troisième par l'espagnol-portugais 100; puis

viennent le russe et l'allemand 80 chacun; le français avec 45 est dépassé par le japonais et l'hindoustani, et suivi de près par l'italien. — Pour les religions, le christianisme vient en tête avec 682 millions de fidèles (331 catholiques romains, 144 grecs, 207 protestants); ensuite viennent les confucianistes 350 et les hindous 230; les mahométans réunissent 210 millions, et les bouddhistes 150, les animistes 135; en dernier lieu les shintoïstes 25 et les israélites 15 ou 16; les autres religions comptant une cinquantaine de millions de personnes. Les chrétiens dominent de beaucoup en Europe, Amérique et Océanie, les mahométans sont surtout en Asie, 160, et en Afrique, 44, n'étant que 5 en Europe; les juifs sont 10 en Europe, 4 en Amérique, le reste dans les autres parties du monde. — *La Revue philosophique* a consacré un gros numéro, à la fin de l'année dernière, à l'étude de la Révolution française et à son explication par Kant, Fichte, Hegel, Saint-Simon, Comte, etc., etc. Les philosophes sont étonnants. Il ne faut pas désespérer de les voir expliquer la Révolution du 4 septembre 1870 sans dire un mot de Napoléon et de Bismarck, de Bazaine et de Gambetta, mais en étudiant à fond Cousin, Nourrisson, Lachelier, Caro, etc. — La guerre se poursuit à l'heure où j'écris ces lignes, elle rentre dans la science sociale comme la maladie dans la science vitale, mais on est encore trop près pour en juger; attendons.

HENRI MAZEL.

PRÉHISTOIRE

Baron de Loë : *Belgique ancienne. Catalogue descriptif et raisonné*, t. III, *la période romaine*, Bruxelles, Vromant, petit 4°, 371 p., 160 photos. — Du même : t. IV, *La période franque*, même éditeur, petit 4°, 218 p., 168 photos et dessins. — Edouard Salin : *Rhin et Orient. Le haut moyen-âge en Lorraine d'après le mobilier funéraire; trois campagnes de fouilles et de laboratoire*. Préface d'Albert Grenier. Geuthner, 4°, 335 p., XLIV pl. héliogr. — P. Royer : *Monographie des ossements de l'époque franque*; extr. Anthropologie, t. XLVII, p. 309-335. — Dr A. Morlet : *Mythologie gauloise; statue du dieu à l'hippophore découverte à Neschers*. Vichy, Impr. Colin, 8°, 12 p., ill. — Du même : *Triptyque de mythologie gauloise; les trois dieux solaires découverts au pays des Arvernes : Neschers, Lussat et Egliseneuve*. Vichy, Imprimerie Colin, 8° 32 p., ill.

J'ai déjà parlé avec éloges des tomes I et II du **Catalogue descriptif et raisonné du Musée préhistorique et protohistorique de Bruxelles,** dressé par le baron de Loë. Voici parus les tomes III, période romaine, et IV, période franque de cette œuvre qui, par l'excellence des photos, la précision des descriptions, l'amplitude comparative des commentaires

a pris plutôt la valeur d'un *Manuel* que celle, plus modeste, d'un simple catalogue, comme le dit le titre.

Sans doute, les périodes romaine et franque dépassent un peu les limites de cette chronique. Mais il faudrait enfin se rendre un peu mieux compte qu'en Belgique comme en France il n'y a pas eu d'hiatus aussi net que le laissent entendre à la fois les classificateurs et les petits précis destinés aux écoles primaires. Ou, si l'on veut, il n'existe pas dans l'histoire générale des civilisations de l'Europe depuis les périodes les plus reculées, disons depuis un demi-million d'années, des différences aussi tranchées que dans la nature entre le règne animal et le règne minéral, comme on disait autrefois.

Aussi l'étude attentive des deux nouveaux volumes fait-elle apercevoir des transitions et des survivances techniques qui pourraient s'expliquer soit par une persistance sur place et une adoption des mœurs et techniques paysannes par les envahisseurs; soit par l'état de moindre civilisation matérielle de ces même envahisseurs. Car, en règle générale, les vainqueurs de ce type sont toujours moins civilisés que les populations conquises, qui, de par leur civilisation même, sont devenues moins prédatrices et plus pacifiques. En sorte que l'histoire universelle de l'Humanité pourrait classer hiérarchiquement les peuples d'après leur plus grande horreur du sang versé, les plus primitifs seulement éprouvant à cet exercice un vrai plaisir, et s'en faisant gloire.

Dans le tome III sont à signaler tout spécialement la technique des puits revêtus d'un cuvelage de bois dont plusieurs ont été découverts à peu près intacts en Belgique (p. 54-55). Celle des hypocaustes (système de chauffage central bien meilleur que le nôtre, car il chauffait les planchers découverts à Pincemaille (p. 68-74). Le plan de la magnifique villa de l'Hosté en Basse-Wavre, Brabant (p. 86-87), qui prouve combien de belles choses, confortables aussi, les Allemands de ce temps-là ont détruites. L'étonnant lézard en cristal de roche, qui vaut bien les objets de même matière des Chinois et des Mexicains. Le vase en bronze étamé à reliefs floraux de Bois-et-Borsu (p. 107-109), d'un décor qui s'est parfois maintenu jusqu'à nos jours, par exemple (mais en terre)

à Vanzy en Haute-Savoie. Le clou magique de Tongres, en bronze à incrustations d'or (p. 114). Le vase en bronze de Herstal, d'origine gauloise, à personnages en relief (p. 145-146). L'urne à visage stylisé du type de Glozel trouvée à Haulchin (p. 161). La serrure à chevilles (p. 231-234) que j'ai trouvée aussi en usage en Kabylie et au Maroc, et qui se rencontre dans les Alpes, de la Suisse romande jusqu'au bout des Carpathes. Le groupe anguipède de Saint-Mard, malheureusement mutilé, mais d'une facture puissante (p. 314-315). Encore ne sont-ce là que des objets qui me paraissent personnellement intéressants; ils sont bien loin de donner une idée de la richesse documentaire du volume.

La période franque fournit moins du point de vue esthétique, mais reste intéressante parce que la plupart des outils, ustensibles et instruments de cette période survivent jusqu'à nos jours dans les campagnes non seulement de la Belgique, mais aussi de là France.

Ainsi les fibules ou épingles de sûreté, les colliers, les bagues n'ont guère changé, ni les boucles d'oreille. Ce qui distingue surtout l'art franc, ce sont les agrafes et boucles de ceinture et de ceinturon au décor géométrique entrelacé; et la grossièreté du serti des verroteries et pierres de couleur, qui ne sont pas à proprement parler des pierres précieuses, mais rappellent le goût de nombreux primitifs. Les colliers notamment pourraient provenir de l'A. O. F. (pierre d'Agni). La boucle en laiton dessinée p. 117 est bien caractéristique du décor à dents de loup, à zigzags et à entrelacs de cette période; celle de la p. 160 donne l'effet d'avoir un décor emprunté à un tissu. Quant aux poteries de cette période, cruches, brocs, canettes, elles se retrouvent de nos jours dans les intérieurs paysans.

On ne saurait dire que la période franque a été totalement inesthétique; elle a certainement apporté du nouveau dans un monde complètement imbu des arts méditerranéens classiques en revenant, il est vrai, à la géométrisation initiale et en se montrant incapable de figurer des êtres vivants plastiquement. Cette observation vaut aussi pour les documents exhumés, avec une méthode rigoureuse, par Edouard Salin **En Lorraine au cours de trois campagnes de fouilles.** Il se

peut, comme le dit l'auteur à la suite de plusieurs théoriciens, que l'art franc ait emprunté tant bien que mal ses thèmes décoratifs et ses techniques à l'art byzantin. Mais comme celui-ci était déjà une régression, ou une superposition du primitif à l'évolué (comme de nos jours l'imitation de l'art dit nègre), le problème n'est pas résolu. On trouverait facilement, sur les objets découverts par Edouard Salin, des transferts d'une technique primitive à une autre; ainsi le décor pl. VIII, fig. 3, est certainement de la vannerie ou du tissage aux cartons.

L'infiltration parmi des techniques perfectionnées de techniques plus primitives pendant cette période franque, ou germanique au sens large, a été observée aussi en Lorraine dans d'autres directions; notamment en ce qui concerne la fabrication des gobelets, dits aussi calices ou vases à carène : les Romains et tous les peuples classiques se servaient du tour à potier; au lieu que ces vases germaniques ont été faits à la main. De plus, les poteries grecques et romaines, donc aussi gallo-romaines, étaient cuites au four; au lieu que ces gobelets découverts en Lorraine ont été séchés à l'ombre d'abord, ensuite cuits sur un bûcher en plein air, d'où leur friabilité. Donc, exactement la technique encore en usage en Kabylie et dans de nombreuses tribus montagnardes du Maroc; alors qu'en Tunisie (Djerba et Nabeul) c'est le tour, et aussi le four, qui persistent.

Importés semblent beaucoup d'objets, notamment cinq en bronze, fort intéressants, que M. Salin suppose d'origine sarmate.

Les planches sont grandes et très belles; les descriptions très détaillées. Mais à propos de beaucoup d'explications théoriques, j'aurais à discuter assez longuement. L'auteur est certes un excellent archéologue; mais sans l'ethnographie comparative, on ne saurait discerner les origines ni le sens de certains thèmes décoratifs. Les coïncidences ne prouvent pas toujours des filiations. C'est ce que Déchelette avait également compris peu avant l'autre guerre; que Jullian avait admis aussi; et sûrement sur ce point Albert Grenier, qui a écrit la préface de ce livre, ne me contrattaquera pas. J'ajoute que M. Salin a soumis des fragments à des analyses

chimiques, au microtome, et même à la radioscopie, applications aux sciences archéologiques de procédés d'enquête dont on espère beaucoup. J'avoue que je ne sais pas quoi, cependant. J'entends : pour la théorie générale des civilisations.

Puisque j'en suis à l'étude de cette période, je voudrais signaler aussi une étude importante de P. Royer sur **Les ossements francs** trouvés, depuis environ cent ans, en Belgique, en Normandie et en Picardie, dans l'Ile-de-France, en Champagne et dans les régions de l'Est français. Certains caractères sont typiques, par exemple une conformation particulière de l'occipital. Quelques cimetières fournissent des types purs; mais peu à peu, par suite de croisements, les types métissés ont dominé; on peut dire, je crois, que le vrai type franc a complètement disparu de nos jours en France. En tout cas, d'après la localisation des crânes, « l'invasion franque s'est faite du nord au sud et de l'ouest à l'est par un mouvement tournant, de Belgique en Picardie, de là en Normandie, puis un retour vers l'Ile-de-France, enfin vers la Champagne et la Lorraine ». Cette conclusion (p. 332) est intéressante en ce que, par suite de ce mouvement tournant, c'est en Lorraine qu'on trouve le moins de types francs purs dans les cimetières. Or, c'est là que M. Salin a fouillé.

A propos du monstre anguipède du musée de Bruxelles, je crois bon de rappeler que le Dr Morlet a étudié de près une statue de **Dieu à l'hippophore** (portant un cheval) découverte dans le Puy-de-Dôme qui est du plus haut intérêt. Mais faire intervenir le totémisme pour l'expliquer me paraît impossible. Le totémisme est toute autre chose que la zoolâtrie. Cette statue a donné ensuite l'occasion au Dr Morlet d'étudier **Trois dieux arvernes** qu'il regarde comme solaires. Il faut prendre garde de ne pas identifier des concepts grecs avec des concepts gaulois; et savoir que les archéologues les plus récents qui ont repris l'étude des cultes grecs anciens *non seulement savants mais populaires,* s'écartent de plus en plus des théories naturistes admises comme parole d'évangile vers la fin du siècle dernier et aux débuts de celui-ci.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Dr Ivan Lajos : *La vérité sur l'armée allemande* (Flammarion). — Stephan Th. Possony : *L'Economie de la guerre totale. Ses possibilités, ses limites* (Libr. de Médicis). — André Labarthe : *La France devant la guerre. La balance des Forces.* Préface de G. Prételat (Grasset). — Gaston Pastre : *Le Crépuscule de Napoléon* (1813). Montpellier (Edit. des Etudes historiques). — Mémento.

Au début de ce nouveau cycle de chroniques, je crois devoir avertir le lecteur que je m'y interdis toute appréciation sur la conduite de la guerre et les opérations en cours. Il me paraît préférable de m'imposer cette discipline, moi-même, plutôt que de courir le risque des interventions de la Censure, qui, souvent, de très bonne foi d'ailleurs, se méprend sur nos intentions et sévit à contre-sens (1). Il m'est, certes, pénible de prendre cette décision, après avoir pendant plus de trente ans écrit dans cette Revue des chroniques dont l'indépendance de la pensée était le principal attrait. Pour répondre aux auteurs et aux éditeurs, qui m'adressent leurs ouvrages, je me bornerai donc à donner de ces derniers un compte rendu analytique, sans aucun commentaire personnel.

En voici trois, qui intéressent particulièrement l'opinion française. Ils émanent d'hommes de science et non de publicistes improvisés, comme il arrive trop souvent :

Le Dr Ivan Lajos, professeur à l'Université de Buda-Pesth, a vu son livre : **La vérité sur l'armée allemande,** retiré de

(1) En voici un exemple, qui m'est personnel. De toutes mes chroniques, écrites pendant la guerre de 1914, malgré des critiques parfois très vives sur la conduite de la guerre, les méthodes inopérantes des années 1915 et 1916, la puérilité employée dans la répression de la guerre sous-marine, etc., une seule m'attira les rigueurs de la Censure. J'y annonçais, dès octobre 1916, le repli des Armées allemandes sur la ligne Hindenburg, qui devait se réaliser en mars 1917. Cette chronique fut entièrement caviardée. Il s'agissait, cependant, d'un événement favorable pour nos armes. Quelles furent les raisons de cette rigueur? J'en suis encore aujourd'hui, à des suppositions. En 1927, le général Palat, dans son ouvrage *La Grande-Guerre sur le front occidental*, a consacré à cet incident les lignes suivantes (vol. XII, p. 100) : « Dans une chronique du début d'octobre 1916, que la Censure empêche de paraître, M. J. Norel annonce que le premier recul des Allemands sera opéré sur la ligne d'Arras à Berry-au-Bac par Cambrai, Saint-Quentin, La Fère et Laon. » Il ajoute : « J'espère qu'on ne leur permettra pas de s'attribuer l'initiative ainsi que le bénéfice de cette manœuvre. »

J'ajoute, pour la compréhension des faits, que j'avais conservé la morasse de ma chronique, interdite en octobre 1916; je la publiai à nouveau, lorsque l'événement se fut réalisé, dans le *Mercure* du 16 mai 1917.

la circulation, après une démarche personnelle de M. von Ribbentrop. Une traduction française en a paru fin août 1939, à la veille de la guerre. Je mets simplement en lumière les conclusions de l'auteur :

1° Les chances d'une guerre foudroyante de l'Allemagne contre la France sont très réduites;

2° L'armée allemande souffre d'une insuffisance de cadres d'officiers et de sous-officiers. Elle aurait besoin de 150.000 officiers, alors qu'elle n'en compte que 62.000, et de 600.000 sous-officiers. Le cadre des généraux seul est en surnombre, et il a eu, par la force des choses, une évolution rapide, mais, ajoute l'auteur, « plus on descend l'échelle hiérarchique et plus les lacunes sont considérables et plus leurs répercussions sur la valeur combattive des troupes seront sans doute directes »;

3° L'état défectueux des réseaux ferrés et du matériel roulant. « Dans le cas d'une guerre, dit l'auteur, le transport dans le centre du Reich d'une grosse partie des usines d'armements, installées primitivement près de la frontière occidentale, constitue un handicap dans le domaine des communications, puisque les distances séparant ces usines du front ont été ainsi doublées »;

4° En ce qui concerne le potentiel et l'économie de guerre, les spécialistes allemands reconnaissent la situation privilégiée de la France et considèrent « l'industrie française des armements comme relativement la plus forte en Europe »;

5° Sur la question primordiale du pétrole, il nous dit : « De toutes les grandes puissances, c'est l'Allemagne qui se trouve peut-être dans la situation la plus défavorable (p. 84) »;

Enfin, pour le ravitaillement en matières premières, la main-d'œuvre, l'agriculture, le charbon, les réserves-or, le Dr I. Lajos emprunte, pour une bonne part, ses références à l'ouvrage capital de Stéphan Possony, dont nous allons parler maintenant : **L'Economie de la guerre totale.** Son auteur est un Autrichien. C'est un économiste qui s'est merveilleusement assimilé toutes les questions militaires. Lorsque son livre parut à Vienne, il attira particulièrement l'attention du corps d'officiers en Angleterre. Il souleva de

vives polémiques (v. Appendice, p. 286). Un de ses contradicteurs le traita d'*amateuriste*. Je crois que le mot est injuste. La richesse de sa documentation, la puissance nerveuse de sa dialectique, toujours chargée de substance, ne sont pas d'un amateur. Au surplus, sa parfaite objectivité est celle d'un esprit européen, si l'on peut encore employer ce terme aujourd'hui. Une traduction française parut en *avril 1939*. Les traducteurs, MM. Banneux, Bastier et Mad. Vogelaire nous disent que l'auteur en fut enchanté, en raison « de la compréhension profonde qu'on appporte en France aux problèmes militaires et de la possibilité de tirer d'utiles enseignements des critiques que l'esprit français adresserait à son ouvrage. »

Quel est maintenant le but que s'est proposé Stephan Possony?

Le problème qu'il se pose est d'arriver, pour une stratégie déterminée, à une évaluation aussi précise que possible des dépenses qu'elle nécessite. La solution d'un tel problème implique une parfaite connaissance des nécessités militaires ainsi que des conditions économiques, qui permettraient de les réaliser. Son principe, de base, est que si l'économie doit faire tout ce qui est en son pouvoir pour la défense du pays, il importe toutefois que les exigences militaires doivent respecter les limites de ce qui est possible. En un mot, l'armée doit adapter à la réalité les principes de son organisation. Ceci posé, pour arriver à l'évaluation qu'il s'est proposée de concrétiser, Stéphan Possony envisage l'hypothèse, sur un front de 1.000 km. et pour une durée d'un an : 1° d'une défensive sur terre avec offensive dans l'air; 2° d'une offensive sur terre, appuyée par l'aviation et les chars. Il arrive ainsi à des chiffres astronomiques, et il est amené à conclure « qu'aucune nation n'a un volume de production suffisant pour faire face, même approximativement, aux besoins de la guerre. » Voyons, maintenant, les réactions que cette opinion a produites dans les milieux français. Nous en avons un exemple dans l'ouvrage de M. André Labarthe, dont nous parlerons tout à l'heure : « Cela veut-il dire, dit ce dernier, que la guerre est devenue impossible? Evidemment non; mais il est bon de dire que la manière de la conduire doit être

révisée. Le commandement est désormais obligé de veiller à ce que ses exigences ne dépassent pas les possibilités économiques du pays. » Voilà ce que des hommes de science, dont le désintéressement ne fait aucun doute et appartenant à des nations qui allaient s'opposer, affirmaient à la veille de la guerre.

Revenons un instant à Stéphan Possony. Celui-ci, tout en reconnaissant la valeur des facteurs moraux, s'abstient de les faire entrer en ligne de compte. Evidemment, il est difficile de les chiffrer; aussi préfère-t-il s'en tenir à la seule méthode quantitative, qui n'embrasse que le côté matériel de la guerre. C'est le seul point, peut-être, sur lequel on pourrait prendre en défaut son argumentation. Peut-on dire qu'un examen approfondi de la question des facteurs moraux et de ce qu'on appelle communément les « Impondérables » n'aurait pas pour résultat de ruiner ce prodigieux appareil de chiffres, auquel il ne resterait que l'apparence de la solidité? Je ne voudrais pas, cependant déprécier, en m'appuyant sur des arguments d'ordre sentimental, un ouvrage où il y a tant à apprendre. Je me suis instruit à le lire, et je ne doute pas que les lecteurs, quels qu'ils soient, ne s'y instruisent eux-mêmes, en restant vivement intéressés.

M. André Labarthe, que nous venons de nommer, est directeur de la Station nationale de recherches et d'expériences techniques. Ce n'est donc pas un militaire, pas plus que Stephan Possony et le D[r] Lajos. C'est une satisfaction, pour moi, de voir de plus en plus des hommes de science aborder les problèmes militaires, ce à quoi ont tendu, pendant plus de trente ans, tous mes efforts dans cette Revue. En juin 1939, il publiait **la France devant la guerre,** étude de la balance des forces qui allaient se trouver en lutte quelques semaines plus tard. Avant d'aborder le vif de son sujet, son premier soin est de faire justice des improvisations de certains publicistes, « dont l'ignorance scientifique, dit-il, devrait inspirer plus de prudence », concluant que le potentiel de guerre de la France est à celui de l'Allemagne comme 1 est à 10. Il qualifie de telles conclusions de « propagande défaitiste ». Rien de plus exact. Resterait à établir les mobiles qui ont inspiré à ces publicistes de pareilles affirmations.

Je ne me souviens plus qui a dit, à ce sujet, il y a trois ou quatre ans : « L'Europe ne cesse de reculer devant la constante menace d'une guerre qu'Hitler eût été techniquement incapable d'entreprendre. » M. A. Labarthe laisse percer son indignation dans les lignes suivantes :

On ne saurait nous reprocher un optimisme excessif, et, dans les pages qui vont suivre, nous serons les premiers à nous élever contre un optimisme de ce genre. Si nous avions été convaincus que la préparation économique de la France fût suffisante, nous ne nous serions pas donné la peine d'écrire ce livre. Mais il importe de protester avec la dernière énergie contre les mensonges, qui sont répandus même par des Français, sur la soi-disant impuissance militaire et économique de la France. Il est scandaleux de voir diffuser des chiffres absurdes sur le potentiel respectif de la France et de l'Allemagne et de voir l'ignorance s'allier à la malice pour miner le moral de notre peuple (p. 69).

Après avoir ainsi déblayé le terrain devant lui, M. A. Labarthe attaque les problèmes des rapports qui doivent exister entre le potentiel de guerre et la puissance économique des nations, déjà étudiés dans tous leurs détails par Stephan Possony. Nous n'y reviendrons pas. Mais, je veux ajouter, ce qui n'est pas négligeable, que l'exposé de M. Labarthe clarifie singulièrement, par ses qualités de concision, l'appareil un peu lourd, souvent abstrait et elliptique de l'écrivain allemand (2).

§

Pour se délasser de ces problèmes un peu arides, malgré leur intérêt, il faut lire de M. Gaston Pastré son étude si fortement documentée, malgré l'absence de tout appareil technique, sur la Campagne de 1813 : **Le Crépuscule de Napoléon.** Malgré son issue malheureuse pour nos armes et bien que

(2) M. A. Labarthe signale, à l'appui de sa thèse, l'article de M. Benoist-Méchin, paru dans la *Revue de Paris* du 15 février 1939. Cet article est le premier essai de vulgarisation, en France, des problèmes étudiés par Stephan Possony, si l'on ne tient compte du compte rendu de l'édition allemande de ce dernier par Ed. Delage dans le *Temps* du 10 avril 1938. Deux ouvrages viennet de paraître sur le même sujet : G. de Serrigny : *L'Allemagne face à la guerre totale;* Laufenburger : *L'Economie allemande à l'épreuve de la guerre.* Nous en parlerons dans notre prochaine chronique.

cette lecture reste aujourd'hui éloignée de nos préoccupations et de nos espoirs, actuels, elle peut être donnée comme un tonique, tant la fécondité des ressources du génie de l'Homme et la valeur de ses troupes atteignent au prodige. M. G. Pastre nous avait donné, il y a quelque temps, la **Défaite d'Armide** (bat. d'Iéna) dont nous avions apprécié la présentation originale. Aujourd'hui il s'est surpassé.

Mémento. — Rudyard Kipling : *Carnet de guerre*, trad. par H. Borjonc, épisodes de la guerre du Transvaal (Edit. de Borjone). — *Revue des questions de Défense nationale* (Janvier) : V. A. Richard : « Le combat du *Graf-Spee* ». — *Revue d'Histoire de l'E. M. G. de l'armée* (mai 38) : « Les Prodromes de Vauquois ». — « La 1re armée de la Loire (1870). » « L'armée Rennenkampf. » — « Un épisode peu connu de la guerre de Hollande ». — *Revue des Etudes napoléoniennes* (avril 39). Jacob de Bleshamp, beau-père de Lucien Bonaparte : « La victoire de la Colonne », etc. — Marc Benoist : *Marine et Marins de France* (de Gigord). — Rudy Cantel : *S. O. S. Les Radios de Bord* (Plon). — Jean Vuillet : *Au temps des galères. Bertrand d'Ornezan, marquis des Iles d'or* (Toulon).

JEAN NOREL.

LA FEMME... ET NOUS

Voici les Scandinaves, messieurs... — Ce mois-ci, c'est de la femme scandinave que nous parlerons. C'est d'elle que nous nous approcherons avec un vif intérêt. N'est-elle pas au premier plan de l'actualité?... Qu'il s'agisse de la Danoise, si douloureusement émue par l'envahisseur, de la Norvégienne en guerre, ou de la Suédoise vivant en perpétuel état d'alerte.

Danoise, Norvégienne, Suédoise, toutes attirantes, comme sont pour nous les nordiques; et si mal connues par nous. Plus mal connues encore, peut-être, que les hommes de là-bas. Johan Bojer me disait un jour : « Je suis étonné, à chacun de mes séjours à Paris, de noter combien nous vous semblons mystérieux, et combien vous nous déchiffrez avec difficulté. » Et il ajoutait : « Je pense que c'est surtout parce que vous voulez nous envelopper d'une brume... qui en réalité n'existe pas dans le côté *humain* de nos pays. Croyez-m'en, nous sommes clairs et simples. »

Entrons donc un peu en Scandinavie, si vous le voulez bien.

La Danoise? Essentiellement gaie. Active. Et c'est, je pense, cette activité qui l'empêche de se laisser aller à la mélancolie. La mélancolie? Fi donc! L'on dirait une menace de maladie, et il faut à la Danoise l'équilibre le plus parfait. Il n'est que de la regarder pour s'en convaincre tout de suite. Sa jeunesse, sa fraîcheur, s'accommoderaient mal de ce qui la pourrait faner avant l'âge. La Danoise est de ces femmes qui se rident, certes, mais ne se fripent pas. Et la différence est sensible, entre ces deux façons de vieillir.

Mère de famille remarquable; et d'abord compagne très attentive; elle est une maîtresse de maison comme nous en voudrions tous avoir dans notre demeure : mettre à l'aise ses hôtes, prévenir leurs goûts, leur donner l'impression si rare qu'ils sont chez eux et non pas chez elle. Instruite, mais jamais bas-bleu (cordon bleu! c'est mieux), et habilement pratique. J'ai connu à Copenhague une des Danoises les plus riches, ruinée par son mari en quelques heures par un krach de bourse, et se mettant, trois jours après le drame, à travailler avec tant d'ardeur qu'elle puisait, dans son travail même, l'oubli de sa misère. Si elle aimait tant la France, c'est qu'elle avait remarqué plus d'une fois chez nous même courage devant le malheur, et même réaction.

§

Et la Norvégienne? Il faut l'avoir vue chez elle... et non dans le livre de Bedel, mais dans une de ces coquettes maisons de bois meublées de fleurs, pour la comprendre avec sa force rude de paysanne. Habituée aux interminables hivers, heureuse des semaines éclairées de nuits blanches, elle passe sans transition du tunnel profond des dix mois silencieux au clair soleil d'été.

La voyez-vous, blonde, grande, avec des yeux bleus, d'un bleu de fiord, d'un bleu sur lequel on voudrait glisser en barque... au risque de chavirer?

Sa grande caractéristique dans ses rapports avec l'homme : une familiarité, une camaraderie de bon aloi, un garçon-

nisme qui n'a rien à voir avec certaine « garçonne » trop célèbre. Et je pense que si l'on n'y regarde pas de près, on peut facilement prendre pour de la coquetterie cette attitude qui n'est... qu'une attitude gentille. N'oublions pas ce côté paysan auquel je faisais allusion, et qui n'exclut certes ni la finesse ni la grâce, mais qui autorise quelque chose de plus spontané auquel je faisais allusion, et fait contraste avec l'intensité de la vie intérieure. Fleur des champs, tandis que la Danoise est une fleur cultivée.

§

Et, pour continuer notre comparaison, la Suédoise est une fleur de serre.

Il convient d'enclore dans cette formule ce qu'elle contient de bon et de mauvais. Quelque chose de racé mais d'artificiel, de guindé mais d'élégant. Une certaine froideur, mais de la distinction. Des trois sœurs nordiques c'est peut-être la moins attirante pour nous Latins. Et il va de soi que l'exception confirme la règle.

La Suédoise a le sens domestique de la Danoise, sa compréhension de l'économie, son goût de la clarté; de la Norvégienne, elle a le besoin de recueillement et de la retraite. Mais elle est moins « tout d'une pièce ».

Ne ressemblant ni aux héroïnes d'Andersen ni à celles d'Ibsen, elle aime les longues féeries de son écrivain national, Selma Lagerlöf. Lente à se manifester, à se décider, elle conserve une certaine lenteur, même dans l'action.

...Et si vous me demandiez, puisque nous parlons ici de la femme par rapport à nous, avec laquelle des trois l'homme peut être le plus en confiance, le plus heureux, je n'aurais garde de répondre : plutôt, jugez vous-mêmes, messieurs, après les trois esquisses que je viens de faire; chacun selon vos préférences. Mais en tout cas l'on peut dire, en vérité, qu'en Scandinavie vous en aurez pour tous les goûts, sans jamais donner à la phrase un sens péjoratif.

CHARLES OULMONT.

LES REVUES

Revue des Deux-Mondes : Lamartine, d'après M. Louis Bertrand. — *Cahiers du Sud :* Francis Jammes. — *Dante :* Paul Valéry, Degas, Jarry. — *Etudes :* Rosny et Renard. — *Revue de Paris :* Selma Lagerlöf. — *Yggdrasill :* Un poète islandais-canadien. — *Le Mois :* Dostoïevsky. — *La Revue universelle :* L'Ecole normale. — *Revue des Deux Mondes :* Liszt. — *Charpentes :* Le Chant choral en Suisse. — *Revue de Paris :* Les trois Allemagnes. — *Le Mois :* La Vie du peuple allemand. — *L'Esprit :* Journal des témoins. — *Le Jardin de la France : La Révolution dans le Blésois.* — Naissances. — Mémento.

Je pense à cette « guerre des deux rives » qui, avant 1914, fit couler des tonnes d'encre. Soyons modeste, et disons : quelques litres. C'est encore trop. Pas plus que la musique, la littérature n'adoucit les mœurs du public, ni des écrivains. D'ailleurs, on ne disserterait jamais à ce propos si l'on avait toujours présent à l'esprit le lumineux aperçu de Camille Flammarion : « A part deux ou trois exceptions sur mille êtres humains, nous pouvons avouer que nous habitons une planète de brûtes. Notre race terrestre, loin d'avoir l'âge de raison, n'a guère que quatre ou cinq ans. » Ce fut écrit en 1922. J'entends bien que Camille Flammarion n'a pas grand crédit dans les milieux purement scientifiques. Bah! Il a dit, là, une vérité essentielle.

La **Revue des deux Mondes** du 1er et du 15 avril publie deux études de M. Louis Bertrand sur *Lamartine,* puis sur *Lamartine, le poète.*

Lamartine, littérairement, a été mon premier amour. Il sera sans doute ma dernière consolation... Il m'a ouvert le ciel, il m'a révélé la poésie qui n'était encore chez moi qu'un pressentiment dévoyé par les mauvais exemples des livres scolaires. J'ai aimé d'abord *le Crucifix,* et, cela, d'un amour absolu, ne concevant pas de poésie en dehors de celle-là. J'aimais moins *le Lac,* banalisé par la musique... C'était trop épicurien, trop païen, pour moi. C'était de l'Horace plus grandiosement orchestré, et je n'aimais pas beaucoup Horace en ce temps-là.

Réaliste foncièrement pittoresque, d'écriture drue et bosselée, d'origine lorraine, mais qu'attirent les pays méditerranéens, il est intéressant de noter que M. Louis Bertrand a reçu l'étincelle du plus idéaliste (au sens littéraire) de nos poètes. De même, à lire *Bubu,* l'on ne se douterait pas que

Philippe commença par admirer René Ghil. — Suivent des pages, de bonne coulée, sur « Lamartine, gentilhomme campagnard ». Ce révolutionnaire était « le propriétaire dans toute la force du terme ». M. Louis Bertrand a-t-il voulu faire un jeu de mots? Sans parler de son appartement parisien, il a cinq résidences en Saône-et-Loire : Mâcon, Milly, Monceau, Saint-Point et Montculot. Il y rêve et écrit, surveille ses fermiers et ses vignerons, vit simplement parmi ses aras, chiens et chevaux, en grand seigneur prodigue, toujours harcelé par les soucis d'argent. Il reçoit Mme de Girardin, Quinet, Lamennais, Lacordaire, Xavier de Maistre, les deux Dumas, Hugo et Nodier en compagnie de leurs épouses.

Elle n'est point aveugle, l'admiration, à base de reconnaissance, que M. Louis Bertrand voue à Lamartine. Il reconnaît que la quasi totalité des œuvres de son initiateur sont devenues illisibles en leur intégralité, mais, des poèmes les plus réussis, les plus courts, il écrit :

Cela durera certainement autant que la langue, et cela est unique en français comme modèles de poésie pure, absence totale d'artifice, fusion intime et complète de la musique verbale, de l'image, de la pensée ou du sentiment. Cela est simple et semble fait de rien.

Francis Jammes fut une nature sœur de Lamartine, avec toutes les différences qu'implique le fait que celui-ci soit né en 1790, celui-là en 1868. Dans les **Cahiers du Sud** de février M. Jean Garat publie d'attrayants *Souvenirs sur Francis Jammes*. Peut-être ne fut-il pas aussi indifférent qu'on peut croire à la publicité. Je dis « peut-être ». En tout cas, le voici déjeunant, ou dînant, avec Sacha Guitry, qui se trouve alors entre son deuxième et son troisième divorce, chez le baron Chassériau.

Le maître de maison était inquiet. N'allait-on pas voir le patriarche improviser pour le comédien, entre la poire et le fromage, une de ces homélies dont la littérature sacrée offre de si remarquables modèles? Mais non. Il y avait un pâté en croûte capable d'attendrir Paphnuce lui-même. Jacqueline Delubac était si gentille, et Sacha si différent de ce qu'il est parfois au théâtre

et à la ville, que le vieux poète voulut se donner la peine de battre, sur le terrain du dialogue et de l'esprit, le plus spirituel de nos auteurs dramatiques. Il y réussit, et l'autre accepta sa défaite, ce qui est à l'éloge de tous les deux.

Dans la « revue de culture latine » **Dante,** janvier-mars, les admirateurs de Paul Valéry pourront lire « una lettera di Paul Valéry in italiano ». Les fervents de Degas et de Jarry y trouveront des « *souvenirs parisiens : Degas et Jarry* », de M. Ardengo Soffici. Degas, peu d'années avant sa mort, ...

dans cet état pitoyable d'égarement sénile qui le faisait prendre par beaucoup de gens pour un maniaque, et qui, effectivement, côtoyait la démence,.

Jarry, vu par hasard, un soir de brume jaunâtre, sur « la petite place que forme le croisement de la rue du Four et de la rue de Rennes »,

Engoncé dans une très vieille redingote noire, étroitement boutonnée jusqu'au menton, et qui lui descendait jusque sous les genoux, une paire de pantalons, noirs aussi, mais déteints, et étroits, et trop longs au moins d'une main pour ses courtes jambes,... des chaussures pitoyables,... décousues, déchirées, et toutes fangeuses dans cette boue où elles enfonçaient, il avait l'air lugubre, et à la fois bouffon, d'un pingouin ou d'un épouvantail dégouttant sous la tempête.

Rosny aîné est mort non loin de cette « petite place ». Les **Etudes** du 20 mars publient, sur lui, une étude circonstanciée, mais où je retrouve l'indestructible confusion entre l'art littéraire pur et l'art qui devrait être moralisateur, consolateur. M. Albert Dubeux daigne reconnaître que Jules Renard fut un « écrivain de valeur, certes », mais « toujours étriqué et grimaçant ». M. Dubeux estime que Renard fut envieux, c'est-à-dire jaloux de Rosny. Quelle affaire! Si c'était vrai, ç'eût été un cas unique dans l'histoire, non seulement littéraire, mais humaine. M. Dubeux pourrait lire, dans l'*Œil clair :* « Vous savez combien j'aime tous nos grands écrivains. Eh bien! il arrive que je me demande, après la lecture de telle page que j'admire... « Cette page, est-ce que je la signerais? — Je ne la signerais pas. »

Est à lire, dans **Revue de Paris,** du 1er avril, toute l'étude que M. Marcel Thiébaut publie sur Selma Lagerlöf. Je lis, *in fine :*

On a beau répéter que l'art se moque de la morale, nous sentons pourtant, en lisant un pareil poète, que les écrivains qui donnent à la vie un sens plus profond et plus pur, et la colorent des reflets du bonheur, méritent nos préférences,

Les reflets du bonheur! Je m'en tiens à cette vérité première que l'art littéraire est une peinture, non un sermon. S'il est un sermon, et depuis des siècles qu'il est un prédicateur à 3 fr. 50, — compte non tenu des dévaluations, ni de la valeur d'achat du sol tournois, de la livre française, etc., — quand on voit les résultats qu'il a obtenus, il ferait mieux de se taire. Voir Camille Flammarion.

Yggdrasill, de mars, nous apprend qu'existe « *un poète islandais-canadien, Guttormur J. Guttornisson* ». Depuis la seconde moitié du XIXe siècle, beaucoup d'Islandais ont émigré. Notre poète est né en 1878 dans le district de Manitoba. C'est un visionnaire, doublé d'un autodidacte, qui s'est formé lui-même par d'innombrables lectures.

Le Mois (dont est justifié le sous-titre : *Synthèse de l'activité mondiale*), du 1er mars au 1er avril, nous apprend qu'

il est faux que Dostoïevski exprime « l'âme slave » selon un malheureux cliché toujours en honneur, et il déconcerte les Russes eux-mêmes tout autant que les Français,

Ce n'est sortir qu'à moitié — juste, — de la littérature que de parler du célèbre établissement de la rue d'Ulm. *L'Ecole normale, ou la douceur de vivre,* dont on peut lire le début dans **la Revue universelle** du 15 avril, auteur : M. Robert Brasillach, nous renseigne de manière aussi agréable que précise sur la vie qu'on y menait voilà un peu plus de deux lustres. L'inénarrable affaire des Poldèves y est ressuscitée. On apprend aussi que, si certaines améliorations matérielles... Je laisse la parole à M. Robert Brasillach.

Un nouvel économe fit placer au réfectoire des nappes à carreaux, remplaça les timbales par des verres. Il paraît que nous le devions aux singes du Jardin des Plantes. Comme on allait augmen-

ter leur budget, M. Herriot, ancien élève de la rue d'Ulm, protesta à la Commission de la Chambre. — Et les normaliens? dit-il. On rit, et on fit passer le crédit des singes aux normaliens.

Faisons escale au havre de la musique. La **Revue des Deux Mondes** du 1er avril contient les lettres qu'échangèrent, de 1837 à 1840, Liszt et la princesse de Belgiojoso, voilà juste un siècle. Notre seule ressource est de vivre par la pensée en ces temps trop révolus où le romantisme avait ses *anges* et ses *lionnes*. Rien n'y prête mieux que de lire ces lettres où l'on retrouve, de plus, Thalberg, Fétis, Pleyel, Rossini, Hiller, Paër, Musset, « qui travaille, à ce qu'il prétend », Heine, Quinet, etc.

Charpentes, février, publie, sur *le Chant choral en Suisse romande*, trois pages signées par M. Pierre Meylan, qui écrit :

> Je crois qu'à l'étranger on ne se rend pas très bien compte de l'immense développement du chant choral en Suisse, aussi bien en Suisse allemande qu'en Suisse romande.

Tranquillisez-vous, cher monsieur. « On », je veux dire ceux qui ont quelques lumières sur l'histoire de la musique, savent que, dans les pays où dominent religion et culte protestants, le chant choral à quatre parties, avec ou sans accompagnement d'orgue, depuis quatre ou cinq siècles tient le haut du pavé, sinon des rues, des temples.

Des *templa serena* passons au cirque où se déroulent les jeux sinistres que l'on sait.

M. Paul Olagnier, **Revue de Paris,** 1er avril, donne, sur *les Trois Allemagnes*, une étude qui me semble d'une clarté parfaite. Il y a l'Allemagne romaine, la germanique, la slave, la pire des trois, avec ses Prussiens ou Borusses, qui occupaient les terres situées à droite de la Vistule.

> C'était un peuple de race lithuanienne, mélangée de Slaves et de Finnois; ils descendaient, saus doute, des Fennes mentionnés par Tacite : leur race est donc entièrement étrangère à la race germanique. Ils furent longtemps isolés du monde civilisé... Nous n'avons entrepris, ici, que de mettre en lumière des données historiques et techniques incontestables. IL Y A TROIS ALLEMAGNES. Et ceci explique assez clairement les différences de réactions mentales que l'on observe dans les diverses parties du Reich.

Du plan des vues générales nous atterrissons en Allemagne avec l'étude que publie **le Mois,** déjà cité, de M. Louis Lonay : *la Vie du peuple allemand.* Comment ces gars-là travaillent et mangent, avec renseignements sur le paysan, sur l'ouvrier, sur les transplantés, sur les femmes, sur la marmite familiale et collective. Voici la conclusion :

L'autarcie forcenée, les armements massifs et, d'une manière générale, les besoins de l'économie, tendent à disloquer la famille et à transformer l'homme en matériel humain, mais les dirigeants du nazisme sont amenés, bon gré, mal gré, à réviser leurs théories, car la nature humaine finit par fausser toutes les équations de la résistance des matériaux, et, après avoir brassé les populations agricoles, industrielles, immigrées dans l'espace vital, les dirigeants du nazisme constatent que les familles sont des agglomérats dont on n'a pas encore trouvé l'ersatz.

Outre des études de bonne tenue intellectuelle et littéraire, — l'un va parfois sans l'autre, — **Esprit,** avril, insère trois lettres sous le titre *Journal des Témoins,* la première, signée Maxime Chastaing, partie d'un abri bétonné, la deuxième, Marcel Fautrad, de la zone, d'une bourgade de 250 habitants, la troisième, H. L. Toutes les trois sont, à mon goût, d'un excellent réalisme.

J'en dirai autant des pages que publie **le Jardin de la France, Blois et le Loir-et-Cher,** 1er mars et 1er avril, signées Hubert-Fillay, sur *la Révolution dans le Blésois.* J'y trouve les éléments d'une monographie qui pourrait être de premier ordre. Tels quels, ils se suffisent à eux-mêmes. L'auteur dit, à propos de l'exécution de Lavoisier, qui eut lieu le 7 mai 1794 :

C'est un des crimes les plus abominables de la Révolution. Ce n'est pas Lavoisier qu'on aurait dû exécuter, mais le sinistre crétin qui proféra, dit-on, cette monstruosité : *La République n'a pas besoin de savants.*

En revanche, il y a des milliers d'incapables qui ont besoin d'elle, et qui s'imposent. Sinon, à quoi serviraient prébendes et sinécures? Il y en eut de tout temps, avant comme après la Révolution. Les cahiers de doléances du bailliage de Blois l'attestent, comme tous les cahiers de tous

les bailliages. Impôts exagérés, abus de la gabelle, dégâts de gibier, etc. Je n'allonge point la liste. Je note seulement qu'une paroisse dit :

Nous gémissons de voir nos curés dans l'abjection, la misère, la nécessité, par conséquent hors d'état de nous soulager, eux seuls qui connaissent nos besoins et nos misères, pendant que nous voyons une infinité de moines, de religieux, d'abbés, de chanoines et de gros bénéficiers, enlever nos dîmes et frustrer nos curés de ce qui leur est dû.

NAISSANCES

1° **Contact,** revue mensuelle, 38, rue de l'Université, Paris (7e), N° 1, mars. Conseil de rédaction : Sylvain Boumariage, René Debresse, Gérard de Lacaze-Duthiers, Marcel Sauvage, Jean Vertex.

2° **Le Courrier Urbaseine,** édité par « l'Urbaine et la Seine » pour ses mobilisés. Le gérant : Faget, 39, rue Le-Peletier, Paris (9e), N° 1, 15 mars. Chroniques, nouvelles, dessins.

3° **Liens,** mensuel, André Pollack, 56, boulevard Malesherbes, Paris (17e), N° 1, 1er avril.

4° **Revue française des idées et des œuvres.** Éditions Corréa, 166, boulevard du Montparnasse, Paris, N° 1, avril. M. Thierry Maulnier : « Tableau de la France au XXe siècle. »

5° **Informations sur la Coopération intellectuelle,** publiées par l'institut international de coopération intellectuelle, 2, rue de Montpensier, Paris (1er), N° 1-2, fin 1939, N° 3-4, janvier-février 1940, N° 5, mars.

MÉMENTO. — *Artistocratie,* février-mars. « Réflexion d'un étranger sur Han Ryner », par L. Sereanu.

Les Humanités, année scolaire 1939-1940, n° 7. Avril. « Constatations » par M. R. Cotard. Sur 35 élèves de cinquième, 3 seulement ont donné toutes les formes correctes des verbes *avoir, voir, pouvoir.* « Voilà le résultat de *six ou sept ans de français.* »

Nouveaux Cahiers, avril. « L'avenir des états neutres », divers.

La N. R. F., 1er avril. « Quelques lettres d'Ibsen sur la tragédie scandinave », de 1864 et 1865. « Paul Desjardins », par M. Jean Schlumberger.

Pavés de Paris, vendredi 29 mars. « Jours de crise », par M. Emmanuel Berl.

Revue de Paris, 1er avril. « Finances françaises de guerre », par M. Ed. Giscard d'Estaing.

Ce n'est pas un symbole, mais une réalité, que l'on exprime en disant que celui qui disposait de 100 avant la guerre et qui consommait 100, doit aujourd'hui ne consommer personnellement que 60, parce que la sauvagerie de ses voisins déchaînés l'oblige à consacrer 40 aux dépenses de guerre.

— 15 avril. Ignotus : « Le cardinal Verdier ».

Visages du monde, 1er février. « La Lorraine ».

Volontés, avril. « Notre courrier du front », trois lettres du même ton que celles que j'ai signalées dans *Esprit*.

Dans *Visages du monde*, M. A. Fraigneau écrit, p. 185 : « Ecou- « tons Barrès une fois de plus : Sur le socle d'une Pieta attribuée « à Ligier Richier, j'ai lu : *Fais que je comprenne la force de la* « *douleur pour que je me désole avec toi.* » On trouve ce texte dans *Mes Cahiers*, tome deuxième, p. 240. Pour l'inscription, elle est traduite, moins le premier vers, de la neuvième strophe du *Stabat mater* qui, dans la liturgie catholique, figure comme Prose au Graduel, comme Hymne à l'Antiphonaire. *Eia, mater, fons amoris, — Me sentire vim doloris — Fac, ut tecum lugeam.* Comme il convient, quand on chante cette strophe, on fait silence entre *doloris* et *fac*, de même que, dans le *O Salutaris*..., entre *fer* et *auxilium*. Nul ne s'en étonne, le latin, même vulgaire, étant langue et lettre morte.

Par intérim :
HENRI BACHELIN.

LES HEBDOMADAIRES

Une réponse pertinente et émue. — Notre directeur a reçu la lettre suivante, en réponse à la rubrique du numéro du 1er mars où j'avais cru être plutôt aimable pour M. André Spire. Mais il paraît que non. Voilà la lettre qu'on m'a prié de faire passer :

« Paris, le 11 avril 1940,
« 3, place du Panthéon (5e).

« Recommandée.

« Monsieur Jacques BERNARD,
« Administrateur-délégué du *Mercure de France*.

« Mon cher Ami,

« Dans le *Mercure de France* du 1er mars, je lis sous la signature de M. Sylvain Forestier :

Notre directeur a reçu récemment la visite du poète André Spire qui lui a paru être venu un peu pour lui faire part de ses « inquiétudes » à mon égard. Je lui suis fort reconnaissant de m'avoir dit ce que M. Spire me reproche. C'est simple : il montrait l'angoisse d'un « patriote » en face d'un « hitlérien ». L'hitlérien, c'est moi.

« Rappelez bien vos souvenirs, mon cher ami. Je suis venu vous voir pour vous prier de publier des vers d'un jeune poète de grand talent, et aussi vous demander s'il y aurait de la place, dans le *Mercure*, pour quelques pages d'un livre que je suis en train de terminer.

« Tout à coup, au cours d'une conversation qui fut longue, car vous savez quel plaisir j'ai à me rencontrer et à causer avec vous, je me suis souvenu de mon agacement, à la lecture de certaines chroniques du *Mercure*, et je vous ai dit quelque chose de ce genre :

« Qu'est-ce donc que ce M. Sylvain Forestier qui ramasse avec une sorte de plaisir tout ce qui, dans certaines feuilles hebdomadaires, tend à discréditer les Juifs. »

« Vous m'avez répondu :

« Vous connaissez la ligne du *Mercure;* chaque auteur, « maître de son article. Les idées les plus opposées y sont « accueillies; entre le pour et le contre, le lecteur intelligent « choisit. »

« Que vous répondre, moi qui ai si souvent profité de la liberté dont jouissent vos collaborateurs? Et notre conversation a continué, affectueuse, cordiale comme à ses débuts.

« Donc, mon cher ami, je ne suis pas venu *exprès*, au *Mercure*, vous dénoncer l'activité inquiétante de M. Sylvain Forestier. Je l'ai accusé d'être « antijuif », je ne l'ai pas accusé d'être « hitlérien ».

« Agréez, mon cher ami, ma très cordiale poignée de mains.

« ANDRÉ SPIRE.

« *P. S.* — Il est bien entendu que je vous prie d'imprimer,

dans le prochain numéro du *Mercure*, la présente lettre, aux lieux et dans les caractères prescrits par la législation sur la presse. »

Cette lettre est charmante dans sa cordialité. Dommage qu'il y ait le P. S. N'en demandons pas trop.

Alors je suis antisémite? J'y penserai. C'est bien possible. Et je répondrai à ça, longuement peut-être une autre fois; car aujourd'hui j'ai fort peu de temps. J'avais projeté de demander la permission de ne pas écrire ma chronique, pour le 1er juin. Cela devenait impossible; j'avais encouru les foudres du poète! Il faut payer, m'a dit le Directeur, qui se voyait appliquer, pour une question concernant la Revue, avec une malice appliquée, mais visible, le titre qui pouvait l'engager le plus comme représentant de la Société Anonyme du Mercure de France, au cas où ce cher ami aurait négligé de prendre la réponse au sérieux.

Un mot seulement : que les curieux se reportent à ma chronique de mars. J'espère qu'ils s'étonneront — comme nous ici — de la mise en demeure reçue, que rien ne peut, en vérité, justifier. On aurait admis à la rigueur une protestation privée, si j'ai confondu une épithète avec une autre, mais des menaces!...

Je ne peux croire que M. Spire se soit trouvé offensé d'être nommé dans un écrit où Jeanne d'Arc, libératrice de la France, était ouvertement adorée...

A la suite de l'incident, j'ai relu ma prose : c'est toujours un lecteur pour elle! Je n'y vois rien de fâcheux, *naturellement.*

SYLVAIN FORESTIER.

LES JOURNAUX

Poésie de guerre pas morte; contes sur cartes postales; cinquante *facts;* cent soixante pages de journal; trésors littéraires à bas prix (*le Figaro*, 13 avril; *le Jour — Echo de Paris*, 12 et 14 avril; *le Temps*, 26 mars). — Comment les Allemands ont débarqué à Narvik; le Livre noir polonais (*le Petit Parisien*, 12 et 19 avril; *Journal des débats*, 20 avril). — L'Europe vue par les nazis (*l'Ordre*, 16 avril). — Dans le Proche-Orient (*Paris-Soir*, 30 mars). — Anglaises en uniformes (*le Journal*, 4 avril). — L'Italie devant la guerre (*le Jour — Echo de Paris* (19 et 20 avril).

Où est la poésie? Où sont les poètes? A qui fera-t-on croire que,

dans les circonstances démesurées où nous sommes, leur seul devoir est de se taire?

Ainsi s'exclame, dans **le Figaro,** M. André Billy. N'a-t-on pas des exemples pourtant que la poésie — la poésie de guerre, puisque c'est d'elle qu'il s'agit — n'est pas morte? Il nous souvient d'un beau poème, d'André Romane, que *l'Action française* publiait, lors des plus dramatiques complications diplomatiques. Des poètes aux armées ont leur organe. Non vraiment les poètes ne sont pas aussi silencieux que M. André Billy le croit. M. André Billy qui ajoute :

En 1914, ils essayaient encore de se faire entendre. Nous avons eu encore des poèmes de guerre qui ne valaient pas cher, sans doute, mais l'intention y était.

Et là, on ne comprend plus, plus du tout. Est-il possible que M. André Billy, qui a des lectures, qui a du goût, qui aime ce qui est beau, puisse ignorer ou tenir pour peu de chose, à parler uniquement des poètes tués à l'ennemi, ces deux chefs-d'œuvre : *la Prière des Tranchées,* de Sylvain Royé, le *De Profundis* de Jean-Marc Bernard?

§

Pour publier des vers, encore faut-il payer, sans compter que le papier se fait rare. Mais sans doute échangera-t-on bientôt, entre amoureux de vers, le poème-carte postale. **Le Jour-Echo de Paris** annonce bien des contes de ce genre :

Voilà une innovation. Le Comité de l'*Art des Fêtes* vient d'éditer, au profit de l'*Entr'Aide des Artistes,* des cartes postales destinées à être envoyées aux soldats. Un petit emplacement est réservé à la correspondance. Mais le destinataire y trouvera de quoi lire : un conte imprimé assez serré. Le premier paru est de Luc Durtain.

Un ami nous disait la joie, où est son fils, mobilisé, de relire les Œuvres complètes de Shakespeare sous la forme d'un livre de douze cents pages, mais pas plus gros qu'un roman, texte anglais, édité en Angleterre : ce qui représente des caractères combien lilliputiens, s'entend! A quand les œuvres complètes du père Hugo sur carte postale?

Mais voyez :

On vient de publier à Londres, lisons-nous dans **le Temps**, au prix très modique de trois pences, un opuscule de poche intitulé *Vive la France!* qui vise à donner à tous les Anglais une idée suffisamment complète et exacte de notre pays, tant au point de vue des forces militaires que de l'économie, du tourisme, des beaux-arts, etc.

Soit cinquante aphorismes, *facts*; destinés par leur brièveté même à frapper l'esprit du lecteur.

Par exemple :

La France est la nation du monde qui se suffit le mieux à sa consommation en viande, en blé et en produits laitiers.

Ou encore :

La France a un large excédent d'exportation de fer et elle vient au cinquième rang parmi les principaux producteurs d'acier.

C'est bien intéressant, mais est-ce bien excitant? Est-ce avec cela qu'on veut faire connaître, chérir un pays?

Cinquante aphorismes, *facts*; lait concentré, slogans, etc., sont-ils si utiles? Un homme d'Etat disait un jour : « La France est chic », et ce n'était pas un mauvais raccourci : voilà qui ferait un bon petit livre.

Il faut bien plus de place aux journaux américains pour dire ce qu'ils ont à dire. Nous lisons dans **le Figaro** :

Le *Saturday Evening Post*, de Philadelphie, a paru hier sur cent soixante pages, dépassant ainsi son plus fort tirage de 1931.

Combien faudrait-il de censeurs, chez nous, pour en venir à bout? Tête d'Anastasie devant les morasses.

Cependant que les trésors de la littérature chinoise courent l'Amérique :

Des milliers de volumes, d'ouvrages et de manuscrits chinois, dont quelques exemplaires uniques d'œuvres littéraires anciennes, dit *le Jour-Echo de Paris*, sont actuellement envoyés aux Etats-Unis.

Ils y arrivent chaque mois, surtout des Etats mandchous et du nord-ouest de la Chine. Plutôt que de les voir tomber aux mains des Japonais, ces précieux documents sont vendus à bas prix à des amateurs étrangers, pourvu que ceux-ci soient connus comme pouvant apprécier la valeur culturelle de ces témoignages de la civilisation chinoise.

Aussi :

La bibliothèque du Congrès, à Washington, et plusieurs bibliothèques universitaires d'Amérique n'ont pas manqué de s'assurer le bénéfice de ces circonstances sans précédent.

§

Sans précédent, oui. Peut-on lire sans un frisson « comment les Allemands ont débarqué à Narvik », d'après le témoignage que M. Edouard Demaître, envoyé spécial du **Petit Parisien,** a recueilli d'un Norvégien qui, après deux jours et deux nuits sur les pistes de la forêt lapone, passa la frontière suédoise. Parlant, donc, de l'arrivée des troupes du Fuhrer à Narvik :

— Je me suis trouvé à quelques centaines de mètres de l'Hôtel Royal en compagnie d'un de mes compatriotes. Une vingtaine d'Allemands passaient devant nous, criant : « Heil Hitler ! » et saluant en levant le bras. « Crois-tu qu'il faut rendre le salut en enlevant mon chapeau ? » me demanda mon ami. « Certainement pas ! répondis-je. S'ils veulent nous saluer, c'est leur affaire ! »

« Un autre groupe venait de passer. Sur leur « Heil Hitler ! » nous tournâmes délibérément la tête, sans toutefois prononcer un mot ou faire un geste désobligeant. Un sous-officier se détacha du groupe, prenant brutalement mon ami à partie : « Voyons, cochon, s'écria-t-il, tu refuses de crier : « Heil Hitler ? » Voilà pour toi ! » Et il leva son fusil, assommant mon ami d'un coup de crosse sur la tête. Lorsqu'il tomba, les autres l'entourèrent en le rouant de coups, tandis que d'autres, me voyant faire un geste pour relever mon ami blessé me saisirent par le bras.

« Ayant entendu des cris, un jeune sergent de police norvégien accourut, voulant probablement faire emmener en ambulance l'homme blessé, qui perdait son sang en abondance. Au moment où il se penchait pour le relever, l'un des soldats lui donna un coup de pied, ce qui provoqua l'hilarité générale des autres Allemands. L'agent qui était tombé se redressa et s'approcha du soldat, le saisissant par le bras. Celui-ci sortit son revolver et, faisant feu sur le malheureux policier, le tua net. En voyant l'homme s'affaisser sur le sol, les Allemands partirent en riant...

En riant : quoi de plus drôle qu'un homme qui meurt, un homme innocent de toute espèce de crime, qui fait son devoir, qu'on n'a aucune espèce de raison de haïr ? Quoi de

plus drôle pour les Allemands? « Le cadavre d'un ennemi sent bon » et aux yeux des hommes d'Hitler, l'ennemi, ce n'est pas seulement le soldat adverse, c'est le passant, c'est le neutre, c'est le prochain.

— Je regagnai vite mon domicile, poursuit le narrateur, pris le nécessaire, puis allai me cacher chez un autre ami où j'attendis le coucher du soleil. Puis je quittai Narvik et me voici : il y a trois jours, j'étais un citoyen d'un pays neutre, je gagnais honnêtement ma vie, je vivais en paix avec ma famille. Aujourd'hui je suis sans patrie, sans profession, sans espoir, séparé de ma famille, ne sachant que faire, où aller.

Il ajouta :

— Et tout cela parce que, Norvégien, citoyen de Narvik, j'ai refusé de lever le bras et de crier : « Heil Hitler ! »

Car il y a de ces bourreaux qui, s'ils violent, martyrisent une fillette, exigent encore qu'elle les embrasse sur la bouche.

§

Le Livre noir polonais montre toute l'horreur de la guerre à la manière hitlérienne,

écrit M. Lucien Bourguès dans *le Petit Parisien.*

L'aviation du maréchal Gœring en particulier s'est illustrée par les meurtres de civils sans défense, mitraillés dans les champs et dans les rues. Les jeunes aviateurs de la croix gammée ont abattu des mères devant les yeux de leurs enfants épouvantés et des adolescents qui menaient de pacifiques troupeaux au pâturage.

La Pologne, souligne M. R. Ch. dans le **Journal des Débats,**

a éprouvé toute l'horreur de ce que le Reich appelle *la guerre totale,* c'est-à-dire l'acharnement sadique bien plus encore contre des populations civiles que contre les éléments militaires, dans le dessein d'essayer de briser les nerfs d'un peuple.

Voit-on ce que serait l'Europe aux mains des nazis?...

Les nazis, note **l'Ordre,** s'étaient donné dix ans pour conquérir l'Europe. En 1937, ils établirent une carte qui révélait tous les détails du plan décennal avant les dates choisies pour son accomplissement. Un original de cette carte secrète fut découvert par la

police tchèque au cours d'une perquisition exécutée en 1938 à Prague dans les quartiers généraux de Konrad Henlein, chef du parti hitlérien en Tchécoslovaquie. Une photographie en fut apportée à Londres par l'un des observateurs de la mission britannique aux pays des Sudètes.

Aujourd'hui, le ministre de l'Information publie ce document stupéfiant sous forme d'une affiche en couleurs. On ne peut imaginer démonstration plus directe et plus brutale des buts de guerre nazis.

Le plan était le suivant : 1938 : conquête de l'Autriche et de la Tchécoslovaquie; 1939, annexion de la Pologne et de la Hongrie; 1940, annexion de la Roumanie, de la Yougoslavie et de la Bulgarie; 1941, conquête du Danemark, de la Hollande, de la Belgique, de la Suisse, de l'Ukraine et du Nord de la France.

La Scandinavie et le Portugal auraient eu leur tour avant 1948, qui devait voir la mainmise complète de l'Allemagne sur l'Angleterre. La seule paille que ce plan n'avait pas prévue, c'est l'union franco-britannique et l'intervention des Alliés. Quelque chose de plus que le grain de sable classique.

Toute l'Europe sous le joug allemand, les nazis étaient bien pressés... « Pourquoi est-on toujours pressé? », se demandent les frères Tharaud, reporters à **Paris-Soir**, au cours de leur voyage dans le Proche-Orient. Ils ne manquèrent pas de s'arrêter, au demeurant,

dans une maison que connaît bien Pierre Benoit, car il y a fait de longs séjours et écrit plusieurs de ses romans : le cher collège d'Antoura, tenu par les religieux Lazaristes. J'étais bien sûr d'y recevoir un bon accueil du Supérieur, mon ami le Père S..., et d'y être exactement renseigné sur les sentiments des populations libanaise et syrienne, attendu que personne ne vit dans un contact plus cordial et plus intime avec les gens que ces bons religieux.

— Voyez-vous, me dit-il, nous sommes particulièrement bien placés dans cette maison pour y sentir comment bat le pouls de ce pays. Nous y élevons des enfants de toutes les races et de toutes les confessions, et par ce qu'ils nous disent ou ce qu'ils se disent entre eux, il n'est pas malaisé de voir si l'opinion nous est oui ou non favorable. Eh bien, je vous le dis : pas de doute que l'unanimité syrienne se soit faite en notre faveur. Pourquoi? C'est facile à comprendre,

« Il faut avoir vécu ici pendant la grande guerre pour savoir l'état de misère auquel avaient été réduites ces malheureuses popula-

tions. Les officiers allemands avaient réquisitionné tous les vivres pour les besoins de leur armée qui opérait au Levant. Des milliers de gens sont morts de faim, et je n'exagère pas en disant que tout le pays aurait été dépeuplé si la guerre s'était prolongée seulement quelques mois encore. Nous sommes arrivés juste à temps pour le ravitailler et pour l'empêcher de mourir.

§

— Je vais servir des milliers de portions de soupe de tomates, en voulez-vous?

Au fait, pourquoi pas? M. Pierre Lyautey, correspondant du **Journal** aux armées britanniques, cite cette aimable parole dans le reportage qu'il consacre aux « Anglaises en uniforme ». C'est grâce à celles-ci que l'Angleterre peut « se nourrir sur son propre sol ».

Debout à six heures trente du matin, ces femmes reçoivent dix shillings par semaine d'argent de poche. Une mère, qui est professeur de diction, et sa fille, actrice, apprennent ainsi à charger des fourragères et à stériliser le lait. Rome avait son soldat-laboureur, la Grande-Bretagne a inventé la femme soldat-laboureur.

§

— Comment va la France? Ici on ne peut plus rien savoir... La France va bien? La France tiendra?

Ainsi une jeune femme interrogea M. Gabriel Boissy en Italie. Faut-il nous excuser de revenir au **Jour-Echo de Paris**? Le reportage que notre confrère publie sous ce titre : *l'Italie devant la guerre*, est particulièrement intéressant.

Partout, du nord au sud, chez le paysan comme chez l'hôtelier, j'ai rencontré le même intérêt pour les choses de notre pays.

Cependant,

un jeune hiérarque fasciste m'a conseillé de ne pas tirer de conclusions trop hâtives...

Et voilà qui est sage. On n'en retient pas moins des paroles comme :

— Ah! c'est avec vous que nous devrions nous entendre,

Ou comme :

— La Méditerranée, c'est à l'Italie, à la France et à l'Espagne...

M. Gabriel Boissy soulignait en commençant :

Je ne suis en Italie que depuis environ trois heures, et c'est la cinquième fois que j'entends cette formule, comme un mot d'ordre.

GASTON PICARD.

COMMENTAIRES SUR L'ACTUALITÉ

En marge. — A l'occasion de son anniversaire, Hitler a fait jeter bas de son socle la statue de l'historien français Ernest Denis, apôtre de l'indépendance tchèque. Au préalable, il avait ordonné qu'on abattît l'effigie du rabbin Lœw... et celle de Moïse. Le Moloch se nourrit de bronze. Mais je crois discerner dans son geste autre chose qu'un désir d'approvisionner le Reich guerrier de métal pour fondre des canons, couler des obus. Une fureur iconoclaste exalte le Führer quand il s'en prend à celui qui grava la Loi sur des tablettes d'airain. Jaloux de toute gloire historique, sans doute ne voudrait-il laisser debout que des images légendaires. Toute gloire humaine offusque l'*über-mann* qui ne se reconnaît de parenté qu'avec les dieux farouches du Septentrion, et se persuade d'avoir une ascendance mythique.

Pour mesurer l'absurdité de l'orgueilleuse prétention de l'autarcie, système selon lequel le dictateur — afin de mieux régner sur son peuple — entreprend de le faire vivre en vase clos, il suffit de voir à quels résultats elle aboutit. Il est clair qu'un pays qui entend se passer des autres se trouve dans l'obligation, pour se suffire à lui-même, d'avoir tout à sa disposition. Le fer qui lui manque, le pétrole qu'il n'a pas en quantité suffisante, comment se les procurerait-il autrement qu'en étendant son territoire aux dépens de voisins plus faibles, détenteurs de ces produits? Mais il est condamné à désirer toujours quelque chose et par conséquent à convoiter sans cesse les richesses d'autrui. Cela peut l'entraîner loin quand il s'agit du minerai suédois, par exemple, et non seulement du coton, mais du caoutchouc... A force de s'agrandir,

il devient plus vulnérable. Comme les monstres préhistoriques, que leur difficulté de se nourrir condamna à disparaître de la planète, les Etats géants sont voués à la désagrégation. Leurs conquêtes leur créent des difficultés nouvelles, elles introduisent dans leur économie des germes de mort. Il arrive qu'on trouve dans la nature des lois [illegible]ogiques qui confirment les lois morales.

C'est par des actes de ruse, comme toujours, que les Tudesques ont préludé à leur mauvais coup sur la patrie d'Ibsen. Déguisés en touristes (chapeau vert à petite plume, et lunettes?) des soldats du Führer ont débarqué en Norvège, préparé le terrain à leurs camarades camouflés, dans les fjords, en inoffensifs marins de navires marchands. Mais, le premier sentiment d'horreur passé, j'ai éprouvé une impression singulière en lisant dans les journaux qu'Oslo était *cernée, prise*. Je n'avais pas présent à l'esprit, ou j'avais oublié qu'il fallût employer le féminin pour parler de cette capitale sans faste, la *Christiania* de mon enfance, pourtant. La douce ville du Nord a été envahie, brutalement conquise; Oslo (la chrétienne) a été violée par l'Allemand, livrée au fauve comme une blanche sainte des âges héroïques de cette religion de charité que, de tout temps, honnirent les barbares... M. Jean Giraudoux me comprendra, qui dirait si bien, avec des mots ailés, presque impondérables, pareils à des flocons de neige, ce que j'exprime si mal. Ne vous sentez-vous pas ramenés à près de vingt siècles en arrière, en évoquant, malgré l'appareil scientifique dont il s'entoura, l'envahissement par les Germains de la terre qu'ont évangélisée les descendants des Normands?

Dans les gares de triage où les trains débarquent des soldats de toutes armes, alourdis de leur « barda », un bruit domine les autres : le heurt des quarts contre les casques. Une odeur le précède, l'accompagne, l'enveloppe — celle du « pinard ». Il n'en est point de plus évocatrice que celle-là du peuple de France, dans sa jovialité bon-enfant, un peu triviale, mais si gaillarde.

Quand Madelon vient nous verser à boire...

La chanson, inséparable de l'autre guerre, a le goût du vin, et ne pouvait naître qu'au pays du vin. Je ne sais ce que boivent les défenseurs de la ligne Siegfried, mais je ne saurais imaginer ceux de la ligne Maginot sans leur bidon de gros bleu « qui tache ». Ils auraient autrement le cafard. Rien ne pourrait être substitué, sans péril pour leur moral, à ce dispensateur, depuis des siècles, de l'alacrité dont est fait le génie de notre peuple. On peut dire qu'une certaine civilisation, nuancée de malice et de finesse, s'arrête là où cesse de croître la vigne. Un abîme sépare l'âme persane, embaumée d'un vin capiteux, de l'âme hindoue ou chinoise. Passé le Rhin, la gâité s'épaissit. L'Angleterre? objectera-t-on. Mais cette nation débitrice de son immense empire, de ses dominions, de ses colonies, est un comptoir où s'assemblent les produits les plus variés du monde, et qui a appris à aimer l'essence subtile que procure l'infusion du thé.

Les éventaires du quai aux Fleurs, les boutiques du quai de la Mégisserie, se sont partagé, à la veille du printemps, la faveur de la foule. Jamais je ne les vis, il est vrai, aussi achalandés que cette année. Des représentants de toutes les classes sociales étaient là, qui s'approvisionnaient de lapins, de volailles, surtout de plantes et d'arbustes, de graines — et pas seulement de légumes mais de fleurs. Je négligeais les clients dont la voiture attendait le long du troittoir, tout de suite soustraits, avec leurs paquets imposants, à ma curiosité. Je préférais suivre sur des visages plus humbles le jeu des reflets de grands espoirs. Un radis rouge énorme, des pensées ou des œillets multicolores illustraient — promesse peut-être fallacieuse d'épanouissement prochain — le petit sachet, à peine gonflé de semences, qu'une femme tenait dans sa main frémissante... Miracle de la plongée dans la vie campagnarde! Retour de flamme des vieux atavismes ruraux! Les maisons d'été, les villas de vacances « Mon Repos », « Mon Dimanche », « Mes Loisirs », et « Mon Rêve », et « Ça me Suffit », ont été promus à la dignité de domicile fixe par le petit rentier et le retraité. Le banlieusard fait de grands projets de culture potagère et d'élevage. Cette guerre, la crainte qu'inspirent — malgré le calme persistant du ciel — de pos-

sibles bombardements, auront eu, du moins, un heureux effet, celui de rapprendre à l'homme à aimer la nature en toute saison, à mettre sa confiance dans la terre, à en attendre « la chair et le sang » — la vie, et la gratuite beauté qui l'orne.

Paris a habillé de sacs de sable ses statues. Pas toutes. Il suffit de passer de la Rive gauche à la Rive droite pour s'en rendre compte. Arago, Broca s'offrent, sans qu'on ait matelassé leur costume civil, contre les éclats possibles des bombes aériennes; et le Lion de Belfort, presse-papier géant, expose sa majestueuse nudité à leurs coups meurtriers. Tous les poètes, tous les peintres, et la bonne dame de Nohant, dans le jardin du Luxembourg, sont abandonnés à leur sort sous les ombrages où rêvèrent, après Banville et Baudelaire, Jean Moréas et Remy de Gourmont, les grisettes et les étudiantes... Gambetta, en redingote, au-dessus de ses femmes-canon, continue de menacer du geste l'ennemi héréditaire, sur la place du Carrousel; et la Muse des *Nuits* indique toujours à Musset défaillant la pharmacie la plus proche, sur la place du théâtre Français. Mais la fontaine de l'Observatoire est protégée, et le maréchal Ney, qui tourne le dos à la Closerie des Lilas, n'a pas à craindre de se voir cribler les jambes de mitraille après avoir reçu douze balles au temps de la Terreur blanche. Comme les hiéroglyphes d'or de l'Obélisque, place de la Concorde, et la *Marseillaise* de Rude, sur l'Arc de Triomphe, le groupe de *La Danse*, de Carpeaux — jadis sali d'encre par un philistin — attend sereinement la fin de la guerre à l'ombre du rempart que l'on a dressé contre lui. La beauté se cache. Notre amour lui a imposé cette pudeur ou cette discrétion. En revanche, à côté de la folle sarabande, entraînée par une musique silencieuse, et que mène un génie dont je devine le tambourin levé vers le ciel, le groupe académique qui lui fait pendant sur la façade de l'Opéra sollicite les regards maussades des passants. Ainsi le veut la guerre. Que la laideur et la banalité s'exhibent sans rivales, c'est la rançon du triste régime qu'elle institue.

Jamais ne fut aussi répandu parmi les écrivains le besoin de se confier, sinon de se confesser. Celui-ci nous donne son

journal, celui-là des commentaires sur sa vie... Et les plus jeunes ou les moins âgés ne sont pas les derniers à nous révéler d'eux-mêmes ce qu'on ne s'aviserait peut-être pas de chercher dans leurs romans ni dans leurs poèmes. Citerai-je, après MM. André Gide et Paul Léautaud, ces chefs de file, après feu Charles du Bos, MM. François Mauriac, Francis Carco, Jacques Chardonne, Julien Green; le *Potomak* même de M. Jean Cocteau, le plus intellectuel de tous, le plus gratuit en sa fantaisie; et qui ne fait, peut-être, que puiser dans les remous de son subsconcient, des associations de mots dont l'inattendu prend, parfois, la forme d'idées paradoxales. Notez qu'il ne s'agit pas, ici, de souvenirs d'un intérêt général ou documentaire comme il s'en écrivit tant au siècle dernier, de mémoires, non plus, selon la tradition de l'Ancien Régime. Quand les Goncourt potinent ou quand M. Léon Daudet — ce Saint-Simon doublé d'un Juvénal — nous entretient de sa vie littéraire et politique, il n'y a rien là de comparable aux ouvrages auxquels je viens de faire allusion et qui trahissent chez des hommes encore en pleine activité un si singulier désir d'en appeler aux générations futures comme s'ils touchaient aux portes du tombeau. Mais la volonté qui les anime est-elle seulement de se survivre? Ne veulent-ils que témoigner devant la postérité? J'en doute. Il me semble que s'ils faisaient confiance à l'avenir ils se montreraient moins impatients de parler d'eux. Comme Sainte-Beuve et Jules Renard, ils laisseraient le débat sur leur personnalité véritable s'instituer après leur mort. Or, ils ont tout l'air de vouloir jouer le rôle de celui qui feignit d'être trépassé pour entendre ses parents, ses amis, ses proches, porter un jugement sur son caractère et sur ses actes. Publier prématurément son journal c'est faire preuve de doute ou de scepticisme, peut-être. Ce n'est sûrement pas se montrer optimiste. Il faut voir là un signe des temps : nos intellectuels préfèrent tenir que courir.

Au cinéma, un beau « documentaire » nous initie à la vie du Zoo. Il faut au bain de l'hippopotame une eau constamment maintenue à la température de vingt degrés, à la nourriture de l'éléphant de mer 60 kilos de poissons frais par jour...

Ces aimables détails et d'autres chiffres non moins pantagruéliques nous eussent fait sourire ou rêver à une époque moins sinistre. Mais rationnés comme nous sommes, notre carte d'approvisionnement dérisoire en combustible dans notre portefeuille, nous ne laissons pas de trouver d'assez mauvais goût ce rappel des jours fastueux du temps de paix, du temps — non hélas! où les bêtes parlaient — mais où elles étaient mieux chauffées, plus nourries que les hommes...

Le jour où le général Gamelin saluait les troupes « canadiennes-françaises » en garnison dans la région d'Aldershot, j'ai reçu de Montréal, le « Bulletin bibliographique de la Société des Ecrivains Canadiens » pour 1939. Je n'y ai relevé pas moins d'une cinquantaine de noms d'auteurs à consonance authentiquement française comme Achard, Desrosiers, Fortin, Lamarche, Le Normand, Nadeau, Roy, Simard, etc. J'en passe, comme dirait l'autre, et des meilleurs, sans doute, puisque je n'ai pas fait mention, par exemple, de Mme Marie Le Franc dont j'ai loué, ici même, comme il seyait, le beau roman : *Grand-Louis l'Innocent*. Ainsi, toute une vie intellectuelle se développe, prospère là-bas, anime noblement un peuple, frère du nôtre, et dont les fils des héros jadis ralliés par Montcalm autour de l'étendard fleurdelisé, viennent combattre pour la liberté sous le signe du Lion britannique. Réconfortante réalité où je veux voir un présage des temps futurs. Ces hommes — des catholiques, en majorité — pensent et sentent en étroite union avec leurs ennemis protestants de jadis. Un commun idéal de civilisation exalte les citoyens de Québec et de Montréal. Mais il faut feuilleter le bulletin de nos compatriotes du Dominion anglais pour se rendre compte à quel point, selon le vœu de Maurice Barrès, ils sont liés à leurs morts, au passé qui fait leur grandeur. La fraîcheur de la tradition toute pure retrouvée s'en dégage. L'histoire du Canada, des voyageurs qui l'ont découvert, l'étude de sa langue (« parlons-nous français? » se demande M. Victor Barbeau), tels sont, surtout, les sujets des ouvrages mentionnés dans ce document bibliographique. Ils traitent, aussi, de questions religieuses et familiales : Mlle Marie Beaupré narre la vie de Jeanne Leber, la première recluse du

Canada français, Mme F.-L. Beique celle de la femme canadienne française d'autrefois et d'hier. Il y a là des savants, des philosophes, des sociologues, des poètes, des romanciers, des dramaturges — et des recueils de nos vieilles chansons. Nous ne saurions être trop attentifs à la culture canadienne.

JOHN CHARPENTIER.

MUSIQUE

A propos d'une reprise à l'Opéra-Comique de *L'Ecole des Maris*, livret de M. Jacques Laurent, d'après Molière, musique de M. Emmanuel Bondeville.

L'Opéra-Comique semble décidé à reconstituer son répertoire français. Encore qu'on voie paraître de temps en temps des *Tosca* et des *Butterfly* dont on se passerait volontiers (entre tant de « restrictions », pourquoi ne pas instituer celle de la mauvaise musique?) — d'intelligents efforts sont faits rue Favart pour rendre au public le goût des bons ouvrages : le succès des *Noces*, de *Mireille* (dans sa version originale), de *La Basoche*, d'*Une Education manquée*, est le meilleur encouragement. Pourtant il importe non seulement de remettre à la scène ces chefs-d'œuvre du passé, mais encore et peut-être davantage, de choisir parmi les créations de ces dernières années les pièces qu'il faut reprendre, celles qui doivent après cette nouvelle épreuve, et même si le succès d'argent n'en est pas immédiat, remplacer les ouvrages que la mode d'un moment avait maintenus, mais qui se révèlent aujourd'hui insignifiants. On l'a dit souvent, en effet : le répertoire de l'Opéra-Comique, plus encore que celui de l'Opéra, s'est usé. A force de jouer plusieurs fois par mois les ouvrages qui « font recette », on a trop négligé ceux qu'on aurait dû soutenir, qui se seraient petit à petit imposés au public; et on a du même coup épuisé les succès que l'on croyait intarissables. Si bien que cette crise, survenant alors que le cinéma et la radio portaient au théâtre les coups les plus rudes, risquait de tuer définitivement les scènes lyriques si l'Etat ne les avait prises en tutelle. Encore que soit redoutable l'intervention de l'Etat dans les questions d'art, il est légitime de demander à la

Nation de faire pour la musique ce qu'elle fait pour les autres arts et de prendre à sa charge l'entretien des musées de l'art sonore comme l'entretien des bibliothèques et des autres musées. Mais ceci dit, il semblerait désastreux que la subvention servît à faire représenter des drames lyriques véristes, sous le prétexte que « le public aime ça ». Se soucie-t-on d'exposer au Louvre les originaux des « chefs-d'œuvre » dont on trouve la reproduction en chromo ou en plâtre patiné façon bronze dans les grands magasins? — « Mousse siffleur » ou petits télégraphistes de Chocarne-Moreau? L'argument des recettes m'a toujours semblé discutable : on célèbre cette année même le centenaire de deux ouvrages de Donizetti qui ont, l'un et l'autre, été joués des milliers de fois dans le monde entier — *La Fille du Régiment* et *La Favorite*. Or, ni l'un ni l'autre n'ont obtenu de succès aux premières représentations. Ils ne se sont imposés que petit à petit, grâce au soin des directeurs et à une interprétation magnifique. Combien d'autres œuvres lyriques — *Carmen*, par exemple — ne sont point « parties » d'emblée? Si l'on avait fait quelque effort pour Chabrier, nous aurions au répertoire quelques vrais chefs-d'œuvre de plus... Chabrier... Ce nom est venu sous ma plume, comme il y vient chaque fois qu'il faut un exemple de notre injustice, ou plutôt de l'indifférence de nos aînés. Puisse le nouveau directeur de l'Opéra-Comique, à qui nous devons déjà beaucoup de gratitude pour les efforts qu'il a faits, nous donner *L'Etoile*, l'étincelante *Etoile!* Et puisse le nouveau directeur de l'Opéra, animé lui aussi des mêmes excellentes intentions, nous permettre de voir *Platée*, étincelante partition bouffe de notre grand Rameau. La radio nous l'a révélée un beau soir, deux beaux soirs, même si j'ai mémoire, — tout juste assez pour aviver nos regrets.

§

L'Opéra-Comique a donc repris **L'École des Maris**, qui eut, lors de la création en juin 1935, un succès du meilleur aloi. Elle le devait non seulement à la parfaite tenue littéraire d'un livret réalisant cette gageure de reprendre « en

sous-œuvre » le texte de Molière sans le gâter jamais, d'ajouter tout ce qu'il était nécessaire de donner au compositeur, mais aussi et plus encore à la qualité d'une musique claire remplie d'heureuses trouvailles, toute débordante de saine gaieté, et qui chante, et qui ose retrouver d'anciennes formules, les rajeunir, en tirer des effets inattendus et charmants. Je me souviens du succès à la répétition générale : il y avait dans les couloirs des hommes prudents qui interrogeaient et prenaient le vent au premier entracte. Chose singulière et fort humaine, on parlait plus du *Bal des pendus* qu'Emmanuel Bondeville avait fait applaudir aux concerts Lamoureux que de *L'Ecole des Maris*. Certains en parlaient pour y trouver des arguments propres à accabler l'auteur. Et puis au deuxième entr'acte, tout alla mieux. Au baisser du rideau du dernier acte, la partie était gagnée : ce succès, un article de Florent Schmitt le consacrait un peu plus tard. Tout en relevant des inégalités et des maladresses d'écriture, le critique du *Temps* constatait aussi que ces défauts ne nuisaient pas plus à Bondevile que les défauts identiques de Berlioz, et il ajoutait que la partition déborde de vie, de mouvement, de fantaisie, qu'elle est « une orgie de rythmes variés, inattendus, appliqués à une bonne humeur, une verve drolatique, un sens de l'humour et du burlesque que nul musicien n'a peut-être eu à ce degré depuis Chabrier ». Un tel succès et si légitime, aurait suffi en d'autres temps pour que *L'Ecole des Maris* se maintînt, ou du moins pour qu'on la maintînt, pour qu'on l'imposât. A la rentrée d'octobre, on rejoua bien l'ouvrage de M. Emmanuel Bondeville; mais au bout d'une dizaine de représentations, les vicissitudes du théâtre qui, alors dut être réorganisé après un changement de direction, firent oublier *L'Ecole des Maris*. Oublier par le théâtre, mais point par les musiciens.

La reprise qui vient d'en être faite confirme notre impression première. Remarquons-le : rien n'est plus terrible que ces procès jugés en appel. Il n'est que les bons ouvrages pour les gagner. L'effet de surprise ayant disparu, on est tout attentif. On a pu l'être sans que rien gâte le souvenir

du soir de 1935. On a retrouvé avec la même joie des pages comme l'air d'Ariste au premier acte, les couplets de Sganarelle au second : « En deux mots je vais désarmer votre audace... » ; les airs du commissaire et du notaire, au troisième, le délicieux quatuor des clercs : « Nous nous couchons dès qu'il fait clair, et dormons quand le soleil luit. Plaignez les pauvres clercs de nuit... » Tout cela est plein de malice et de verve et conserve jusque dans la charge la plus bouffonne une distinction qui en rehausse l'éclat.

Deux noms doivent être cités tout d'abord : celui de M. Albert Wolff qui conduit l'orchestre et qui a monté l'ouvrage avec un soin merveilleux; celui de M. Musy qui, aussi bien comme chanteur que comme comédien, dans le rôle de Sganarelle, se montre en tous points excellent. Ajoutons que c'est lui qui a mis en scène — et avec une rare intelligence — *L'Ecole des Maris*. Mlle Lilie Grandval a repris le rôle difficile d'Isabelle qu'elle avait créé : elle y déploie, tout à son aise, de grandes qualités. Mlle Mattio, MM. Villabella, Gaudin, Vieulle, Buck et Denoyer complètent la distribution; Mlle Byzanti a montré beaucoup de grâce dans le divertissement, fort bien réglé par M. Constantin Tcherkass.

RENÉ DUMESNIL.

LA MUSIQUE DES DISQUES

CHANT DE LA FRANCE. — Racine : *Bérénice,* Acte IV, Scène V, Mme Bartet, M. Donneaud (Gramophone DB 5094); *ibid.* Acte II, Scène V, Mme Bartet, Mlle Sully; *Andromaque,* Acte III, Scène VIII (d° DB 4829). — Fauré : *En sourdine* (Verlaine), *Nell* (Leconte de Lisle), Mlle Ninon Vallin (Pathé PG 162); *Shylock,* Nocturne N° 5, Orchestre du Conservatoire (Cor. LFX 465); *Sonate en la majeur,* M. Tagliafero, D. Soriano (Pathé PAT 3, 4, 5); *Premier Quatuor,* pour violon, alto, celto, piano, H. Merckel, Alice Merckel, G. Marchesini, E. Zurfluh-Tenroc (Gramophone Ł. 973 à 976).

Chant de la France.

A quel excès d'amour m'avez-vous amenée!

. . . .

Pour jamais! Ah! Seigneur, songez-vous, en vous-même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime?
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous?

Que le jour recommence et que le jour finisse
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que, de tout le jour, je puisse voir Titus!

J'écoute ce chant, je l'écoute avec je ne sais quelle émotion rajeunie, quelle joie neuve. Cette musique, cette harmonie suprême, c'est mon premier disque de guerre qui me les donne. Je n'eusse rien voulu d'autre. Il est vrai que je l'ai choisi, mais n'est-il pas bien qu'il nous ait été proposé parmi les premiers enregistrements que l'édition phonographique nous offre après un trop long silence? Trop long, pour nous. Car il est beau aussi, et courageux, d'avoir si allégrement repris le rythme du temps de paix. Puissent ces efforts être récompensés et soutenus; j'y reviendrai. J'ai hâte de retourner à Racine et d'entendre encore cette voix.

Cette voix, c'est celle du poète, et c'est celle de Mme Bartet. On ne les sépare point l'une de l'autre. Aussi bien, le mot « divin » n'a-t-il pas été prononcé pour l'une et pour l'autre? Elles composent ensemble un chant unique, je veux dire un même chant et un chant sans pareil.

On saisit à quel point un tel enregistrement peut être utile et bienfaisant, dans un moment où le théâtre est interdit au plus grand nombre. On dira qu'il y a le livre. Il est vrai, et je sais plus d'une musette, plus d'une poche, recélant un petit Racine aux pages fatiguées. Mais la lecture, ce n'est pas cette incantation. Les drames, faut-il le dire? sont faits pour être joués. C'est faire injure aux chefs-d'œuvre tragiques ou comiques que de penser qu'ils ne doivent plus venir à nous que par le livre, que le livre est leur conservatoire. Autant dire qu'il est, au bout du compte, superflu et presque inconvenant de jouer Bach et Mozart, et qu'on doit les laisser reposer dans les partitions. Etrange façon de comprendre la dignité et la noblesse des « classiques », et de les embaumer vivants.

C'est pourquoi j'aimerais qu'on enregistrât, non seulement quelques scènes, mais des œuvres entières et complètes, sans coupures. Tout ce qui vaut, tout ce qu'on a dit sur les rapports du disque et du concert, vaudrait et serait à redire ici. Bornons-nous pour l'instant à écouter cette élégie passionnée,

ce dialogue amoureux et déchiré, cette plainte et cette révolte pathétiques. Quel accents profonds d'humanité éternelle, mais aussi quelle musique ineffable! Et à travers ces autres révoltes, ces autres supplications, ces autres angoisses, dont est chargé le discours d'Andromaque, quels grondements d'orage, quels tumultes venus des profondeurs! Jamais la lecture ne nous apporte des émotions comparables, ces ébranlements et ces ravissements que, précisément, la musique produit en nous. Et s'il s'agit de Racine, ces émotions ont une force singulière, elles montent du fond de nous, elles touchent à la source de notre sensibilité et de notre conscience. Il n'en faut pas plus : le dialogue de deux êtres, un cri humain, une volonté de grandeur :

Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner!

Et ce n'est plus seulement le génie d'un homme, c'est l'esprit, l'accent, la démarche de la France, et c'est son chant.

§

Ce chant, je l'entends aussi chez Fauré. Il semble qu'on mette encore quelque réticence à saluer le génie de Fauré. Certains même trouveront peut-être le mot « génie » excessif. Alors, quel nom donner à cette force de création, libre, naturelle, humaine encore et déjà divine? Je pense au mot, trop souvent repris, avec des variations, pour que je puisse l'attribuer exactement, mais repris le plus souvent par des étrangers, et à coup sûr, lancé par un étranger, probablement par un Allemand : la France a plus de talents suprêmes que de génies. Et comme exemples de ces talents « suprêmes », on donne Racine, Voltaire, Anatole France. Cette liste décroissante peut paraître un peu étrange, et même perfide. On répondrait facilement que le génie français a un autre courant, et il suffirait de jeter quelques noms : Rabelais, Molière, Rousseau, Balzac, Hugo, — et Pascal qui a sondé autant d'abîmes, et aussi profonds, que les esprits germaniques les plus enivrés de vertige. Une telle opinion, même à supposer qu'elle soit sans arrière-pensée, trahit surtout une vue simpliste et romantique qui ne découvre le génie que là où sont le tumulte et le désordre. Comme si

la recherche, même désespérée, du génie n'était pas un ordre. Toute création est un ordre. L'ordre souverain de Racine, l'ordre proprement céleste de Fauré.

Des pièces aussi brèves que le cinquième nocturne, aussi légères, je veux dire aériennes, que telles mélodies, sont palpitantes d'un sentiment, empreintes d'une perfection qu'on n'a guère rencontrés ailleurs que chez Mozart. Mais que cette perfection est française! Ecoutez seulement Mme Ninon Vallin chanter sur des vers de Verlaine :

Ferme tes yeux à demi,
Croise tes bras sur ton sein...

Il n'y a certes pas de métaphysiques là-dedans. Mais y en a-t-il dans Mozart?

Au reste, Fauré a souffert et souffre encore d'un malentendu. La séduction infinie de ces mélodies, de ces pièces brèves de piano, ces sourires et ces soupirs, lui ont fait la réputation d'un musicien exquis, d'une âme ravissante et ravie, mais dont les dons, le souffle, l'élan étaient sans doute mesurés. Or, nul peut-être n'a été aussi haut, ne s'est élevé à des régions aussi pures et sereines; mais cette ascension se faisait, il est vrai, d'un essor si naturel, qu'elle échappait presque au regard. Et puis, dans ces sourires et ces soupirs qui sont comme des repos dans la méditation ou la prière, on feint de voir des preuves de légèreté. Ce trait, si humain, du génie français, donne lieu à un reproche qu'on fait aux Français, et que les Français croient élégant de se faire à eux-mêmes. Au vrai, pour la pureté, l'élévation, la gravité du sentiment et de l'art, la méditation fauréenne est égale aux plus hautes. Aucun chant, que ce chant spirituel, n'apporte à l'âme plus de délectation, d'exaltation paisible et d'espérance.

Dans le recueillement et l'attention de la solitude, écoutez par exemple le **Premier Quatuor.** On est tout de suite transporté par la voix de l'alto; l'imagination vogue parmi les paysages aériens qu'évoque le piano, ces fonds irrisés, brumeux, translucides, lointains paradis. C'est un céleste concert que celui de ces voix qui se répondent, s'unissent, se font écho, dialoguent, puis, un instant, parlent seules. Ce

sentiment de parfaite, absolue harmonie, on l'éprouve dès les premières mesures de l'allegro moderato qui se développe avec un élan si ferme, une plénitude d'accent et de forme admirables. Et voici que l'allegro vivo jaillit et s'élance avec une jeunesse fougueuse et pourtant rêveuse, prélude à la majesté souriante et grave, à l'ineffable méditation de l'adagio. On voit bien là ce qu'est essentiellement la musique fauréenne : une ascension sereine, une aspiration heureuse. On est surpris, aux dernières mesures de l'allegro molto, de toucher à la fin de cette œuvre, pourtant de grandes dimensions, mais qui n'a paru durer que quelques instants. Telle est la musique des anges. Tel est aussi le vrai génie: dans cette ampleur naturelle, dans ce renouvellement et ce jaillissement perpétuel d'idées et de thèmes.

Il en faut dire autant de la **Sonate en la majeur** que j'ai eu le désir de réentendre, et qui demeure une des meilleures réussites de l'enregistrement (faut-il dire que les interprètes de l'une et l'autre œuvre ne méritent que des louanges). Le cœur est comblé par la beauté, la puissance, la majesté beethovéniennes de l'andante.

Voilà à coup sûr deux grands moments du génie fauréen, parmi les plus grands, avec le *Requiem* qui est, selon moi, un des sommets de la musique. Je le disais ici même naguère (ou jadis?), et peut-être a-t-on pensé que c'était dans le feu de l'enthousiasme que, cherchant pour Fauré une juste place, je le voyais assis, *in paradisum*, entre Bach et Mozart. Je n'ai point changé. Moins que jamais. Ainsi Fauré, dans le chœur céleste, représente-t-il la France vivante aux côtés de l'Allemagne défunte.

Par ces quelques gravures, Racine et Fauré viennent à nous, viennent au plus grand nombre. Je souhaiterais qu'ils pussent entrer dans tout esprit, dans chaque maison. Ces voix, je le crois, sont, au sens le plus miraculeux, une révélation. Voilà ce que nous sommes, voilà la vie que nous défendons. Quel éblouissement, quelle espérance, — et quelle certitude! — La terre qui a donné naissance à de tels chants est une terre élue.

YVES FLORENNE.

ART

Salons 1940. — Les peintres et la guerre.

Tous les grands salons ont eu leur vernissage. Il s'agit, à vrai dire, en dehors de celui des Indépendants, qui fut individuel, de vernissages en série. Les **Salons** se sont groupés, rétrécis.

On n'a pu arriver à cette « union sacrée des arts » dont il avait été question — qui eût permis de loger en même temps, sous un même toit, de l'extrême droite à l'extrême gauche, toute la production picturale parisienne. Enfin, avoir réussi à faire cohabiter des groupes qui, s'ils représentent à peu près les mêmes tendances, ne sont point sans rivalités, c'est déjà une réussite dont il faut féliciter les organisateurs.

Parlons d'abord des Indépendants, qui ont ouvert la série. Ce fut un brave Salon des Indépendants, bien honnête, un peu réduit, où l'on voyait, carte postale en couleurs agrandie, le portrait de M. Daladier et du général Gamelin, — à vrai dire un des rares tableaux qui pouvaient nous indiquer que nous nous trouvions au premier Salon de la guerre. Les commissaires étaient Poncelet qui exposait une toile d'un beau rythme : *Les acrobates au repos* — et Al. Urbain, de qui nous aimons beaucoup *La fenêtre ouverte.* Il y avait Gromaire, plus rude que jamais, et le truculent Desnoyers. On remarquait l'envoi de Berthommé Saint-André, riche de vigueur, les éclatants paysages d'Adrienne Jouclard, un pénétrant portrait de Laglenne, les *Pêcheurs* de Janin, la composition de Breuillard, les agréables paysages du Portugal, de Francis Smith, et les compositions très breugheliennes, mais d'une incontestable personnalité du Hollandais Nicolas Eekman. Plusieurs peintres indochinois avaient exposé : combien ils sont plus à leur aise dans leurs formules traditionnelles que dans la peinture « parisienne » : le charme et l'autorité des délicates compositions de Mai-Thu en est un exemple.

L'attrait principal du Salon résidait dans l'hommage rendu à deux de ses principaux membres récemment disparus : Guérin et Antral. Le premier a célébré un Versailles d'autrefois paré de grâces fantaisistes qui nous font évoquer les poè-

mes de Samain; à côté, ses natures-mortes et ses figures sont traitées avec un réalisme et une sorte de chaleur colorée qui ne sont pas toujours du goût le meilleur. La réunion des œuvres de Robert Antral, près de son portrait si vivant par Constant Le Breton, ne peut qu'aviver nos regrets d'avoir perdu un artiste de cette qualité et dont le talent, probe et sans compromis, ne cessait chaque jour de se perfectionner.

Très peu de temps après la fermeture des Indépendants, le Palais de Chaillot ouvrait ses portes sur un autre Salon. Le Salon d'Automne, uni cette année aux Tuileries et aux Décorateurs, rassemblait sept cent cinquante numéros. On s'est souvent plaint de la cohue qui envahissait les cimaises au préjudice de la qualité. Voilà que les circonstances commandent une formule de sélection, saine, juste, équilibrée, qui a permis de composer d'une des meilleures manifestations de peinture contemporaine qui aient eu lieu depuis longtemps. Ce petit salon tricéphale est une réussite.

Nous retrouvons les grands peintres « classés » : des banlieues sous la neige de Maurice Utrillo, une église de Waroquier (un mystérieux accord règne entre le style de l'architecture et le style de la peinture qui la représente), des rives de Seine de Marquet, un bouquet de fleurs d'une vivante richesse de Gernez, un ardent paysage de Friesz, un groupe de Bretonnes de Céria d'une grande originalité de composition, un vase de roses d'hiver de Van Dongen. Nous remarquerons *Les Beaux Dimanches* de Planson d'un rythme allègre et puissant, le paysage de Roland Oudot qui réussit à conférer de la poésie à une tour-réservoir en ciment blanc, le *Parc d'huîtres* de Bompard, l'*Intérieur au Tapis rouge* de Cavaillès, le paysage de Brianchon, vaste symphonie en vert, un intérieur intime et chaud de Gisèle Ferrandier, une somptueuse nature-morte maritime de Valdo Barbey, et le délicat paysage à la Tour Eiffel d'Hermine David. Yves Brayer trouve dans le contraste des uniformes de l'armée française rassemblés dans une gare régulatrice un sujet qui sert parfaitement son talent; les Notre-Dame de Barbier émergent mystérieusement de la Seine qui charrie des glaçons; le vif paysage que Walch a situé à l'arrière-plan de son tableau nous semble ouvrir des voies nouvelles à ses

dons si remarquables, l'émouvant saint François-d'Assise, de Mondzain, nous montre aussi un aspect nouveau du talent de ce peintre. Nos artistes retrouvent, pour la plupart, leur thème favori : c'est André Foy et ses masques, Corbellini et ses adolescents rêveurs, Limouse et ses opulents intérieurs marocains. Nous avons été longuement retenus enfin par l'envoi de Kars, un portrait en premier plan sur un fond de papier peint à sujet tropical : c'est traité avec un sens de la composition et un éclat chaud de la couleur qui font de cette peinture une des pièces les plus solides du Salon.

La sculpture est représentée par des envois très importants de qualité. M. de Monzie, qui sait donner un accent vigoureux aux circulaires ministérielles, sait à plus forte raison écrire des préfaces d'un ton personnel pour les manifestations artistiques. Elles ont toujours un peu l'allure de manifestes. Il dit notamment... « Depuis plus d'un siècle, le premier sculpteur du monde a toujours été un Français... » Cela, nous le répéterons toujours, car les Français ne le savent pas assez. Il s'agit d'ailleurs d'une primauté qui date de beaucoup plus d'un siècle... des origines mêmes de la France, des premiers imagiers romans. Aujourd'hui nous admirons un torse de Maillol, un buste de Despiau, un buste de Gimond, des œuvres de Dejean, Malfray, Hernandez, Parayre, Dem, Yencesse et Deluol qui a taillé aux armées dans le grès d'Alsace, des statues spirituellement rythmées.

Quant aux décorateurs, leur exposition est pour ainsi dire symbolique. Ce n'est plus le temps de ces ensembles fastueux qui remplissaient une aile du Grand Palais. Un meuble aux lignes pures, un bel objet précieux nous rappellent seulement qu'il existe une Société des Architectes-Décorateurs français qui n'a pas d'égale au monde. Ils tentent de travailler aujourd'hui dans des conditions singulièrement difficiles puisqu'ils sont privés en grande partie de matières premières et de clients. Tout ce qu'on pourra faire pour aider leur effort servira directement le prestige du pays.

§

Nous avons pu noter que la guerre n'avait exercé directement qu'une faible influence sur l'inspiration de nos artistes. Voici la deuxième guerre de l'histoire à laquelle les

artistes participent (je ne parle pas de ceux qui exercèrent autrefois les fonctions recherchées de peintres aux armées), et il n'apparaît pas que celle-ci inspire davantage l'artiste que ne l'inspira celle de 1914. L'Exposition du Pavillon de Marsan, consacrée aux **peintres de la grande guerre,** a pu nous montrer combien l'artiste mobilisé avait été peu influencé par sa vie militaire. Le cas de Luc-Albert Moreau, qui continue à nous donner d'émouvantes et admirables images de la vie des tranchées, est exceptionnel. Il y a, certes, les vigoureux croquis de Jean Hugo, les dessins et gravures, notations aiguës, de Dunoyer de Segonzac, les dessins, d'un style élégant et noble, de Bernard Naudin, et un certain nombre d'œuvres de valeurs diverses — dont un important ensemble est conservé au Musée de la Guerre de Vincennes.

Parmi les envois adressés aux Salons que nous venons de commenter, il n'y a pas, malgré le grand nombre des peintres mobilisés, un tableau sur cent qui se réfère à la vie militaire. Et parmi ceux-ci, il s'agit des scènes les plus familières de la vie du cantonnement. Ceci indique une fois de plus que le peintre moderne, seulement tourné vers les subtils exercices de ses recherches picturales, pris dans le grand courant individualiste qui s'est répandu sur les arts depuis un certain nombre d'années, n'est plus en mesure de traiter l'événement. Le peintre mobilisé se réfugie dans ses études de paysages et ses natures-mortes. Le peintre ne se soucie plus de raconter l'histoire des batailles. Celle-ci déborde entièrement le champ de sa vision. Mais ceux qui ont l'œil et l'esprit curieux remplissent leur carnet de notations et de croquis qui n'en resteront pas moins des témoignages pour l'histoire : déjà, des artistes comme Planson, Pacouil, Launois, Bezombes, Brayer, Despierres, Roger Wild, André Marchand, Tal Coat, ont rapporté des dessins, des aquarelles, des gouaches, exécutés avec vivacité, au hasard de leurs déplacements aux armées.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

HISTOIRE DE L'ART

Gabriel Mourey, *Tableau de l'art français,* 4 vol. Paris, 1932 à 1938. — Louis Hourticq, *Le XVIIIe siècle,* 1939; R. Escholier, *Le XXe* siècle, 1937; Ch. Sterling, *Les Primitifs* 1938 (ces 3 volumes font partie de la collection

La Peinture Française, publiée par la librairie Floury, Paris, sous la direction de R. Escholier). *Histoire universelle des Arts* publiée sous la direction de L. Réau, 4e volume, *Arts musulmans-Extrême-Orient*, Paris, Colin, 1939. — Ch. Terrasse, *Histoire de l'Art*, tomes 1 et 2, Paris, Librairie Laurens, 1938 et 1939. — Louis Gielly, *Le Prado*, Editions d'histoire et d'art, Paris, 1939. *Rééditions. Histoire de l'Art*, d'Elie Faure, tomes 1 et 2, Editions d'histoire et d'art, Paris, 1939. — Th. Duret, *Histoire des peintres impressionnistes*, Floury, Paris, 1939.

Le conflit actuel a singulièrement ralenti, sinon arrêté complètement l'activité des maisons d'éditions artistiques françaises. Plusieurs grandes revues d'art ont cessé toute publication et il faut regretter cette stagnation. Pourquoi la *Gazette des Beaux-Arts* ne suivrait-elle pas l'exemple du *Burlington Magazine* ou de certaines revues allemandes? Quelques éditeurs ont eu le courage de ne pas abandonner la partie et il faut les en féliciter. C'est ainsi que M. Auguste Picard publie en pleine guerre le second volume de l'*Archéologie grecque* de M. Charles Picard, et c'est une grande preuve de vitalité que donne la collection où il est inclus. Puisse cet exemple être suivi!

§

Parmi les livres parus avant la guerre, dont nous voudrions aujourd'hui entretenir les lecteurs du *Mercure*, beaucoup sont avant tout des livres de vulgarisation. M. Gabriel Mourey, par son tome du XIXe et du XXe siècle, mettait en 1938 un point final à ce **Tableau de l'art français** qui, en quatre volumes denses, évoque successivement les grandes périodes de notre architecture, de notre sculpture et de notre peinture. L'idée était heureuse de présenter un résumé où rien ne fût oublié d'essentiel depuis les sculpteurs romans jusqu'à Rodin, depuis les fresques de saint Savin jusqu'aux peintres les plus modernes. M. Mourey a réussi dans son entreprise, et son *Tableau*, vivant et élégant, sera un très utile vade-mecum pour tous ceux qui veulent s'initier aux principes essentiels de notre tradition artistique, tels que les définit M. Mourey :

L'art pour l'art proprement dit n'est point de notre climat; nous avons autant besoin de réalité que d'idéal, nous avons besoin de clarté et de précision plus que de rêve; nous rougirions de laisser l'imagination hors du contrôle de la raison, la sensibilité en révolte contre l'intelligence; le goût inné de l'ordre discipline nos élans...

M. Escholier a entrepris une autre publication concernant l'art français; elle doit comprendre six volumes sur la peinture; trois sont déjà parus. M. Hourticq a traité le XVIIIe siècle et il en a fait une brillante synthèse. Il remarque justement qu'il n'y a pas en 1715 une coupure dans l'histoire artistique comme dans l'histoire politique : à Paris, il y avait longtemps que la peinture de style régence était née lorsque l'avènement de la Régence ouvrit un âge nouveau. « Il ne faut pas oublier que Watteau, le maître qui domine cette génération, n'a survécu que quelques années à Louis XIV. L'art qu'il représente date bien des premières années du siècle. » Le rubénisme d'un Largillière et d'un Rigaud prépare celui de Watteau; mais combien l'esprit du maître de « Gilles » est loin de celui de Rubens! M. Hourticq a raison de dire que c'est lui qui a donné à la peinture des préoccupations sentimentales réservées jusqu'alors à la musique et à la littérature. Voilà ce qui donne à l'époque des « fêtes galantes » son charme et lui conserve un caractère si vivant et si moderne.

Outre les grands maîtres de cette époque, Fragonard, Chardin, La Tour, M. Hourticq a jugé avec équité un Boucher, un Nattier, un Lancret, un Pater, un Perronneau, un Tocqué. Il a donné leur place à la dynastie des Coypel à celle des Van Loo, et à celles des De Troy. Enfin, parmi les meilleures pages, il faut noter celles qu'il a consacrées à l'évolution du paysage au XVIIIe siècle. En sorte que rien de ce qui est important dans cette époque si riche et si variée n'est laissé de côté.

C'est M. Escholier lui-même, directeur de la collection, qui a étudié le XXe siècle. Livre périlleux à écrire, car sommes-nous sûrs d'être équitables à l'égard de nos contemporains? Nous vivons en pleine bataille esthétique et il n'est pas certain que nous ayons l'état d'esprit qui convient pour porter un jugement impartial. Or, précisément, M. Escholier a fait un grand effort d'impartialité et de sincérité. La période contemporaine, si embrouillée et souvent si anarchique, se clarifie avec les quatre divisions fondamentales qu'il nous présente : néo-impressionnisme, néo-traditionnisme, fauvisme, cubisme, divisions auxquelles s'en ajoute une cinquième : « indépen-

dants d'hier et d'aujourd'hui », destinée à inclure certains isolés de grand talent, un Utrillo, un Dufresne, une Suzanne Valadon, un Dunoyer de Segonzac, un Waroquier.

On peut différer d'avis avec l'auteur sur tel ou tel point secondaire; mais ce sont remarques de peu d'importance quand on considère l'ensemble des faits et des idées qui sont rassemblés dans son volume. M. Escholier a su présenter un tableau original et vivant d'une des périodes les plus délicates de notre histoire artistique : ses vues sont pénétrantes, ses jugements courageux.

Le problème auquel s'est intéressé M. Charles Sterling est presque aussi compliqué que celui dont s'est occupé M. Escholier. Il s'agit des **primitifs français,** question des plus controversées depuis l'année mémorable où Henri Bouchot organisa une exposition destinée à apporter clarté et précision. On a volontiers tendance à nier qu'il y ait eu une école de peinture française au XVe siècle. Entre la primauté de l'Italie et celle des Flandres, quelle figure font nos artistes sur lesquels nous sommes, d'ailleurs, si mal informés? M. Sterling a analysé avec perspicacité toutes les données du problème, nous apportant ainsi un des meilleurs livres qui aient été écrits sur les origines de la peinture française.

Il n'y a pas eu une école, mais des écoles de primitifs français et lorsque l'on considère la grande variété de notre art pictural au XIXe, au XXe et même au XVIIIe siècle, pourquoi ne pas imaginer une semblable diversité de talents à une époque où la France était justement très divisée politiquement? Il ne nous appartient pas de discuter ici les éléments essentiels de la question; disons seulement que M. Sterling a heureusement dégagé certaines caractéristiques fondamentales d'une peinture qu'on peut déjà appeler nationale. On voit se dessiner en France un courant qui ne ressemble pas à ceux qui dominent en Italie ou dans les Flandres. Un certain goût de l'ordre, un penchant pour l'observation psychologique et un amour de la ligne précise et parfois subtile, tels sont les traits essentiels d'une tradition d'art qui va ensuite se développer logiquement. Il n'y a pas de doute : il existait au XVe siècle une peinture spécifiquement française et il est important de constater qu'elle rayonnait au delà des frontières,

puisque c'est à un peintre français, Jean Fouquet, que le pape Eugène IV s'adressa pour faire son portrait officiel.

§

Les livres de vulgarisation artistique se multiplient donc, et il faut s'en réjouir. **L'Histoire universelle des Arts,** publiée sous la direction de M. Louis Réau, vient de s'achever par la parution du quatrième volume. Les auteurs en sont MM. Salles (les Arts musulmans), Stern et Hackin (l'art indien), Eliséev (l'art de la Chine et du Japon); un bref chapitre a été enfin consacré à l'art annamite par Mme de Coral-Rémusat. C'est un des tomes les plus utiles de cette histoire des arts, et un de ceux qui apprendront aux lecteurs le plus de choses. Je ne crois pas qu'on ait fait, sur les arts d'Orient et d'Extrême-Orient, une synthèse de cette importance et de cette qualité; texte et illustration forment un ensemble dont l'intérêt n'échappera à aucun historien.

L'Histoire de l'Art la plus maniable en même temps que la plus abordable, est certainement celle que M. Charles Terrasse publie à la Librairie Laurens. Elle a tous les avantages d'une œuvre de synthèse écrite d'un bout à l'autre par le même auteur, le principal étant un judicieux équilibre des diverses parties. L'illustration est abondante et heureusement choisie; le texte est dense et l'information sérieuse. Deux volumes sur trois ont déjà paru : ils nous conduisent de l'antiquité à la fin du XVI[e] siècle; ils sont faits pour initier étudiants et hommes de goût aux problèmes importants de l'histoire artistique et, comme il convient, une bibliographie souvent copieuse accompagne les principaux chapitres. Malgré l'abondance des publications de ce genre, cette œuvre arrive à point et comble une lacune; elle a sa place, — qui est très enviable — entre les manuels sommaires et ceux, beaucoup plus étendus, qu'ont dirigés MM. Réau, Deshairs et Marcel Aubert.

§

En même temps que se tenait à Genève l'extraordinaire exposition des chefs-d'œuvre du musée du Prado, plusieurs albums paraissaient qui en reproduisaient les tableaux les plus beaux. Un des meilleurs est celui qui est intitulé **le Prado**

et publié par les «Editions d'histoire et d'art». Abondamment illustré, il est préfacé par M. Louis Gielly, qui a été l'organisateur de cette manifestation artistique dont tous ceux qui l'ont visitée gardent un souvenir ébloui; car rarement un ensemble d'une pareille qualité a été aussi remarquablement présenté. Au palais de la Société des Nations où avaient été déposées les œuvres du Musée du Prado, ce fut M. Louis Gielly lui-même qui eut la mission de choisir les toiles qui devaient être exposées au Musée d'Art et d'Histoire; il devint ainsi, pendant quelques mois, le conservateur du plus merveilleux musée du monde, où il avait admirablement tout ordonné pour la joie des yeux.

Signalons, pour finir, deux rééditions : les premiers volumes de **l'Histoire de l'Art** d'Elie Faure (*L'art ancien* et *l'art médiéval*) où les reproductions sont belles et bien choisies; et l'**Histoire des peintres impressionnistes,** de Théodore Duret, qui, en dépit de tout ce qui a été publié sur le même sujet, garde toute sa valeur. La première édition date de 1906 et l'auteur en avait déjà exprimé les idées essentielles dans un volume paru en 1878. Duret a été un des premiers défenseurs de l'impressionnisme; il a participé aux luttes esthétiques de la fin du XIXe siècle et son œuvre a une valeur à la fois historique et artistique : c'est un document important qu'on a bien des raisons de ne pas oublier.

JEAN ALAZARD.

RÉGIONALISME

Peut-on travailler en province? — C'est le titre d'un discours qu'en Sorbonne Renan prononça le 15 juin 1889, à la séance générale du congrès des Sociétés savantes. Né le 1er mars 1823, il était entré dans sa 67e année. Son intelligence naturelle renforcée par quantité d'observations et de lectures de tout ordre, il ne pouvait plus rien dire, du moins en public, ni écrire, même improvisé, qui ne fût riche de substance. C'est en ce sens qu'on peut suggérer que, lorsqu'un Renan meurt, l'intelligence impartie à notre planète fait une *perte irréparable*, l'intelligence, non l'humanité, qui s'en moque, *imperaliter papaliterque.*

Chez lui, comme chez d'autres, on trouve tout ce qu'on veut. Avec leur aide, si l'on en avait besoin, l'on pourrait argumenter sucessivement *pro et contra*. Mon Dieu! ni plus, ni moins, que Montaigne et que tels autres, il fut « ondoyant et divers », c'est-à-dire multiple, et il s'en faut de peu qu'on ne soit fondé à lui appliquer ce que Pascal disait, précisément, de Montaigne : « Il met toutes choses dans un doute universel et si général que ce doute s'emporte soi-même, c'est-à-dire s'il doute. »

Lui aussi « ondoyant et divers » sous la brise, sous la tempête, sous les averses, droit ou tortu, j'aime mieux un arbre qu'un poteau nu, sec, froid. Que m'indique-t-il, ce poteau? Certes, une direction, mais vers quelle destinée décisive et magnifique? J'ai trop réfléchi pour admettre qu'elle puisse être l'un et l'autre, seulement l'un ou l'autre. Je parle, non seulement pour moi, mais pour tous les êtres réputés humains qui ont vécu, vivent et vivront, depuis le premier né en une invérifiable préhistoire jusqu'au dernier qui mourra à une date absolument imprévisible. Si c'était un lieu commun, c'est-à-dire une vérité admise par tous, si chaque machine à digérer montée sur deux pattes avait, tatoué sur la peau, présent à ce qui lui sert d'esprit, que son point d'aboutissement est la tombe, il n'y en aurait pas une qui ne baissât pavillon. Hélas! elles s'agitent toutes — et c'est la folie qui les mène, — comme si elles n'étaient pas promises à la dislocation. Nous n'y pouvons rien, madame, vous, ni moi.Je pense que vous vous réjouissez, avec moi, d'entendre un Mallarmé dire d'un Villiers de l'Isle-Adam: « ...tant que traînera le simulacre de sa vie. » Pour les machines à digérer, la vie est tout, sauf un simulacre.

« Laisse-le, Damis! » dit Apollonius parlant d'Antoine. « Il croit comme une brute à la réalité des choses. » Renan disait: « Il faut éviter le ridicule des provinciaux qui, ne voyant rien au delà de leur clocher, s'imaginent que tout le monde s'inquiète de leurs affaires, que le roi n'a de souci que pour leur petite ville, que Dieu même a une opinion sur nos petites coteries. L'humanité est dans le monde ce qu'une fourmilière est dans une forêt. »

Si je pratiquais l'art difficile des transitions, le hasard

viendrait de m'en fournir une. Lorsque Renan parla en Sorbonne voilà un demi-siècle, la différence était encore sensible, de Paris à la province. Pour flatter les délégués des sociétés savantes, il prétendit qu'on pouvait travailler mieux en province qu'à Paris. Evidemment, on le pouvait : il ne restait qu'à le faire. Je me les imagine en redingote, dont quelques revers sont fleuris des modestes palmes académiques, en gibus, en souliers carrés à gros lacets, avec cravates sérieuses et gants adéquats. Je tiens pour impossible qu'un Renan se soit fait illusion.

Les sociétés savantes, ou prétendues telles, acceptent un peu n'importe qui. J'en connais une, entre autres, dont fait partie un ancien valet de chambre aux U. S. A., qui s'est établi marchand de livres d'occasion, et dont la morgue n'a d'équipollent que l'ignorance. Qu'on ne me fasse pas dire plus que je ne pense! En 1889 tous les membres de ces sociétés n'étaient pas de cet acabit; aujourd'hui, pas davantage ils ne le sont. J'indique un inévitable déchet, mais j'affirme, en même temps, et sans conteste possible, qu'à Paris la sélection est tout autre. Elle n'est pas plus définitive, ni impeccable, que quoi que ce soit d'humain puisse l'être; elle offre beaucoup plus de garanties que celle qui joue dans nos départements, ou dans nos provinces.

Il serait superflu d'enregistrer de telles évidences si elles s'imposaient à tous, aux intéressés les tout premiers. Il n'en est rien. On a connu des temps où la province — et je généralise à outrance, — avait une admiration un peu béate pour tout ce qui lui venait de Paris. Il n'en est plus rien. Les sociétés dites savantes s'adonnent surtout aux travaux d'archéologie et d'histoire locale. Rien de plus légitime. Je connais d'intéressantes monographies, précises, nettes, mais qui n'impliquent ni génie, ni même le talent supérieur. Je ne parle pas du style, qui a pourtant son importance : il est le plus amorphe qu'on puisse rêver, quand il n'est pas défectueux. Or, tous ces auteurs n'ont qu'indifférence, que dédain, même, pour les grands historiens qui ont eu la force intellectuelle et sentimentale de s'élever jusqu'à la synthèse. Ils s'amusent à relever des erreurs de détail qu'ils seraient eux-mêmes, et pour cause, incapables de commettre : ne se trompe pas

qui veut. D'ailleurs, la preuve n'est pas faite qu'ils soient impeccables dans leur sphère d'activité réduite.

« Les hommes célèbres par leur esprit, dit le bachelier Carrasco, les grands poètes, les historiens illustres, sont presque toujours en butte à l'envie de ceux qui se font un plaisir et un passe-temps de juger des œuvres d'autrui sans avoir jamais rien publié de leur propre fonds. — Il ne faut pas s'en étonner, dit don Quichotte; car il y a bien des théologiens qui ne valent rien pour la chaire, et qui sont excellents pour reconnaître les défauts et juger du talent des prédicateurs. » Quel dommage que tous nos contemporains ne soient pas des fous comme don Quichotte! Ce serait trop exiger de leur orgueil.

Je suis persuadé que Renan force aussi la note quand il affirme que c'est à Montbard et à Bordeaux que Buffon et Montesquieu ont découvert les grandes lignes de l'histoire de la nature et les lois les plus profondes de l'histoire politique. A ces deux noms on a ajouté ceux de Corneille, de Rousseau, de Voltaire. Ne jouons pas plus sur les noms que sur les mots! Tous ces grands hommes ont vécu à Paris, avec plus ou moins de continuité, mais ils y ont séjourné, et c'est là seulement que s'est établie leur renommée, et de là qu'elle est partie. Que la centralisation intellectuelle ait précédé l'administrative, ou qu'elle lui ait été concomitante, on admettra facilement que je n'y suis pour rien. Bien avant l'époque que lui assigne Renan, elle existait pour les arts, où j'inscris, au premier rang, la littérature. La classification officielle m'a toujours paru d'une insanité rare. La musique est exclue des « Beaux Arts », ce qui prouve en quelle estime on la tient en France. Un acteur qui déclame vers ou prose d'un écrivain a droit au titre d'artiste; l'écrivain, non. D'ailleurs, peu lui importe. Il n'y a là aucune revendication puérile. Je prends note, objectivement, d'un certain état de choses. Je vois qu'il ne peut être différent. Je passe.

Cette centralisation des « Sciences et Arts », Renan l'attribue à la Constitution de l'an III. L'Institut devait se composer d'un certain nombre de membres résidant à Paris, d'un nombre égal d'associés habitant en province. On reconnut assez vite qu'il était impossible « de recruter convenablement la

moitié provinciale : la résidence à Paris fut de rigueur. La loi inéluctable s'accomplissait. Une maxime soutenue en pratique, même pour ceux qui la blâment en théorie, ne saurait manquer d'avoir des racines profondes. La tendance exagérée à la centralisation parisienne a dû, par quelque côté, avoir raison à son jour. » D'ailleurs, il disait, quelques minutes après, que, vu les modifications qu'on était en droit d'espérer, « la différence de Paris et de la province relativement au travail n'existera plus, et, à la prochaine revision des règlements de l'Institut, l'article qui exige le domicile à Paris pourra être supprimé sans inconvénient. »

Il me semble que c'est chose faite. J'en conclus que, quant à la vraie science, Paris et la province sont à égalité, ou presque, supposé qu'on veuille maintenir cette distinction artificielle, et aussi que ce serait un point marqué par le régionalisme si Paris lui-même ne représentait une région comme les autres.

Car c'est uniquement de science qu'a parlé Renan aux représentants de ces sociétés savantes. Pour diverses raisons, j'ai feuilleté, jadis, une énorme quantité de leurs tomes; je n'en ai guère lu que ce qui se rapportait à mes recherches. La partie purement littéraire — quand il y en a une, — est d'une faiblesse indiscutable: quantité — et cela vaut mieux — aussi bien que qualité. Pour le reste, je tiens à rectifier dès maintenant ce que je disais tout à l'heure. Il est rare que leurs revues — les titres les plus fréquents en sont *Annales, Bulletin, Mémoires,* — n'aient pas, chacune, un ou quelques collaborateurs qui aient fait leurs preuves dans des sphères plus élevées; c'est à eux qu'on doit, presque invariablement, les meilleures études et monographies, d'écriture toujours correcte, parfois élégante.

Cependant, ce ne sont pas des revues scientifiques proprement dites, et voici que Renan parle de Laplace, de Sylvestre de Sacy pour les langues orientales. Il trouve cette formule : « L'endroit où travaillait Galilée accaparait forcément l'astronomie. Quand Descartes et Newton tenaient dans leur cerveau la plus haute pensée de leur temps, ils étaient aussi de terribles centralisateurs. » Il dit aussi : « L'œuvre de rénovation des textes anciens n'était possible que près d'une

vaste bibliothèque de manuscrits. Abel Rémusat n'aurait pas créé la science du chinois dans une ville où il n'y aurait pas eu une collection de livres chinois. »

Depuis soixante-quinze ans (c'est toujours Renan qui parle), l'état des choses est tout autre. On peut travailler en province aussi bien qu'à Paris. Je vois les délégués se rengorger dans leur cravate et frétiller d'aise dans leur redingote, sinon dans leur habit. En leur attribuant cinquantaine ou soixantaine à la date de 1889, ce sont presque tous de très bonnes gens, nés aux temps de Louis-Philippe, en l'avant-dernière année de la Restauration. Pour eux, Paris est « la Ville », comme l'ancienne Rome était l'« Urbs ». Qu'un Renan, un des personnages les plus considérables de la presque neuve république, leur parle sur ce ton, ils n'en peuvent concevoir que longs espoirs et vastes pensées. Etudes orientales, philologie comparée, — Renan est orfèvre, — « avec une première mise de fonds de quelques milliers de francs et l'abonnement à trois ou quatre recueils spéciaux, on posséderait tous les outils nécessaires pour ces longues et patientes comparaisons auxquelles la tranquillité d'esprit dont on jouit en province offre des conditions si favorables.» Bon! Suit l'éloge, que je résume, de la province : jolie maison dans les faubourgs d'une grande ville, longue salle de travail garnie de livres, tapissée extérieurement de roses du Bengale, jardin aux allées droites où l'on peut, avec ses fleurs, se distraire de la conversation « de ses livres ». A aucun des vénérables délégués l'idée ne fût venue — et je les en félicite, — d'interrompre l'illustre orateur pour lui dire : « Pardon, cher maître. La course de vos jours est plus qu'à demi faite. Nous le regrettons tous, mais pourquoi ne vous installez-vous pas, avec vos livres, qui sont nombreux, en un coin quelconque de cette province dont vous nous faites l'éloge, ne fût-ce qu'à Perros-Guirec, pour toute l'année? Vous nous avez dit aussi que « toute faculté des lettres ne peut avoir une chaire d'arabe, une chaire d'égyptologie, une chaire d'assyriologie », qu'il est, d'ailleurs un certain genre d'excitation générale et, si j'ose le dire, d'initiation, dont Paris aura longtemps encore le secret. Le sceau de la grande culture ne saurait guère se prendre qu'à Paris, mais, une fois le sacrement reçu, on en peut long-

temps garder l'efficace et le parfum. Qui mieux que vous en pourrait témoigner s'il daignait en faire l'expérience? Pas une seconde nous ne songerions à nous égaler, que dis-je! à nous comparer à vous, cher, illustre et vénéré maître. Les encouragements, les éloges, que vous ne nous ménagez pas, nous vous en sommes reconnaissants, et l'amour-propre nous incite à croire que nous en sommes dignes. Seulement, nous n'avons aucune compétence en aucune des matières que vous venez de dire, et, quand nous aurons rejoint nos épouses par définition d'humeur acariâtre, nos amis du commerce, sans idées, au café du même nom, nous retrouverons nos archives départementales. »

Même en 1889, il est peu probable — s'il est possible, à la rigueur, — que l'idée soit venue à quelqu'un des « écouteurs » en Sorbonne de tenir ce bref discours. Peut-être Renan l'a-t-il supposé, puisque je l'entends dire, *cum grano salis* (rien de Rodolphe du même nom) : « Continuez donc, messieurs, votre œuvre excellente, continuez à jouir de votre bonheur, que, peut-être, comme le laboureur de Virgile, vous n'appréciez pas assez. »

Et il est, plus que possible, probable, que nos braves délégués aient ployé l'échine quand ils ont entendu le cher, illustre et vénéré maître, conclure : « Je ne suis pas de ceux qui pensent que la culture de l'esprit doive être régionale. L'esprit humain n'a pas de région. La science est unique comme la vérité. Le malade ne s'adresserait jamais à la médecine régionale, s'il y en avait une; il sera toujours pour la médecine sans épithète, pour la bonne. La haute production intellectuelle de chaque province ne doit avoir aucun cachet provincial. (Oh! Oh! Figures de nos braves délégués!) Le progrès, dans l'ordre scientifique, ne doit pas consister à diviser l'esprit humain par provinces : il doit consister à supprimer la distinction de la capitale et des provinces, à faire de toute la France intellectuelle une seule armée travaillant d'un effort commun au profit de la science, de la raison, de la civilisation. »

La situation officielle de Renan lui faisait sans doute un devoir de ne pas reculer devant ces lieux communs générateurs d'applaudissements et de coups de mailloche sur la peau

d'âne de la grosse caisse; et puis, en 1889, rien ne poussait à croire foncièrement qu'une nouvelle guerre fût inévitable, que raison et civilisation, aidées par la science, ne dussent pas avoir le dernier mot. Ce qu'il faut retenir de ce discours, c'est que Renan n'affirme que pour nier, ce qui me semble être d'une ironie délectable parce que supérieure, et que la centralisation est chose faite. Si l'on doit supprimer « la distinction de la capitale et des provinces », il n'en reste pas moins qu'à toute agglomération un centre soit nécessaire. Pour la commune rurale ou urbaine, c'est la mairie. Pour la France, c'est la capitale. Qu'on l'appelle Marseille, Lyon, Bordeaux, Quimper, Yssingeaux, ce ne serait que déplacer la question, en même temps que le centre.

HENRI BACHELIN.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Jules Piquet : *Des Banquiers au moyen âge. Les Templiers. Etude de leurs opérations financières.* Librairie Hachette.

M. Jules Piquet a choisi, comme sujet de sa thèse de doctorat en droit, un sujet qui « exigeait une triple compétence de juriste, d'économiste et de technicien », dit M. Henri Lévy-Bruhl dans la Préface.

Cependant, il a su, avec un art consommé, éviter très prudemment des termes trop précis, tels que : lettres de change ou chèque, et cependant il nous laisse fort clairement comprendre que les effets de commerce sont nés dans l'esprit des chevaliers lorsqu'ils eurent compris les difficultés alors énormes du portage, lesquelles opposaient au change des difficultés qui, aux profanes, semblaient insurmontables.

Puis (nous ne saurions, mon ami Probst-Biraben et moi, lui en faire un grief) sans être d'une précision mathématique, bien osée en pareille circonstance, l'auteur conclut de telle façon qu'on peut lire entre les lignes sa sympathie pour ceux qui furent des martyrs de l'Economie incomprise.

Bien mieux, le plan de l'ouvrage semble donner raison à la thèse que nous avons soutenue ici même. Après avoir exposé, avec une compétence extrêmement rare en ce siècle où l'on fait de la banque comme on résout une opération

arithmétique, sans en saisir peut-être tout l'ésotérisme (qu'on me pardonne cette expression peut-être trop orientale); après avoir donc exposé le rôle si incompris des banquiers du Temple et les procédés qu'ils employaient pour rendre à leurs clients les services que ceux-ci exigeaient d'eux, services qui furent à la base même de leurs conceptions, l'auteur, longuement, savamment et sincèrement surtout, s'étend sur les relations qui, pendant de nombreuses années, s'établirent entre l'Ordre et son meilleur client, le roi de France. N'est-ce pas ce que nous avons dit lorsque nous reconnaissions à Philippe le Bel la belle intelligence qui lui avait fait pressentir les subtilités, pour l'époque, de ceux qui tendaient vers l'hégémonie de « leur » argent? Puis soulevant un coin du voile que l'Histoire, pudiquement, a tiré sur certains procédés qu'il convenait, en effet, de ne pas trop exposer à la curiosité qui eût pu être malveillante des historiens, M. Jules Piquet aborde enfin les opérations financières des autres ordres militaires, et il cite, en particulier, les chevaliers teutoniques et surtout les Hospitaliers. Or, les Hospitaliers ne furent-ils pas les religieux plus ou moins sécularisés, qui recueillirent la succession temporelle de leurs « concurrents » abattus peut-être avec leur concours occulte et dont, en tout cas, ils n'hésitèrent pas à usurper même le nom, en se faisant, sur les actes du Parlement de Paris, appeler « Messieurs du Temple? »

L'Ordre, car on ne saurait employer un autre terme que ce collectif, avait été, dès le commencement du XIIIe siècle, chargé de l'administration du Trésor Royal de France et, devenu directeur du mouvement général des fonds, le Trésorier de la maison de Paris se révéla, pendant plus d'un siècle, un merveilleux administrateur et un conseiller financier très écouté. Mais on comprend facilement quelle puissance ce maniement de fonds donnait à un Ordre qui, armateur, banquier, dépositaire des richesses des églises, des monastères, des abbayes, des maisons seigneuriales, pouvait ainsi disposer de sommes extrêmement importantes, avec des garanties tangibles telles que les bijoux, les objets précieux que ses « clients » imprévoyants, incompréhensifs même, n'hésitaient pas à mettre en gage, lorsque leurs besoins de-

venaient pressants, et ils l'étaient presque toujours. De cette gestion de biens immobilisés pour leurs propriétaires naquit tout naturellement le compte-courant, tel que cela ressort de l'examen des comptes des chevaliers que l'auteur a patiemment dépouillés. Il se présente sous un aspect assez semblable à celui que nous connaissons aujourd'hui et qui ne nous étonne pas lorsque nous ne nous reportons pas en pensée au moyen âge. Ce sont des extraits de comptes, avec des recettes et des dépenses. Puis ce sont des remboursements de prêt, avec des ordres écrits des clients, des formalités extrêmement simples qui apparentent ces opérations à notre chèque moderne et qui semblaient aux dits clients presque miraculeux, alors que les notaires de cette époque exigeaient des actes d'une complication rebutante pour ces imprévoyants qui étaient harcelés, poussés, éperonnés par la nécessité. Or, chez les Templiers, M. Jules Piquet, l'établit de façon lumineuse, à peu près rien, toutes proportions gardées à l'égard des actes notariés : une date, l'énoncé de la somme, les noms du tiré et du bénéficiaire, la signature du tireur ou, quand c'était encore trop compliqué, un simple sceau. Quelquefois l'encaissement se faisait par mandataire avec des délais de présentation. N'est-ce pas une esquisse timide encore de nos endos et de nos lettres de change? L'auteur n'est pas extrêmement net sur ce point, mais il n'en est pas moins vrai que l'on trouve là, en substance, tout le mécanisme de nos opérations bancaires. Bien mieux encore, ces clients avaient des comptes courants et certaines opérations n'étaient pas autre chose que des virements de compte à compte.

Puis, petit à petit, on en arriva à des dépôts moins réguliers qui donnèrent lieu non à une immobilisation de fonds sous un prétexte quelconque, mais à une véritable gestion de fortune individuelle, confiée à une tierce collectivité. C'était donc la banque, toute la banque comprise à peu exactement comme elle l'est aujourd'hui. Ce furent alors les prêts, les avances, avec un intérêt plus ou moins déguisé, l'Eglise s'opposant à ce genre d'opération. C'est ainsi que l'on vit Beaudouin II de Constantinople n'hésitant pas à engager la vraie Croix, en 1240. Puis le séquestre financier,

les arrérages de rentes, non par capitalisation, mais par prélèvement sur les capitaux déposés, ou encore des rentes fournies par des ventes de domaines, des viagers.

Puis l'Ordre étant international et s'étant rendu compte des difficultés du portage, qui avaient été une des raisons mêmes de sa fondation, par la protection qui était à accorder à ce portage, songea à des opérations écrites à distance; ce n'était pas encore la lettre de change, mais une sorte de contrat de change sous différentes formes, encore un peu hésitantes, mais qu'avaient rendu nécessaire les dangers de ce portage par mer, dont les risques étaient jusqu'à ce moment à la charge de l'envoyeur. Les Croisades favorisèrent singulièrement ces opérations. Les Croisés, en effet, avec l'imprévoyance de cette époque, arrivaient en Terre-Sainte à peu près complètement démunis d'espèces. Le Temple leur en prêtait, qui venaient très simplement des capitaux résultant de la vente des produits venus d'Occident pour les besoins de l'armée chrétienne et dont le réemploi était assez délicat, si l'on songe aux difficultés de l'expédition de marchandises orientales vers l'Occident, à une époque où le commerce était nécessairement arrêté. Le Croisé, ainsi « obligé », signait une reconnaissance de dette payable en Europe. C'était, sauf le nom, une lettre de change. Le créancier invitait son débiteur de Paris, ou mieux domicilié de droit sinon de fait à Paris, à payer telle somme à un tiers sur le vu de cette reconnaissance portant nom, somme, lieu, monnaie, le tout sous une forme épistolaire, avec énonciation des dommages en cas de non-paiement, le tout complété par un reçu-quittance. Quelquefois les emprunteurs n'étaient même pas connus, le Temple servant d'intermédiaire solvable tant en Europe qu'en Orient, à des conditions particulières nettement établies.

C'est de cette façon que se réglèrent tous les frais des croisades de Saint Louis et on comprend, par suite, de façon très claire que Philippe le Bel, petit-fils de Louis IX et esprit particulièrement averti en matière financière, ait compris l'importance du rôle du Temple-Banque et ait tenté d'entrer dans son Conseil d'Administration, que l'on excuse ces expressions par trop modernes mais qui, cependant, ne sont

peut-être pas trop déplacées, s'appliquant à ces précurseurs de génie.

Bien mieux encore, du fait qu'il tenait des comptes courants basés sur des crédits et des débits et qu'il ne faisait que très peu de maniements de fonds, le Temple en arriva à créer la comptabilité en partie double. Chaque opération chez un client avait sa contre-partie chez un autre et donnait lieu à un compte général de gestion se liquidant par une balance; cela s'appelait des tours de compte, mais la terminologie ne changeait rien à la chose. Cette tenue de compte était facilitée du fait que les Chevaliers avaient été, de par leur séjour en Orient, amenés à se servir à peu près exclusivement des chiffres arabes, alors que les banquiers de leur époque, si l'on peut employer ce mot, en étaient encore aux opérations singulièrement compliquées que comportait l'usage des chiffres romains.

La rareté de la monnaie, à cette époque, facilitait encore les opérations des chevaliers, qui, en présence de la monnaie réelle, jouaient habilement sur la monnaie de compte. En effet, l'activité commerciale augmentant et la circulation de la monnaie demeurant, le cours tendait à monter, d'où décri de la monnaie réelle et instabilité de sa valeur. Mais le Temple international ne pouvait que profiter de cette situation, en réglant ses opérations sur cette fluctuation, qui ne se produisait pas dans tous les pays au même moment.

Le roi Philippe-Auguste avait déjà eu le pressentiment de cette situation et s'était fait, que l'on me pardonne le mot, fait ouvrir un compte-courant. Les autres souverains, en Angleterre, en Espagne, avaient agi de même, de sorte que le Temple était devenu, de bienfaiteur international, un danger non moins international, si l'on admet qu'un créancier est un danger pour un Etat. Puis Philippe le Bel s'étant rendu compte qu'il y aurait peut-être un intérêt majeur à se substituer au Temple, en lui arrachant son secret, notre thèse longuement exposée ici même rejoint celle de M. Jules Piquet, après être partie d'un point de vue complètement différent; et, à compter de ce moment, elles naviguent de conserve, en s'appuyant sur la jalousie des Ordres rivaux et concurrents.

A. MAITROT DE LA MOTTE-CAPRON.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

Villes sanitaires et zones de sécurité (1)

Le *Mercure de France* a été un des premiers à signaler l'œuvre entreprise dès 1932 par le Comité International de Médecine militaire pour arriver à créer, en cas d'hostilités, des villes sanitaires pour les services de santé des armées et des zones de sécurité pour la protection de la population civile. Successivement, le projet de Monaco tendant à l'humanisation de la guerre, les collaborations internationales de la médecine militaire et les travaux des conférences internationales de la Croix-Rouge qui suivirent ces initiatives, furent consignés dans cette rubrique.

Malheureusement, tous ces travaux de haute portée humanitaire restèrent vains et ce ne fut qu'à grand peine qu'un Comité d'experts réuni à Genève parvint à rédiger une proposition de Convention acceptée par les Etats-Majors et qui reprenait tous les points étudiés et exposés dans le projet de Monaco.

Sous l'impulsion des suggestions incessantes et multipliées de tous les Congrès de Médecine militaire qui se réunirent à Madrid, à Bruxelles et à Bucarest, le Comité International de la Croix-Rouge parvint enfin à décider le Gouvernement helvétique à convoquer la réunion d'une conférence diplomatique qui aurait à consacrer le résultat de ces travaux accumulés depuis plus de six ans. Cette conférence ne devait être que la réplique de celle que le Gouvernement belge avait voulu réaliser dès 1935 et qu'avait préconisée à cette époque M. Devèze, ministre de la Défense Nationale de Belgique.

Ce fut au début de 1939 que les invitations furent lancées par le Gouvernement suisse, mais les événements dépassèrent bientôt tous les efforts tentés pour réaliser une entente visant à l'humanisation de la guerre.

Est-ce à dire qu'il faille actuellement abandonner tout espoir? Non, sans aucun doute, car les bonnes volontés se multiplient et nous avons appris que, malgré les circonstances et peut-être à cause d'elles, la France avait tenu à être

(1) Cet article a été écrit avant l'agression de l'Allemagne contre la Belgique et la Hollande (N. D. L. R.).

la première à organiser une ville sanitaire selon le projet de Monaco.

Nous lisons en effet dans *l'Illustration :*

Une création nouvelle : La Ville sanitaire.

Aux abords de X... sur toutes les routes, des écriteaux interdisent l'accès de la ville, et des hommes du train, postés aux carrefours et aux portes, font observer la consigne. Troupes en armes, convois d'artillerie ou de munitions, voitures de ravitaillement sont impitoyablement proscrits et détournés. Seuls les camions de la Croix-Rouge et les formations sanitaires peuvent pénétrer dans la charmante et désuète enceinte. Sur les toits des hôpitaux des croix rouges s'inscrivent crûment et sur la place centrale un géant insigne affirme l'intangibilité de X..., devenue une ville sanitaire.

Le médecin général inspecteur Z... est parti de cette observation qu'au cours de la dernière guerre la Convention de Genève était généralement respectée par l'ennemi. Pourquoi ne l'appliquerait-on pas à toute une ville?

Nous y visitons précisément un très bel établissement, l'ancienne école professionnelle, transformée en hôpital d'évacuation primaire. Cet H.O.E.1, tel que je le découvre ici, me déconcerte. J'ai encore sous la paupière la vision des immenses villes de bois et de toile édifiées de 1916 à 1918 à proximité du front pour évacuer les blessés des grandes offensives. Or voici que je trouve une formation stable, installée dans un splendide local et plus semblable à un hôpital de grande ville qu'à une organisation de campagne. Là encore la guerre actuelle, cette figure figée, se manifeste sous un aspect nouveau.

Mais cette réalisation ne devrait pas rester unilatérale, aussi nous applaudissons chaleureusement à la campagne entreprise actuellement par le Comité International de la Croix-Rouge et qui continue généreusement celle de la médecine militaire tendant à la réalisation intégrale du projet d'humanisation de la guerre. Nous lisons en effet, dans la *Revue Internationale de la Croix-Rouge,* le compte rendu des activités que son Comité a développées pour obtenir une application pratique du projet de Monaco.

Il est regrettable qu'il ait fallu l'explosion d'un cataclysme universel pour obtenir la mise en œuvre de toutes les bonnes volontés : les résultats en seront plus lointains et plus illusoires.

Néanmoins, il importe que tous les efforts se concentrent sur le but de l'humanisation de la guerre, quelques difficultés qu'on puisse rencontrer pour l'atteindre. Le programme d'action développé pour le moment par le Comité International de la Croix-Rouge n'est autre que celui qui fit l'objet des études des médecins militaires et qui fut codifié par le texte de Monaco. Nous retrouvons tout entier ce texte dans les préoccupations actuelles du Comité International de la Croix-Rouge et nous nous félicitons de voir que les événements de cette guerre ont conduit à la conception de l'indiscutable actualité du projet de Monaco.

Voici d'ailleurs quelques extraits du mémorandum envoyé aux Gouvernements des pays belligérants par le Comité International de la Croix-Rouge en vue d'obtenir des accords destinés à apporter pendant les présentes hostilités certaines améliorations au sort des victimes de la guerre.

Localités et zones sanitaires.

Il importerait que le projet de convention élaboré par la commission d'experts réunie en 1939 par le Comité international de la Croix-Rouge — projet transmis aux Gouvernements par le Conseil fédéral suisse — puisse, dès maintenant, trouver une application provisoire par des accords « ad hoc ». Ce projet a été approuvé par un grand nombre d'experts militaires.

Nous nous référons sur ce point au mémorandum remis en septembre 1939 aux Puissances belligérantes par les délégués du Comité international de la Croix-Rouge. Remarque : le Gouvernement allemand est disposé à accepter, sous conditon de réciprocité (1), le projet de Convention élaboré par les experts convoqués en 1939 par le Comité international de la Croix-Rouge et transmis aux Gouvernements par le Conseil fédéral suisse.



Les Gouvernements allemand, britannique et français semblent témoigner de l'intérêt à des ententes à conclure portant sur la création de zones de sécurité pour la population civile.

Toutefois, ces Gouvernements ne se sont pas encore prononcés sur l'opportunité de créer des zones de sécurité dans leurs pays respectifs au cas où ils seraient disposés à envisager la possibilité

(1) Cette réciprocité est un fait acquis puisque la description empruntée à l'*Illustration*, et que nous citons plus haut, est absolument conforme aux principes énoncés par le Comité des experts de Genève. (N. de l'auteur.)

de reconnaître des zones de sécurité que l'autre partie belligérante créerait sur son territoire, alors même qu'ils n'en créeraient pas sur le leur.

Etant donné la difficulté que représente l'établissement immédiat d'une Convention dont aucun projet de texte n'existe actuellement (1), la solution qui peut offrir le plus de chances de résultats rapides est celle qui consisterait en la création de zones de sécurité, par un acte unilatéral d'une des Puissances belligérantes.

En ce cas, il serait nécessaire soit qu'une Puissance belligérante déclarât quelles conditions elle mettrait à la reconnaissance par elle d'une zone de sécurité à créer chez l'adversaire, soit qu'une Puissance belligérante, voulant créer chez elle une zone de sécurité, déclarât quelles garanties elle serait prête à accorder à la partie adverse.

Dans le mémorandum que le Comité International de la Croix-Rouge a déjà soumis aux Gouvernements belligérants, il a indiqué les points principaux sur lesquels une entente devrait intervenir ou, au moins, sur lesquels des précisions devraient être données par les Puissances qui désirent sur leur propre territoire, ou qui sont disposées à reconnaître sur le territoire adverse, des zones de sécurité.

Il faut noter qu'en Espagne et en Chine, lors des récents conflits, des zones offrant une certaine sécurité ont existé sans aucun accord entre les belligérants. Mais l'existence des zones de Madrid et de Shanghaï ne constitue que des faits occasionnels. Il y aurait donc un immense avantage à ce que des conditions précises et reconnues par la partie adverse fussent établies par des déclarations, soit bilatérales, soit unilatérales. Sans doute de telles déclarations permettraient-elles d'étendre le champ d'application du système des zones de sécurité.

Il est indubitable que ce problème préoccupe dans plusieurs pays des milieux toujours plus étendus. Il est donc important que

(1) Il est inexact de dire qu'aucun projet de texte n'existe. En effet, ce projet a été publié à diverses reprises. Citons les travaux du général Saint-Paul et une fois de plus le projet de Monaco dont nous extrayons ces quelques lignes :

« *Chap.* 4. — De la protection de la population civile.

Art. 6. — Les villes non défendues dans lesquelles n'existe aucun objectif militaire pourront être transformées en villes de sécurité.

Les villes de sécurité bénéficieront du régime des villes sanitaires à la condition de se soumettre aux mêmes formalités de notification et de contrôle que celles-ci.

Art. 7. — Les dispositions qui précèdent s'appliquent également aux villes maritimes. »

Citons aussi le tout récent projet publié à Bruxelles par l'International Land Association.

cette question soit éclaircie, et cela dans le sens de solutions positives et pratiques.

Et dans son texte le Comité International de la Croix-Rouge conclut qu'il a cru « devoir soumettre cet exposé aux Puissances belligérantes ».

Il espère que quelques-unes au moins des dispositions qui y sont mentionnées pourront trouver une réalisation dans un proche avenir soit par des accords formels, soit des déclarations unilatérales faites sous condition de réciprocité.

Souhaitons que cette fois les gouvernements ne restent pas sourds aux appels de la conscience humaine. Le geste qu'a fait le Service de Santé de l'Armée française montre avec quelle générosité et quel esprit d'initiative il comprend le grand rôle confié à la médecine militaire et nous ne doutons pas qu'une manifestation aussi objective ne constitue le point de départ et la réussite complète du projet de Monaco, qu'a pris à son actif et pour le grand bien de l'humanité, le Comité International de la Croix-Rouge.

JULES VONCKEN.

LETTRES ESPAGNOLES

Martin Alonso : *Piedras de Romancero* (Ed. Renacer, Madrid). — Eduardo Carballo : *Prision Flotante* (Ed. B. Y. P., Barcelona). — Ernesto Gimenez Caballero : *Hay Pirénéos.* — *Roma Madre* (Ed. Jerarquia, Madrid).

L'Espagnol a la tête épique. Sans remonter à son histoire, ni à sa poésie classiques, on peut dire que sa tradition épique n'a jamais été perdue. Et la renaissance littéraire à laquelle nous assistons aujourd'hui en est la preuve. Les **Piedras de Romancero** (Pierres de Romancero) seraient des chants à des ruines, à du passé, grandiose mais périmé si ces poèmes n'avaient été composés en pleine guerre, tandis que l'invasion russe était aux portes de la capitale même où l'auteur, traqué, devait vivre. L'invocation stérile à la grandesse ou à l'exploit sert à peine, ici, à situer le lieu. La poésie vraie, celle qui renaît des langes de chaque combat, associe le mouvement des saisons à la vie des pierres historiques. Les chapiteaux du fameux monastère de Silos, le poète les

voit « quand la lune borde de ses mains argentées la tresse des arcades ». Ces routes de Castille — à laquelle est consacré le livre — sont des « transes de tragédie », et le sol « une éponge » pour la gloire. Le hasard de la lumière a accroché ce balcon de château-fort, les pierres sont « héraldiques ». Lorsque le nouveau bachelier de Salamanque pénètre dans la cité universitaire des Espagnes passées et futures, la présence de la Célestina del Tormes exalte sa lyre et toute la cité devient le creuset de l'argentier, et nous pensons sensiblement et éruditement à l'art plateresque qui naquit en cette capitale de l'esprit. Ce sens de la Castille est si fin, chez l'auteur qui semble violent dans ses évocations, que, dès qu'il perd de vue les comparaisons historiques, au lieu de perdre pied, il se retrouve, chanteur de la terre solitaire. Une ormeraie suffit en ce pays non boisé pour « défaire l'horizon en morceaux ». Le soir « file dans le ciel ses nuées de volutes grises ». Ou bien « la solitude sonore » de la fontaine dit le miracle de l'eau au steppe. La croix devient sur le chemin un symbole de l'« humiliaire », mais il est malaisé de dire tout ce qu'il entre de poésie vraie en cette langue riche, cet espagnol abondant mais non redondant; tel qu'on oublie qu'il fut et est. Tout cela sans un mot de haine, ni de rancœur contre ses destructeurs.

Le témoignage d'un homme qui passa des années dans un bateau ancré en un port, où le tenaient prisonniers les Tchékas, constitue ce qu'il est difficile de dépasser dans l'horreur. Eduardo Carvallo, maigre, hâve, les yeux rentrés dans l'âme, ayant en deux ans acquis l'expérience de l'horreur, je l'ai vu, tel que les tortionnaires russes le rendirent à sa famille. L'espagne luttait pour que l'ennemi étranger ne s'emparât pas d'elle. Elle parvint à son but. C'est ce que raconte Eduardo Carvallo dans **Prision Flotante.**

Un exemple : les Russes donnaient des coups de pied dans le ventre des femmes enceintes et en firent accoucher une prématurément de cette façon. On obligeait les « prisonniers » à attendre des heures devant le *buen retiro* afin que, y entrant tous à la fois, ils connussent la répugnance en plus de la contention prolongée. Privés de nouvelles, on leur annonçait

en outre qu'on allait les exposer à côté d'un bateau citerne d'essence afin que les avions allemands en bombardant le port, risquent de les faire sauter. Poe a dû prendre beaucoup de stupéfiants pour traduire une horreur que 48 heures chez les Rouges eussent suffi à lui inspirer largement. Dante n'a jamais imaginé aussi horrible que ces pages. Et la littérature consiste ici à choisir parmi un peuple de faits. L'art de Carvallo se révèle complet et maître de lui. Rien d'étonnant que l'on doive rééditer ce livre chaque mois en Espagne.

D'un autre son est le livre doctrinaire d'Ernest Gimenez Caballero, **Roma Madre,** dont je fus le premier en France à écrire le nom et à publier des traductions. Cet ouvrage a remporté le grand Prix d'Italie international. Et vrai! beaucoup d'écrivains qui se targuent de latinité devraient lire cette doctrine de Latinité intégrale.

Dans un autre ouvrage récent de Gimenez Caballero, je blâme l'exagération. Dans ses **Hay Pirineos** (il y a des Pyrénées), son talent de polémiste le laissait tomber dans la *francesade,* puisque, de même que les Espagnols appellent espagnolade une bêtise de conventionnalisme sur l'Espagne, il faut désigner par un nom identique les... choseries écrites sur nous. Et je ne crois pas que le plus indépendant de nos voisins puisse *avoir vu* une femme de douanier français s'offrir pour... une paire de bas de soie aux Espagnols, surtout quand leur pays réclame à cor et à cri des bas de soie à tout visiteur étranger! Mais ceci dit, qui devait être dit, parce qu'une ânerie doit être soulignée de ce côté-ci sur l'Espagne, ou de ce côté-là sur la France, sous peine de n'être plus ami de l'Espagne ou de ne plus être citoyen du pays de Corneille, revenons à Rome.

Toute une partie de son livre, édité avec des titres rouges pour les chapitres, dans le caractère purement ibérique des belles éditions, devient caduque, car, hélas! l'Arno ne peut plus, comme le faisait l'auteur, être comparé au Rhin depuis que celui qui prétendit défendre la civilisation en Espagne a ouvertement pactisé avec les ennemis de celle-ci, les Russes! Tout le reste offre ce mérite que c'est un pénin-

sulaire qui a écrit sur une péninsule sœur sans avoir eu pour but d'y chercher le pittoresque. Nos italianisants ont écrit des pages d'égal amour sur Florence. Ils ont peut-être mesuré la ville de Laure à l'étalon de la Renaissance. Gimenez Caballero y voit la rivale, féminine, du Don Juan espagnol. Dans Rome, l'Espagnol cherche une capitale qu'il ne trouve peut-être pas ailleurs. C'est qu'à Rome le temple religieux et le palais du Chef se fondent. L'Escorial sera dans l'histoire une des dernières conceptions de cette théorie, mais la ville manque à son entour. Quelque peu gracianesque, Gimenez Caballero ne laisse pas échapper le fait de la familiarité du peuple romain avec ses monuments. La sémantique et un certain occultisme lui font donner à la capitale de la latinité son vrai nom : *Amor* au lieu de *Roma*. Sur la littérature et le fascisme, on lira avec profit l'opinion d'un des chefs de la *Phalange espagnole*, salvatrice de l'Occident en Espagne.

La place que Gimenez Caballero fait aux rénovateurs de l'idéologie italienne, souvent sous-estimée chez nous, comme Marinetti poète et surtout homme d'action, expliquera le courant d'échanges spirituels entre le fascisme italien et les *Phalanges*, nouveau fascisme, de l'Espagne. Le livre de Gimenez Caballero a la valeur d'une étude biologique et est essentiellement castillan. Il ne faut pas oublier que jusqu'à ces derniers temps, on croyait à l'étranger que le mouvement littéraire espagnol devait tarir. D'avoir repris contact avec Rome, notre mère à tous, Latins, la littérature qui compte des noms vénérés comme Pio Baroja ou des critiques comme Azorin, reprend un nouvel essor.

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Duff Cooper : *La deuxième guerre mondiale* (*The Second World War*). Traduit de l'anglais par S. W. Monod, Union latine d'éditions. Paris, 1940. — Charles de Saint-Cyr : *L'Inguérissable Allemagne*, J. Peyronnet, Paris, 1940. — Nevile Henderson : *Deux ans avec Hitler*. Traduit de l'anglais, Flammarion 1940. — *Un Etat dans l'« espace vital » : Le Pangermanisme à la conquête de la Hongrie*. Cahiers d'Informations françaises, Jouve.

M. Duff Cooper appartient à la jeune équipe des parlemen-

taires anglais ministrables. Il a été un certain temps premier Lord civil de l'Amirauté, poste très important et recherché, après avoir rempli les fonctions de Secrétaire d'Etat à la Guerre. Il a abandonné ces hautes charges pour recouvrer, comme il le dit lui-même, une liberté pleine et entière de jugement et d'action. Et cette liberté, il l'a employée à écrire, après une biographie de Talleyrand et une autre du maréchal Haig, le livre que j'ai sous les yeux dans sa traduction française, **La deuxième guerre mondiale.**

Certes, M. Duff Cooper, du fait qu'il avait occupé des postes de première importance, était tout indiqué pour faire comprendre à ses compatriotes, à la veille des événements du mois de septembre dernier, ce que préméditait l'Allemagne. Malheureusement, comme nous l'assure l'auteur, l'esprit des Anglais est lent à s'émouvoir. M. Cooper a eu beau parler aux Communes, dans le pays, en France; il a eu beau écrire des articles que son présent ouvrage a réunis dans un faisceau impressionnant; le monde restait à peu près sourd à ses avertissements, à ses cris d'alarme. On ne niait pas absolument le péril que l'Allemagne faisait courir à la paix, mais on ne se résignait tout à fait à aucune des mesures qui eussent permis d'y parer et que préconisait notre auteur. Bref, après chaque alerte, après chaque discours de Hitler, on se remettait à espérer que la prochaine fois encore tout s'arrangerait ou que, au pis aller, ce seraient les autres qui paieraient les pots cassés.

Evidemment une pareille attitude, assez veule, ne pouvait qu'encourager l'Allemagne dans sa politique d'accaparement et de spoliation. Et Dieu sait à quoi tout cela aurait abouti, si Hitler et ses acolytes, dans leur outrecuidance, n'avaient forcé la dose de leurs méfaits. Du coup, les écailles tombèrent des yeux des plus optimistes, et ceux qui faisaient la sourde oreille entendirent l'orage gronder sur leurs têtes.

> Je ne serais jamais parvenu seul à dessiller les yeux à mes compatriotes, avoue M. Duff Cooper, si je n'avais un allié dans ma tâche, un auxiliaire assez puissant pour réaliser d'un seul coup tout ce à quoi nous nous efforcions en vain.

Cet allié, cet auxiliaire, on le devine, était Hitler en personne. Assurément, il aurait été préférable que M. Cooper

n'eût pas eu besoin d'un pareil allié pour forcer ses compatriotes à se rendre pleinement compte du tragique de la situation dans laquelle se trouvait l'Europe depuis « l'alerte » de septembre 1938.

Mais si M. Cooper est « l'homme qui a vu clair » dans la politique allemande, s'il a si chaleureusement et d'une façon si brillante, si persuasive, averti ses compatriotes des dangers que courait la trompeuse sécurité dans laquelle ils vivaient, pourquoi faut-il que jusqu'au dernier moment il ait tablé sur la carte russe? Car, enfin, il a souhaité un accord avec les Soviets. Croyait-il donc qu'une alliance de l'Angleterre avec la Russie, c'était l'ultime chance d'empêcher un conflit général?

Il est possible que cette croyance, tout au moins pour un Anglais et à première vue, ait eu une base admissible, une raison d'être. En tout cas, il est incontestable, comme l'écrit M. Cooper à la dernière page de son livre, que « l'Allemagne ne bougea pas, jusqu'à ce que l'accord avec les Soviets fût signé et ratifié. Cela fait, elle ne perdit pas un instant... Elle se jeta sur la Pologne ».

Parfaitement exact. Seulement, il reste à savoir si l'Angleterre aurait pu jamais empêcher l'accord germano-russe. Et ceux qui y croyaient n'étaient-ils pas un peu myope?

§

Le petit livre de M. de Saint-Cyr, **l'Inguérissable Allemagne,** bien qu'il traite un sujet d'une actualité brûlante, n'est point un de ces ouvrages écrits, on pourrait dire bâclés, uniquement en vue de cette actualité. Non, M. de Saint-Cyr aborde la question de savoir en quoi et pourquoi l'Allemagne est inguérissable en vrai historien, c'est-à-dire qu'il nous montre tout d'abord la survivance en Allemagne du vieil esprit païen qu'alimente là-bas le culte qu'on y professe pour les personnages légendaires qui sont les héros du *Nibelungenlied*, personnages fourbes, rusés, parjures, recourant constamment à la force pour se maintenir et n'ayant que cette force pour principe moral. Oh! certes, les Allemands, avec leur passion de tout systématiser et de trouver pour

tout une doctrine, ont revêtu, au cours des âges et principalement au siècle dernier, cet esprit païen, avec tout ce qu'il comporte de cruauté, de démonialité et d'astuce, d'une doctrine philosophique et raciale. Mais cette doctrine ne trompe personne, car elle est trop transparente; elle laisse voir à travers ses mailles le vieux fond de la Germanie barbare, et c'est tantôt la résurrection des procédés implacables de la Sainte-Voehme, tantôt le renouvellement du brigandage des barons du moyen âge germanique, détrousseurs de grands chemins et spoliateurs des faibles. Mais les faibles n'ont aucun droit à des égards; ils doivent se plier à la volonté des forts, car la vie et le devenir ne sont donnés qu'aux forts, dit la philosophie pangermaniste. Aussi, il faut être fort par tous les moyens et principalement par la guerre, seule capable, d'après Trestscke, de faire le partage entre ceux qui ont le droit de commander et ceux qui ont l'obligation d'obéir.

Qu'une pareille philosophie de Hollentots, puisse encore attirer vers elle des millions de gens et être prise au sérieux en notre siècle, voilà, certes, qui ne parle pas en faveur d'une évolution de l'humanité. Mais est-il bien sûr que l'Allemagne, qui met encore aujourd'hui en pratique cette philosophie, peut revendiquer le droit d'avoir jamais pris une part quelconque à l'évolution *morale* du genre humain? Elle montre par ses actes actuels plutôt le contraire, et c'est pourquoi M. de Saint-Cyr a raison de dire qu'elle reste inguérissable, c'est-à-dire dans un état statique au point de vue moral.

§

Après des ouvrages à titres sensationnels et flamboyants, tels que *Hitler et moi, Hitler m'a dit, Les douze Apôtres d'Hitler,* etc., écrits par des partisans ou d'anciens membres du parti *nazi* et qui ne sauraient manquer d'être sujets à caution sur quelques points, voici un livre de tout autre envergure. **Deux ans avec Hitler** est l'œuvre d'un fin et distingué diplomate, qui se borne à transcrire d'une plume tour à tour émue, inquiète, railleuse, parfois terrifiée, les faits majeurs dont les circonstances l'avaient fait souvent l'unique témoin.

Appelé par le Foreign Office de Buenos-Ayres à Berlin,

après trente-cinq ans d'une féconde carrière diplomatique, Sir Nevile gagna son nouveau poste sans aucun préjugé pour l'Allemagne et son nouveau chef, mais tout au contraire avec la volonté bien arrêtée de voir large et d'être d'une parfaite impartialité. Il poussa même celle-ci tellement loin que certains milieux politiques en Angleterre le traitaient de « pro-nazi ». Son premier contact avec Hitler et ses lieutenants, von Papen et von Blomberg, lui avaient donné l'impression qu'il n'y avait pas à désespérer de l'avenir de l'Allemagne et de la paix en Europe. Cependant, les mois passaient et la roue de l'histoire tournait. Un incident purement privé amena la retraite de Blomberg, précieux élément de modération, et favorisa l'accès au pouvoir de Ribbentrop et de sa clique. Puis Himmler et sa Gestapo, Gœbbels et sa propagande, neutralisèrent petit à petit Gœring. Alors, le drame s'ébaucha et sir Nevile dut reconnaître qu'il devenait témoin d'une « tragédie grecque ». Et voici l'Anschluss, la crise de septembre 1938, Munich. Néanmoins, l'ambassadeur de Grande-Bretagne veut encore avoir confiance. Après une longue maladie, il rentre à Berlin, résolu à lutter de nouveau. Mais, le 15 mars, Prague est occupé, puis vient la menace envers la Pologne, le pacte germano-soviétique, enfin l'agression contre la Pologne et les derniers jours du mois d'août 1939.

Il est incontestable que ce n'est pas souvent qu'il arrive de lire des souvenirs de diplomates qui soient aussi dramatiques, aussi âpres que l'ouvrage de sir Nevile Henderson. Il faut dire aussi que l'auteur y a fait montre d'un grand et réel talent de mémorialiste.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

§

Un Etat dans l' « espace vital ». Le Pangermanisme à la conquête de la Hongrie. — Cette étude anonyme, écrite en avril-juin 1939, donc antérieure à la guerre en cours, n'en garde pas moins sa très grande valeur. La Hongrie a depuis longtemps partie liée avec l'Allemagne contre ses anciens sujets délivrés qu'elle voudrait bien réasservir. J'ai reçu, comme tout le monde, de ces cartes postales illustrées envoyées de Budapest où les Magyars parlent de leurs quatre

ou cinq Alsaces-Lorraines absolument comme les Allemands parleraient des leurs, et depuis la présente guerre cette partie liée a porté fruit. Quand Hitler a dépecé cette Tchécoslovaquie que les auteurs du traité de Versailles avaient dessinée d'une façon si curieuse en cerf-volant, un losange de Bohême avec une longue queue de plus en plus effilée, il a fait à la Hongrie complice l'aumône du bout de cette queue, la Ruthénie ou Russie subcarpathique, et nous voyons maintenant que le traité de Versailles aurait bien mieux fait de donner ce minuscule fragment de l'ancien empire austro-hongrois à la Pologne qui avait déjà les autres Ruthénies d'au delà des Carpathes, car la Pologne aurait eu alors un bon secteur de cette chaîne de montagnes avec ses deux versants et y aurait pu constituer un réduit central fortifié et à peu près inexpugnable, analogue à celui que les Suisses ont organisé dans le massif du Saint-Gothard; et même si Hitler avait conquis toute la plaine polonaise, il n'aurait probablement pas pu emporter cette citadelle de montagnes, appuyée sur la Roumanie et qui lui résisterait alors encore aujourd'hui...

Pour revenir à la Hongrie, l'auteur regrette que le gouvernement Horthy n'ait pas depuis vingt ans résolu la question des *latifundia* qui entretiennent la misère de la population et la menacent d'une révolution communiste pouvant en prendre prétexte; cette vue semble juste et il est regrettable que l'aristocratie hongroise (est-il exact qu'elle soit très judaïsée, beaucoup de juifs ayant acheté les terres des anciens magnats et s'étant affublés de noms magyars?) ne se soit pas résignée spontanément aux concessions nécessaires. Ceci dit, il ne faut pas oublier que le régime de grande propriété est mille fois supérieur, pour le bien général de la Hongrie comme pour celui de la Civilisation européenne, à ce que serait un régime de non-propriété à la mode bolchévique, et on peut regretter que le préfacier Henri Hauser, parlant de la terreur rouge de Bela Kun en 1919 et de la terreur blanche qui suivit, ait appliqué le qualificatif horrible à celle-ci et non à celle-là; le régime de Bela Kun fut un des plus atroces de notre époque contemporaine et si ses quelques agents furent plus tard traités comme ils avaient traité

la totalité de la population esclavagée, personne ne peut les plaindre.

HENRI MAZEL.

PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES

Où on revient à Mlle d'Alençon. D'un ballet resté inédit, *Emilienne aux Quat'z'Arts*, que l'auteur de *Boubouroche* écrivit en collaboration avec Louis Marsolleau, pour ses débuts aux *Folies-Bergère*. Le petit duc meurt en Afrique à l'instant même où le Petit Sucrier se voit doté d'un conseil de famille. Les demi-mondaines en général, et Mlle d'Alençon en particulier, chansonnées par Cellarius. Emilienne retourne au théâtre, dans *Paris qui marche...*, mais déjà plus pour elle. Où, soignée par les bonnes sœurs à la suite d'une douloureuse opération, on voit Mlle d'Alençon s'engager dans les sentiers de la vertu, mais ne point s'y attarder, et *via* Lesbos, regagner Cythère. Liée avec Renée Vivien, aux beaux vers que peut-être elle lui inspira et dont M. Charles Maurras a dit que « l'Anthologie éternelle les sauvera », elle préféra ceux que M. Rip lui façonna dans la *Revue des Capucines*.

A l'affût de « numéros » sensationnels, Marchand, le directeur des *Folies-Bergère*, avait engagé la baronne de Rahden, née Eugénie Weiss, sitôt que cette écuyère, fille d'un courtier de la Bourse de Breslau, fut devenue, au cours d'une représentation du Cirque brésilien en tournée à Clermont-Ferrand, l'héroïne d'un drame passionnel, qui s'était passé dans la coulisse, en supplément du programme, le baron esthonien qui avait donné son nom, avec sa main à cette artiste, ayant tiré trois coups de revolver sur Frédérick-Adolphe de Castenkiold, officier danois et l'ami du ménage, de qui le trop galant manège auprès d'Eugénie avait exaspéré sa jalousie. Mme de Rahden devant interrompre ses représentations afin d'aller déposer aux assises de Riom, Marchand avait décidé de remplacer cette personne que le meurtre de son amant avait, pour quelque temps, sortie de l'obscurité, par Mlle d'Alençon, pour qui **Courteline** et Marsolleau avaient tout exprès chiffonné une pantomime.

Paris ne s'était pas encore remis de l'émotion que venait de lui causer l'attentat de Vaillant, mais seul un cataclysme eût empêché la fleur des pois et de la « gomme » d'assister à la première d'**Emilienne aux Quat'z'arts.**

Etais-je hier soir aux Folies-Bergère ou à l'Opéra, se demandait le lendemain l'« Arlequin » du *Journal* (de Xau). Aux fauteuils, des habits noirs, rien que des habits noirs, et dans les loges le plus haut gratin endiamanté de nos suprêmes élégances.

Ici et là, on reconnaissait dans la salle les princes d'Orléans et de Sagan, M. de Mirière, M. Bostrume, consul de Suède et de Norvège, M. et Mme Bernardaki, le Comte de Bouillé, le baron et la baronne Van Zuylen, Mlles Jeanne Granier, Marcelle Lender, Suzanne Derval, etc., Renée de Presles, Miss Bouchon, Margot et les plus chères, à tous points de vue, « tendresses » à la mode.

Sur la scène, le rapin Cabrion, qui avait le charmant minois, le corps souple et gracieux, et le fin talent de mime de Mlle Jeanne Lamothe, Cabrion, que ses camarades d'atelier avaient chargé d'élire la reine du bal des *Quat'z'arts*, faisait la moue devant quatre petits modèles, plus jolis pourtant les uns que les autres. Survenait un cinquième, l'air si minable sous le *waterproof* qui l'ensachait, que les « mômes » pouffaient de rire en l'entendant aspirer à l'honneur que chacune d'elles briguait. Cabrion qui s'y connaissait, trouvait la candidate « jolie comme un amour », avec « ses yeux baissés, sa bouche pincée à la Théo ». Invitée à justifier de ses prétentions, Emilienne exigeait le renvoi des péronnelles. Celles-ci mises à la porte, elle se débarrassait de ses hardes, avec une lenteur calculée, la salle entière, du bout de ses lorgnettes, guettant l'instant où elle apparaîtrait à peu près telle que dans l'intimité. Quand, enfin, elle avait satisfait à sa galante curiosité, Cabrion, émerveillé, la sacrait reine du tournoi. Mais comme maint spectateur, il avait éprouvé le coup de foudre, « beaucoup de beauté [transparaissant] à travers le léger tissu de surah de la chemise rose où s'abritaient les ultimes pudeurs de la *Petite Sucrière* ». Il eût voulu, sur le champ, lui « prouver sa flamme », mais elle le raillait, faisant mine de s'enfuir, sûre qu'il l'en empêcherait, et les rapins, les surprenant tendrement enlacés, par leurs mines admiratives félicitaient Cabrion de son bon goût. Comme on se disposait à se mettre en route, M. Prudhomme accourait en coup de vent, flanqué de deux gardes municipaux, et s'opposait au départ d'Emilienne si légèrement vêtue. C'est en vain qu'on parlementait, M. Prudhomme restait intraitable. A bout d'arguments, Cabrion invoquait Sainte feuille de vigne; à l'instant des ballerines, légères en leurs verts tutus, venaient, en dansant, pla-

quer chastement des feuilles de vigne sur la quasi nudité de la reine. M. Prudhomme levait son veto. Il n'avait pas plus tôt tourné les talons, qu'on débarrassait Emilienne de ces vilaines feuilles et, vêtue seulement de son maillot rose et de ses noires chaussettes, on la hissait, sur un pavois qu'à bras tendus portaient quatre esclaves égyptiens bardés d'or. Escortée de bruyants modèles, de rapins soufflant dans les bigophones et d'une charivaresque fanfare, elle faisait une entrée triomphale dans la salle du bal, qui, par son décor, rappelait celle du Moulin-Rouge, et mettait en déroute M. Prudhomme, qui s'efforçait de dérober à son regard, comme sur l'affiche de Chéret, derrière son riflard grand ouvert, la vue d'un sein joli qu'on ne voulait pas cacher et qu'il n'eût su voir.

A la suite de ce ballet impromptu, qui fut jugé d'un « parisianisme raffiné », Mlle d'Alençon devint l'une des reines galantes de Paris.

Il s'agissait, écrivait, le lendemain, le « Monsieur du balcon », de fournir à l'une de nos plus jolies tendresses, comme dit le « Diable boiteux », l'occasion de plaider devant le public, comme jadis Phryné devant l'aréopage, une cause déjà gagnée haut la main dans les prétoires intimes. Toute question de talent à part, le calcul était habile, car les profanes, qui sont le nombre, devaient savoir aux auteurs un gré infini de les convier à ce festin de chair jeune et fraîche, où n'étaient admis jusqu'à présent que les initiés. Est-il besoin de dire que tout-Paris a eu pour cette belle personne, qui figure au d'Hozier galant sous le pseudonyme ducal d'Emilienne d'Alençon, les yeux de ses adorateurs privilégiés, et qu'il lui a, par acclamation, décerné la pomme à laquelle... il ne pouvait mordre?

Quelques-uns de ceux qui y avaient mordu l'avaient payé bien cher. Tel, le petit duc d'Uzès, de qui les journaux annonçaient justement la mort, au loin :

Au moment de s'embarquer pour la France, épuisé par les fatigues et les souffrances d'une mission accomplie au centre de l'Afrique, sous un climat meurtrier, le jeune duc d'Uzès vient de succomber aux suites d'une attaque de dysenterie dans la ville de Cubinda sur la côte des possessions portugaises, à l'Ouest du continent noir.

Tel, le Petit Sucrier, qui venait d'être doté d'un conseil de famille, à propos de quoi Edmond Lepelletier épiloguait dans le *Journal :*

M. Max Lebaudy, le Petit Sucrier, comme on l'appelle familièrement... est un gentil garçon, sportsman endiablé, et le jeune homme de France à qui l'on songerait le moins à interdire la prodigalité. M. Max Lebaudy en effet n'est pas ruinable. La fortune dont il a hérité l'an dernier, concurremment avec ses deux frères et le mari de sa sœur, un véritable personnage de roman, M. Fritsch de Fels, que nous avons tous connu reporter au *Voltaire* et au *Soir,* est immense. Non seulement M. Lebaudy père a laissé en mourant une fortune formidable, plus de cent-cinquante millions, mais encore ses héritiers ont cette grande puissance acquisitrice qui fait que chaque jour cette fortune se renouvelle. Il y a là-bas, dans le faubourg noirâtre d'où monte la fumée farouche du travail, où la fumée des cheminées se mêle à l'haleine surchauffée des hommes, toute une chiourme qui peine et qui sue, de l'aube blonde au crépuscule verdâtre. Ces machines à fabriquer des millions passent leurs journées à calfater les avaries que les héritiers Lebaudy peuvent éprouver dans le vaisseau qui porte leur fortune. Cette usine de la rue de Flandre est le générateur permanent des billets de banque, des louis d'or, des pièces de cent sous que la famille Lebaudy peut jeter à poignées par les fenêtres...

« D'ailleurs, le peuple des travailleurs est, en bas, dans la rue qui les ramasse », eût pu ajouter Lepelletier, comme jadis Zola, lequel, à la longue, avait dû reconnaître que la bête humaine reste la même sous tous les régimes, les hommes ni les femmes n'étant guère plus vertueux sous la République qu'ils ne l'étaient sous l'Empire et ne l'avaient été sous la royauté. Mlle d'Alençon qui ne s'embarrassait guère de ces considérations sociales, ne pensant qu'à sa petite personne, ne fut pas plus longue à donner un digne successeur à son amant en titre qu'elle ne l'avait été à remplacer le Petit Duc par le Petit Sucrier. Les amateurs ne manquant pas, elle n'avait eu que l'embarras du choix, mais sans doute son nouveau monsieur prétendit-il à la possession exclusive des beautés qu'elle venait si libéralement de montrer, des soirs et des soirs durant, à un chacun, pour le prix d'un fauteuil, à titre de réclame. Mlle d'Alençon se soumit à cette

exigeance en somme légitime. Ayant trouvé ce qu'elle y cherchait, elle renonça au théâtre où elle se doutait bien qu'elle ne pouvait jamais faire, par son seul talent, une carrière brillante. La seule scène qui lui convînt, étant digne d'elle, et où elle était sûre d'obtenir du succès, à toute heure du jour, où qu'elle se montrât, au Bois, à Longchamp, aux premières, au restaurant, c'était celle que Paris offrait à sa vanité et à son ambition. Elle avait pris rang parmi l'aristocratie demi-mondaine, où trônaient Mlles Jeanne de Montigny, Nelly de Byre, Laure de Chiffreville, Blanche de Castillon, Louise de Parme, Suzanne d'Estrées, Irma de Bury, Marion de Lorme, Isabelle de Lineuil, Blanche de Limoux, Delphine de Lizy, Berthe d'Egreville, Blanche de Saint-Etienne, Laure de Crozes, Gabrielle d'Yves, Henriette de Barras, Vilna de Szelles, Marie de Bachy, Marthe de Cerny, Suzanne d'Almont, Madeleine d'Arques, Andhrée d'Artois, Jeanne d'Harville, Antoinette de Ligny, Léa d'Orsay, Blanche d'Arcy, et quelques autres de qui Mlle Luciana, qui eût bien voulu en être, chantait, dans les cafés-concerts populaires, sur un air de Félix Chaudoir, la geste rimée par **Cellarius** :

I

Le joyeux chansonnier Bruant
A chanté les femm's d'à présent,
Mais il a négligé c'pendant
    Nos d'mi-mondaines.
Ce sont les reines de Paris,
Des hétaïres de grand prix :
Ell's vend'ent un baiser cinquant' louis,
    Nos d'mi-mondaines.

II

Ell's éclos'nt du jour au lend'main
Tout ça dépend d'un bon chopin,
D'un amoureux un peu rupin
    Nos d'mi-mondaines.
D'où viennent-elles? Qu'en sait-on?
De Montigny ou d'Alençon
Et quelquefois de... Mézidon
    Nos d'mi-mondaines.

III

De cinq à sept ell's vont au Bois,
Prendre un porto blanc au Chinois
Epatant les femm's de bourgeois,
    Nos d'mi-mondaines.
Ell's cultiv'ent les plaisirs du ring,
La bicyclette et le skating,
Ell's font même aussi du *footing,*
    Nos. d'mi-mondaines.

IV

Parfois, quelques-un's sur le tard
Veulent se mettre à fair' de l'Art,
Occasionnant beaucoup d'pétard,
    Nos d'mi-mondaines.
Il ne faut pas leur reprocher
De tenter ce nouveau métier,
C'est pour plaire au P'tit Sucrier,
    Nos d'mi-mondaines.

V

Comme elles vienn'nt elles s'en vont
De Cythèr' quittant l' bataillon,
Changeant tout à coup d' religion,
    Nos d'mi-mondaines,
Les un's épousent un grand nom;
Les aut's, cell's qui n'ont pas d' pognon, —
N' sont plus bonnes qu'à tirer l' cordon,
    Nos d'mi-mondaines.

Pour avoir envié Mlle d'Alençon emportée par ses « purs-sangs » et avoir voulu, se jugeant pour le moins aussi jolie qu'elle, marcher sur ses traces, plus d'une midinette devait connaître cette fin misérable.

Après une éclipse de quatre ans, en 1897, Mlle d'Alençon retourna au théâtre. Elle parut aux *Variétés* dans *Paris qui marche.* Montréal et Blondeau, les auteurs de cette revue, lui donnèrent un petit couplet à chanter au second acte, qui avait pour décor le boulevard, et où, parée de dentelles, d'Alençon vraisemblablement, elle personnifiait l'exposition des éventails. Son oreille fine ne percevait plus

le tintement argentin des pièces de dix sous tombant dans les boîtes à lorgnettes. Ce bruit flatteur, et qui l'avait tant flattée, ne se faisait entendre qu'aux apparitions de Suzanne Derval, en qui les connaisseurs saluaient une « étoile de beauté ». Mlle d'Alençon prenait sa revanche dans le tableau des modes du siècle, où, devant le château de Chantilly et le long d'un escalier façon marbre, supporté par des colonnes gréco-romaines, défilaient sans interruption le bataillon des merveilleuses conduit par la belle Germaine Gallois, portant jupe de drap d'or, grand tricorne noir, le face-à-main à hauteur des yeux; des dames de l'Empire, plus ou moins sans-gêne, la taille sur les bras, le manteau de cour vert sur l'épaule, coiffées de turbans à la Staël, sous le commandement de Mlle Derval; toutes blanches, celles de la Restauration, autant de répliques de la duchesse de Berry, guidées par Mlle Castera; les contemporaines de Charles X, leur succédaient, avec leurs manches à gigot, leurs bariolages écossais, leurs petites écharpes et chapeaux cabriolet, les belles du Second Empire leur emboîtant le pas, à leur tête Eve Lavallière, en larges chapeaux à brides, châles, crinolines, robes à volants, laissant dépasser les longs pantalons de percale. Enfin s'alignaient les femmes à la mode du jour, celle de 1897, avec des corsages ajustés, de hautes coiffures empanachées, Mlle d'Alençon se détachant du groupe, « presque nue, vêtue seulement de quelques bandelettes sacrées et de deux ailes de papillon », elle souriait, d'un sourire contraint, au chahut exécuté par Mlles Serpolette, Claire de Limay et Pigeonnette, du Moulin-Rouge, jalouse du succcès, qui tenait du délire, obtenu par Mlle Lavallière, esquissant le pas de Finette, « trémoussante, tressautante, agile en sa gaminerie spirituelle et des guiboles en bas blancs, les pattes chaussées de lasting, le corpuscule emprisonné dans la cloche de l'immense crinoline, une cantharide, habillée par Gavarni, revue, corrigée et animée par Forain. Au 3e acte, Mlle d'Alençon sentait l'attention se détourner d'elle. Les feuilletons du lendemain la passaient sous silence, ou bien lui faisaient l'aumône de quelques lignes. Le père de M. le duc de « Guermante » (et du *Figaro*), né Bauer, terminait le sien par ces mots :

J'allais oublier Mlle d'Alençon et c'eût été inique; elle fait adroitement une petite Loïe Fuller, un papillon de flammes polychromes qui roule ses ailes, tend ses antennes en longs sillons de feu bleu, rouge, irisé, et s'envole aux cintres le plus lestement du monde.

C'était maigre, — et banal.

Peu après, Mlle d'Alençon déserta derechef la scène, où elle semblait vouloir se fixer, et disparut des endroits où on était accoutumé de la rencontrer. Le *Gil Blas* envoya aux nouvelles son rédacteur, Lucien Puech, lequel, s'étant chargé de renseigner ses lecteurs sur les faits et gestes de ces demoiselles du demi-monde, avait, depuis quelques semaines, sous le titre : *Chez elles,* inauguré une série d'articles, qui tenaient tout à la fois du document humain, cher à Zola, et de l'*interview.* Aussitôt après avoir été chez Mlle Lise Fleuron, M. Puech se rendit chez Mlle d'Alençon, qui habitait maintenant avenue des Champs-Elysées, au cinquième étage d'un immeuble nouvellement construit. Prévenue de sa visite, elle avait soigné la mise en scène. Elle le reçut dans sa chambre à coucher, tendue de vieux rose, les meubles blancs, les œuvres complètes de Hugo, Labiche et Musset, censés ses auteurs favoris, dont elle ignorait le contenu, le loisir lui ayant manqué de se renseigner en les feuilletant, bien en évidence sur les rayons de sa bibliothèque. Elle s'excusa de recevoir M. Puech étendue sur son lit, relevant à peine d'une maladie, qui avait failli priver Paris de sa charmante personne, mais, en vérité, il n'y paraissait guère, tant Mlle d'Alençon était fraîche, en dépit de l'air alangui qu'elle se voulait donner, tout aussi rose que sa chemisette coquette. Elle présenta au journaliste Henri Rosès, le compositeur « aimé des artistes », d'elle-même singulièrement et pour la durée d'un caprice, qui, pour la distraire, assis devant un petit piano laqué de blanc, jouait une romance de Goublier, qu'elle déclarait exquise. La ci-devant Petite Sucrière fit la réclame du Dr Doyen, qui l'avait opérée de son cruel bobo, et l'éloge des bonnes sœurs, qui avaient, en la soignant, opéré sa conversion, dont témoignait un chapelet pendu au-dessus de son oreiller, et aussi un Christ qui, les bras écartelés sur ceux de sa croix sulpicienne, lui rappelait jour et nuit, la nuit surtout, qu'il était mort pour le rachat des péchés qu'elle

avait commis et de ceux, hélas! qu'elle commettait, sous ses yeux éteints. Au cours de cet entretien à bâtons rompus, Mlle André apprit à M. Puech, qui, professionnellement, ne s'étonnait de rien, qu'elle était sans « piston » aucun, et sans être encore d'Alençon, entrée au Conservatoire. Mais oui! Même que M. Delaunay, son professeur, la trouvait gentille tout plein et avait foi en son avenir dramatique, lequel eût été tel que le cher brave homme l'augurait, si

un beau jour, à la suite d'une amourette, dont elle garda le souvenir, quittant la maison de confection d'étoiles pour théâtres subventionnés, elle n'était partie en tournée. La première halte fut à Alençon. « Ne mettez pas mon nom sur l'affiche, dit-elle à ses camarades, ma famille serait furieuse. — Alors, comment veux-tu t'appeler? — Nous sommes à Alençon... pourquoi pas : d'Alençon!... — Emilienne d'Alençon! Ça te va-t-il? — Ça me va! »

Mlle André romançait les circonstances de son « baptême », avec une fantaisie qui faisait honneur à son imagination, mais point à sa mémoire. De retour à Paris, assurait-elle, elle avait débuté aux *Variétés,* dans le *Royaume des femmes,* ensuite ç'avait été le *Cirque d'Eté,* puis les *Folies-Bergère* et le sacre de Paris. « Oui, ma chère, disaient les petites camarades, le roi des Belges, il est venu tout exprès pour elle, rue Richer ». Ce n'est pas sans fierté que Mlle d'Alençon évoquait la sorte de révolution qu'elle avait causée dans le demi-monde, ces demoiselles prétendant toutes rivaliser avec elle, celle-ci jouant la pantomime, celle-là s'adonnant à la prestidigitation. Mais elle avait tellement d'avance sur elles que leur contrefaçon ne pouvait lui nuire. On ne parlait que de son hôtel, de ses bijoux, de ses chevaux, de ses amis. Le goût du bibelot lui était venu, sans raison. C'était son plaisir de dénicher chez les antiquaires des objets sans âge, sans s'inquiéter du prix, qui inquiétait celui qui en acquittait la facture, telle la lanterne aux verres cassés ornant le plafond de l'entrée de son appartement. Mlle d'Alençon regretta, dolente qu'elle était, de n'en pouvoir faire les honneurs à M. Puech : Rosès qui, chez elle, semblait un peu chez lui, se ferait un plaisir de le guider à travers les pièces les plus intéressantes. Le « compositeur » menant le gazetier sur la terrasse, lui fit découvrir les

Champs-Elysées, et leurs entours et alentours, que Mlle d'Alençon considérait un peu comme son domaine. De là, ces messieurs passèrent successivement dans le cabinet de toilette, tendu de soie bleu clair, les meubles de style anglais, tout blancs, dans la salle de bains, dans l'« aimoir » d'Emilienne, un vrai « bijou », pas plus grand qu'un mouchoir de poche, mais si joli, si original : une sorte d'alcôve encadrée, tel un tableau Louis XV, tendue, sans malice peut-être, d'un jaune clair, qui dut donner quelque souci à celui de ses amants qui en avait fait les frais et le soupçon qu'il était un serin en s'imaginant qu'on l'aimait pour lui-même et qu'on lui était fidèle. Un Greuze et un Fragonard, garantis authentiques par le marchand qui les avait vendus au monsieur de madame, permettaient à Mlle d'Alençon de comparer ses grâces libertines à celles des caillettes du temps du Bien-aimé, dont certains feuilletons du *Petit Journal* l'avaient fait rêver, naguère, dans la loge de M. et Mme André. Ayant jeté un coup d'œil sur le portrait de Sarah Bernhardt, par elle-même, qui était, avec Polin, l'une des grandes admirations de Mlle d'Alençon, M. Puech suivit son guide dans la « chambre des enfants ». — Des enfants! Quels enfants? se récria l'envoyé du *Gil Blas*. Emilienne, expliqua Henri, avait adopté deux gosses, l'un d'eux celui d'une bonne qu'elle avait eue à son service. Par politesse, M. Puech fit semblant de « couper » dans cette invraisemblable histoire; à part soi, il se dit que Mlle d'Alençon faisait endosser à ses soubrettes des maternités qu'elle n'osait pas trop avouer, de crainte qu'elles ne lui portassent préjudice. « J'adore les bébés », dit-elle au reporter, dès que, sa visite achevée, elle le vit reparaître dans sa chambre à coucher — pour les dresser peut-être et se produire au milieu d'eux, dans quelque cirque ou casino, comme autrefois, au milieu de ses lapins et de ses ânes. Aux questions que M. Puech lui posa, Mlle d'Alençon répondit de bonne grâce. Quel était le genre de toilette qu'elle aimait le mieux? La robe tailleur, toujours très simple : elle réservait toute sa coquetterie pour ses chapeaux. Sa couleur préférée? Le bleu clair. Son parfum? L'impérial russe. Sa devise?... Toujours la même : *qu'est-ce que je risque?* Si peu de chose, presque rien, et cela lui permettait d'aller passer

quatre mois en Angleterre, pour son plaisir, — et sans doute pour celui de quelque milord. Elle ajouta que son rêve était de jouer dans la *Poudre de Perlimpimpin*, au *Châtelet*. Enfin, qu'elle voulait qu'on sût qu'elle s'était rangée, que la fête, pour elle, était finie. Plus de soupers jusqu'à trois heures du matin. Elle était résolue à vivre tranquille, désormais.

Les bonnes sœurs, décidément, avaient ramené Mlle d'Alençon dans le chemin de la vertu. Mais elle s'y ennuya vite, et revint à Cythère, par Lesbos. On lui connut des passades avec une demoiselle Yvonne C..., avec une « grande musicienne » : Primerose, et elle vécut quelque temps en ménage avec **Renée Vivien, qu'elle ravit à la duchesse S...**

C'est elle, peut-être, qui inspira à la Sapho de l'avenue Henri-Martin, ces vers, dont M. Charles Maurras a dit que « l'Anthologie éternelle les sauvera » :

Les yeux attachés sur ton fin sourire,
J'admire son art et sa cruauté,
Mais la vision des ans me déchire
Et, prophétiquement, je pleure ta beauté.
Puisque telle est la loi lamentable et stupide
Tu te flétriras un jour, ah! mon lys!
...Tes pas oublieront le rythme de l'onde,
Ta chair sans désirs, tes membres perclus
Ne frémiront plus dans l'ardeur profonde,
L'amour désenchanté ne te connaîtra plus.

Mais Mlle d'Alençon était bien incapable de saisir et goûter la « passion pure dans la plus intelligente perversité ». A ces vers qui pourraient, au dire de l'auteur de l'*Avenir de l'Intelligence*, « suffire à l'honneur d'un poète », elle préférait ceux de la *Complainte de la Toselli*, que M. Rip, alors débutant, lui avait donnés à chanter dans la *Revue des Capucines*, en décembre 1907 :

Femm' d'un pianiste beau garçon
Quelle situation délicieuse!
Lorsque ses mélodies ne sont
Pas des mélodies contagieuses,

Il me fait ouïr les partitions
A me plair' les plus efficaces
Et qui sont l' plus en situation :
La Vie d' Bohême ou bien... Paillasse.

Mlle d'Alençon, en musique comme en poésie, et en bien d'autres choses, l'amour y compris, aimait ce qu'elle raillait sur commande...

AURIANT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Henry Bidou : *La conquête des pôles.* Avec des illustrations et des cartes; Nouv. Rev. franç. » »

Claude Eylan : *Etapes brésiliennes.* Avec 11 gravures h. t.; Plon. 24 »

Education

Jadwica Abramson : *L'enfant et l'adolescent instables*, études cliniques et psychologiques; Alcan. 50 »

Ethnographie, Folklore

Roger Caillois : *L'homme et le sacré (Mythes et religions)*; Leroux. 18 »

A. Vauchelet : *Tous les patois des Ardennes, Vieux langages, Vieilles choses.* Préface de Charles Bruneau; Edit. de la Société des Ecrivains ardennais, Charleville. 24 »

Finance

Henry Laufenburger : *Les banques françaises. (Enquête sur les changements de structure du crédit et de la banque*, 1914-1938, sous la direction de Henry Laufenburger. Tome I); Recueil Sirey. » »

Histoire.

Maurice Paléologue : *Aux portes du Jugement dernier : Elisabeth-Féodorowna, Grande-Duchesse de Russie.* Avec 21 grav. h. t.; Plon. 27 »

Littérature

Jules Bertaut : *Les Reines de France : Marie-Louise, femme de Napoléon Ier*; Edit. de France. 25 »

Madeleine Chasles : *La guerre et la Bible*; Je Sers. 21 »

Albert Chérel : *La prose poétique française*; L'Artisan du livre. 45 »

Mary Duclaux : *Racine*, traduit de l'anglais par Isabelle Monod; Stock. 21 »

I. Haseganu : *La France dans l'œuvre des écrivains roumains contemporains de langue française.* Préface de Henri Tronchon; Belles-Lettres. » »

Marcel Jouhandeau : *Requiem... et Lux;* Nouv. Rev. franç. 22 »

Louis Lavelle : *Le mal et la souffrance;* Plon. » »

A. D. Sertillanges, O. P. : *Bréviaire du combattant;* Flammarion. 12 »

Georges Soloveytchik : *Potemkine,* traduit de l'anglais par Hélène et Lydie Soloveytchik; Nouv. Revue franç. 35 »

Pierre Trahard : *Le mystère poétique;* Boivin. 25 »

Silvio Trentin : *D'un poète qui nous permettra de retrouver l'Italie : Giacomo Léopardi.* Avec un portrait; Stock. 15 »

Robert Vallery-Radot : *Israël et nous;* Grasset. 21 »

André Zwingelstein : *Alsace et Lorraine, terre de France.* Avec des illustrations; Edit. Alsatia. » »

Musique

Emma Calvé : *Sous tous les ciels j'ai chanté...,* souvenirs, avec 16 gravures h. t.; Plon. 33 »

C. M. Girdlestone : *Mozart et ses concertos de piano.* Avec des reprod. de pages de musique; Fischbacher, 2 vol. » »

Ouvrages sur la guerre de 1939

Paul Archambault : *Colère des pacifiques;* Bloud et Gay. 9 »

C. L. Gignoux, Georges Henri Rivière, Germain Bazin, Bernard Champigneulle : *La France en guerre.* Préface d'André Siegfried; Plon. 24 »

Henry Laufenburger : *L'économie allemande à l'épreuve de la guerre;* Libr. de Médicis. 50 »

Paul Maquenne : *L'hérésie économique allemande cause de la guerre;* Union latine d'éditions. » »

Jacques Maritain : *La justice politique,* notes sur la présente guerre; Plon. 10 »

Paul Reynaud : *Finances de guerre;* Flammarion. 18 »

Général Sérigny : *L'Allemagne face à la guerre totale;* Grasset. 21 »

Pierre-Henri Simon : *Préparer l'après-guerre.* Préface de François Mauriac; Bloud et Gay. 7 50

Paul Speyer : *Terreur sur la Pologne,* carnet de route; A l'Enseigne du Carrousel, Anvers. 20 »

Philosophie

Emile Bréhier : *La philosophie et son passé;* Alcan. 18 »

Poésie

Luc Bérimont : *Domaine de la nuit;* Libr. Paul Magne, Paris. » »

Raoul Boggio : *Nuance;* Chez l'auteur, 9, rue de la Réunion, Parc Saint-Maur, Seine. 30 »

Marcel Lecomte : *Lucide;* Henneuse. » »

Maurice Mayen : *Lauriers ensanglantés* 1914-1918, illust. de Lily Rossignol; Les Livres nouveaux. » »

Edmond Panet : *Pibrochs et Vielleries,* petit choix de poésies; S.n. d'édit. » »

André Pourquier : *Lauriers;* Edit. Corymbe. 15 »

Albert C. Sauvenier : *Nocturnes;* Henneuse. » »

Raymond Syte : *Cendres de la nuit;* Henneuse. » »

Jean Venettis : *Poèmes désordonnés* suivis du *Rêve essentiel;* La Palladienne. » »

Politique

Sir Nevile Henderson, ancien ambassadeur de Grande-Bretagne à Berlin : *Deux ans avec Hitler,* traduit par Ladislas et Nathalie Gara; Flammarion. 26 »

Général W. G. Krivitsky : *Agent de Staline;* Coopération. 24 »

Robert Noël : *Pourquoi sombra la paix;* Office de publicité, Bruxelles. » »

Raymond Recouly : *La barrière du Rhin et les droits de la France;* Edit. de France. 12 »

Victor Serge : *Portrait de Staline;* Grasset. 15 »

Georges Suarez : *Briand.* Tome IV. *1916-1918.* Avec des illust., Plon.

Questions juridiques.

Géo London : *Les grands procès de l'année* 1939; Edit. de France. 21 »

Questions médicales

Docteur Léon Cerf : *Les indécisions du sexe.* Avec des illustrations; Edit. de France. 25 »

Questions religieuses.

Noële M. Denis-Boulet : *La carrière politique de sainte Catherine de Sienne,* étude historique. Avec 5 illust.; Desclée De Brouwer. 25 »

Wilhelm Everhard: *Malfaçons dans la Maison de Dieu, infirmités terrestres de l'Eglise;* Edit. Montaigne. 30 »

Georges Goyau : *Le Christ,* précédé d'une lettre autographe de S. S. Pie XII à Madame Georges Goyau; Flammarion. 15 »

Paul Lesourd : *Le Père de Foucauld;* Flammarion. 4 25

Paul Lesourd : *Le visage chrétien de la France.* Lettre-préface de S. E. le Cardinal Verdier; Flammarion. 12 »

Maurice Lewandowski : *L'auteur inconnu de l'Imitation de Jésus-Christ.* Préface de P. Pourrat; Plon. 21 »

Roman

Julia de Beausobre : *La femme qui ne pouvait pas mourir,* traduit de l'anglais par M. M. Fayet; Stock. 21 »

Eugène Bencze : *Contes et légendes hongrois;* Nathan. » »

Pearl Buck : *Le Patriote.* Traduction de Germaine Delamain; Stock. 25 »

Claire et Line Droze : *A l'ombre de Mélusine;* Nouv. Revue franç. 20 »

Claude Farrère : *La onzième heure;* Flammarion. 24 »

Adrien de Meeüs : *Au pays où les femmes sont reines.* Illust. de Suzanne André; Edit. de France. » »

Irène Némirovsky : *Les chiens et les loups;* Albin Michel. 20 »

Jean Rogissart : *Le fer et la forêt. Jean Mamert* 1830-1870; Denoël. 21 »

Louis-Charles Royer : *Amours nordiques et tropicales;* Edit. de France. 21 »

Agnès Von Krusenstjerna : *Les demoiselles Von Pahlen, I : La route des femmes,* traduit du suédois par Thérèse Marie; Nouv. Revue franç. 32 »

Sciences

E. Brun et E. Jockey : *Cours de chimie générale à l'usage des élèves des mathématiques spéciales.* Avec 18 figures; Gauthier-Villars. 65 »

Gaston Coirault : *Les Ecoles centrales dans le Centre-Ouest, c'est-à-dire dans le ressort de l'Académie de Poitiers. Départements de la Charente, de la Charente-Inférieure, de l'Indre, de l'Indre-et-Loire, des Deux-Sèvres, de la Vendée, de la Vienne, de la Haute-Vienne. An IV à An XII;* Impr. Arrault, Tours. » »

Théâtre.

Rosamond Lehmann : *Adieu, chansons!* pièce en 3 actes, traduite de l'anglais par Jean Talva; Plon. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Le prix Mallarmé. — L'autre Ribbentrop. — Un bombardement avant le progrès. — A propos des sociétés secrètes chinoises. — A propos de « Thérèse Raquin ». — Le vrai mariage de Loti. — Un hommage à Remy de Gourmont. — Les « confidences et la mémoire de Mlle d'Alençon. — Un portrait ignoré dAlphonse Daudet par Marcel Proust. — Comment on écrit l'histoire. — Jeanne d'Arc et ses adaptateurs. — Le « Journal littéraire » de Paul Léautaud. — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — Le jury de la fondation Beaver-Strassburger a décerné à M. Max Lambert le prix de 1000 dollars institué par M. Ralph Beaver-Strassburger, destiné à récompenser la publication parue au cours de l'année dans la presse ou la librairie française, et qui peut être considérée comme la plus susceptible de servir au développement des relations franco-américaines et de resserrer les liens d'amitié entre la France et les Etats-Unis. M. Lambert est l'auteur d'un ouvrage, *Etats-Unis, bilan en* 1939, publié récemment à la librairie Bloud et Gay.

La Maison de Poésie, fondation Emile Blémont, et qui comprend MM. J. Valmy-Baysse, président, Alcanter de Brahm, A. Foulon de Vaulx, Henri Malo, Vincent Muselli, Léon Riotor et Daniel de Venancourt, secrétaire général, a décerné le prix Petitdidier (15.000 frs) à M. Fernand Divoire pour ses œuvres poétiques, dont les principales sont intitulées *Ames, Orphée, Itinéraires, Secrets.*

Les trois autres prix (5.000 francs chacun) ont été attribués : le prix Emile Blémont à Mme Marie Cossa pour *Accords*, poèmes de Provence ; le prix Paul Verlaine à M. Philippe Dumaine, actuellement lieutenant au front pour son recueil *Périples;* le prix Edgar Poe à M. Paul Prist, né à Bruxelles, rédacteur à l'*Indépendance belge*, auteur du recueil *Messages.*

§

Le prix Mallarmé sera décerné cette année le mardi 4 juin par l'Académie Mallarmé.

§

L'autre Ribbentrop. — En juillet 1815, lorsque Blücker entra dans Paris, il fit sommer Denon, directeur des musées, de livrer les objets d'art ayant appartenu à la Prusse, sous peine d'être arrêté sous vingt-quatre heures et conduit à la forteresse de Grandentz. Müffling avait déjà envoyé au Louvre un piquet de vingt-cinq hommes, et von Ribbentrop (l'ancêtre), intendant

général des armées prussiennes, fit emballer et expédier en Prusse une vingtaine de tableaux et de bustes. Ces faits sont rapportés par Henry Houssaye t. III, p. 538 de son *1815*. Ils sont confirmés par un autre récit, bien plus détaillé, et terminé par une anecdote fort piquante, qu'on trouve dans *La Chasse à courre en France*, par Joseph Lavallée. L'auteur tient l'anecdote de M. Bourdon, sous-inspecteur de la forêt de Rambouillet; son père était l'adjoint de Denon et il assista en cette qualité au pillage de Saint-Cloud. Sur l'ordre de Blücker, Ribbentrop en fit enlever des tableaux comme le portrait de Napoléon par David, sur lesquels, évidemment, la Prusse ne pouvait pourtant point prétendre avoir des droits. Une toile de Bilcoq, le *Chimiste en méditation*, fut arrachée de son chassis et foulée aux pieds...

Quant à l'anecdote, en voici la substance. Le feld-maréchal Blücher ayant quitté Saint-Cloud pour installer son quartier-général à Rambouillet, voulut se distraire. Il aimait la chasse et plus encore la venaison. Comme il attendait deux jours plus tard l'arrivée de Ribbentrop et de Müffling, il manda M. Bourdon et lui ordonna d'organiser une chasse au cours de laquelle il *fallait* prendre trois sangliers. Chose difficile : il n'y en avait presque plus dans la contrée, et on ne connaissait dans la forêt qu'un ragot et un autre sanglier venant à son tiers an. Les gardes les prirent; mais ces bêtes mortes, M. Bourdon les fit chasser tout le jour aux invités du maréchal, qui, victimes d'une comédie fort habilement montée, coururent tout à travers la forêt, crevèrent leurs chevaux, et n'ayant jamais aperçu les bêtes, mais entendant fanfares et coups de fusil, assistèrent à la curée, — ayant naturellement manqué la prise — pour l'excellente raison qu'elle avait eu lieu la veille! Il se trouva des officiers prussiens pour se vanter (y aurait-il des Gascons en Allemagne?) d'avoir vu le sanglier, acculé contre une cépée, faire tête, et comment le sous-inspecteur, ayant pris le fusil d'un garde, avait envoyé deux balles dans les parois de l'animal qui était aussitôt tombé.

Mais ce n'est pas tout : M. de Lharmina, conservateur de la forêt, craignait que Blücker et Ribbentrop n'apprissent la mystification dont ils avaient été l'objet. L'abondance du poisson dans les étangs excita heureusement la convoitise des Prussiens. Blücher commanda d'ouvrir les vannes pour pêcher plus facilement. Alors M. de Lharmina prit la figure la plus contristée qu'il put et courut chez le feld-maréchal : « Monseigneur, lui dit-il, je viens réclamer de vous justice contre ceux de vos officiers qui ont si imprudemment compromis la santé du pays. Tant que l'été dure, on conserve nos étangs en eau; cela est nécessaire à la salubrité des environs;

jamais on ne pêche avant la fin de l'automne. Autrement, les exhalaisons putrides que le soleil fait sortir d'une aussi grande étendue de boue et de marécages causent des épidémies terribles, et avant trois fois quarante-huit heures, nous aurons la peste à Rambouillet. »

Le lendemain, Blücher quittait Rambouillet pour n'y plus revenir. — R. D.

§

Un bombardement avant le progrès. — On sait assez que grâce au progrès, aucun point d'un Etat en guerre n'est aujourd'hui à l'abri des bombes, fût-il à des centaines de kilomètres des armées ennemies. On n'en était pas là en janvier 1871, et, bien que les Allemands eussent réuni, tout autour de Paris bloqué, une armée de 200.000 hommes, la portée de leurs canons ne leur permit pas de bombarder beaucoup plus du tiers de la grande ville.

Le 5 janvier, le roi de Prusse envoyait cette dépêche à sa femme, la reine Augusta : « Le bombardement de Paris a commencé aujourd'hui par un splendide soleil d'hiver. »

Oui, et par dix degrés au-dessous de zéro, car ce « grand hiver » fut terrible. C'est juste à deux heures de l'après-midi que les premiers projectiles commencèrent à tomber aux alentours de l'Observatoire et du Panthéon. La population fut d'abord stupéfaite et crut à quelque méprise des artilleurs allemands, car la coutume n'était pas encore de bombarder sans avertissement préalable les enfants et les femmes; mais l'indignation succéda vite à la surprise. On comprit que, pour réduire la résistance des Parisiens, la politique bismarkienne avait recours à une cruelle tentative de démoralisation. L'ennemi, arrêté devant Paris depuis près de quatre mois, avait choisi le moment où la famine commençait à délabrer deux millions de corps humains. Aux tortures de la faim, il ajoutait celles de l'insomnie.

En effet, le bombardement, modéré en général pendant le jour, devenait dru entre minuit et les approches du matin. Les projectiles venaient frapper la plupart des quartiers de la rive gauche et, sur la rive droite, le quartier d'Auteuil. Chaque soir, en se mettant au lit, 200.000 familles parisiennes pouvaient se dire : *Est-ce notre dernière nuit?* — Et, au long des interminables heures noires, elles entendaient les coups qui, des hauteurs de Châtillon, annonçaient les départs d'obus; elles écoutaient les oiseaux explosifs arriver en sifflant, passer, s'éloigner, éclater, — et, après chacun, elles attendaient le suivant, qui ne tardait guère.

Du 5 au 26 janvier inclus, 400 personnes (hommes, femmes,

enfants) furent tuées ou blessées dans les habitations ou sur la voie publique. Les bombes, dont certaines étaient au pétrole, allumèrent près de 80 incendies et endommagèrent plus de 700 maisons ou établissements. On constata que l'ennemi semblait viser surtout les hôpitaux, les asiles, les établissements scientifiques et enfin, par un raffinement de cruauté macabre, les cimetières. L'asile Sainte-Anne reçut 137 obus, le Val-de-Grâce 75, la Pitié 47, la Salpêtrière 31. L'hôpital des Enfants-Malades (Enfant-Jésus) fut atteint par cinq obus dans la seule nuit du 10 au 11 janvier.

Et la disette progressait. Vers le 15, un kilo de cheval valait 20 francs, — un kilo de chien, 10 francs, — un boisseau de carottes, 75 francs. Multipliez ces francs par 10 pour avoir leur valeur actuelle. Mais bientôt le cheval, le chien même, s'éclipsèrent, et il fallut manger les rats. La maladie prenait les corps débilités. Il n'y eut jamais tant de décès par dysenterie et pneumonie.

Mais, sans aliment le jour et sans sommeil la nuit, la population ne se décourageait pas. Par divertissement, les gamins, dit un témoin du siège, « galopaient après les éclats de projectiles, comme les chats après les souris ». Les habitants des quartiers indemnes se plaisaient à venir, sous les obus, visiter les quartiers bombardés. Au Collège de France, un obus tombe auprès de la chaire où le professeur Levasseur fait son cours. Heureusement, personne n'est atteint. « Si cela ne vous gêne pas, dit tranquillement le professeur, nous allons continuer. » Et l'on continue. C'est un mot semblable qui, le 9 décembre 1893, devant la bombe lancée par Vaillant au Palais-Bourbon, fit la popularité du président Charles Dupuy, — un nom bien oublié.

Les historiens allemands ont dû reconnaître que la guerre faite par Guillaume et Bismarck à la population civile n'avait pas avancé d'un seul jour la capitulation. Paris dut céder à la famine. Il n'aurait jamais cédé aux canons.

On n'est pas d'accord sur le nombre des projectiles : leur total fut sans doute compris entre 9 et 12.000.

Pour son dernier jour, le bombardement tua un enfant, une femme, deux hommes, et blessa trois enfants, deux femmes et quatre hommes. L'église Saint-Sulpice fut frappée deux fois.

Le dernier obus éclata derrière le Panthéon, dans la nuit du 26 au 27. Il était minuit moins une minute. L'armistice commençait à minuit.

Ce bombardement de vingt-deux jours a laissé le souvenir d'une cruauté qui avait mal travaillé pour ses auteurs. Ceux-ci, malheureusement, avaient fait des victimes. Mais, au point de vue pratique, le résultat se résumait ainsi : aucun bénéfice matériel pour

les assiégeants, — un bénéfice moral pour les assiégés; car ces milliers d'obus n'avaient réussi qu'à faire ressortir, devant l'histoire, leur courage, leur endurance, leur fierté patriotique. — L. M.

§

A propos des Sociétés secrètes chinoises.

A Monsieur le Directeur du *Mercure de France*.

Dans son dernier numéro, le *Mercure* a publié une étude des plus intéressantes sur les sociétés secrètes chinoises, et dans laquelle il est question d'une branche de pêcher, — « bois magique », fait remarquer l'auteur. Pourquoi « magique »?... Et, comment?

Peut-être quelques-uns de vos lecteurs se le sont-ils demandé.

En ce cas, je crois pouvoir me permettre de vous communiquer les éclaircissements suivants, empruntés aux vieilles chroniques de la Chine.

Dans les régions orientales de l'Empire du milieu, s'élève un pic; le mont Sóc, au sommet duquel croît un pêcher assez gigantesque pour ombrager une étendue de 3.000 « ly » de rayon (environ 2.160 kilomètres). Des diables particulièrement nuisibles infestent la *ramure* de ce pêcher dans les parties exposées aux influx cosmiques venant du nord-est. Mais le *tronc* recèle deux bons génies, connus du vulgaire sous les noms de Thé et de Gaulis-et-Palissades.

Ces génies s'emparent des diables au moyen de lassos tressés avec les fibres du « roseau à flèches » (*Saccharum jaculatorum : Lour*). Puis, après avoir mis à mort leurs prisonniers, ils les jettent en pâture aux tigres. Malheureusement, ils ne les prennent pas tous; et c'est pourquoi, vers l'an 2.697 avant notre ère, l'empereur Hoàng-Ti prescrivit à ses sujets de suspendre aux portes de leurs maisons un panneau, taillé dans du bois de pêcher, et sur lequel serait tracé le portrait, ou, à la rigueur, le nom, de ces deux génies tutélaires.

Dans leurs courses errantes, les diables qui auraient trompé la surveillance des terribles manieurs de lassos n'en seraient pas moins saisis d'une crainte salutaire au seul aspect de leur simulacre, et jamais ils n'oseraient franchir un seuil protégé comme il vient d'être dit. Retenons qu'aujourd'hui le bois de pêcher passe pour faire peur aux diables. Il y aurait erreur à ne voir là qu'un conte fantastique. C'est une allégorie dont la forme primitive a subi probablement des altérations au cours des siècles, mais qui, au fond, n'en fixe pas moins pour les initiés certains enseignements relevant de la thérapeutique, de la toxicologie et aussi de la biologie végétale.

Des explications à ce sujet m'entraîneraient trop loin.

Je me bornerai à rappeler que, dans un ordre de faits analogue à celui dont il est ici question, les Boxers s'étaient divisés en huit corps de troupes dont chacun portait le nom d'un des huit signes de la clavicule de Phuc-Hi. Pour ce qui est de la figuration du Ciel et de la Terre par le carré inscrit dans le cercle, et des nombres « à sens allégoriques très anciens » auxquels fait allusion M. le Comte Piola-Caselli, j'ai donné de ces symboles une interprétation détaillée dans l'étude sur la clavicule de Phuc-Hi que je vous ai dernièrement soumise.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, etc...

LOUIS CHOCHOD.

§

A propos de « Thérèse Raquin ». — A la suite de la publication de l'article sur les origines de *Thérèse Raquin* (*Mercure* du 1er mai), l'auteur a adressé à M. Maurice Leblond, dont on connaît les travaux sur l'œuvre d'Emile Zola, une lettre dont voici le principal passage :

Je suis depuis toujours un sincère admirateur d'Emile Zola. C'est pourquoi je pense que rien n'est indifférent, de ce qui peut aider à voir comment il a élaboré ses œuvres. J'ai pensé que sa gloire était assez puissante pour n'avoir pas à souffrir de ces recherches, et cela je l'ai dit aussi nettement que possible dans mon article. Enfin, j'ai écrit sur Zola aussi librement que j'aurais écrit sur Shakespeare, et je ne puis lui rendre un plus haut hommage.

Veuillez agréer, etc.

LOUIS MANDIN.

M. Maurice Leblond a répondu par la lettre suivante, dont il veut bien autoriser la publication dans le *Mercure :*

Cher Monsieur Louis Mandin,

Je vous remercie d'avoir bien voulu m'adresser les bonnes feuilles de votre article du *Mercure* sur les origines de *Thérèse Raquin*. Vous devinez l'intérêt avec lequel je l'ai lu.

Croyez que j'ai très bien compris le sentiment dans lequel vous l'avez écrit, d'abord parce que je vous connais (n'avons-nous pas eu et n'avons-nous pas encore des amis communs?), et puis, je n'ai jamais cessé de vous suivre depuis bientôt quarante ans......

Le rapprochement avec Atar Gull, d'Eugène Sue, à propos de la création du rôle de Mme Raquin est extrêmement curieuse. Que l'écrivain — consciemment ou non — se soit souvenu de l'épisode à la fois tragique et bouffon que vous relatez, cela ne diminuerait en rien Zola, qui aurait transformé un personnage grimaçant et quelque peu falot en une figure shakespearienne. Mais, au fond, vous ne m'avez pas convaincu. Le personnage de Mme Raquin me paraît appartenir au cycle très caractéristique des créations de Zola et des fantômes humains qui hantaient son esprit. Notamment, il y a une sorte de parenté entre elle et cette Adélaïde Fouque, l'aïeule paralysée et muette, souche déjà morte qui, recluse en l'asile des Tulettes, survit aux comportements de ses descendants, tous ces Rougon forcenés et ces terribles Macquart et de qui l'ombre inexorable s'étend sur l'épopée tout entière...

Votre excellente étude a, cependant, excité la curiosité du vieux zoliste que je suis. Précisément, je connais l'actuel détenteur du manuscrit de *Thérèse Raquin*. Je suppose que ce manuscrit est suivi, comme les autres manuscrits de Zola, de ses notes de travail. Dans ces notes, le romancier avait l'habitude de confier la manière dont il concevait et avait élaboré ses personnages. Des indications sur ses « sources » y sont fréquentes. Je vais faire en sorte que ce manuscrit me soit confié. Si je trouve quelque chose concernant la « création » de madame Raquin, je serai heureux de vous communiquer le résultat de mes recherches.

Ce sera, cher monsieur, un témoignage du prix que j'attache à votre travail, aussi bien que de la haute estime en laquelle je tiens votre personnalité.

Veuillez, etc.

MAURICE LEBLOND.

§

Le vrai mariage de Loti. — La récente mort de Mme Pierre Loti a, en dépit des circonstances, tourné l'attention du public lettré vers la place que cette femme avait tenue dans la vie du grand écrivain. L'on s'est étonné que, ni les livres de Loti, ni ceux qui se rapportent le plus étroitement aux détails intimes de son existence, n'aient davantage parlé de cette compagne effacée qui semble avoir voulu que le culte voué par elle à son mari ne fût défloré par aucune confidence indiscrète. Il faut respecter cette volonté, si en dehors des excès courants, mais il convient de redresser certaines erreurs qui ont été commises dans la presse au sujet du mariage de Pierre Loti. Quelques précisions s'imposent et nous les trouveront justement dans la collection de coupures de journaux que Loti avait préparée lui-même à cette occasion.

Très attentif, lors de ses débuts littéraires, à tout ce qui s'imprimait sur lui, il classait avec un soin méticuleux d'archiviste, et collait sur des feuilles, ensuite soigneusement reliées, tout ce qui intéressait ses livres, sa personne, son existence d'écrivain et de marin et que l'*Argus* lui apportait à chaque courrier. C'est ainsi qu'il avait recueilli soixante-treize coupures de presse se rapportant à son mariage, annonce et célébration. Ces coupures sont pour la plupart de simples communiqués ou de brefs comptes rendus, mais quelques-unes présentent un intérêt documentaire et littéraire évident et ont la dimension de véritables articles. Dans presque toutes, c'est le « Mariage de Loti », roman, qui est rappelé, mais les rédacteurs de quelques-unes tirent prétexte de l'événement pour examiner la situation littéraire du déjà célèbre romancier dont on commence à envisager la prochaine entrée à l'Académie. C'est en suivant ces coupures, que Loti a choisies parmi les plus exactes, et qu'il a le plus jugées dignes d'être conservées dans ces précieux cartons dont nous devons la communication à l'amicale obligeance de M. Samuel Loti-Viaud, que nous puiserons les ren-

seignements qui vont suivre et dont l'exactitude a été contrôlée par l'intéressé lui-même.

Le vrai mariage de Loti, c'est sous ce titre que la plupart des journaux de Paris et de province qui rendirent compte entre le 23 et le 26 octobre 1886 du mariage du grand écrivain donnèrent les détails de la cérémonie. On ne pouvait pas ne point faire un rapprochement avec le célèbre roman de Loti paru en 1882 : *Le Mariage de Loti,* et personne ne se fit faute à cette occasion de mettre en parallèle le roman et la réalité.

C'en est fait, écrivait Edouard Rod, Loti se marie. Non plus comme tant de fois, avec une de ces bizarres créatures que ses souvenirs poétisaient ensuite, Rarahu ou Azyadé, mais avec une demoiselle française, de bonne famille, bien élevée, imbue de civilisation et non peut-être exempte de préjugés.

C'est le mercredi 20 octobre 1886 que M. le lieutenant de vaisseau Julien Viaud, en littérature Pierre Loti, épousait à Bordeaux Mlle Jeanne-Amélie-Blanche Franc de Ferrière, qui appartenait à l'une des plus aristocratiques familles de la capitale girondine. Les témoins du marié devaient être Ernest Renan et François Coppée. Une circonstance fortuite obligea Renan de s'excuser à la dernière minute et il fut remplacé par M. Lieutier, oncle du marié. Ceux de la mariée étaient son frère, M. de Ferrière, sous-commissaire de la marine à Rochefort, et M. Gustave Ravaud, avocat à la cour de Bordeaux. Alphonse Daudet, grand ami de Loti, n'avait pu, en raison de son état de santé, faire le voyage pour assister au mariage. On remarquait dans l'assistance Emile Pouvillon, Jean Aicard, Mme Edmond Adam et sa fille Mme Paul Second, le poète Georges Boutelleau, M. de la Ville de Mirmont, professeur à la Faculté des Lettres, le Dr Monod, le capitaine de vaisseau Boulineau. Les deux garçons d'honneur de Julien Viaud étaient MM. Marcetteau de Brem et Manès, lieutenants de vaisseau. Pierre Loti accompagnait sa mère, Mlle de Ferrière était accompagnée par son oncle.

Le mariage religieux fut célébré le jeudi 20 octobre 1886 à 4 heures de l'après-midi au temple protestant de la rue Notre-Dame à Bordeaux. Le pasteur Franck Puau, du consistoire de Paris, ami de la famille Viaud, donna la bénédiction. De remarquables allocutions furent prononcées à la mairie et au temple, et le maire comme le pasteur avaient tenu à être dignes, en la circonstance, du déjà célèbre écrivain qu'ils mariaient en si glorieuse compagnie.

Suivant l'usage bordelais, le mariage avait été précédé d'une distribution de fleurs à la maison de Mme Vve de Ferrière, mère

de la mariée, la mariée distribuant les fleurs aux hommes, le marié aux dames.

A quatre heures et demie, écrit un chroniqueur de la *Vie Bordelaise*, les jeunes mariés faisaient leur entrée dans le temple de la rue Notre-Dame et les portes se refermaient derrière eux, tant était grande la foule curieuse qui se pressait au dehors. Le temple était jonché de chrysanthèmes et de roses. La jeune épouse était vraiment ravissante dans son costume Louis XV, en brocart blanc et longue traîne à la Watteau, corsage en pointe garni de perles et de dentelles.

On a particulièrement remarqué l'air très crâne de Julien Viaud dans son costume de gala de lieutenant de vaisseau, et dès le premier abord on était séduit par cette physionomie intelligente et fière où se lisait avec l'énergie du marin la profonde mélancolie du rêveur.

L'assistance était telle que les Bordelais n'en avaient jamais vu de semblable dans leur temple des Chartrons.

Le lendemain, les jeunes époux partaient pour Grenade, Cordoue et Cadix en voyage de noces...

Chose curieuse, l'annonce de ce mariage qui avait fait tant de bruit dans la presse n'avait pas paru valoir le déplacement de reporters; seul le *Figaro* avait envoyé un rédacteur au vrai mariage de Loti et les meilleurs comptes rendus parurent dans la presse bordelaise.

Ce somptueux mariage, prometteur de tant de félicités et annonciateur en tout cas d'une destinée brillante pour Mme Pierre Loti, fut suivi d'une longue existence de plus de cinquante années, pendant laquelle la compagne du grand écrivain s'effaça derrière la gloire de son mari et volontairement vécut dans la retraite et le silence. — HECTOR TALVART.

§

Un hommage à Remy de Gourmont. — Justice n'est pas tellement rendue à Remy de Gourmont qu'on ne se réjouisse de lire les lignes qui suivent. Elles font partie d'une étude que M. André Dinar consacre aux *Grands Critiques d'hier* (France, Gourmont, Lemaître, Souday, Thibaudet) dans le bulletin de la « Maison du Livre Français », *Nouveautés* (N° 11, février 1940).

Remy de Gourmont, écrit M. André Dinar, n'a pas la place qu'il mérite dans l'opinion publique. Quand on compare les hommages rendus à Anatole France, mort, et même vivant, la ferveur des admirations qu'il suscita, le nombre de ses lecteurs assidus en France et à l'étranger, aux tirages trop modestes des livres de Remy de Gourmont, on est confondu. Dans son étendue et sa diversité l'œuvre de Gourmont, qui mourut avant d'avoir atteint la soixantaine, enchante ceux qui se risquent à sa lecture pour peu qu'ils détiennent eux aussi un minimum de sens critique. Malheureusement les lecteurs de Gourmont constituent une élite de moins en moins nombreuse. Quand on interroge des lettrés, ou soi-disant tels, ayant dépassé quarante ans, ils répondent généralement : « Gourmont? » Ah! oui, je n'ai pas lu grand chose de lui! » Le « pas grand chose » est un euphémisme qui se traduit par zéro. Quant aux moins de quarante ans ils ignorent presque tous jusqu'au nom de Gourmont.

En ne considérant ici que ceux des livres de Gourmont qui concernent l'information littéraire, on se contentera ainsi de fixer son apport dans le trésor de la critique littéraire de la France. Ce qui le distingue, ce qui le surclasse, c'est une curiosité d'esprit sans parti pris. Ses investigations dans le maquis littéraire ne s'inspirent d'aucun dogme. Pour Gourmont tout ce qui est imprimé a droit à un examen objectif et minutieux. C'est ce qui l'oppose à un Lemaître, à un France chez qui le conformisme de leur temps impose une politique littéraire. Gourmont a une préférence marquée pour les auteurs qu'on ne discute même pas, pour les débutants, pour les inconnus. Il est le seul à avoir parlé de certains livres qui sans sa perspicacité n'auraient laissé aucune trace de leur court passage sur le marché du livre. Ce n'est pas Gourmont qui se serait acharné contre Georges Ohnet. Il y avait tant d'autres livres à ce moment qui attiraient son attention. Faire le procès d'un auteur d'actualité ne l'échauffait pas; mais dénicher un écrivain ignoré du XVIIe siècle ou de son temps, voilà qui piquait son goût de la littérature. A côté du *Livre des Masques*, du *Problème du style*, de *L'Esthétique de la langue française*, les cinq volumes de ses *Promenades littéraires* forment à eux seuls une somme savoureuse et profitable, où les aperçus les plus inattendus voisinent avec un savoir qui émerveille. C'est un guide jamais en retard pour un rapprochement fécond, pour une dissociation qui éveille un monde d'idées : par malheur, il n'est pas assez suivi.

Des cinq critiques littéraires cités,

Remy de Gourmont, dit en terminant M. André Dinar, demeure celui qui réunit les meilleures garanties pour le lecteur cultivé. Non seulement par ce qu'il a écrit sur les livres lus, mais par le choix personnel de ses lectures. On conclut donc en se demandant si ce qui classe davantage sa critique littéraire n'est pas plutôt la sélection qu'il sait faire dans la production de son siècle et des siècles précédents que les jugements qu'il porte. N'est-ce pas là le secret de la réussite dans le difficile emploi de critique littéraire?

Tout cela très justement raisonné, et qui ne pouvait être dit à un moment mieux choisi qu'au lendemain du cinquantenaire du *Mercure de France*. — G. P.

§

Les « confidences » et la mémoire de Mlle d'Alençon. — A propos des mémoires de Mlle d'Alençon, Me José Théry, dans sa très intéressante note parue dans le dernier *Mercure*, opte délibérément, quant à l'anoblissement de Mlle Emilie André, pour la version que celle-ci a donnée dans *Voilà*, d'après laquelle l'acteur Tarride aurait été son parrain.

Je me permets de faire remarquer à l'auteur de la *Famille Vauberlain* que, pour ce cas particulier, j'ai reproduit le témoignage de René Maizeroy qui l'a publié dans *Fantasio* et non dans le *Gil Blas*. Tarride, qui était de ce monde à la date du 1er mars 1914, n'ayant pas, à défaut de Mlle d'Alençon, protesté pour revendiquer le parrainage attribué à Mlle de Chiffreville, je n'avais nulle raison sérieuse de mettre en doute la véracité de feu le baron Toussaint, qui fut là, dans la garçonnière de l'Intrépide Vide-Bouteilles, rue de Laval, quand la chose advint. Je tiens son récit des « débuts

d'une débutante » (Mlle d'Alençon était à la veille de jouer *Zaza* au théâtre Réjane) pour d'autant plus véridique, qu'entre 1889 et 1900, la particule se portait beaucoup plus parmi les demi-mondaines que les comédiennes. D'ailleurs, Mlle d'Alençon déclara, en 1898, à L. Puech, le reporter du *Gil Blas*, qu'elle avait été sa propre marraine, ajoutant ce détail jusque-là ignoré, qu'elle était entrée au Conservatoire, où elle avait eu M. Delaunay pour professeur. Je doute fort que notre aimable et érudit collaborateur, M. J.-G. Prod'homme, s'il veut bien se donner la peine de faire des recherches à cet effet, trouve dans les archives du Conservatoire quoi que ce soit qui confirme cette assertion.

Les « confidences » de Mlle d'Alençon sont bien sujettes à caution. Les lecteurs de *Voilà*, qui gobent tout ce que M. Fels leur sert, sont persuadés pour l'avoir lu sous la plume de Mlle d'Alençon (ou de son « nègre ») que Pierre Louys fut, avec Oscar Wilde et Jean Lorrain, un « inverti » notoire, et que Renée Vivien compta parmi ses amis Barrès et M. Charles Maurras, qui « lui prédisaient le plus bel avenir littéraire ». Pour Barrès, Mlle d'Alençon a dû, je pense, confondre Renée Vivien avec Marie Bastkirsheff. Quant à M. Maurras, il n'a connu la Sapho nordique qu'à travers ses livres de prose et de vers dont il a fait un bel éloge au chapitre intitulé : le *Romantisme féminin*, de l'*Avenir de l'Intelligence*.

Voilà comment Mlle d'Alençon, écrit les mémoires des autres : avec aussi peu d'exactitude que les siens propres. — AURIANT.

§

Un portrait ignoré d'Alphonse Daudet par Marcel Proust. — A l'occasion du centenaire de la naissance d'Alphonse Daudet, M. Reynaldo Hahn a resservi aux lecteurs du *Figaro* (supplément littéraire du 4 mai) la conférence qu'il fit à l' « Université » des *Annales* sous le titre : *Les jeudis chez Alphonse Daudet.* M. Hahn nomme quelques-uns de ceux qu'il y rencontra, mais il a oublié un jeune écrivain, qui fut de ses amis intimes, qui n'avait encore publié qu'un livre : *Les Plaisirs et les jours*, et qui, depuis, est devenu célèbre : Marcel Proust. Proust a brossé d'Alphonse Daudet un portrait ignoré de ses admirateurs et des lecteurs de l'auteur de *Tartarin*, et qui aurait pu servir de frontispice à *la Doulou*, que M. Sant'Andréa publia il y a dix ans :

Je ne connais qu'un portrait de M. Daudet, celui de Carrière, qui est beau comme l'heure mystérieuse où l'ombre s'épaissit. Ce n'est pas assez pour moi qui, dans toute cette souffrance et toute cette nuit, aperçois, comme au travers du mythe d'Hélios, la touchante victoire de la lumière.

On a tout dit sur M. Daudet artiste, il me semble que j'ai quelque chose à dire sur M. Daudet œuvre d'art.

Dans les autres œuvres d'art la puissance expressive n'est achetée qu'au prix de la plastique de la pureté des lignes. Le feu intérieur en fondant le métal efface l'effigie de la médaille : dans la figure de M. Daudet l'intensité de la souffrance n'a pas altéré la perfection de la beauté. La gloire de ce front, où la chevelure palpitante est partagée comme deux ailes vastes et légères, n'est pas seulement celle d'un martyr, c'est celle d'un dieu ou d'un roi. Car le charme royal, aisance souveraine des attitudes et des formes, existe ailleurs que dans l'imagination des snobs et les romans pour les portiers...

M. Daudet est un roi, un roi maure, au visage énergique et fin, comme le fer d'une sarrazine. Un souverain et un prétendant viennent en ce moment à mon esprit, qui sont aussi doués d'une véritable grâce royale. C'est le roi Charles Ier peint par Van Dyck, et le prince Hamlet figuré par Mounet-Sully.

Mais si le visage de M. Daudet est un noble poème de souffrance et de mélancolie, plein de courage et de foi, un poème héroïque, j'en dois dire maintenant la grandeur réconfortante.

J'osais à peine lever les yeux sur M. Daudet, le jour où je le vis pour la première fois. Je savais que depuis dix ans la continuité de ses douleurs atroces, la nécessité quotidienne de calmants plus dangereux encore, et chaque soir la souffrance de son corps, dès qu'il était tendu, devenant intolérable, il devait avaler une bouteille de chloral pour s'endormir.

Je me rappelais combien un mal auprès du sien si léger qu'il l'eût goûté comme un répit, m'avait détaché des autres, rendu indifférent à tout ce qui n'intéressait pas mon corps souffrant, vers qui mon esprit restait obstinément fixé comme un malade demeure dans son lit la tête tournée contre le mur. Je ne pouvais comprendre comment, à ces attaques quotidiennes d'une douleur incomparablement plus cruelle, M. Daudet avait résisté, mais je sentais que toute la force que l'épuisement, la souffrance et la peur lui avaient pourtant laissée devait être remède contre le mal, au-devant de lui, dans l'attente, et que ma vue lui serait une fatigue, ma bonne santé une insulte, mon existence même une inhumaine importunité.

Alors j'ai vu cette chose sublime qui doit nous faire rougir, lâches que nous sommes tous, ou plutôt qui doit, comme la parole de celui par qui nous connûmes qu'au lieu de malades et de serfs nous étions des esprits et des rois, nous faire lever, rhumatisants et paralytiques, nous rendre à la pensée, esclaves de la chair jouissante ou torturée, nous donner aux autres égoïstes, j'ai vu ce beau malade embelli par la souffrance, ce poète de qui encore le mal devenait poésie, comme à l'aimant le fer s'aimante, détaché de soi et tout à nous tous, préoccupé de mon avenir et de l'avenir d'autres amis, nous souriant, célébrant le bonheur, célébrant l'amour.

Il célébrait aussi la vie, l'employait d'ailleurs mieux que combien de nous, continuant à penser, à dicter, et quand son écriture pouvait toucher, à écrire, ardent pour la vérité comme un jeune homme, passionné de courage, de beauté, nous parlant sans cesse, et plus brave encore nous écoutant.

On parla de courage, et comme il reprochait à ceux qui aujourd'hui médisent du courage et de l'amour, d'appauvrir, d'épuiser les forces vives de la vie, il sortit un instant, jetant encore de la porte une parole brûlante. Quand, au bout de quelques instants, il rentra, il reprit la conversation où il l'avait laissée, l'attisant avec le même feu, un feu qui jette des flammes et qui chante; car sa voix crépitante et douce est comme un instrument de musique, de musique de fête dans un pays de soleil.

Et pourtant j'appris que, s'il nous avait un moment quittés, c'est que la douleur était devenue si vive qu'à peine sorti du salon il se trouva presque mal.

Et je me rappelle maintenant que, quand il rentra, son front brillait de gouttes de sueur. Il semblait sortir d'une lutte, mais il respirait le calme de la victoire. Sur ce beau front, dans ses yeux où la flamme de la jeunesse encore était déjà, selon le beau dire de Victor Hugo, de la

lumière, je voyais les traces du combat de la lumière, de la pensée d'Hélios contre les perfides esprits de la nuit. Hélios a vaincu, lentement les a repoussés dans le royaume sombre...

Ce portrait à la plume parut le 11 août 1897, quatre mois avant la mort d'Alphonse Daudet. — AURIANT.

§

Comment on écrit l'histoire. — Je ne sais déjà plus quel *Paris* de midi ou du soir (au moment où M. L.-O. Frossard a pris possession de l'hôtel Continental, redevenu ministère) a publié une singulière information. On y apprenait aux nombreux lecteurs de ce journal que le cabinet du ministre de l'Information n'occupait rien de moins que l'ancienne « chambre de l'empereur »; on ne précisait pas de quel empereur. Mais tous les lecteurs pensèrent sans doute que ce devait être Napoléon III, sinon Ier, qui fit, en effet, construire, le long de sa rue de Rivoli naissante, dans l'immense quadrilatère qui s'étend entre la rue Cambon (alors Neuve-du-Luxembourg), la rue du Mont-Thabor et la rue de Castiglione, sur les trois autres faces, le bâtiment qui fut ministère des finances, de 1811 à 1871.

Or, comme chacun sait, ce ministère disparut dans les incendies de la Commune — « Brûlez Finances! » — en 1871. Un seul coin fut sauvé, disent les auteurs du *Guide à travers les ruines de Paris et des environs* (Lemerre, 1872), « à l'angle des rues Monthabor et du Luxembourg; il était occupé par l'administration des forêts et celle des manufactures de l'Etat. »

Après la Commune, la troisième République ayant installé les finances place du Palais-Royal, dans les bâtiments du nouveau Louvre, l'emplacement fut coupé en deux par la rue Rouget-de-Lisle, ainsi dénommée en 1879, et l'hôtel Continental fut construit entre cette nouvelle voie et la rue de Castiglione. On ne voit donc pas bien comment, dans ce ministère incendié et reconstruit totalement, après la chute de Napoléon III, il pouvait y avoir un appartement de l'empereur.

Peu importe pour nos historiographes pressés par l'information quand même, qui n'ont pas réfléchi (en auraient-ils le temps?), qu'il n'est guère dans l'habitude des souverains d'aller demander l'hospitalité à leur ministre des finances. Ils ont bien d'autres choses à lui demander. — J. G. P.

§

Jeanne d'Arc et ses adaptateurs. — « Bien que j'aie souvent expliqué quelques-unes de mes opinions à des personnes de très bon esprit et qui, pendant que je leur parlais, semblaient les

entendre fort distinctement, toutefois, lorsqu'elles les ont redites, j'ai remarqué qu'elles les ont changées presque toujours de telle sorte que je ne les pouvais avouer pour miennes. »

Je ne puis m'empêcher d'évoquer ces lignes désabusées de Descartes en lisant ou en entendant parfois une « adaptation » de ma thèse sur Jeanne d'Arc; car, s'il existe une race plus perfide encore que celle des traducteurs, c'est bien celle des adaptateurs, qui, non contents de déformer simplement vos idées, y ajoutent encore de leur propre cru.

Et je ne parle point ici de la trituration à laquelle se livrent des adversaires du genre de Jean Brousson (qui se fait appeler, on ne sait pourquoi, Jean-Jacques) et qui, après avoir gagné ses trente deniers en diffamant Jeanne d'Arc avec son maître Anatole France, s'est transformé subitement en champion de l'héroïne; je laisse même de côté les entorses que font subir à la vérité des contradicteurs, porteurs de noms honorables. Ce qui est plus dangereux, ce sont les partisans ignorants, dont le zèle désordonné compromet la cause qu'ils épousent.

C'est ainsi que je ne saurais oublier ce directeur d'une revue familiale, homme obèse et bien pensant, qui, armé d'une pièce en cinq actes, tirée de mon livre sur Jeanne d'Arc, me harcela sans répit pour obtenir ma collaboration. Le malheureux avait parsemé son drame de nombreux *ventrebleu! palsambleu! tripes du pape!* persuadé de lui avoir donné ainsi une couleur locale tout-à-fait médiévale.

J'eus à subir également les attaques réitérées d'une charmante dame du monde franco-anglaise, l'honorable Mrs F... ou, plus simplement Daisy F..., bas bleu millionnaire, qui s'était mis en tête de faire une conférence sur Jeanne d'Arc aux Ambassadeurs.

« Je les ai fait pleurer en leur parlant de George V; je les ferai encore mieux pleurer en leur parlant de Jeanne d'Arc », me déclara ingénument cette aimable personne.

Mrs F... avait mis sa conférence par écrit; elle me demanda de la corriger. Je vins à bout de cette lecture, en passant de la stupéfaction au fou-rire. Cet ouvrage de dame était d'une ignorance tranquille de petite pensionnaire, de cette ignorance qui s'ignore, la plus terrible de toutes, la seule incurable.

Les auditeurs des Ambassadeurs n'eurent pas l'occasion, cette fois, de verser des larmes, car un empêchement fit remettre la conférence qui, finalement, fut oubliée.

Mais la dame se révéla tenace; elle se tourna vers la littérature et conçut le projet aventureux de publier en Angleterre, *sous son nom*, un résumé de ma thèse sur Jeanne d'Arc. Une honnête récom-

pense en espèces me fut offerte pour mettre son ours sur ses pattes et pour me dédommager de ma disparition, en tant qu'auteur. Je répondis à cette proposition singulière en conseillant amicalement à la dame d'abandonner une fois pour toutes la littérature historique pour se livrer aux joies de la tapisserie, plus appropriées à son sexe et à ses talents. Je crois qu'elle ne me le pardonna jamais.

A quelque chose malheur est bon. Daisy F... avait parlé de son projet à M. Winston Churchill, qui venait de terminer un ouvrage sur l'histoire de l'Angleterre. Il profita de mon passage à Oxford, où j'étais venu faire une conférence, pour me demander de voir les épreuves du chapitre qui traitait de la guerre de Cent Ans et de ma thèse sur Jeanne d'Arc. Il en fut question au cours d'un déjeuner chez le professeur Lindemann, grand savant aussi modeste que courtois, et ami de M. Churchill, dont il est devenu, pendant la guerre, le bras droit et le conseiller technique. La partie du livre que je devais revoir était trop considérable pour que j'en puisse donner mon avis entre la poire et le fromage; je l'emportai donc avec moi à Paris, ce qui me permit d'y travailler à loisir et de la renvoyer refaite.

Enfin, j'appris dernièrement par une coupure d'un journal belge qu'une nouvelle pièce en cinq actes avait été tirée de mon livre par M. Albert Lepage. Cette pièce, lue à la Maison d'Art, reçut, paraît-il, un accueil sympathique. J'en suis fort aise pour l'auteur, mais non sans inquiétudes pour moi-même. M. Lepage ayant négligé de m'informer de son projet, ni de m'envoyer son œuvre, je ne puis, évidemment, juger de sa valeur. Cependant, l'expérience m'a rendu méfiant et le sujet de la pièce, donné par le journal, fait état de scènes véritablement surprenantes, comme celle « où Jeanne expose que son supplice est nécessaire aux destinées de la France » (!?), — scènes dont je ne puis en aucune façon endosser la responsabilité; encore que M. Lepage assure avoir « puisé les éléments de sa pièce » dans mes études.

Et peut-être est-ce fort bien ainsi. La fantaisie d'une snobinette a contribué à faire pénétrer ma thèse en Angleterre sous l'égide d'un grand homme d'Etat; la pièce de M. Albert Lepage la fera connaître à nos amis belges. C'est d'un pas hésitant que chemine la vérité, mais elle avance quand même. — JEAN JACOBY.

§

Le «Journal Littéraire » de Paul Léautaud. — Nous avons reçu une lettre d'un caporal mitrailleur, actuellement quelque part sur le Rhin, qui se termine ainsi :

Je me suis beaucoup amusé à lire les confessions de Léautaud dans le dernier *Mercure*. C'est incroyable de connaître maintenant cet homme comme il est, et de lire ses émotions de jeunesse. On ne se rend pas bien compte. Ce célibataire endurci, amoureux des chats et des chiens et, comme ces derniers, aboyant actuellement et, comme les chats, ronronnant à 30 ans! C'est presque du théâtre.

§

Le Sottisier universel.

VOLAILLES. — Le kilo : Agneau, 16 à 22; de lait, 14 à 18. Canards parqués, 30; non parqués, 25 à 26; de ferme, 18 à 20; vivants, 14 à 16. Chevreaux, 10 à 13; de Touraine, 13 à 15; vivants, 10 à 14. — *La Journée industrielle*, 2 mai.

Le Pape a condamné la politique du Sacré-Collège présent à Rome et d'autres personnalités religieuses. — *Paris-Soir*, 25 décembre.

Londres, 10 mai. — On mande de Singapour à l'Agence Reuter :
Le correspondant à Batavia du *Straits Times* rapporte que la majorité des Allemands résidant à Singapour ont été arrêtés dans leurs bureaux alors qu'ils ignoraient que la Hollande fût en guerre avec l'Allemagne. — *L'Œuvre*, 11 mai.

Il y eut cent cinquante ans le 1er mars que Napoléon débarquait de l'île d'Elbe. — *L'Ordre*, 6 mars.

Aux aleutours de la frontière, beaucoup de jeunes Hollandais sont fiancés avec des Allemands. — *Paris-Soir*, 8 avril.

Rappelons que le Châtelet donne quatre représentations par semaine de son grand succès *Le Tour de France en 80 jours*. — *Paris-Soir*, 13 avril.

IL Y A 2.000 ANS... — *Londres, 7 mars*. — Lord Lloyd, parlant aujourd'hui à Mansion House, à la réunion de l'Ambulance franco-anglaise, a rappelé qu'à l'endroit où on avait construit la ligne Maginot, on avait trouvé les restes de fortifications vieilles de 2.000 ans que les Gaulois avaient bâties pour se préserver des Huns. — *L'Ordre*, 8 mars.

Les gendarmes de Damville furent informés par le maire que les enfants C. se rendaient en classe coiffés de bonnets de police de l'armée et porteurs de gamelles. Le père, interrogé à ce sujet, a déclaré qu'il les avait rapportés à sa démobilisation. Cet homme, qui a cinq enfants, a prétendu qu'il les avait trouvés sur un tas de fumier. — *La Dépêche normande*, 26 février.

Le Président invite les « poilus d'Orient » qui auraient un des leurs mobilisés (fils, mari ou gendre) de vouloir bien se faire inscrire. — *Le Petit Méridional*, 25 février.

ON DEMANDE BON OUVRIER pouvant faire la dame. R. Simon, tailleur. — *La Dépêche* (de Toulouse), 9 avril.

Les époux Marey ont été victimes d'un vol de denrées alimentaires par leur servante. S'étant aperçus de ce larcin, les époux Marey ont fait verser à la personne en question 0 fr. au bureau de bienfaisance. — *Le Progrès de Lyon*, 8 avril.

Me Comte félicita les dirigeants et les employés pour leur dévouement. Puis M. Paul Haag, préfet du Var, prononça un discours d'une haute tenue littéraire, — que le manque de place nous oblige, à notre grand regret, d'insérer. — *Le Petit Provençal*, 21 mars.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCXCVII

—

CCXCVII N° 996. — 1er AVRIL

MAURICE GARÇON....... *Apiste ou le Fondement moral de l'Eloquence*..................... 5
PAUL LÉAUTAUD........ *Journal littéraire* (suite)........... 14
MICHEL DE SAINT-PIERRE. *Ne rêvez pas!* poème............. 30
JEAN JACOBY........... *Le Japon et l'Asie nouvelle*......... 33
LOUIS MANDIN.......... *Les Énigmes de l'Histoire. Racine, le Sadisme et l'Affaire des Poisons.* 40
MARCEL ROLAND........ *Un Insecte-Fantôme : Le Phasme. Philosophie d'une Trouvaille*.... 53
M. DE PRADEL DE LAMASE. *Anne de Russie, Reine de France*... 67
JACQUES FESCHOTTE..... *Poèmes*........................... 83
HÉLÈNE ROUDAUD....... *Visages de la Suède*............... 87
RENÉ PETER........... *L'Académie devant l'Amour*......... 97
FRANÇOIS MARTINI...... *Le Mariage des Quatre Chauves, Conte cambodgien*............... 102

REVUE DU MOIS. — ÉMILE MAGNE : Littérature, 111 | ANDRÉ FONTAINAS : Les Poèmes, 123 | JOHN CHARPENTIER : Les Romans, 129 | INTÉRIM : Théâtre, 135 | LE PETIT : Cirques, Cabarets, Concerts, 140 | MARCEL BOLL : Le Mouvement scientifique, 145 | HENRI MAZEL : Science sociale, 151 | A. VAN GENNEP : Folklore, 156 | SYLVAIN FORESTIER : Les Hebdomadaires, 160 | GASTON PICARD : Les Journaux, 167 | JOHN CHARPENTIER : Commentaires sur l'Actualité, 173 | RENÉ DUMESNIL : Musique, 179 | YVES FLORENNE : Chronique de la Nature, 182 | HENRI BACHELIN : Régionalisme, 197 | JACQUES CREPET : Notes et Documents littéraires, 203 | CHARLES GIBRIN : Notes et Documents économiques, 207 | DIVERS : Controverses, 210 | AURIANT : Petite Histoire littéraire et Anecdotes, 222 | MERCVRE : Publications récentes, 235 ; Echos, 237.

CCXCVII N° 997. — 1er MAI

RENÉ PETER............. *Une Grande Polémique d'hier. Pasteur et le Professeur Michel Peter.* 257
PAUL LÉAUTAUD......... *Journal littéraire* (suite).......... 260
HOANG-XUAN-NHI........ *Larmes d'une Reine délaissée*..... 276
LOUIS MANDIN........... *Les Origines de Thérèse Raquin*... 282
COMTE A. PIOLA CASELLI. *Mort et Résurrection des Sociétés secrètes chinoises*.............. 299
AURIANT................ *Un Disciple anglais d'Émile Zola. George Moore*................ 312
LE PETIT............... *Celui qui fut Tartarin*............ 324

JEAN DESTHIEUX.......... *La Mort de Panaït Istrati. Documents inédits*.................. 338
PASCALE OLIVIER......... *Poèmes*........................ 352
LOUISE BRESSON......... *Les Princesses de la Grenouille*, nouvelle...................... 357

REVUE DU MOIS. — GABRIEL BRUNET : Littérature, 366 | ANDRÉ FONTAINAS : Les Poèmes, 373 | JOHN CHARPENTIER : Les Romans, 378 | INTÉRIM : Théâtre, 384 | ANDRÉ VILLIERS : Art et Technique dramatiques, 390 | LE PETIT : Cirques, Cabarets, Concerts, 392 | GEORGES BOHN : Le Mouvement scientifique, 397 | CAMILLE VALLAUX : Géographie, 400 | A. VAN GENNEP : Folklore, 405 | HENRIETTE CHARASSON : Questions religieuses, 409 | A. MABILLE DE PONCHEVILLE : Chronique de la Famille française, 412 | CHARLES OULMONT : La Femme... et Nous, 415 | HENRI BACHELIN : Les Revues, 418 | SYLVAIN FORESTIER : Les Hebdomadaires, 425 | GASTON PICARD : Les Journaux, 430 | JOHN CHARPENTIER : Commentaires sur l'actualité, 437 | RENÉ DUMESNIL : Musique, 442 | GÉNÉRAL CARTIER : Cosmographie, 447 | YVES FLORENNE : Chronique de la Nature, 450 | JACQUES CREPET, BERNARD BARBERY : Notes et documents littéraires, 456 | NICOLAS BRIAN-CHANINOV : Lettres russes, 465 | ENRIQUE MENDEZ-CALZADA : Lettres hispano-américaines, 469 | NICOLAS BRIAN-CHANINOV : Bibliographie politique, 474 | JEAN LAGORGETTE : Controverses, 477 | AURIANT : Petite Histoire littéraire et Anecdotes, 486 | MERCURE : Publications récentes, 497; Echos, 499.

CCXCVII N° 998. — 1er JUIN

ROBERT LAUNAY....... *La Caricature dans l'Art d'Alphonse Daudet*......................... 513
PAUL LÉAUTAUD....... *Journal littéraire (suite)*........... 527
GUY-CHARLES CROS.... *Poèmes*......................... 543
SUZANNE LABIN........ *La Peine de Mort en Russie soviétique et les Lois excessives*............ 546
AURIANT.............. *Émile Zola et les deux Houssaye*.... 555
ANDRÉ HIMONET....... *Des Musiques insonores possibles*.... 570
MARCEL COULON....... *Racine et la Mort de la Du Parc*...... 582
LOUIS MANDIN........ *Racine et la Nouvelle Offensive des Poisons*......................... 593
JOSEPH BOURGEAUX.... *Seul le Silence...*, poème............ 604
CHARLES OULMONT.... *De Copenhague à Oslo*............... 608

REVUE DU MOIS. — ÉMILE MAGNE : Littérature, 616 | ANDRÉ FONTAINAS : Les Poèmes, 628 | JOHN CHARPENTIER : Les Romans, 633 | INTÉRIM : Théâtre, 639 | LE PETIT : Cirques, Cabarets, Concerts, 645 | PAUL MASSON-OURSEL : Philosophie, 650 | MARCEL BOLL : Le Mouvement scientifique, 653 | HENRI MAZEL : Science sociale, 656 | A. VAN GENNEP : Préhistoire, 661 | JEAN NOREL : Questions militaires et maritimes, 666 | CHARLES OULMONT : La Femme... et Nous, 671 | HENRI BACHELIN : Les Revues, 674 | SYLVAIN FORESTIER : Les Hebdomadaires, 681 | GASTON PICARD : Les Journaux, 683 | JOHN CHARPENTIER : Commentaires sur l'Actualité, 690 | RENÉ DUMESNIL : Musique, 696 | YVES FLORENNE : La Musique des Disques, 699 | BERNARD CHAMPIGNEULLE : Art, 704 | JEAN ALAZARD ; Histoire de l'Art, 707 | HENRI BACHELIN : Régionalisme, 712 | A. MAITROT DE LA MOTTE-CAPRON : Notes et Documents d'Histoire, 719 | JULES VONCKEN : Notes et Documents politiques, 724 | ADOLPHE DE FALGAIROLLE : Lettres espagnoles, 728 | DIVERS : Bibliographie politique, 731 | AURIANT : Petite Histoire littéraire et Anecdotes, 737 | MERCVRE : Publications récentes, 748; Échos, 751 ;Table des Sommaires du Tome CCXCVII, 767.

Le Directeur, Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1940.

Souscrivez

Thésauriser c'est :

1. Prolonger la guerre;
2. Rendre la victoire incertaine;
3. Vouloir la mort de beaucoup de soldats;
4. Créer un mauvais état des finances, appauvrir la France.

Souscrire c'est :

1. Rendre la guerre plus courte;
2. Assurer la victoire;
3. Protéger la vie des soldats;
4. Aider, fortifier l'état de nos finances, préparer une paix féconde.

CRÉATION TAHON

R 3

BONS D'ARMEMENT

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493 — SEINE C. A. 21.457

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

DIRECTEUR : JACQUES BERNARD

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste sont seuls retournés à leurs auteurs.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 100 fr. | 6 mois : 55 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 10 fr.

ÉTRANGER

1° Pays accordant le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Italie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 120 fr. | 6 mois : 63 fr. | 3 mois : 33 fr. | Un numéro : 11 fr.

2° Tous autres pays :

Un an : 140 fr. | 6 mois : 75 fr. | 3 mois : 37 fr. 50 | Un numéro : 12 fr. 50.

Une convention postale internationale donne des avantages appréciables à certains abonnements. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de changements d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 20, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les manuscrits non acceptés restent à la disposition des auteurs, aux bureaux de la revue, pendant un an. Envoyer le montant de l'affranchissement pour les recevoir à domicile.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* personnels *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1940.